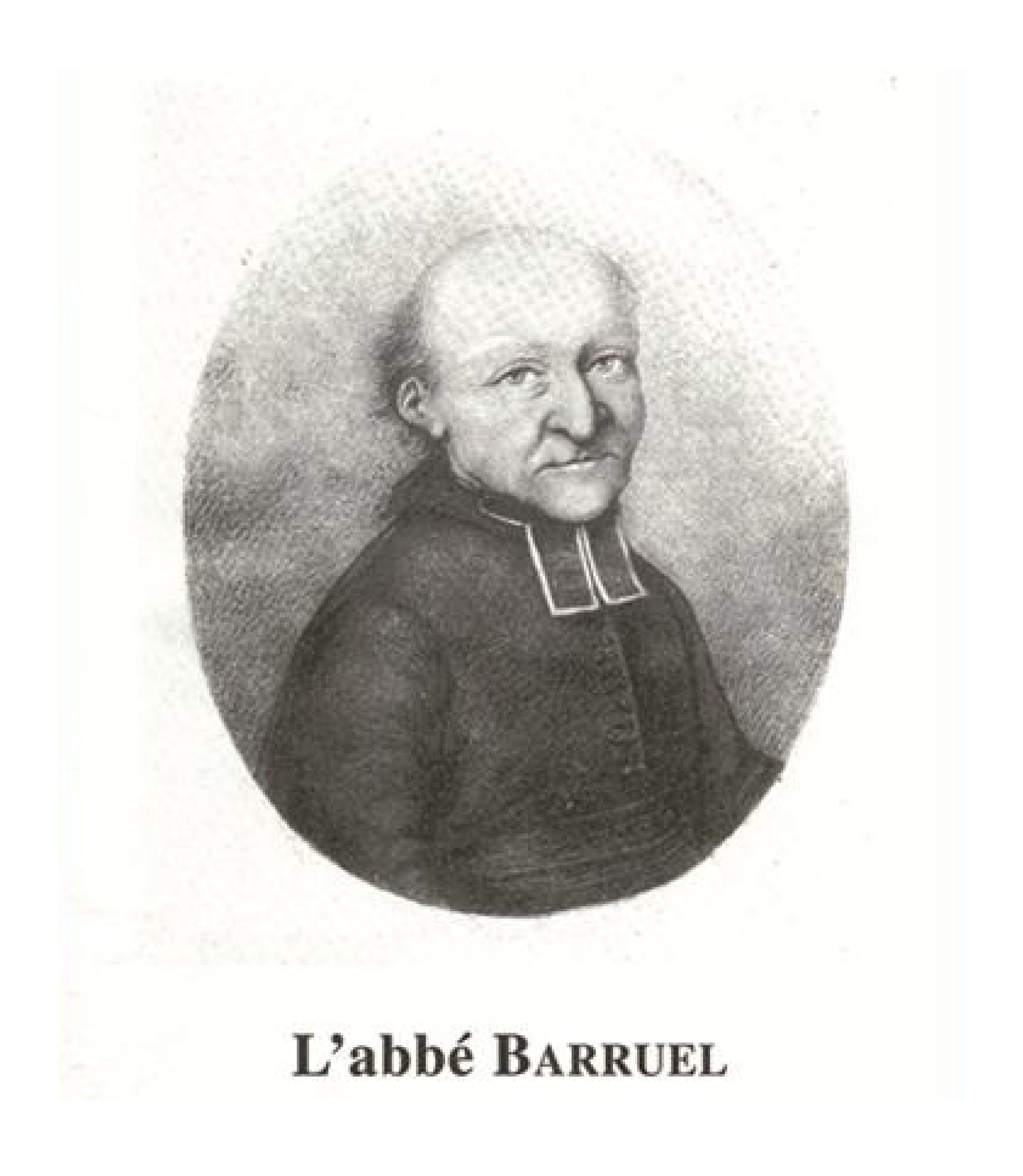
La franc maçonnerie et l'illuminisme décryptées par l'abbé Barruel





CHAPITRE I

Secret général, ou les petits mystères des Francs-maçons.

Distinctions et exceptions à faire parmi les Francs Maçons.

En parlant des Francs Maçons, la vérité et la justice nous font une loi rigoureuse de commencer par une exception qui mette à l'abri de nos inculpations le grand nombre de Frères initiés aux Loges maçonniques, qui auraient eu la plus grande horreur de cette association, s'ils avaient prévu qu'elle pût jamais leur faire contracter des obligations contraires aux devoirs de l'homme religieux et du vrai citoyen.

Des Francs Maçons anglais.

L'Angleterre surtout est pleine de ces hommes honnêtes, excellents citoyens, hommes de tout état, de toute condition, qui se font honneur d'être Maçons,

et qui ne se distinguent des autres que par des liens qui semblent resserrer ceux de la bienfaisance et de la charité fraternelle. Ce n'est pas la crainte d'offenser la Nation chez qui j'ai trouvé un asile, qui me suggère plus spécialement cette exception. La reconnaissance l'emporterait dans moi, sur toutes les terreurs ; et je dirais au milieu de Londres même : l'Angleterre est perdue ; elle n'échappera pas à la Révolution Française, si ses Loges maçonniques ressemblent à celles que j'ai à dévoiler. Je dirai même plus : et le Gouvernement et tout Christianisme seraient depuis longtemps perdus en Angleterre, si l'on pouvait supposer ses Francs Maçons initiés aux derniers mystères de la secte. Il y a longtemps que ses Loges y sont assez nombreuses pour avoir rempli un semblable projet, si avec les moyens des arrières Maçons les Anglais en avaient adopté les plans et les complots.

Ce raisonnement seul me suffirait pour excepter les Francs Maçons Anglais en général de ce que j'ai à dire sur les autres ; mais il est dans l'histoire même de la Maçonnerie bien des raisons qui justifient encore et nécessitent cette exception. En voici une qui me paraît démonstrative : dans le temps où les Illuminés d'Allemagne, les plus détestables des Jacobins, cherchaient à fortifier leur parti de celui des Maçons, on vit toujours les premiers témoigner le plus grand mépris pour les Maçons Anglais. Les lettres de Philon à Spartacus représentent les adeptes de Londres arrivant en Allemagne, couverts et chamarrés des cordons, des bijoux de tous leurs grades, mais n'ayant dans le fond ; soit contre les Puissances, soit sur la Religion, aucun de ces projets, de ces mystères qui tendent directement au but. Lorsque j'aurai donné l'histoire de ces Illuminés, on verra de quel prix ce témoignage doit être pour les Loges Anglaises. Il est heureux pour elles de se voir méprisées par les plus grands ennemis du trône, de l'autel et de toute société.

Exception pour les autres pays.

Il fut longtemps en France et en Allemagne une exception presque aussi générale à faire pour la plupart des Loges. On vit même paraître de la part de quelques unes, non seulement des protestations publiques, mais encore des renonciations à la Maçonnerie, aussitôt qu'elle fut, par les intrigues des Illuminés, infectée des principes et projets révolutionnaires. En un mot, les exceptions à faire pour les Maçons honnêtes, ont été et sont encore si nombreuses, qu'elles deviennent elles-mêmes un mystère inexplicable pour ceux qui n'ont pas saisi l'histoire et les principes de la secte. Comment en effet concevoir une association très nombreuse d'hommes unis par des liens et des serments, qui leur sont à tous extrêmement chers, et dans laquelle il n'est qu'un très petit nombre d'adeptes qui connaissent le dernier objet de l'association même ? Cette énigme serait aisée à concevoir, si avant ces

Mémoires sur les Jacobins modernes, il m'eût été possible de rédiger ceux que j'espère publier un jour sur le Jacobinisme de l'antiquité et du moyen âge. Pour suppléer à ce défaut, et pour mettre de l'ordre dans nos idées sur cette fameuse association, je traiterai d'abord de son secret commun à tous ses grades, c'est-à-dire, en quelque sorte de ses petits mystères, ensuite du secret et de la doctrine de ses arrière Loges, ou bien des grands mystères de la Franc-Maçonnerie. Je parlerai encore de son origine, de sa propagation; enfin, de son union avec les Sophistes conjurés et des moyens qu'elle leur a fournie pour l'exécution de leurs complots, soit contre la Religion, soit contre les Souverains.

Secret général de Maçonnerie dévoilé par les Maçons eux-mêmes.

Jusques au 12 Août 1792, les Jacobins Français n'avaient encore daté les Fastes de leur Révolution que par les années de leur prétendue liberté. En ce jour, Louis XVI, depuis quarante nuit heures, déclaré par les Rebelles déchu de tous les droits au Trône, fut emmené captif aux tours du Temple. En ce même jour. L'assemblée des Rebelles prononça, qu'à la date de la liberté on ajouterait désormais dans les actes publics la date de l'égalité; et ce décret lui même fut daté la quatrième année de la liberté, la première année, le premier jour de l'égalité.

En ce même jour, pour la première fois, éclata enfin publiquement ce secret si cher aux Francs-Maçons, et prescrit dans leurs Loges avec toute la religion du serment le plus inviolable. A la lecture de ce fameux décret, ils s'écrièrent : Enfin nous y voilà ; la France entière n'est plus qu'une grande Loge ; les François sont tous Francs-Maçons, et l'univers entier le sera bientôt comme nous.

J'ai été témoin de ces transports ; j'ai entendu les questions et les réponses auxquelles ils donnaient lieu. J'ai vu les Maçons, jusques alors les plus réservés, répondre désormais sans le moindre déguisement : « Oui enfin, voilà le grand objet de la Franc Maçonnerie rempli. « Egalité et liberté; tous les hommes sont égaux et frères ; tous les hommes sont libres » : c'était là toute l'essence de notre code, tout l'objet de nos vœux, tout notre grand secret. » J'ai entendu plus spécialement ces paroles sortir de la bouche des Francs Maçons les plus zélés, de ceux que j'avais vu décorés de tous les ordres de la Maçonnerie la plus profonde, et revêtus de tous les droits de Vénérables, pour présider aux Loges. Je les ai entendus devant tout ce que les Maçons appelaient jusqu'alors des profanes, non- seulement sans exiger ni des hommes ni des femmes la moindre espèce de secret, mais même avec tout le désir que toute la France désormais en fût instruite, pour la gloire des Maçons ; pour qu'elle reconnût dans eux ses bienfaiteurs et les auteurs

de toute cette révolution d'égalité et de liberté, dont elle donnait le grand exemple à l'univers.

Tel était en effet le secret général des Francs Maçons. Il était, ce que furent dans les jeux des Anciens, les petits mystères, commun à tous les grades, le mot qui disait tout, mais que tous n'entendaient pas. L'explication seule le rendait innocent dans les uns monstrueux dans les autres. En attendant que nous rendions raison de cette différence, que les Maçons, de quelque grade qu'ils soient, ne s'en prennent pas à nous, si ce fameux secret, ailleurs même que dans Paris, va cesser d'en être un. Ce n'est pas nous qui sommes les premiers à le rompre. Il est trop de profanes qui ne l'ignorent plus dans le pays des révolutions, pour qu'il puisse long temps être ignoré dans les autres contrées. En Angleterre même, ceux qui veulent encore le garder, auraient beau dire qu'on nous a trompés ; ils verront bientôt si nous avons pu l'être. En, fussions nous réduits à ce témoignage, nous pourrions toujours dire : Ces Maçons ne nous ont pas trompés, qui n'avaient d'autre intérêt que la gloire de la Maçonnerie, en révélant des mystères, qui n'attendaient pour être dévoilés que le moment où ils pouvaient l'être, sans s'exposer à manquer leur objet. Ceux-là encore ne nous ont pas trompés, qui jadis initiés à ces mystères, ont reconnu enfin qu'ils avaient été dupes ; que cette égalité et cette liberté dont ils n'avaient fait qu'un jeu dans la Maçonnerie, étaient déjà le jeu le plus funeste à leur Patrie, et pouvaient devenir le fléau de l'univers entier. Or, j'ai rencontré depuis la Révolution, et en France et ailleurs, une foule de ces adeptes, jadis très zélés pour la Maçonnerie, aujourd'hui confessant avec amertume ce fatal secret, qui réduit toute la science maçonnique, comme toute la Révolution Française, à ces deux mots, égalité et liberté.

Autres Preuves de ce secret.

Je conjure encore les Maçons honnêtes de ne pas se croire ici tous accusés de vouloir établir une révolution semblable. Quand j'aurai constaté cet article de leur code, l'essence, la base de tous leurs mystères, je dirai comment il s'est fait que tant d'âmes honnêtes, vertueuses, n'en aient pas soupçonné le but ultérieur ; qu'elles n'aient vu même dans la Maçonnerie qu'une société de bienfaisance, et de cette fraternité que tous les coeurs sensibles voudraient rendre générale. Mais pour l'histoire de la Révolution, il importe de ne plus laisser le moindre doute sur ce secret fondamental. Sans cela il serait impossible de concevoir le parti que les Sophistes de l'impiété et de la rébellion ont su tirer de la société maçonnique ; je ne m'en tiens donc pas à ces aveux, que bien des personnes peuvent certifier avoir entendus, comme moi, de la bouche des adeptes, depuis que leurs succès en France leur ont fait regarder le secret comme étant désormais superflu.

Avant tous ces aveux, il était un moyen assez facile de reconnaître que la liberté et l'égalité étaient le grand objet de la Franc-Maçonnerie. Le nom seul des Franc - Maçons signifiant, sonnant partout la même chose que Libres Maçons, indiquait d'abord le grand rôle que la liberté devait jouer dans leur code. Quant à l'égalité, ils en cachaient plus volontiers le sens sous le mot de fraternité, qui disait assez la même chose. Mais combien de fois ne les a-t-on pas entendus se vanter que dans leurs Loges ils étaient tous égaux et frères ; qu'il n'était dans leurs Loges, ni marquis ni princes, ni nobles ni roturiers, ni pauvres ni riches, ni distinction quelconque de rangs ou de personnes ; qu'ils n'y connaissaient plus d'autre titre que celui de frères, parce que ce nom seul les rendait tous égaux ?

Il est vrai qu'il était strictement défendu aux Francs-Maçons de jamais écrire ces deux mots réunis, égalité, liberté ; avec le moindre indice que dans la réunion de ces grands principes consistait leur secret ; et cette loi était si bien observée par leurs Ecrivains, que je ne sache pas l'avoir jamais vu violée dans leurs livres, quoique j'en aie lu un bien grand nombre, et des plus secrets, pour les différents grades. Mirabeau lui-même, lorsqu'il faisait semblant de trahir le secret de la Maçonnerie, n'osait en révéler qu'une partie. L'ordre des Francs-Maçons répandus par toute la terre, disait il, a pour objet la charité, l'égalité des conditions et la parfaite harmonie. Quoique ce mot égalité des conditions annonce assez la liberté qui doit régner dans cette égalité, Mirabeau, Maçon lui même, savait que le temps n'était pas encore venu où ses confrères pourraient lui pardonner d'avoir manifesté que dans ces deux mots réunis consistait leur secret général ; mais cette réserve n'empêchait pas qu'on ne pût voir combien l'un et l'autre étaient précieux dans leurs mystères. Qu'on examine la plupart de ces hymnes qu'ils chantent en chœur dans leurs festins, et dont ils ont fait imprimer un si grand nombre ; on y verra presque toujours percer les éloges de la liberté et de l'égalité. On verra de même, tantôt l'une, tantôt l'autre, faire l'objet de leurs instructions, dans les discours qu'ils prononçaient et qu'ils faisaient quelquefois imprimer.

Je n'aurais aucune de ces preuves, il est temps que je dise celles qui me sont propres. Quoique j'aie vu tant de Maçons depuis le décret sur l'égalité, s'expliquer nettement sur ce fameux secret, et quoique leur serment dût les rendre bien plus réservés que moi, qui n'en ai fait aucun, ni à leurs Loges, ni à leur révolution d'égalité et de liberté, je garderais encore un profond silence sur ce dont je puis parler comme témoin, si je n'étais pleinement convaincu combien il importe aujourd'hui que le dernier et le profond objet de la Maçonnerie soit enfin connu de tous les peuples. Je serais très fâché d'offenser, surtout en Angleterre, des milliers de Maçons honnêtes,

excellents citoyens, pleins de zèle pour le vrai bonheur du genre humain ; mais ce ne sera pas sans doute les Maçons de cette espèce qui préféreront l'honneur de leur secret au salut public, aux précautions à prendre contre l'abus de la Maçonnerie, contre une secte scélérate qui fait servir leur vertu même à tromper l'univers. Je parlerai donc sans déguisement, sans crainte de manquer aux Maçons que j'estime et que je révère, me souciant fort peu d'encourir l'indignation de ceux que je méprise, dont je déteste les complots.

L'auteur admis aux loges, et comment.

Depuis plus de vingt ans, il était difficile de ne pas rencontrer en France, et surtout dans Paris, quelques uns de ces hommes admis dans la Société maçonnique. Il s'en trouvait dans mes connaissances, et parmi ceux-là plusieurs dont l'estime et l'amitié m'étaient chères. Avec tout le zèle ordinaire aux jeunes adeptes, ils me sollicitaient de me faire inscrire dans leur confrérie. Sur mon refus constant, ils prirent le parti de m'enrôler malgré moi. La partie fut liée ; on m'invite à dîner chez un ami ; je me trouve seul profane au milieu des Maçons. Le repas terminé ; les domestiques renvoyés, on propose de se former en loge, et de m'initier. Je persiste dans mon refus, et surtout dans celui de faire le serment de garder un secret dont l'objet m'est inconnu. On me dispense de ce serment, je résiste encore ; on me presse, surtout en me disant qu'il n'y a pas le moindre mal dans la Maçonnerie, que la morale en est excellente, je réponds en demandant si elle vaut mieux que celle de l'Evangile. Au lieu de répliquer, on se forme en loge, et alors commencent toutes ces singeries ou ces cérémonies puériles que l'on trouve décrites dans divers livres maçonniques, tels que « Jakin et Boaz » je cherche à m'échapper ; l'appartement est vaste, la maison écartée, les domestiques ont le mot, toutes les portes sont fermées ; il faut bien se résoudre à être au moins passif, à laisser faire. On m'interroge, je réponds presque à tout en riant ; me voilà déclaré apprenti, et tout de suite compagnon. Bientôt même c'est un troisième grade, c'est celui de maître qu'il faut me conférer. Ici l'on me conduit dans une vaste salle : la scène change et devient plus sérieuse. En m'épargnant les épreuves pénibles, on ne m'épargne pas au moins bien des questions insignifiantes, ennuyeuses.

Au moment où je m'étais vu forcé de laisser jouer cette comédie, j'avais eu soin de dire que puisqu'il n'y avait pas moyen d'empêcher cette farce, j'allais les laisser faire ; mais que si je venais à m'apercevoir qu'il y eût la moindre chose contre l'honneur ou la conscience, ils apprendraient à me connaître.

Jusque-là je ne voyais que jeu et que puérilité, cérémonies burlesques, malgré toute la gravité du ton qu'on affectait d'y mettre ; mais je n'avais

déplu par aucune réponse. Enfin survient cette question que me fait gravement le Vénérable : « Etes-vous disposé, mon frère, à exécuter tous les ordres du Grand Maître de la Maçonnerie, quand même vous recevriez des ordres contraires de la part d'un Roi, d'un Empereur, ou de quelque autre Souverain que ce soit? Ma réponse fut, non. Le Vénérable s'étonne, et reprend : Comment non ! Vous ne seriez donc venu parmi nous que pour trahir nos secrets ! Quoi ! Vous hésiteriez entre les intérêts de la Maçonnerie et ceux des profanes ! Vous ne savez donc pas que de tous nos glaives il n'en est pas un seul qui ne soit prêt à percer le cœur des traîtres ! » Dans cette question, dans tout le sérieux et les menaces qui l'accompagnaient, je ne voyais encore qu'un jeu ; je n'en répondis pas moins négativement, j'ajouterai ce qu'on peut aisément imaginer : « Il est assez plaisant de supposer que je sois venu chercher les secrets de la Maçonnerie, moi qui ne suis ici que par force. Vous parlez de secrets ; vous ne m'en avez point encore dit. S'il faut, pour y arriver, promettre d'obéir à un homme que je ne connais pas, et si les intérêts de la Maçonnerie peuvent compromettre quelqu'un de mes devoirs, adieu, Messieurs ; il en est temps encore, je ne sais rien de vos mystères, je n'en veux rien savoir. »

Cette réponse ne déconcerta pas le Vénérable. Il continuait à jouer son rôle à merveille ; il me pressait ; il devenait toujours plus menaçant. Je soupçonnais sans doute que toutes ces menaces n'étaient qu'un jeu véritable ; mais je ne voulais pas même en jouant promettre obéissance à leur Grand-maître, sur- tout dans la supposition que ses ordres fussent jamais contraires à ceux du Roi. Je répondis encore : « Ou Frères ou Messieurs, je vous ai annoncé que si dans tous vos jeux il se trouvait quelque chose de contraire à l'honneur ou à la conscience, vous apprendriez à me connaître : vous y voilà ; faites de moi tout ce que vous voudrez ; mais vous n'obtiendrez pas de moi que je promette jamais rien de semblable. Encore une fois, non. »

A l'exception du Vénérable, tous les Frères gardaient un morne silence, quoiqu'ils ne fissent dans le fond que s'amuser de cette scène. Elle devenait encore plus sérieuse entre le Vénérable et moi. Il ne se rendait pas ; il renouvelait toujours sa question pour m'excéder et m'arracher un oui. A la fin, je me sens en effet excédé. J'avais les yeux bandés ; j'arrache le bandeau, je le jette par terre, et en frappant du pied je réponds par un non, accompagné de tout l'accent de l'impatience. A l'instant toute la Loge part de battements de mains en signe d'applaudissement. Le Vénérable donne alors des éloges à ma constance ; voilà, dit-il, entre autres, les gens qu'il nous faut, des hommes de caractère et qui sachent avoir de la fermeté. A mon tour je leur dis : « Des gens de caractère ! Et combien en trouverez-vous qui résistent à vos menaces ? Et vous-mêmes, Messieurs, n'avez vous

pas dit oui à cette question ? Et si vous l'avez dit, comment espérez-vous me faire croire que dans tous vos mystères il n'y a rien de contraire à l'honneur ou à la conscience ? »

Le ton que je prenais avait rompu l'ordre de la Loge ; les Frères s'approchèrent de moi, en disant que je prenais les choses trop au sérieux, trop à la lettre ; qu'ils n'avaient jamais prétendu s'engager eux-mêmes à rien de contraire aux devoirs d'un bon Français ; que je n'en serais pas moins admis malgré ma résistance. Le maillet du Vénérable remit chacun à sa place ; il m'annonça alors ma réception au grade de Maître, en ajoutant que si je ne savais pas encore le secret de la Maçonnerie, c'est qu'on ne pouvait me le dire que dans une Loge plus régulière, et tenue avec les cérémonies, ordinaires. En attendant, il me donna les signes et les mots de passe pour ce troisième grade, comme il l'avait fait pour les deux autres. Cela me suffisait pour être admis en Loge régulière ; nous nous trouvâmes tous Frères ; et moi, dans un après dîné, apprenti, compagnon et maître Franc maçon, sans en avoir eu la moindre idée le matin.

Je connaissais trop bien ceux qui m'avaient reçu, pour ne pas croire à la protestation qu'ils n'avaient jamais prétendu s'engager à rien de contraire à leur devoir ; et je dois leur rendre cette justice, que lors de la Révolution ils se sont tous montrés bons Royalistes, à l'exception du Vénérable, que j'ai vu donner à plein collier dans le Jacobinisme. Je promis d'assister à leur séance régulière, pourvu qu'on ne m'y parlât pas de serment. Ils me promirent de n'en point exiger, et ils tinrent parole. Seulement ils me sollicitèrent d'inscrire mon nom sur la liste qui était régulièrement envoyée au grand Orient. Je refusai encore, en demandant du temps pour délibérer ; et lorsque j'eus assez vu ce que c'étaient que ces Loges, je me retirai, sans avoir même consenti à cette inscription.

La première fois que je fus admis en Loge régulière, j'en fus quitte pour un beau discours sur la Maçonnerie, dont je ne savais pas encore grand-chose. Je me retranchai sur la fraternité, sur le plaisir de vivre avec des Frères.

On était convenu ce jour là de recevoir un apprenti, à qui le secret serait donné avec toutes les formes ordinaires, afin que je pusse l'apprendre moi-même, comme simple témoin. Je ne veux pas ici perdre les pages à décrire et la Loge, et les cérémonies, et les épreuves de ces réceptions. Tout cela ne paraît dans les premiers grades que des jeux enfantins. Je peux simplement rendre témoignage que tout ce qu'on en lit dans la Clef des Maçons, dans leur Catéchisme et quelques autres livres de cette espèce est de la plus grande exactitude quant au cérémonial, au moins pour les trois grades que j'ai reçus et vu donner, à quelques différences près, fort peu essentielles.

L'article important pour moi était d'apprendre enfin le fameux secret de la Maçonnerie. Le moment arriva ou le récipiendaire reçut ordre de s'approcher du Vénérable. Alors ceux des Frères qu'on avait armés d'un glaive se forment en deux lignes, tenant leurs épées élevées et penchées, les pointes en avant, de manière à former ce que les Maçons appellent la voûte d'acier. Le récipiendaire passe sous cette voûte, et arrive devant une espèce d'autel élevé sur deux gradins, au fond de la Loge. Le Vénérable, assis sur un fauteuil ou trône derrière cet autel, lui fait un long discours sur l'inviolabilité du secret qui va lui être confié, et sur le danger de manquer au serment qu'il va prononcer ; il lui montre les glaives prêts à percer les traîtres, et lui annonce qu'il n'échappera pas à la vengeance. Le récipiendaire jure qu'il veut avoir la tête coupée, le cœur et les entrailles arrachés, et ses cendres jetées au vent, s'il vient jamais à trahir ce secret. Le serment prononcé, le Vénérable lui dit ces paroles, que j'ai bien retenues, parce qu'on peut juger avec quelle impatience je les attendais : « Mon cher frère, le secret de la Franc-Maçonnerie consiste dans ces mots : égalité et liberté ; tous les hommes sont égaux et libres, tous les hommes sont frères. » Le Vénérable n'ajouta pas un mot ; on embrassa « le frère égal et libre ». La Loge se ferma, et on passa gaiement au repas maçonnique.

J'étais si éloigné alors de soupçonner la moindre intention ultérieure dans ce fameux secret, que je faillis à éclater de rire lorsque je l'entendis. Je dis tout bonnement à ceux qui m'avaient- introduit : « Si c'est là tout votre grand secret, il y a longtemps que je le sais ».

Et en effet, si l'on entend par-là que les hommes ne sont pas faits pour être esclaves, mais pour jouir d'une vraie liberté sous l'empire des lois ; si par égalité on veut dire qu'étant tous les enfants d'un père commun, d'un même Dieu y les hommes doivent tous s'aimer, s'aider mutuellement comme des frères, je ne vois pas que j'eusse besoin d'être Maçon pour apprendre ces vérités. Je les trouvais bien mieux dans l'Evangile que dans leurs jeux puérils. Je dois dire que dans toute la Loge, quoiqu'elle fût assez nombreuse, je ne voyais pas un seul Maçon donner au grand secret un autre sens. On verra même qu'il fallait parcourir bien d'autres grades pour arriver à une liberté, a une égalité toute différentes ; que la très grande partie des Maçons, même dans les grades plus avancés, n'arrivaient pas à la dernière explication.

Qu'on ne s'étonne pas surtout qu'en Angleterre la Franc Maçonnerie soit une société composée en général de très bons citoyens, dont l'objet principal est de s'aider mutuellement par les principes d'une égalité qui n'est pour eux; autre chose que la fraternité générale. La très grande partie des Maçons

anglais ne reconnaissent que les trois premiers grades ; et on peut être assuré que dans ces trois grades, hors l'imprudente question sur l'obéissance au Grand Maître de l'Ordre, il n'y a que l'explication Jacobine de l'égalité et de la liberté qui rende leur secret dangereux. Le bon sens des Anglais leur a fait rejeter cette explication. J'ai même entendu parler d'une résolution prise par leurs principaux Maçons, pour rejeter tous ceux qui cherchent à introduire l'égalité et la liberté révolutionnaires. J'ai vu dans l'histoire de leur Maçonnerie, des discours et des leçons très sages pour éviter les abus. J'y ai vu le Grand Maître avertir les Frères que la véritable égalité maçonnique ne doit pas les empêcher de donner à chacun, hors des Loges, ces marques de respect, de déférence que l'usage de la société attache à leur rang dans le monde, ou à leurs différées grades et titres politiques. J'ai vu encore dans ces instructions secrètes des Grands Maîtres, d'excellentes leçons pour concilier toute leur liberté et leur égalité maçonnique avec la fidélité, la soumission aux lois, avec tous les devoirs du bon citoyen. Ainsi, quoique tout soit commun entre les Maçons Anglais et ceux de toute autre nation, jusqu'au grade de Maître inclusivement, quoiqu'ils aient le même secret, les mêmes mots, les mêmes signes pour se reconnaître ; les Anglais s'arrêtant généralement à ce grade, n'arrivent point aux grands mystères, ou, pour mieux dire, ils les ont rejetés, ils ont su en épurer la Franc Maçonnerie. On va voir à quel point ces grands mystères sont en effet inconciliables avec le caractère d'une nation qui a tant de fois justifié l'idée que l'on a de sa sagesse.

CHAPITRE II.

Des grands mystères, ou secrets des Arrière Loges de la Maçonnerie.

Objet de ces mystères

Ce que j'entends ici par les arrières Loges ou par les derniers grades de la Maçonnerie, embrasse en général tous les Maçons qui, après avoir passé par les trois premiers grades d'Apprentis, de Compagnons, de Maîtres, se trouvent assez zélés pour être admis aux grades ultérieurs, et enfin à celui où le voile se déchire pour eux, où il n'est plus d'emblèmes et plus d'allégories, où le double principe d'égalité, de liberté s'explique sans équivoque, et se réduit à ces mots : « Guerre au Christ et à son culte ; guerre aux Rois et à tous leurs trônes ». Pour démontrer que tel est le résultat des grands mystères de la Franc-Maçonnerie, ce n'est pas le défaut de preuves que j'ai à craindre, c'est leur multitude seule qui m'embarrasse. Elles fourniraient seules un assez gros volume, et je veux les resserrer dans ce

chapitre. Qu'on me dispense au moins du détail des emblèmes, des rites, des serments, des épreuves qui accompagnent chacun des derniers grades. L'essentiel est d'en faire connaître la doctrine et le dernier objet. C est à cela aussi que je vais m'appliquer. Commençons par des observations qui mettent le lecteur à portée de suivre ces mystères, à mesure qu'ils vont se développer.

Raisons générales qui rendent ces mystères suspects.

Quoique dans les premiers grades des Maçons qui tout semble puéril, il est cependant bien des choses que la secte n'a jetées en avant dans les premiers grades, que pour juger par l'impression qu'elles feraient sur les jeunes adeptes, à quel point elle peut les conduire.

1.° Le grand objet qu'elle nous dit avoir en vue, c'est tantôt de bâtir des temples à la vertu et des cachots au vice ; et tantôt d'initier ses adeptes à la lumière } de les délivrer des ténèbres où les profanes sont ensevelis , et ces profanes sont tout le reste des hommes, Cette promesse est celle du premier Catéchisme des Maçons. On ne trouvera pas un seul initié qui n'en convienne. Cependant cette promesse seule annonce qu'il est pour les Maçons, une morale, une doctrine, auprès de laquelle toute celle du Christ et de son Evangile n'est qu'erreur et ténèbres.

2.° L'ère Maçonnique n'est point celle du Christianisme ; Vannée de la lumière date pour eux des premiers jours du monde. C'est là un de ces usages que nul Maçon ne désavouera. Or, cet usage dit assez clairement que toute leur lumière, leur morale, leur science religieuse est antérieure à la Révélation Evangélique, à celle même de Moise et des Prophètes ; qu'elle sera tout ce qu'il plaît à l'incrédulité d'appeler la religion de la Nature.

3.° Dans le langage des Maçons, toutes leurs Loges ne sont qu'un temple fait pour représenter l'univers même, le temple qui s'étend de l'Orient à l'Occident, et du Midi au Nord. Dans ce temple, on admet avec la même indifférence le Juif et le Chrétien, le Musulman et l'Idolâtre, les hommes de toute religion, de toute secte. Tous y voient la lumière, tous y apprennent la science des vertus, du vrai bonheur, et tous peuvent y persister dans leur secte, dans tous les grades, jusqu'à celui qui leur apprend enfin que toutes les religions ne sont qu'erreur et préjugé. Quoique bien des Maçons ne voient dans cette réunion que cette charité générale dont la différence des opinions ne doit pas empêcher les effets de s'étendre sur le Gentil et sur le Juif., sur l'Orthodoxe et sur l'Hérétique, j'ai peur que tant de zèle pour réunir l'erreur et le mensonge ne soit pas autre chose que l'art de suggérer

l'indifférence pour toutes les religions, jusqu'à ce que le moment arrive de les détruire toutes dans le cœur des adeptes.

Objet des mystères prouvé par la nature des grades maçonniques.

4.° C'est toujours avec la précaution des plus terribles serments sur le secret, que les Maçons communiquent leur prétendue lumière, ou leur art de bâtir des temples à la vertu et des cachots au vice. Quand la vérité et la vertu ont tout à craindre des tyrans dominateurs, on conçoit qu'elles peuvent donner leurs leçons en secret ; mais au lieu de prescrire le serment de garder leurs leçons secrètes, elles voient un vrai crime dans celui qui les tait lorsqu'il peut les répandre ; elles ordonnent que l'on prêche en plein jour ce que l'on a appris dans les ténèbres. Ou la science des Maçons est vraiment une science de vertu et de bonheur conforme aux lois du Christianisme, au repos des Etats ; et alors, qu'ont-ils donc tant à craindre des Pontifes et des Rois, depuis que l'univers est chrétien ? Ou bien cette prétendue science est en opposition avec les lois religieuses et civiles de l'univers chrétien ; et alors il ne reste plus qu'à leur dire : celui-là fait le mal, qui aime à se cacher.

5.° Ce que les Maçons cachent n'est pas ce que l'on peut trouver de louable dans leur association ; ce n'est pas cet esprit de fraternité, de bienveillance générale qu'ils avaient de commun avec tout religieux observateur de l'Evangile ; ce ne sont pas même les plaisirs, les douceurs de leur égalité, de leur union, de leurs repas fraternels. Au contraire, ils exaltent sans cesse leur esprit de bienfaisance, et personne n'ignore les plaisirs des adeptes convives. Il est donc dans leur secret quelque chose d'une toute autre nature que cette fraternité, quelque chose de moins innocent que la joie des santés Maçonniques.

Voilà ce qu'on peut dire en général à tout Maçon, ce qui pouvait leur faire soupçonner à eux-mêmes, qu'il était dans les derniers grades de leur société, des secrets qu'on avait un tout autre intérêt à cacher que celui de leur fraternité, de leurs signes et de leurs mots de passe. L'affectation seule du secret sur ces premiers mots de la Maçonnerie, Egalité, Liberté, le serment de ne jamais montrer dans ces deux mots la base de la doctrine Maçonnique, annonçaient qu'il devait y avoir une explication de ces mots, telle qu'il importait à la secte d'en cacher la doctrine aux hommes de l'Etat ou de la Religion. C'est en effet pour arriver à cette explication dans les derniers mystères qu'il fallait tant d'épreuves, tant de serments et tant de grades.

Pour mettre le lecteur à portée de juger quel point ces préjugés se vérifient dans les arrières Loges, je dois ici revenir sur le grade de Maître, et raconter l'histoire allégorique dont les profonds mystères de la secte ne sont que l'explication, le développement.

Dans ce grade de Maître Maçon, la loge est tendue en noir ; au milieu est un sarcophage élevé sur cinq gradins, couvert d'un drap mortuaire ; les Frères sont autour, dans les attitudes de la douleur et de la vengeance. Quand l'adepte a été admis, le Vénérable lui raconte l'histoire ou la fable suivante :

Histoire allégorique d'Adoniram, base de tous ces grades.

Adoniram, choisi par Salomon, présidait au payement des ouvriers qui bâtissaient le Temple. Ces ouvriers étaient au nombre de trois mille. Pour donner à chacun le salaire qui lui convenait, Adoniram les divisa en trois classes, apprentis, compagnons, et maîtres. Il donna à chacun son mot du guet, ses signes propres, et la manière dont ils devaient le toucher pour être reconnus. Chaque classe devait tenir ses signes et son mot extrêmement secrets. Trois compagnons voulant se procurer la parole, et par-là le salaire des maîtres, se cachèrent dans le Temple, se postèrent ensuite chacun à une porte différente. Au moment ou Adoniram avait coutume de fermer le Temple, le premier compagnon qu'il rencontre lui demande la parole de maître. Adoniram refuse, et reçoit sur la tête un grand coup de bâton. Il veut fuir par une autre porte; même rencontre, même demande, et même traitement. A la troisième porte enfin, le troisième compagnon le tue pour le même refus de trahir la parole de maître. Ses assassins l'enterrent sous un tas de pierre, au-dessus duquel ils mettent une branche d'acacia, pour reconnaître la place où ils ont mis le cadavre.

L'absence d'Adoniram désespère Salomon et les maîtres. On le cherche partout ; enfin, un, des maîtres découvre son cadavre, et le prend par un doigt qui se détache de la main ; il le prend par le poignet, qui se détache du bras ; et le maître, dans son étonnement, s'écrie : Mac Benac, ce qui signifie, suivant les Maçons, la chair quitte les os.

Dans la crainte qu' Adoniram n'eût révélé leur mot du guet appelé la parole, tous les maîtres convinrent de le changer, et d'y substituer ces mots de Mac Benac, mots vénérables que les Francs- Maçons n'osent prononcer hors des Loges, et dont alors même chacun ne prononce qu'une syllabe, en laissant à son voisin le soin d'achever le mot.

Cette histoire finie, l'adepte est instruit que l'objet de son grade est de s'occuper à chercher cette parole perdue par Adoniram, et à venger la mort

de ce martyr du secret maçonnique. La plus grande partie des Maçons ne voyant dans cette histoire qu'une fable, et dans tout ce qui l'accompagne que des jeux d'enfants, se soucient fort peu d'aller plus avant dans ces mystères.

Le moment où ces jeux deviennent plus sérieux, est le grade d'Elu. Ce grade a deux parties ; l'une s'applique à la vengeance d'Adoniram, qui devient ici Hiram ; l'autre est la recherche de la parole, ou bien de la doctrine sacrée qu'elle exprimait et qui a été perdue.

Grade d' Elu. Première partie

Dans ce grade d' Elu, tous les Frères paraissent vêtus en noir, portant au côté gauche un plastron, sur lequel on a brodé une tête de mort, un os et un poignard, le tout entouré de la devise vaincre ou mourir, avec un cordon en sautoir, portant même devise. Tout respire la mort et la vengeance dans le costume et le maintien. L'aspirant est conduit dans la Loge, un bandeau sur les yeux, les mains couvertes de gants ensanglantés. Le poignard à la main, un adepte le menace de lui percer le cœur pour le crime dont il est accusé. Après bien des terreurs, il n'obtient la vie qu'en promettant de venger le père des Maçons par la mort de son assassin. On lui montre une sombre caverne ; il faut qu'il y pénètre ; on lui crie : Frappez tout ce qui va vous résister ; entrez, défendez vous, et vengez notre Maître ; c'est à ce prix que vous serez Elu. Un poignard à la main droite, une lampe à la main gauche, il s'avance ; un fantôme se trouve sur ses pas ; il entend encore cette voix : Frappez, vengez Hiram ; Voilà son assassin. Il frappe ; le sang coule. Coupez encore la tête à l'assassin. La tête du cadavre se trouve à ses pieds ; il la saisit par les cheveux; il la porte triomphant, en preuve de sa victoire la montre à chaque Frère, et il est jugé digne d'être Elu.

J'ai demandé à divers Maçons si cet apprentissage de férocité ne leur faisait pas au moins soupçonner que la tête à couper était celle des Rois ; ils m'ont avoué ne l'avoir reconnu que lorsque la Révolution était venue leur apprendre à ne pas en douter.

Deuxième Partie

Il en était de même pour la partie religieuse, de ce grade. Ici l'adepte se trouvait Pontife et Sacrificateur avec tous ses confrères. Revêtus des ornements du Sacerdoce, ils offraient le pain et le vin suivant l'ordre de Melchisedec. L'objet secret de cette cérémonie était de rétablir l'égalité religieuse, de montrer tous les hommes également Prêtres, Pontifes, de rappeler tous les Maçons à la religion de la nature, et de leur persuader que celle de Moise et de Jésus Christ, par la distinction des Prêtres et des

Laïques, avait violé les droits naturels de la liberté et de l'égalité religieuses. Il a fallu encore la Révolution à bien des adeptes, pour confesser qu'ils avaient été dupes de cette impiété, comme de cet essai régicide dans leur grade d'Elu.

Hauts grades des Francs Maçons écossais.

Ces mystères, en effet, ne se déclarent pas formellement au frère Elu. La plupart des Maçons admis à ce grade se mettent peu en peine d'en pénétrer le sens ; ils cherchent même à se cacher des explications qui les révolteraient, tant qu'il leur reste encore quelque sentiment de religion ou de fidélité à l'égard de leur Prince. Plusieurs se dégoûtent de toutes ces épreuves, et se contentent des grades inférieurs, qui suffisent d'ailleurs pour être regardés comme Frères par tous les autres Maçons, pour payer son écot à tous les repas, à toutes les fêtes ou orgies Maçonniques, ou même pour avoir droit aux secours que les Loges destinent aux indigents. Celui dont le zèle ne se refroidit pas, passe ordinairement ou du grade de simple Maître ou de celui d'Elu aux trois grades de la Chevalerie Ecossaise. Je n'irai point chercher le résultat de ces trois grades dans des Auteurs qu'on puisse suspecter de vouloir les décréditer. L'adepte Allemand qui les a fait passer dans sa langue pour l'instruction des Maçons ses compatriotes, est un des Chevaliers les plus zélés pour la doctrine qu'il y voit renfermée. Il met tout son génie à la défendre ; je ne pouvais pas prendre un Auteur moins suspect. Il écrivait pour ajouter aux lumières des Frères ; voici ce que les profanes peuvent conclure de ses leçons.

Tout Maçon qui veut être admis dans ces hautes Loges Ecossaises, et même dans tous les autres grades Maçonniques, apprend d'abord que jusqu'à ce moment il a vécu dans l'esclavage ; c'est pour cela qu'il n'est admis devant les Frères que comme un esclave, ayant la corde au cou, et demandant à rompre ses liens. Il faudra qu'il paraisse dans une posture plus humiliante encore, lorsque du second grade de Maître Ecossais il voudra être admis au troisième, à celui de Chevalier de Saint-André. Le Maçon qui aspire à cet honneur est enfermé dans un obscur réduit ; là, une corde à quatre noeuds coulants entrelasse son cou ; là, étendu par terre, à la sombre lueur d'une lampe, il est abandonné à lui-même pour méditer sur l'esclavage auquel il est encore réduit, et pour apprendre à connaître le prix de la liberté. Un des Frères arrive enfin, et l'introduit en prenant la corde d'une main, et de l'autre tenant une épée nue, comme pour l'en percer s'il oppose quelque résistance. Il n'est déclaré libre qu'après avoir subi une foule de questions, et surtout qu'après avoir juré sur le salut de son âme de ne jamais trahir les secrets qui lui seront confiés. Il serait inutile de répéter ici tous les serments; chaque grade et chaque subdivision de grade a le sien, et ils sont

tous affreux. Tous soumettent l'aspirant aux plus terribles vengeances, ou de Dieu, ou des Frères, s'il manque à son secret. Je m'en tiens donc encore à la doctrine de ces secrets eux-mêmes.

Dans le premier grade de Chevalier Ecossais, l'adepte apprend qu'il est élevé à la dignité de Grand Prêtre ; il reçoit une espèce de bénédiction au nom de l'immortel et invisible Jéhovah. C'est désormais sous ce nom qu'il doit adorer la Divinité, parce que le sens de Jéhovah est bien, plus expressif que celui d'Adonaï.

La science Maçonnique ne lui est encore donnée que comme celle de Salomon et d'Hiram, renouvelée par les Chevaliers du Temple ; mais dans le second grade elle se trouve avoir pour père, Adam lui-même. Ce premier homme et ensuite Noé, Nemrod, Salomon, Hugue des Payens, fondateur des Templiers, et Jacques Molay leur dernier Grand-maître, deviennent les Grands Sages de la Maçonnerie, les favoris de Jéhovah. Enfin dans son troisième grade on lui dévoile que la fameuse parole si longtemps oubliée, et perdue depuis la mort d'Hiram était ce nom de Jéhovah. Elle fut retrouvée lui dit-on, par les Templiers, à l'occasion d'une église que les Chrétiens voulaient bâtir à Jérusalem. En fouillant le terrain sur lequel était jadis la partie du Temple de Salomon, appelée le Saint des Saints, on découvrit trois pierres, qui servaient de fondement à l'ancien Temple. La forme et l'Union de ces trois pierres attirèrent l'attention des Templiers. Leur étonnement redoubla, quand ils virent le nom de Jéhovah gravé sur la dernière. C'était là la fameuse parole perdue par la mort d'Adoniram. Les Chevaliers du Temple, de retour en Europe n'eurent garde d'abandonner un monument si précieux. Ils portèrent en Ecosse ces trois pierres et surtout celle où était gravé le nom de Jéhovah. Les Sages Ecossais, à leur tour, n'oublièrent pas le respect qu'ils devaient a ce monument : ils en firent les pierres fondamentales de leur première Loge ; et comme cette Loge fut commencée le jour de St. André, ceux qui étaient dans le secret des trois pierres et du nom de Jéhovah, se donnèrent le nom de Chevaliers de St. André. Leurs héritiers, successeurs du secret, sont aujourd'hui les Maîtres parfaits de la Franc-Maçonnerie » les Grands Prêtres de Jéhovah.

Si l'on en tire tout ce qui appartient à là science Hermétique, à la transmutation des métaux, telle est en substance toute la doctrine révélée au Frère initié dans les derniers mystères de la Chevalerie Ecossaise.

Dans l'espèce de catéchisme qu'on lui fait, pour savoir s'il a bien retenu tout ce qu'il a vu, tout ce qu'on lui a expliqué dans la Loge ou le Temple de Salomon, il est une question conçue en ces termes : Est-ce là tout ce que vous avez vu ? La réponse est celle-ci : J'ai vu bien d'autres choses, mais j'en

garde le secret dans mon cœur avec les Maîtres Ecossais. Ce secret désormais ne doit pas être bien difficile à deviner. Il se réduit à voir dans le Maître Ecossais, le Grand Prêtre de Jéhovah, de ce culte, de cette prétendue religion du Déiste, que l’on nous dit avoir été successivement celle d’Adam, de Noé, de Nemrod, de Salomon, d’Hugue des Payens, du Grand-maître Molay, des Chevaliers du Temple, et qui doit être aujourd’hui la seule religion du parfait Maître Franc- Maçon.

Les adeptes pouvaient s’en tenir à ces mystères. Les Maçons Ecossais étaient désormais déclarés libres, et tous également Prêtres de Jéhovah. Ce Sacerdoce les délivrait de tous les mystères de l’Evangile, de toute religion révélée. La liberté et le bonheur que la secte faisait consister dans le retour au Déisme, disait assez formellement aux adeptes ce qu’ils devaient penser du Christianisme et de son divin Fondateur. Cependant les hauts mystères ne sont pas épuisés. Il reste aux Franc- Maçons à découvrir par qui cette fameuse parole de Jéhovah avait été ravie, c’est à dire par qui leur culte si chéri du Déiste avait été aboli. Il était trop visible que toute la fable d’Hiram ou d’Adoniram et de ses assassins, n’était qu’une simple allégorie, dont l’explication laissait encore lieu à cette question : Mais quel est donc le véritable assassin d’Adoniram ? Quel est celui qui a détruit le Déisme sur la terre ? Quel est le vrai ravisseur de la fameuse parole ? La secte détectait ce ravisseur ; il fallait inspirer la même haine à ses profonds adeptes. Cet objet est celui d’un nouveau grade de Francs-Maçons, appelés Chevaliers de Rose-Croix.

C’est assurément le plus atroce des blasphèmes que d’accuser Jésus-Christ d’avoir détruit, par sa religion, la doctrine de l’unité de Dieu. Le plus évident de tous les faits, c’est qu’à lui seul est due au contraire la destruction de ces milliers de Dieux qu’adorait l’univers idolâtre. Mais en manifestant l’unité de nature dans la Divinité, l’Evangile nous à découvert la Trinité des personnes ; cet ineffable mystère et tous ceux qui captivent l’esprit sous le joug de la Révélation, humilient les Sophistes. Ingrats envers celui qui, prêchant au monde l’unité de Dieu, avait renversé les autels des Idoles, ils lui ont juré une haine éternelle, parce que le Dieu qu’il leur prêchait n’est pas le Dieu qu’ils ont la démence de vouloir comprendre. Ils ont fait de Jésus Christ même le destructeur de l’unité de Dieu, ils en ont fait le grand ennemi de Jéhovah. La haine qu’ils avaient dans leur cœur et qu’ils voulaient faire passer dans celui des adeptes, est devenue le grand mystère d’un nouveau grade de celui qu’ils appellent de Rose-Croix.

Comme on est rarement initié à ce grade, sans avoir obtenu celui de Maître Ecossais, le Lecteur voit déjà que la parole à retrouver n’est plus celle de Jéhovah. Aussi tout change t-il ici, tout y est relatif à l’Auteur du

Christianisme ; la décoration ne semble faite que pour rappeler la tristesse du jour où il fut immolé sur le calvaire. Un long drap noir tapisse les murailles, un autel dans le fond, au-dessus de cet autel un transparent qui laisse apercevoir trois croix, et celle du milieu distinguée par l'inscription ordinaire des crucifix. Les Frères en chasuble sacerdotale sont assis par terre, dans un profond silence, l'air triste et affligé, le front appuyé sur la main en signe de douleur. L'événement qui les attriste n'est rien moins que la mort du Fils de Dieu victime de nos crimes. Le grand objet s'en manifeste, dès la réponse à la question par laquelle s'ouvrent ordinairement les travaux des Maçons.

Le Président interroge le premier Surveillant : Quelle heure est-il ? La réponse varie suivant les grades ; ici elle est conçue en ces termes : « Il est la première heure du jour, l'instant ou le voile du temple se déchira, où les ténèbres et la consternation se répandirent sur la surface de la terre, où la lumière s'obscurcit, où les outils de la Maçonnerie se brisèrent, où l'étoile flamboyante disparut, où la pierre cubique fut brisée, où la parole fut perdue.»

L'adepte qui a suivi dans la Maçonnerie le progrès de ses découvertes, n'a pas besoin de nouvelles leçons pour entendre le sens de ces paroles. Il y voit que le jour où le mot Jéhovah fut perdu, fut précisément celui où Jésus-Christ, ce fils de Dieu mourant pour le salut des hommes, consomma le grand mystère de la Religion Chrétienne, et détruisit toute autre religion, soit judaïque, soit naturelle et philosophique. Plus un Maçon est attaché à la parole, c'est-à-dire à la doctrine de sa prétendue religion naturelle, plus il apprendra à détester l'auteur et le consommateur de la Religion révélée.

Aussi cette parole qu'il a déjà trouvée dans les grades supérieurs, n'est-elle plus l'objet de ses recherches dans celui-ci ; il faut à sa haine quelque chose de plus. Il lui faut un mot, qui dans sa bouche et dans celle de ses coadeptes, rappelle habituellement le blasphème du mépris et de l'horreur contre le Dieu du Christianisme. Et ce mot, il le trouve dans l'inscription même apposée sur la croix.

On sait que ces lettres formant le mot I.N.R.I. ne sont que les initiales de l'inscription Jésus de Nazareth Roi des Juifs. L'adepte Rose- Croix apprend à y substituer l'interprétation suivante : Juif de Nazareth conduit par Raphaël en Judée ; interprétation qui ne fait plus de Jésus Christ qu'un Juif ordinaire, emmené par le Juif Raphaël à Jérusalem pour y être puni de ses crimes. Dès que les réponses de l'aspirant ont prouvé qu'il connaît ce sens Maçonnique de l'inscription I.N.R.I., le Vénérable s'écrie : Mes Frères, la parole est retrouvée ; et tous applaudissent à ce trait de lumière, par lequel

le Frère leur apprend que celui dont la mort est le grand mystère de la Religion Chrétienne, ne fut qu'un simple Juif crucifié pour ses crimes.

De peur que cette explication ne s'efface de leur mémoire, de peur que toute la haine dont elle les anime contre le Christ ne s'éteigne dans leur cœur, il faudra que sans cesse ils l'aient présente à leur esprit. Le Maçon Rose-Croix la redira lorsqu'il rencontrera un Frère de son grade. C'est à ce mot I.N.R.I. qu'ils se reconnaîtront, c'est là le mot du guet qui distingue ce grade. C'est ainsi que la secte a su faire l'expression et le blasphème de la haine, de ce même mot qui rappelle au Chrétien tout l'amour qu'il doit au fils de Dieu immolé pour le salut du genre humain.

Ce n'est point sur la foi des personnes étrangères à la Maçonnerie, que je dévoile cet atroce mystère des arrières Maçons. Ce que j'ai raconté de mon initiation aux premiers grades, m'avait mis à portée d'entrer en conversation avec ceux que je savais être plus avancés ; j'en ai eu plus d'une fois d'intéressantes, dans lesquelles, malgré toute leur fidélité au secret, il échappait aux plus zélés bien des choses qui pouvaient me donner quelque jour. Les autres consentirent au moins à me prêter des livres Maçonniques, imaginant que leur obscurité et le défaut des mots essentiels, ou bien la manière dont il fallait s'y prendre pour les y trouver, ne me permettraient pas d'en rien conclure. Je devinai pourtant quelques-uns de ces mots, tels que Jéhovah, en réunissant les feuilles qui n'en contenaient chacune qu'une seule lettre au bas de la page. Cette fameuse parole trouvée, j'eus encore connaissance de celle de I.N.R.I. ; je combinai tout ce que j'avais vu, tout ce que je savais des divers grades » tout ce que j'observais dans les demi- mots, dans les discours énigmatiques de certains Maçons dont le philosophisme m'était d'ailleurs connu. Je m'adressai à ceux que je savais de la meilleure foi du monde dans les mêmes grades. J'objectai toutes ces cérémonies dérisoires de la Religion, dans lesquelles ils n'avaient pourtant vu jusqu'alors que des jeux sans objet. Je n'en trouvai pas un qui ne convînt des faits, tels au moins que je viens de les décrire ; ils avouaient aussi la métamorphose que cette inscription I.N.R.I. subit dans leur grade de Rose-Croix, mais ils me protestaient n'avoir pas eu l'idée des conséquences que j'en tirais. Quelques-uns, en y réfléchissant, les trouvaient assez bien fondées ; d'autres me reprochaient de les exagérer.

La Révolution étant arrivée, je combinai ces demi aveux, les décrets de l'Assemblée, et le secret du premier grade. J'en vins au point de ne plus douter que la Maçonnerie ne fût une société formée par des hommes qui, dès le premier grade, donnaient pour leur secret ces mots d'égalité, de liberté, en laissant à tout Maçon honnête et religieux le soin d'une explication qui ne contredît pas ses principes, mais en se réservant de

dévoiler dans les arrières grades l'interprétation de ces mêmes mots égalité et liberté, dans toute l'étendue du sens que leur donnait la Révolution Française.

Un des Frères Maçons, depuis bien des années admis au grade de Rose-Croix, mais en même temps très -honnête homme et très - religieux y souffrait de me voir dans cette opinion. Il n'épargnait rien pour me donner une meilleure idée d'une société dans laquelle il se glorifiait d'avoir exercé les fonctions les plus honorables. C'était souvent l'objet de nos conversations. Il voulait absolument me convertir à la Maçonnerie. Il se trouvait presque offensé de m'entendre dire que tout Chevalier Rose-Croix qu'il était, il n'était pas encore au dernier grade ; ou bien que ce même grade avait ses divisions dont il ne connaissait encore qu'une partie. Je vint même à bout de le lui prouver, en lui demandant ce que signifiaient certains hiéroglyphes Maçonniques. Il convint en avoir demandé lui-même l'explication et qu'elle lui avait été refusée. Il n'en soutenait pas moins qu'il en serait de ces hiéroglyphes comme de l'équerre, du compas, de la truelle, et de tous les autres. Je savais qu'il ne lui restait plus qu'un pas à faire ; pour le tirer de son aveuglement, je m'avisai de lui suggérer la marche à suivre pour arriver au grade où le voile se déchire, ou il n'est plus possible de se faire illusion sur l'objet ultérieur des arrières adeptes. Il désirait trop lui-même de savoir ce qui pouvait en être, pour ne pas essayer les moyens que je lui indiquais ; mais il se flattait bien que tout cela n'aboutirait qu'à lui fournir de nouvelles armes pour me convaincre moi-même de mes torts et de l'injustice de mes préjugés sur la Maçonnerie. Très peu de jours se passent, je le vois entrer chez moi dans un état que ses discours seuls peuvent peindre. « Oh, mon cher ami, mon cher ami ! Que vous aviez bien raison ! Ah, que vous aviez bien raison ! Où étais je, mon Dieu ! Où étais-je ! J'entendis aisément ce langage. Il ne pouvait presque pas continuer. Il s'assit comme un homme qui n'en peut plus, répétant encore diverses fois ces mêmes paroles : Où étais-je ? Ah, que vous aviez bien raison ! J'eus voulu qu'il m'apprît quelques-uns des détails que j'ignorais. Que vous aviez bien raison ! Répétait-il encore, mais c'est tout ce que je puis vous dire. Ah, malheureux, lui dis je alors, je vous demande moi même pardon. Vous venez de faire un serment exécrable, et c'est moi qui vous y ai exposé. Mais je vous le proteste, cet atroce serment ne m'était pas venu dans la pensée, lorsque je vous suggérai les moyens d'apprendre enfin par vous-même à connaître ceux qui vous avaient si longtemps et si affreusement abusé. Je sens qu'il valait encore mieux ignorer le fatal secret, que l'acheter au prix d'un pareil serment. Je me serais donné bien de garde de vous exposer à cette tentative, je ne le pouvais pas en conscience, mais franchement je n'y réfléchis pas. Je n'avais pas alors l'idée de ce serment. » Je disais vrai, je n'avais pas alors pensé à ce serment. Sans trop chercher à quel point il oblige au secret, je

craignis d'être indiscret ; il me suffisait d'avoir prouvé à ce Monsieur que je savais au moins une partie de ce profond mystère. Aux questions que je lui fis, il vit assez qu'il ne m'apprenait rien par un aveu, qui à lui seul en dit au moins l'essence.

Sa fortune avait été ruinée par la Révolution. Il m'avoua que désormais elle était réparée, s'il acceptait ce qu'on lui proposait. Si je veux, me dit-il, partir pour Londres, pour Bruxelles, pour Constantinople, ou pour toute autre ville à mon choix, ni ma femme, ni mes enfants, ni moi, nous n'avons plus besoin de rien. Oui, lui observai je, mais à condition que vous irez prêcher la liberté, l'égalité et toute la révolution ! Tout juste ; mais c est la tout ce que je puis, vous dire. Ah, mon Dieu ! Où étais-je ? Je vous en conjure, ne me pressez pas davantage.

J'en avais bien assez pour le moment ; j'espérai que le temps m'en apprendrait davantage. Je ne fus pas trompé dans mon espoir. Voici ce que j'ai su de divers Maçons, qui me trouvant déjà instruit sur la plus grande partie de leurs secrets, se sont ouverts à moi avec d'autant plus de confiance qu'ils reconnaissaient avoir été dupes de cette secte souterraine, qu'ils auraient voulu dévoiler eux-mêmes publiquement s'ils avaient cru pouvoir le faire sans danger.

Maçonnerie mystique

Quand un adepte parvenait au grade de Rose Croix, l'explication qu'on lui donnait de ce qu'il avait vu jusqu'alors dépendait absolument des dispositions qu'on observait dans lui. S'il se trouvait un de ces hommes qu'on ne peut rendre impie, mais que l'on peut au moins détourner de la Foi de l'Eglise, sous prétexte de la régénérer, on lui représentait qu'il régnait dans le Christianisme actuel une foule d'abus contre la liberté et l'égalité des enfants de Dieu. La parole à retrouver pour eux était le vœu d'une révolution qui rappelât ces temps ou tout était commun parmi les Chrétiens, où il n'y avait parmi eux ni riches, ni pauvres, ni hauts et puissants Seigneurs. On leur annonçait enfin le renouvellement le plus heureux du genre humain, et en quelque sorte de nouveaux cieux, une nouvelle terre. Les esprits simples et crédules se laissaient prendre à ces belles promesses. La révolution était pour eux le feu qui devait purifier la terre ; aussi les a-t-on vus la seconder avec tout le zèle qu'ils auraient pu mettre à l'entreprise la plus sainte. C'était là ce qu'on peut appeler la Maçonnerie Mystique. C'était celle de tous ces imbéciles pour qui les arrières Maçons ont mis en jeu cette prétendue prophétesse Labrousse, qui a fait tant de bruit au commencement de la Révolution. C'était sur- tout celle de l'imbécile Varlet, évêque in partibus de Babylone. Je ne savais pas d'où lui venaient ses opinions,

lorsqu'il avait la bonhomie de me reprocher d'avoir pu les combattre. J'en ai été instruit par un de ces convives, que la réputation de savant Maçon faisait quelquefois inviter aux repas maçonniques que donnait le bonhomme. Jusques dans ces repas on eût pu observer la différence des adeptes arrivés au même degré, mais recevant une explication différente, suivant leur caractère. L'évêque in partibus, enthousiasmé de la régénération religieuse qu'on lui annonçait, rapportait toute la Maçonnerie à la perfection de l'Evangile. Aussi jusques dans ces repas maçonniques observait-il les préceptes de l'Eglise pour les jours d'abstinence. L'apostat Dom Gerle s'y montrait au contraire Maçon d'un tout autre système ; il y chantait déjà ces vers, que dans sa lettre à Robespierre il déclare n'avoir adressés qu'à la vérité :

Ni culte i ni Prêtres, ni Roi ; Car la nouvelle Eve, c'est toi.

Dans ces mêmes repas maçonniques, le docteur Lamothe, savant Rose-Croix, se montrait plus modeste. On pouvait prévoir dès lors ce que j'ai ouï dire de sa conversion, qu'il détesterait un jour également et la Maçonnerie de Varlet, et celle de Dom Gerle. Ce dernier a été guillotiné ; les autres sont vivants ; je les nomme, parce que je ne crains pas d'être démenti ; et parce que la preuve qui résulte de ces sortes d'anecdotes les rend intéressantes ; parce que l'on y voit comment bien des personnes pieuses, charitables ont pu être trompées ; comment une Princesse, sœur du duc d'Orléans, a pu être séduite au point de désirer cette révolution ; et n'y voir que la régénération de l'univers chrétien.

Cette explication du grade de Rose-Croix n'était que pour les dupes, dans lesquels la Secte remarquait un certain penchant à la mysticité. Le vulgaire était abandonné à ses propres explications ; mais si l'adepte témoignait un grand désir d'aller plus loin, si on le trouvait en état de subir les épreuves, alors enfin il était admis au grade où le voile se déchire, à celui de Kadosch, interprété l'homme régénéré.

Grade de Kadosch

C'était à ce grade qu'avait été admis l'adepte, dont j'ai parlé plus haut. Je ne suis pas surpris de l'état d'épuisement auquel il se trouvait réduit par les épreuves qu'il venait de subir. Quelques adeptes du même grade m'ont appris qu'il n'est point de ressources dans les moyens physiques, dans les jeux des machines, pour effrayer un homme ; point de spectres affreux, point de terreurs, dont on n'emploie les ressources pour éprouver la constance de l'aspirant. M. Montjoie nous parle d'une échelle à laquelle on fit monter le duc d'Orléans, et dont on l'obligea de se précipiter. Si c'est là

que son épreuve fut réduite, il est à croire qu'il fut bien ménagé. Qu'on imagine un profond souterrain, un véritable abyme, d'où s'élève une espèce de tour fort étroite jusqu'au comble des loges. C'est au fond de cet abyme qu'est conduit l'initié, à travers des souterrains où tout respire la terreur. Là, il est enfermé, lié et garrotté. Abandonné en cet état, il se sent élevé par des machines qui font un bruit affreux. Il monte lentement, suspendu dans ce puits ténébreux ; il monte quelquefois des heures entières, retombe tout- à-coup, comme s'il n'était plus soutenu par ses liens. Souvent il faut encore remonter, redescendre dans les mêmes angoisses, et se garder surtout de pousser quelques cris qui marquent la frayeur. Cette description ne rend que bien imparfaitement une partie des épreuves dont nous parlent des hommes qui les ont subies eux-mêmes. Ils ajoutent qu'il leur est impossible d'en faire une exacte description, que leur esprit se perd, qu'ils cessent quelquefois de savoir où ils sont, qu'il leur faut des breuvages, et que souvent on leur en donne qui ajoutent à leurs forces épuisées, sans ajouter à leur pouvoir de réfléchir ; ou plutôt qui n'ajoutent à leurs forces que pour ranimer tantôt le sentiment de là terreur, tantôt celui de la- fureur.

Par bien des circonstances qu'ils disent de ce grade, j'aurais cru qu'il appartenait à l'Illuminisme, mais le fonds en est encore pris de l'allégorie maçonnique. Il faut encore ici renouveler l'épreuve du grade où l'initié se change en assassin ; mais le Maître des Frères à venger n'est plus Hiram, c'est Molay, le Grand-maître des Templiers ; et celui qu'il faut tuer, c'est un Roi, c'est Philippe le Bel, sous qui l'ordre des Chevaliers du Temple fut détruit.

Au moment où l'adepte sort de l'antre, portant la tête de ce Roi, il s'écrie Nékom, je l'ai tué. Après l'atroce épreuve, on l'admet au serment. Je sais d'un des adeptes qu'à cet instant, il avait devant lui un des Chevaliers Kadosch; tenant un pistolet, et faisant signe de le tuer s'il refusait de prononcer ce serment. Ce même adepte interrogé s'il croyait que la menace fût sérieuse, répondit : Je ne l'assurerais pas, mais je le craindrais bien. Enfin le voile se déchire, l'adepte apprend que jusqu'alors la vérité ne lui a été manifestée qu'à demi ; que cette liberté et cette égalité dont on lui avait donné le mot dès son entrée dans la Maçonnerie, consistent à ne reconnaître aucun supérieur sur la terre ; à ne voir dans les Rois et les Pontifes que des hommes égaux à tous les autres, et qui n'ont d'autres droits sur le trône ou auprès de l'autel que celui qu'il plaît au peuple de leur donner, que ce même peuple peut leur ôter quand bon lui semblera. On lui dit encore que depuis trop longtemps les Princes et les Prêtres abusent de la bonté, de la simplicité de ce peuple ; que le dernier devoir d'un Maçon, pour bâtir des temples à l'égalité et à la liberté, est de chercher à délivrer la terre de ce double fléau, en détruisant tous les autels que la crédulité et la

superstition ont élevés ; tous les trônes, où l'on ne voit que des tyrans régner sur des esclaves.

Je n'ai point pris ces connaissances du grade des Kadosch simplement dans les livres de M. Montjoie ou de M. le Franc, je les tiens des initiés mêmes. On voit d'ailleurs combien elles s'accordent avec les aveux de l'adepte, qui se trouva forcé de convenir combien j'avais eu raison de lui annoncer que c'était enfin là que conduisaient les derniers mystères de la Franc Maçonnerie.

Combien ils sont profondément combinés ces mystères ! La marche en est lente et compliquée ; mais comme chaque grade tend directement au but !

Rapprochement des grades maçonniques.

Dans les deux premiers, c'est à dire dans ceux d'apprenti et de Compagnon, la secte commence par jeter en avant son mot d'égalité, de liberté. Elle n'occupe ensuite ses Novices que de jeux puérils ou de fraternité, de repas maçonniques ; mais déjà elle les accoutume au plus profond secret par un affreux serment.

Dans celui de Maître, elle raconte son histoire allégorique d'Adoniram qu'il faut venger, et de la parole qu'il faut retrouver.

Dans le grade d'Elu, elle accoutume ses adeptes à la vengeance, sans leur dire celui sur qui elle doit tomber. Elle les rappelle aux Patriarches, au temps où tous les hommes n'avaient, suivant ses prétentions, d'autre culte que celui de la religion naturelle, où tous étaient également Prêtres et Pontifes ; mais elle ne dit pas encore qu'il faille renoncer à toute religion révélée depuis les Patriarches.

Ce dernier mystère se dévoile dans les grades Ecossais. Les Maçons y sont enfin déclarés libres ; la parole si longtemps cherchée est celle du Déiste ; c'est le culte de Jéhovah, tel qu'il fut reconnu par les Philosophes de la nature. Le vrai Maçon devient le Pontife de Jéhovah ; c'est là le grand mystère qui lui est présenté comme laissant dans les ténèbres tous ceux qui n'y sont pas initiés.

Dans le grade des Chevaliers Rose Croix, celui qui a ravi la parole, qui a détruit le vrai culte de Jéhovah, c'est l'auteur même de la Religion Chrétienne ; c'est de Jésus- Christ et de son Evangile qu'il faut venger les Frères, les Pontifes de Jéhovah.

Enfin, dans le grade de Kadosch, l'assassin d'Adoniram devient le Roi qu'il faut tuer pour venger le Grand-maître Molay, et l'Ordre des Maçons successeurs des Templiers. La Religion qu'il faut détruire, pour retrouver la parole ou la doctrine de la vérité, c'est la Religion de Jésus-Christ, c'est tout culte fondé sur la Révélation. Cette parole, dans toute son étendue, c'est la liberté et l' égalités à rétablir par l'extinction de tout Roi et par l'abolition de tout culte.

Telle est la liaison et la marche, tel est l'ensemble du système Maçonnique ; et c'est ainsi que, par le développement successif de son double principe d'égalité et de liberté, de son allégorie du Maître des Maçons à venger, de la parole à retrouver, la secte conduisant ses adeptes de secrets en secrets, les initie enfin à tout le code de la Révolution et du Jacobinisme.

N'oublions pas de dire que cette même secte, de crainte que les adeptes ne perdent le fil et la connexion de chaque grade, n'initie jamais aux plus profonds, sans rappeler à l'initié tout ce qu'il a vu jusqu'alors dans la Maçonnerie; sans l'obliger de répondre à une espèce de catéchisme, qui tient toujours présent à son esprit l'ensemble des leçons maçonniques, jusqu'à ce qu'il arrive enfin au dernier des mystères.

Mais plus ils sont affreux ces mystères cachés dans les arrière- Loges, plus l'Historien doit insister sur la multitude des Francs-Maçons honnêtes qui ne virent jamais rien de semblable dans leur Société. Rien n'est plus facile en effet que d'être dupe dans la Maçonnerie. Tous ceux-là peuvent l'être, qui ne cherchent dans les Loges que la facilité d'y faire des connaissances ou de remplir le vide de leur oisiveté, en se réunissant avec des hommes qui se trouvent amis presque aussitôt qu'ils se voient. Il est vrai que souvent cet empire de l'amitié ne s'étend guère au delà des Loges ; mais souvent aussi les jours de réunion sont des jours de fête. On boit, on mange à une table, où les plaisirs de la bonne chère sont réellement assaisonnés de tous ceux d'une égalité momentanée, qui ne laisse pas que d'avoir ses charmes. C'est une division aux embarras, aux affaires et aux soucis. Ce sont, il est vrai, quelquefois des orgies ; mais ce sont celles de l'égalité et d'une liberté qui ne blesse personne. Ce qu'on a dit de certaines assemblées ou la pudeur se trouvait offensée» est une calomnie pour le commun des Loges. C'est même un des pièges de la Secte, que le maintien général de la décence dans ses fêtes. Les infamies de Cagliostro eussent fait déserter le plus grand nombre des frères. Ce monstrueux Adonis révolta dans Strasbourg les Soeurs Egyptiennes, et leurs cris le trahirent. Nous n'étions plus au temps des mystères de la bonne Déesse ou des Adamites. Il fut chassé de cette Ville pour les avoir tentés. Il eût perdu de même les Maçons dans Paris, s'il eût voulu multiplier ses Loges du Faubourg Saint Antoine et les confondre avec

celles de l'Orient. Non, il ne se passait rien de semblable dans la Maçonnerie de nos jours ; on aurait même dit qu'elle n'avait ni la Religion ni l'Etat pour objet. Dans la plupart des Loges on ne s'entretenait ni de l'une ni de l'autre. Les jours d'initiation etaient les seuls ou l'adepte réfléchi pouvait s'apercevoir d'un but ultérieur ; mais dans ces initiations mêmes les épreuves de l'initié se tournaient en divertissement pour le commun des frères. On réfléchissait peu au sens caché des symboles et des emblèmes, et la secte avait soin d'écarter les soupçons, jusqu'à ce qu'elle vît des dispositions plus favorables au développement. Elle n'ignorait pas qu'un jour viendrait où le très petit nombre de ses profonds adeptes suffirait pour mettre en action la multitude des premiers rangs. Voilà ce qui explique comment il se trouva si longtemps et comment il se trouve encore tant de Franc Maçons, qui n'ont vu dans leurs jeux que les mystères d'une égalité et d'une liberté inoffensives, ou parfaitement étrangères aux intérêts de la Religion et de l'Etat.

Pour la Maçonnerie Anglaise, ajoutez à ces raisons, qu'elle se termine dès le troisième grade. Des précautions dictées par la sagesse ne lui ont pas permis de conserver ce vœu de la vengeance contre les prétendus assassins d'Adoniram, vœu que nous avons vu dans les arrières grades se changer en celui de venger les Maçons et leur père Molay, et ensuite en celui de venger l'égalité et la liberté maçonniques par l'extinction de tous les Rois. Il n'est rien de semblable dans les grades de la Maçonnerie Anglaise. On n'y voit pas non plus cet intérêt si mystérieux à trouver la parole perdue par Adoniram, Ici on vous déclare tout de suite que cette fameuse parole découverte par les Maçons est Jéhovah. L'adepte qui voudrait tirer certaines conséquences de cette découverte aurait à faire bien des raisonnements, bien des réflexions auxquelles on ne voit point que les Maçons Anglais se livrent. Jéhovah est simplement pour eux le Dieu commun du genre humain. Il est un peu étrange sans doute qu'ils se disent les seuls à connaître ou conserver ce nom de Dieu ; mais au moins tout ce qu'ils en concluent c'est que sous Jéhovah tous les hommes, et surtout les Maçons,- doivent s'aimer, se secourir comme des frères. On ne voit rien dans leurs mystères qui les portent à détester la Religion Chrétienne, rien qui tende à inspirer la haine des Souverains.

Sur la religion, leurs lois et leurs leçons Se réduisent à dire : Qu'un Maçon ne sera jamais un Athée stupide ni un Libertin sans religion. Que dans les anciens temps les Maçons étaient obligés dans chaque pays de professer à la religion de leur patrie ou nation, quelle qu'elle fut ; mais qu'aujourd'hui, laissant à eux-mêmes leurs opinions particulières, ou trouve plus à propos de les obliger seulement à suivre la religion sur laquelle tous les hommes sont d'accord ; religion qui consiste à être bons, sincères, modestes et gens

d'honneur. Cela ne veut pas dire assurément qu'un Maçon Anglais soit obligé d'être Déiste, mais uniquement qu'il doit être honnête homme, de quelque religion qu'il soit.

Quant aux Puissances politiques, les lois de la Maçonnerie Anglaise sont conçues en ces termes : Un Maçon est paisible sujet des Puissances civiles, en quelque endroit qu'il réside ou travaille. Il ne trempe jamais dans des complots et conspirations contraires à la paix et au bien d'une nation. Il est obéissant aux Magistrats inférieurs. C'est pourquoi s'il arrivait à un Frère d'être rebelle à l'Etat, il ne devrait pas être soutenu dans sa rébellion.» On trouvera ces lois dans Tom Wolson et dans William Preston. L'un est plein de mépris et l'autre plein de zèle pour la Maçonnerie Anglaise ; cependant ils s'accordent sur les lois de leurs Loges. Il ne nous est donc pas permis de confondre cette Franc-Maçonnerie Anglaise avec celle des arrières Loges qu'elle a eu la prudence d'exclure.

Je le sais, il est des Anglais initiés à ces arrière Loges, à celles des Rose-Croix eux mêmes, ou des Chevaliers Écossais ; mais ce n'est point en cette qualité qu'ils font corps avec la Franc Maçonnerie Anglaise, puisqu'elle se borne généralement aux trois premiers grades.

Ces exceptions faites, reprenons le cours de nos preuves ; car il s'en faut bien que nous soyons bornés à juger des arrières Maçons par la nature seule de leurs grades. Leurs rites et leurs serments nous seraient inconnus, on va voir ce que nous devrions en penser, en nous en tenant même à la doctrine de leurs Auteurs les plus zélés.

CHAPITRE III.

Nouvelles preuves du système et des mystères des Arrières Maçons.

Division des systèmes et sectes maçonniques.

Pour juger de toute l'étendue du système et des arrière loges de la Franc-Maçonnerie, réunissons dans ce chapitre deux résultats essentiels ; le premier, celui de la doctrine générale des plus savants et des plus zélés Maçons ; le second, celui de leurs opinions sur l'origine même de leur Société.

Les Auteurs Franc Maçons conviennent en général que l'on peut diviser la Franc- Maçonnerie en trois classes, qui sont celles de la Maçonnerie

Hermétique, de la Maçonnerie Cabalistique, à laquelle s'unit celle des Martinistes ; et enfin de la Maçonnerie Eclectique. Consultons d'abord les Auteurs de ces diverses classes sur leur système religieux, nous verrons qu'il leur est arrivé précisément ce qui arrive aux Sophistes de nos jours, c'est-à-dire, qu'ils n'ont sur la Religion qu'un seul point de réunion, celui de la haine contre la seule vraie Religion, contre le Dieu de la Révélation, du Christianisme, et que pour tout le reste ils sont dans leurs systèmes religieux ou plutôt dans les blasphèmes et les extravagances de leur impiété, aussi opposés entre eux qu'ils le sont tous à l'Evangile.

Le système des Maçons hermétiques, c'est-à-dire de ceux qui dans leurs grades Ecossais plus spécialement s'occupent de chimie, n'est autre chose que « le Panthéisme ou le vrai Spinosisme. Pour ceux-là tout est Dieu et Dieu est tout » : c'est là leur grand mystère, gravé en un seul mot sur la pierre apportée par les Templiers, c'est là leur Jéhovah.

Qu'on lise la préface du zélé Chevalier de Saint - André, qui nous a fait une description si détaillée de ces grades. On le verra lui-même en réduire toute la doctrine et tout le résultat à ce texte d'Hermès Trismégiste : « Tout est partie de Dieu ; si tout en est partie, tout est Dieu. Ainsi tout ce qui est fait s'est fait soi-même et ne cessera jamais d'agir; car cet agent ne peut se reposer. Et comme Dieu n'a point de fin, de même son ouvrage n'a ni commencement ni fin. » Après avoir cité ce texte, tel est, nous dit formellement l'adepte Panthéiste, tel est le symbole abrégé, mais expressif de toute la Science hermétique, » de toute celle qu'il s'applaudit d'avoir trouvée dans les hauts grades Écossais.

Et qu'on ne croie pas qu'il cherche à adoucir le sens de ces expressions tout est Dieu. Il n'y a pour lui que l'ignorance et le préjugé qui puissent en être révoltés. Qu'on ne lui dise pas surtout qu'en faisant de la terre, du ciel, du grain de sable, de l'animal, de l'homme, autant de parties de Dieu, il rend la Divinité divisible ; car il répond encore qu'il n'y a que l'ignorance à ne pas voir que ces millions et millions de parties sont tellement unis ensemble, et constituent tellement un Dieu tout, qu'en séparer une seule partie, ce serait anéantir le tout lui-même ou le grand Jéhovah. Si le Frère Maçon vient à s'enorgueillir de se trouver partie de Dieu, le Hiérophante lui dira : comme toute partie du corps, comme le petit doigt, par exemple, est toujours plus petit que le corps entier, de même l'homme, quoique petite partie de Dieu, est toujours infiniment plus petit que Jéhovah. L'adepte cependant, quelque petite partie de Dieu qu'il soit, peut toujours se réjouir d'avance. Car le temps viendra ou il se trouvera réuni au grand Tout ; où tout étant rentré dans Jéhovah, il n'y aura plus qu'une parfaite harmonie ; ou le vrai panthéisme sera rétabli pour toujours.

Le lecteur ne s'attend pas sans doute à me voir réfuter et l'absurdité et l'impiété de ce système maçonnique. Pour constater combien il est uni à la Franc-Maçonnerie Hermétique, j'observe seulement qu'il ne suffisait pas de la préface qui nous montre l'objet de cette espèce de Maçons. La description de leur grade est suivie des thèses appelées de Salomon. Elle est encore suivie du Monde Archétype, et ces productions sont toutes destinées a soutenir la même impiété. Ce ne sera donc pas cette branche de Franc-maçon qu'on nous accusera de calomnier, en leur prêtant un système qui fait du scélérat comme du juste la Divinité même, et des forfaits comme de la vertu l'action même de la Divinité ; un système surtout qui annonce aux méchants comme aux justes un seul et même sort, celui de se trouver également un jour réunis dans le sein de la Divinité, d'être Dieu pour toujours quand ils auront cessé d'être hommes.

Système des Maçons de la cabale.

Sans être moins simple, le système des Franc Maçons Cabalistes a quelque chose de plus humiliant pour l'esprit humain, surtout dans un siècle qui osait s'appeler excellence le siècle des lumières, le siècle philosophe. C'est dans les Loges des Prussiens Rose Croix que dominait ce système de la Cabale, au moins avant leur union aux Illuminés. Je sais, à n'en pouvoir douter, que peu d'années avant la Révolution il était en France même, et sur tout à Bordeaux celui de quelques Loges de Rose Croix. Pour ne point en parler au hasard, ce que je vais en dire sera le résultat des leçons cabalistiques récemment imprimées sous le titre de Télescope de Zoroastre. Elles sont dédiées à un de ces Princes que l'Auteur ne nomme pas, mais dont la renommée nous fait assez connaître le zèle pour ces sortes de mystères. Sous de pareils guides on ne m'accusera pas d'en imposer aux Frères.

Le Jéhovah des Loges Cabalistiques n'est plus le Dieu Grand Tout. C'est tout à la fois le Dieu Sizamoro et le Dieu Sénamira. Au premier vient se joindre le Génie Sallak, et au second le Génie Sokak. Lisez ces mots fameux dans la Cabale, en sens inverse , vous trouverez Oromasis ou le Dieu bon, et Arimanes le Dieu méchant ; vous trouverez ensuite Kallas et Kakos, deux mots à peu près correctement emprunté, du Grec, dont le premier signifie Bon, et le second Mauvais.

Donnez pour compagnons à Oromase une foule de Génies ou d'Esprits bons comme lui, au méchant Arimanes autant de Génies qui participent tous de sa méchanceté ; vous aurez le Jéhovah des Franc Maçons de la Cabale, c'est-

à-dire le grand mystère de la parole retrouvée dans leurs Loges, la religion, le culte qu'ils substituent au Christianisme.

De ces génies bons et mauvais, les uns sont des intelligences d'un ordre supérieur, et ceux-là président aux planètes, au soleil levant et au soleil couchant, au croissant de la lune et à la lune décroissante» Les autres sont des anges, ses esprits d'un ordre inférieur à ces intelligences, mais supérieur à l'âme humaine. Ceux-là se distribuent l'empire des étoiles et des constellations ; dans l'un et dans l'autre ordre, les uns seront les anges de la vie, de la victoire, du bonheur ; et les autres, les anges de la mort, des événements malheureux. Tous connaissent ce qu'il y a de plus secret dans le passé, le présent et l'avenir ; tous peuvent communiquer aux adeptes ces grandes connaissances. Pour se les rendre favorables, le maçon de la Cabale doit étudier ce que nous appelons dans le langage familier, le Grimoire du Magicien. Il doit savoir le nom, les signes des planètes, des constellations et des esprits bons ou mauvais qui les influencent, et les chiffres qui les désignent. Il faut, par exemple, qu'au mot Ghenelia il reconnaisse le soleil levant, intelligence pure, douce, active, qui préside à la naissance et à toutes les bonnes affections naturelles. Le thophoros, c'est Saturne, la planète où réside la pire des intelligences.

Je ne vais pas donner ici le dictionnaire de ce Grimoire, bien moins encore décrire les cercles, les triangles, le tableau, et les urnes et les miroirs magiques de toute cette science du cabaliste Rose Croix. Le lecteur en connaît désormais assez, pour y voir la science de la plus vile, de la plus absurde des superstitions. Elle ne serait que la plus humiliante, si l'adepte n'y portait pas l'impiété jusqu'à regarder comme une vraie faveur le commerce et l'apparition des Démons qu'il invoque sous le nom de Génies, et de qui il attend le succès de ses enchantements. S'il faut en croire les maîtres de cet art, le Maçon initié à la Cabale recevra les faveurs de ces Génies bons ou mauvais, à proportion de la confiance qu'il mettra dans leur pouvoir ; ils se rendront visibles, ils lui expliqueront tout ce que l'intelligence humaine ne suffirait pas à concevoir dans le tableau magique.

Il ne faut pas même que l'adepte s'effraye de la société des Génies malfaisants. Il faut qu'il croie fermement que le pire d'entre eux, le pire de ces êtres que le vulgaire appelle Démon, n'est jamais mauvaise compagnie pour l'homme. Il faut même qu'il sache préférer, dans bien des circonstances, la visite des mauvais Génies à celle des bons, car souvent les meilleurs coûtent le repos, l'a fortune et quelquefois la vie ; et souvent on se trouve avoir aux Anges malfaisants d'insignes obligations.

De quelque part que viennent ces Génies ou Démons, c'est eux seuls qui donneront à l'adepte !a science des choses occultes, qui le feront Prophète ; et il saura alors que Moise, les Prophètes, les trois Mages conduits par une étoile, n'ont pas eu d'autres maîtres, point «d'autre art que le sien et celui de Nostradamus.

Arrivé à ce point de folie, d'extravagance, la superstition et d'impiété, l'adepte n'en sera que plus cher à la secte. Il aura démontré qu'il aime encore mieux le code de Sisamoro et de Sénamira, que celui de l'Evangile ; qu'il aime mieux être fou que Chrétien ; et ce sera le dernier des mystères du Maçon cabaliste.

Celui des arrières Maçons, qui aurait suivi une autre marche pour arriver au même point, doit au moins prendre garde de ne pas décréditer cet art de la Cabale. S'il ne veut pas de cet art pour lui-même, qu'il dise au moins que « l'Astrologie judiciaire n' a rien de merveilleux que ses moyens ; que son but est fort simple ; qu'il est très - possible qu'à l'heure de votre naissance un astre soit placé sous tel point du ciel, à tel aspect ; et que la nature alors ait pris une route, qui par le concours de mille causes enchaînées, doit vous être funeste ou favorable ». Qu'il ajoute quelques sophismes pour accréditer ces idées ; pourvu qu'en même temps il se donne pour philosophe, la secte lui saura bon gré d'un service, qui tend au moins à venger le Maçon cabaliste de nos mépris, et qui peut donner à l'art quelque importance.

J'ai peur de fatiguer le lecteur par le détail de ces absurdités des arrières Maçons, mais j'écris pour fournir des preuves à l'historien. En assignant les grandes causes de la Révolution, il faudra bien au moins qu'il ait une idée générale des systèmes d'impiété et de rébellion qui l'ont amenée. Je lui épargne les pénibles recherches ; il ne lui restera qu'à vérifier les preuves, il saura au moins où elles reposent. D'ailleurs une des principales ruses de la secte est de cacher non - seulement ses dogmes et la variété des moyens qu'ils lui fournissent pour tendre au même but, mais encore, si elle pouvait y réussir, de cacher jusqu'au nom de ses diverses classes. Telle que l'on croirait la moins impie, la moins rebelle, se trouvera précisément celle qui fit le plus d'efforts et qui mit le plus d'art à vivifier les anciens systèmes des plus grands ennemis du Christianisme et des Gouvernements.

On pourra s'étonner de me voir comprendre dans cette classe nos Francs-Maçons Martinistes ; c'est cependant de ceux-là que je veux parler. J'ignore l'origine de ce M. de Saint-Martin qui leur laissa son nom ; mais je défie que sous un extérieur de probité et sous un ton dévotieux, emmiellé, mystique, on trouve plus d'hypocrisie que dans cet avorton de l'esclave Curbique. J'ai vu des hommes qu'il avait séduits ; j'en ai vu qu'il voulait séduire ; tous

m'ont parlé de son grand respect pour Jésus- Christ, pour l'Evangile, pour les Gouvernements ; je prends, moi, sa doctrine et son grand objet dans ses productions, dans celle qui a fait l'Apocalypse de ses adeptes, dans son fameux ouvrage Des erreurs et de la vérité. Je sais ce qu'il en coûte pour aller déchiffrer les énigmes de cet oeuvre de ténèbres ; mais il faut bien avoir pour la vérité, la constance que les adeptes ont pour le mensonge.

Il faut de la patience pour découvrir tout l'ensemble du code Martiniste, à travers le langage mystérieux des nombres et des énigmes. Epargnons, autant qu'il est possible, ce travail au lecteur. Que le héros de ce code, le fameux Saint-Martin se montre à découvert, et aussi hypocrite que son maître, il ne sera plus que le vil copiste des inepties de l'esclave Hérésiarque, plus généralement connu sous le nom de Manès. Avec toute sa marche tortueuse, on le verra conduire ses adeptes dans les mêmes sentiers, leur inspirer la haine des autels du Christianisme, du trône des Souverains, et même de tout Gouvernement politique. Commençons par son système religieux. En réduisant au moins de pages possible, des volumes, des tas d'absurdités, je sais bien que j'aurai besoin d'invoquer encore la patience du lecteur ; mais enfin les Maçons Martinistes ont singulièrement contribué à la Révolution, il faut bien encore que leurs sottises philosophiques soient connues.

Qu'on imagine d'abord un Etre premier, Unique, Universel, sa cause à lui-même et source de tout principe. Dans cet être universel, on croira avoir vu le Dieu Grand Tout encore, le vrai Panthéisme. C'est bien là l'Être premier des Martinistes ; mais de ce Dieu Grand - Tout ils font le double Dieu, ou bien les deux grands principes, l'un bon, l'autre mauvais. Celui-là y quoique produit par le premier être, tient cependant de lui-même toute sa puissance et toute sa valeur. Il est infiniment bon, il ne peut que le bien. Il produit un nouvel être de la même substance que lui, bon d'abord comme lui, mais qui devient infiniment méchant et ne peut que le mal. Le Dieu ou le Principe Bon, quoique tenant de soi toute sa puissance, ne pouvait former ni ce monde, ni aucun être corporel, sans les moyens du Dieu méchant. L'un agit, l'autre réagit, leurs combats forment le monde; et les corps sortent de ces combats du Dieu ou du Principe Bon, du Dieu ou du Principe Mauvais.

L'homme existait déjà en ce temps -là ; « car il n'y a point d'origine qui surpasse celle de l'homme. Il est plus ancien qu'aucun être de la nature ; il existait avant la naissance des Génies, et cependant il n'est venu qu'après eux. » L'homme existait sans corps dans ces temps antiques. Et cet état était bien préférable à celui où il se trouve actuellement. Autant son état actuel est borné et semé de dégoûts, autant l'autre avait été illimité et semé de délices.

Par l’abus de sa liberté, il s’écarta du centre où le bon principe l’avait placé ; alors il eut un corps ; et ce moment fut celui de sa première chute. Mais dans sa chute même, il conserva sa dignité. Il est encore de la même essence que le Dieu Bon. Pour nous en convaincre " nous n’avons qu’à réfléchir sur la nature de la pensée ; « nous verrons bientôt qu’étant simple, unique et immuable, il ne peut y avoir qu’une espèce d’êtres qui en soient susceptibles, parce que rien n’est commun parmi des êtres de différentes natures. Nous verrons que si l’homme a en lui cette idée d’un être supérieur, et d’une cause active, intelligente, qui en exécute les volontés, il doit être de la même essence que cet être supérieur. » Ainsi dans le système du Martiniste, le principe bon, le principe mauvais et tout être pensant ; c’est-à-dire, ainsi à cette école Dieu, le Démon et l’homme ne sont que des êtres d’une même nature, d’une seule et même essence et d’une même espèce.

On voit que si l’adepte ne croit pas être Dieu ou Démon, ce n’est pas au moins la faute de ses maîtres. Il y a cependant entre l’homme et le mauvais principe une différence assez remarquable ; car le Démon, principe séparé du Dieu bon, n’y reviendra jamais ; au lieu que l’homme redeviendra un jour tout ce qu’il fut avant les germes et les temps. « Il s’égara d’abord, en allant de quatre à neuf ; il se retrouvera en revenant de neuf à quatre. »

Ce langage énigmatique s’éclaircit à mesure que le Martiniste avance dans ses mystères. On lui apprend que le nombre quatre est la ligne, droite ; on lui dit de plus que le nombre neuf est la circonférence ou la ligne courbe ; enfin il est instruit que le soleil est le nombre quaternaire ; que le nombre neuf c’est la lune, et par conséquent la ‘terre dont elle est le satellite ; et l’adepte en conclut que l’homme, avant les temps, était dans le soleil ou dans le centre de la lumière ; qu’il s’en est échappé par le rayon, et qu’arrivé jusqu’à la terre, en passant par la lune, il reviendra un jour à son centre pour se réunir un jour au Dieu bon.

En attendant qu’il puisse jouir de ce bonheur, « on a grand tort de prétendre le mener à la sagesse par le tableau effrayant des peines temporelles, dans une vie à venir. Ce tableau n’est rien quand on ne le sent pas ; or ces aveugles maîtres ne pouvant nous faire connaître qu’en idée les tourments qu’ils imaginent, doivent nécessairement faire peu d’effet sur nous. »

Plus clairvoyant que ces maîtres aveugles, le Martiniste efface de tout code moral ces frayeurs d’un enfer et de toutes les peines à venir ; car on peut l’observer chez les sophistes d’arrières Maçons comme chez les sophistes de nos Académies, c’est toujours là que tendent les systèmes. On dirait qu’ils ne connaissent pas d’autres moyens d’éviter cet enfer que d’enseigner qu’il n’en

existe point, c'est-à-dire, que d'enhardir les peuples, de s'enhardir soi-même à tous les crimes qui le méritent davantage.

Au lieu de cet enfer, il n'y a pour l'adepte Martiniste a que trois mondes temporels ; il n'y a que trois degrés d'expiation ou trois grades dans la vraie F. M. » (Franc Maçonnerie.) C'est nous dire, ce semble, assez clairement, que le parfait Franc-maçon n'a plus ni souillures à craindre, ni expiation à désirer ; mais ce qui ne peut plus au moins être douteux pour aucune espèce de lecteur, c'est combien l'impiété domine à travers toutes ces absurdités que les Loges Martinistes opposent aux vérités évangéliques. Ce n'était pas assez pour cette secte que la haine du Christ renouvelant, propageant ces antiques délires et ces blasphèmes d'une philosophie insensée, il fallait encore que la haine des lois, des Souverains et des Gouvernements vînt se mêler à ses mystères ; et en cela l'adepte Martiniste n'a sur les Jacobins d'autre avantage que celui d'avoir mieux combiné la ruse des systèmes avec le vœu de la rébellion, avec le serment d'abattre tous les Trônes.

Système politique des Francs Maçons martinistes.

Que l'adepte zélé ne se récrie point ici, et qu'il ne parle pas surtout de son respect pour les Gouvernements. J'ai vu, j'ai entendu ses protestations et celles de ses maîtres ; mais j'ai aussi entendu ses leçons. Il a beau les donner en secret et les envelopper de ses énigmes, s'il ne me restait pas à dévoiler un jour des Illuminés d'un autre genre, je le dirais sans hésiter : Des sectes conspirantes contre l'Empire et contre tout Gouvernement civil, les adeptes des Loges Martinistes sont la pire de toutes.

Avec leur peuple souverain, il fallait aux Necker, aux Lafayette, aux Mirabeau, leur Roi constitutionnel ; il fallait à Brissot, à Sieyès, à Péthion, au moins leur République. Ils admettaient au moins des conventions, des pactes, des serments ; l'adepte Martiniste ne reconnaît pour légitimes, ni les empires que peuvent avoir fondés la violence, la force, la conquête ; ni les sociétés qui devraient leur origine aux conventions, aux pactes les plus libres. Les premiers sont l'ouvrage de la tyrannie que rien ne légitime ; quelques antiques qu'ils soient, la prescription n'est que l'invention des hommes pour suppléer au devoir d'être justes aux lois de la nature, qui jamais ne prescrivent. « L'édifice formé sur l'association volontaire est tout aussi imaginaire que celui de l'association forcée. » C'est à prouver ces deux assertions, la dernière surtout, que le héros des Martinistes consacre ses sophismes. C'est peu même pour lui de décider l'impossibilité qu'il y ait jamais eu d'Etat social formé librement de la part de tous les individus ; il demande si l'homme aurait le droit de prendre un pareil engagement, s'il servit raisonnable de se reposer sur ceux qui l'auraient formé ; il examine, et

il conclut : « L'association volontaire n'est pas réellement plus juste ni plus sensée qu'elle n'est praticable ; puisque par cet acte il faudrait que l'homme attachât à un autre homme un droit, dont lui-même n'a pas la propriété (celui de sa liberté, celui de disposer de soi ; et puisque, s'il transfère un droit qu'il n'a pas, il fait une convention absolument nulle et que ni lui, ni les chefs, ni les sujets ne peuvent faire valoir 9 attendu qu'elle n'a pu les lier ni les uns ni les autres. »

Je sais qu'on trouvera a la suite de ces leçons des protestations de fidélité, de soumission, des invitations à ne point troubler l'ordre actuel des lois et des gouvernements ; mais je sais que la stupidité seule peut être dupe de ces vains artifices. Lorsque le Martiniste nous a dit que tout est nul dans les sociétés fermées librement, que tout est nul dans les sociétés formées par la force ; quelles sont donc les lois civiles, quels sont les Magistrats, les Princes qui pourront exiger des sujets cette soumission ?

Je sais encore que le héros des Martinistes redoute les dangers de l'insurrection, de la révolte ; mais ces dangers pour lui se réduisent à ceux que court l'individu par des actes de violence, d'autorité privée. Quand la multitude se trouvera imbue des principes du Martiniste, quand le danger des violences privées ne sera plus à craindre, à quoi pourront servir ces restrictions et toutes ces prétendues exhortations à maintenir la paix et l'ordre des sociétés civiles existantes ? Et cette multitude, que ne fait pas le Martiniste pour lui persuader qu'il n'existe, qu'il n'exista jamais un seul Prince, un seul Gouvernement civil et légitime? Sans cesse il nous rappelle à cette prétendue origine première dans laquelle les droits d'un homme sur un autre homme n'étaient pas connus, parce qu'il était hors de toute possibilité que ces droits existassent entre des êtres égaux. »

Il lui suffit de voir que les Gouvernements varient, qu'ils se succèdent, que les uns ont péri, que les autres périssent ou périront avant la fin du monde, pour ne voir dans eux que les caprices des hommes et le fruit de leur imagination déréglée.

Enfin je sais qu il est pourtant aux yeux des adeptes Martinistes un vrai gouvernement, une véritable autorité de l'homme sur les hommes, que ce gouvernement est même celui qu'il leur plaît d'appeler Monarchie ; mais, malgré tous les tours et les détours du langage mystérieux, c'est ici que se montre la conspiration la plus générale contre les Monarchies, contre les Républiques et contre tout Empire politique. Dans ce langage mystérieux et plein d'artifice, il est absolument une supériorité que l'homme peut acquérir sur l'homme, supériorité de connaissances, de moyens, d'expérience, qui le rapprochant davantage de son premier état, le rendront supérieur « par le

fait et par nécessité même ; parce que les autres hommes s'étant moins exercé, et n'ayant point recueilli les mêmes fruits, auront vraiment besoin de lui, comme étant dans l'indigence et dans l'obscurcissement de leurs facultés. » On croirait à ce langage que dans le système du Martiniste, celui-là seul peut exercer sur ses semblables une autorité légitime qui en acquiert le droit par ses vertus, par son expérience, et par plus de moyens d'être utile. C'est là en effet le premier artifice d'un système, qui, déjà, écarte loin du trône tout droit de succession héréditaire, qui soumet tous les droits du Souverain, aux caprices, aux jugements des factieux et de la populace, sur la vertu, les connaissances, les, succès de celui qui gouverne. Mais suivons leurs, leçons, et malgré toute l'obscurité de leur langage, essayons de le rendre intelligible : « Si chaque homme, nous disent-ils, parvenait au même degré de sa puissance, chaque homme serait alors un Roi. »

A ces mots il est déjà aisé de voir que pour, le Martiniste, celui- là seul n'est pas encore son Roi, qui n'est pas encore arrivé au dernier degré de sa puissance, ou de ses forces dans l'état naturel. Avancez encore, et vous saurez que, c'est dans cette différence seule que peuvent résider les titres d'une vraie autorité politique que c'est-là le principe d'unité, le seul donné par la nature pour exercer une autorité légitime sur les hommes, le seul flambeau qui puisse les réunir en corps.

Vous croiriez chercher inutilement dans l'histoire des hommes une société, où celui-là seul commande, dont la puissance ou les facultés se sont le mieux développées dans l'ordre naturel ; ou celui-là seul obéit, qui n'a point encore atteint ce degré de puissance ; le Martiniste vous fera remonter « à cet âge heureux, qu'on a dit n'exister que dans l'imagination des Poètes, parce que nous en étant éloignés et n'en connaissant plus les douceurs, nous avons eu la faiblesse de croire que, puisqu'il avait passé pour nous, il devait avoir cessé d'être. »

Si vous ne voyez pas dès lors que la seule autorité légitime est celle qui s'exerçait dans ces temps antiques, appelés l'âge d'or, ou il n'y avait d'autre Roi que le père de la famille ; ou l'enfant se trouvait Roi lui-même, aussitôt que les forces et l'âge avaient développé sa puissance si au lieu de Sentir ces conséquences, volis objectez encore que nul Gouvernement ne s'est perpétué depuis l'origine du monde ; et que par conséquent la règle qu'on vous donne pour découvrir le seul Gouvernement légitime, ne vous en montre aucun ; en vous laissant encore le soin de deviner, l'adepte reprendra : « Cependant c'est une des vérités que je puisse le mieux affirmer, et je ne m'avance point trop, en certifiant à mes semblables qu'il y a des Gouvernements qui se soutiennent depuis que l'homme est sur la terre, et qui subsisteront jusqu'à la fin ; et cela par les mêmes raisons qui

m’ont fait dire qu’ici-bas il y avait toujours eu, et qu’il y aurait toujours des Gouvernements légitimes ». Cherchez donc a présent quels sont, quels peuvent être ces Gouvernements légitimes que le Martinisme fait profession de reconnaître. Voyez ceux qui existent depuis que l’homme est sur la terre, et qui subsisteront jusqu’à la fin ; en trouverez- vous d’autre que celui des Patriarches ou des premières familles gouvernées par la seule autorité du père ? Pour les temps moins anciens, en trouverez-vous d’autres que celui des familles isolées, ou des Nomades, des Tartares, ou bien des Sauvages errants sans autre Roi que le chef, le père des enfants ? C’est là en effet que ceux dont les années ont également développé les forces, la puissance, se trouvent tous égaux, et chacun Roi ; c’est-à-dire chacun délivré de toute autre loi que de celles qu’il se fait à lui-même, et chacun acquérant à ce même âge tout l’empire d’un père sur ses enfants. Si vous voulez encore, voyez ce même Gouvernement, jusque dans nos sociétés civiles. L’intérieur de chaque famille prise séparément, et indépendamment de la société générale, vous offre l’image. C’est-là qu’il se conserve depuis l’origine du monde, et qu’il existera jusqu’à la fin des temps. Rappelez à présent tout ce qu’on vous a dit de tous les autres Gouvernement formés, ou par la force, ou par des conventions libres ; de ces Gouvernements qui passent, se succèdent, se détruisent tous avec le temps, et qui par cela seul vous démontrent combien peu ils furent légitimes ; vous concevrez enfin assez clairement que tout le zèle du Martiniste pour la vraie Monarchie, pour le Gouvernement seul, légitime, seul dans C ordre de la nature et seul aussi durable que le monde, n’est autre chose que le vœu de réduire toute société, toute autorité légitime, à celle du père régnant sur ses enfants, de renverser tout autre trône, toute autre Monarchie, toute autre loi, que celle du règne des Patriarches.

Oui, c’est-là que revient tout le système politique des Martinistes. Il ne serait pas impossible d’en dévoiler bien des détails, bien d’autres impiétés, bien d’autres blasphèmes, soit religieux, soit politiques. Il ne serait pas impossible entre autres de prouver que, d’après nos Martinistes, le grand adultère de l’homme, la véritable cause de ses grands malheurs dans ce monde, le vrai péché originel du genre humain, c’est d’avoir fait divorce avec les lois de la nature pour se soumettre aux lois qu’elle réprouve, aux lois des Empereurs, des Rois, des Républiques mêmes, à toute autre autorité qu’à celle des pères sur les enfants. Mais ce serait encore là le langage des énigmes à dévoiler. Ce travail devient fastidieux pour moi ; il pourrait l’être aussi pour mes lecteurs. J’espère qu’ils me sauront quelque gré de leur avoir épargné au moins une partie du travail qu’il en coûte pour réunir et rapprocher ces traits lumineux que la secte, à travers ce tas d’obscurités mystérieuses, laisse échapper de temps à autre, et dont l’ensemble bien saisi ne laisse plus douter du grand objet de son Apocalypse.

En lisant et en étudiant ce code étrange, on serait presque toujours tenté de décider comme Voltaire, de penser avec lui, que jamais on n' imprima rien de plus absurde, de plus obscur, de plus fou et de plus sot; on s'étonnerait presque» autant que lui, qu'un pareil code eût fait des enthousiastes, et que je ne sais quel Doyen de la Philosophie eût pu s'en trouver enchanté. Mais ce Doyen sans doute n'avait pas envoyé le vrai mot à Voltaire ; il ne lui avait pas dit que cette obscurité elle-même devenait pour la Secte un des plus grands moyens d'écraser et l'autel et le trône. Les oeuvres de Voltaire lui même étaient moins exaltées que cette Apocalypse des Martinistes. Plus elle était obscure, plus ils savaient inspirer la curiosité d'en pénétrer les mystères. Les adeptes du premier rang se chargeaient d'en donner l'explication aux jeunes novices. Il était sur -tout des novices femelles dont on savait piquer la curiosité. Leur boudoir devenait une école secrète, ou l'adepte interprète développait l'énigme de chaque page. La novice extasiée s'applaudissait d'entendre des mystères inconnus au vulgaire. Peu à peu la novice devenait elle-même interprète, et fondait une espèce d'école. Ce n'est point au hasard que j'en parle ; et dans Paris et dans les Provinces, surtout dans Avignon, chef- lieu des Martinistes, il était de ces sortes d'écoles secrètes destinées à l'explication du code mystérieux ; j'ai connu, et je connais des hommes appelés, introduits à ces écoles. Elles disposaient à l'initiation ; on y apprenait de plus l'art de tromper les simples par ces apparitions factices, qui ont fini par rendre la secte ridicule ; l'art d'évoquer les morts, l'art de faire parler des hommes absents, de voir ce qu'ils faisaient à mille lieues de nous. Enfin ce que les Charlatans de tous les âges étudiaient pour faire illusion à la populace et gagner son argent, les Martinistes l'étudiaient pour faire des impies et renverser les trônes.

Cette secte faisait bien des dupes en France, en Allemagne, j'en ai trouvé jusques en Angleterre ; et j'ai vu que partout son dernier secret consistait à montrer dans la Révolution Française, le feu qui purifie l'univers.

Quelque nombreuse que soit cette classe de Maçons Martinistes, elle n'approche pas cependant de la multitude des Maçons Eclectiques. Et ceux-ci en effet devaient dominer dans un siècle où le philosophisme des Athées, des Déistes succédait aux anciennes hérésies, pour les absorber toutes.

Francs Maçon Eclectiques.

On dit aujourd'hui Franc Maçon Eclectique, dans le même sens que l'on disait Philosophe Eclectique. C'est-à-dire qu'il faut entendre par ce mot ceux des adeptes, qui après avoir passé par tous les grades de la Maçonnerie, ne s'attachent à aucun des systèmes religieux, ou même politiques dont ils ont

appris l'explication ; mais qui de cet ensemble se tonnent a eux-mêmes un système conforme à leur tournure d'impiété, ou bien à leurs vues politiques. Ils ne sont ni Maçons Hermétiques, ni Maçons de la Cabale, ni Martinistes ; ils sont tout ce qu'ils veulent, Déistes ou Athées, Sceptiques, ou mélange de toutes les erreurs de la philosophie du jour. Il est pour eux, comme pour les simples Sophistes du siècle, un double point de réunion. Quant à la Religion, tous admettent et cette liberté, et cette égalité, qui ne souffrent point d'autre autorité que celle de leur propre raison, qui ne veulent d'aucune Religion révélée. Quant au Gouvernement, s'ils admettent des Rois, au moins ne leur faut il que ceux dont le peuple dispose à son gré, en vigueur de son droit de Souverain. Je ne m'étendrai pas ici sur cette classe, elle est celle des Brissot, des Condorcet, des Lalande, celle en un mot des Sophistes du jour, que nous verrons bientôt ne s'être unis à la Maçonnerie que pour faciliter leur révolution. Exposer de nouveau leurs systèmes, ce serait répéter tout ce que j'en ai dit sous le titre de Sophistes conjurés contre le Christianisme et contre les Souverains. La multitude de ces sortes d'impies agrégés de nos jours aux Loges de la Franc Maçonnerie, prouverait seule combien ils la trouvaient propice à leurs complots.

Je sais qu'il est une autre espèce de Franc Maçons Eclectiques, établie depuis peu en Allemagne. Ceux-ci non seulement déclarent n'adhérer à aucun système particulier de Maçonnerie ; non seulement ils reçoivent indifféremment des Frères de toutes les Loges, mais ils prétendent ne dépendre eux-mêmes d'aucune. Pour eux toutes sont libres, toutes ont le même droit de se donner des lois. C'est pour cela qu'ils ont aboli parmi eux jusques aux noms de Grande Loge, et de Loge Ecossaise. En ce sens on peut dire qu'ils ont ajouté même à l'égalité et à la liberté Maçonniques.

Sous ce dernier point de vue, les Maçons Eclectiques auraient été fort peu nombreux en France ; car la plupart des Loges étaient sous l'inspection de la Grande Loge Parisienne, appelé le Grand Orient. Mais dans toutes ces Loges, l'esprit des Sophistes modernes a voit introduit un véritable Eclecticisme d'impiété. Le sentiment, bien plus que l'opinion, en était le lien. Ce sentiment doit, pour être uniforme, s'accorder au moins à détester le Christ et sa Religion ; a détester tout autre Souverain, tout autre législateur, que le peuple égal et libre. L'opinion du Maçon Eclectique, comme celle de tous nos Sophistes, peut varier sur tout le reste, sur la manière de suppléer au Christianisme, par l'Athéisme ou le Déisme ; a la vraie Monarchie, par la Démocratie, ou même par une Monarchie démocratique ; mais on cesserait d'être Frère dans ces arrière- Loges, si l'on faisait un pas de moins vers la liberté et l'égalité.

Aussi toutes les classes, tous les codes Maçonniques, adeptes Hermétistes, Rose Croix de la Cabale, ou frères Martinistes, et Maçons Eclectiques ; tous appelaient a leur manière une révolution ; et très peu importait à la secte le système qui prévaudrait, pourvu qu'il préparât des bouleversements.

J'ai promis d'ajouter à ces preuves celles qui résultent plus spécialement des opinions des Frères sur l'origine même de leur Franc Maçonnerie. Ne prenons point encore ici d'autres guides que les savants et les zélés Maçons. On verra si les pères qu'ils se donnent ou qu'ils avouent, ne suffiraient pas seuls pour juger les complots des enfants.

CHAPITRE IV.

Preuves tirées des Systèmes des Franc Maçons eux-mêmes sur leur origine.

Diverses opinions des francs maçons sur leur origines.

De ces opinions sur l'origine des Francs-Maçons, écartons d'abord celles des demi -adeptes, qui dans l'illusion du nom qu'ils portent, se croient réellement originaires des Maçons qui bâtirent la tour de Babel, de ceux qui élevèrent les pyramides d'Egypte, de ceux-là surtout qui bâtirent le temple de Salomon, puis encore de ceux qui bâtirent la tour de Strasbourg ; et enfin de ceux qui, dans le dixième siècle, bâtirent en Ecosse et ailleurs un grand nombre d'églises. Cette classe de Maçons manoeuvriers n'a jamais été admise aux Mystères ; s'il est vrai que jamais ils aient fait partie de la confrérie, ils en furent exclus ; leur génie parut trop grossier, trop peu philosophique. On ne voulut plus d'eux, aussi tôt que la truelle, le compas, la pierre cubique, les colonnes ou pleines, ou tronquées, ne furent plus que des emblèmes systématiques. Aussi les grands adeptes rougissent ils d'une origine qui leur paraît trop vile. Je réduis à deux classes celles qu'ils ont imaginées pour s'ennoblir. Dans la première classe, les uns remontent aux mystères des Prêtres Egyptiens, les autres à ceux d'Eleusis ou des Grecs ; il en est qui se donnent pour pères les Druides ; il en est même qui prétendent venir des Juifs. Dans la seconde classe je mets ceux qui s'arrêtent plus spécialement aux Templiers, au siècle des Croisades.

Comment et pourquoi les F.M. font remonter leurs origines.

Plus on méditera les raisons sur lesquelles s'appuient tous les savants Maçons qui veulent remonter aux anciens Philosophes, plus on verra qu'elles se réduisent toutes à nous dire :

« Dans ces temps anciens, où les hommes commencèrent à perdre de vue les vérités primitives, pour se jeter dans la religion et la morale de la superstition, il se trouva des Sages qui se garantirent des ténèbres de l'ignorance et de la corruption. Ces Sages voyant bien que la grossièreté ou la stupidité du peuple n'étaient pas faites pour profiter de leurs leçons, établirent des écoles, se firent des disciples, auxquels ils transmettaient toute la science des vérités anciennes, et de celles qu'ils avaient découvertes dans leurs profondes méditations sur la nature, la religion, la politique et les droits de l'homme. Du nombre de ces leçons, les uns mirent toujours l'unité de Dieu, le vrai Déisme ; les autres l'unité du grand Etre, le vrai Panthéisme. la morale qu'ils tiraient de ces principes était pure ; elle était spécialement fondée sur les devoirs de la bienfaisance, et sur les droits de la liberté, sur les moyens de vivre heureux et tranquilles. De peur que ces leçons ne perdissent leur prix, ne vinssent encore à s'altérer et à se perdre en devenant vulgaires, ces divers Sages prescrivaient à leurs disciples de les tenir secrètes. Ils leur donnaient des Signes, et un langage spécial auquel ils devaient se reconnaître. Tous ceux qu'ils admettaient à cette école, à ces mystères, étaient les enfants de la lumière et de la liberté ; tous les autres n'étaient pour eux que des esclaves et des profanes ; et delà ce mépris des initiés pour le vulgaire. De là encore ce silence profond des disciples de Pythagore ; de là cette science spéciale et secrète des diverses écoles ; de là surtout ces mystères des Egyptiens, et ensuite des Grecs et des Druides ; ces mystères des juifs eux-mêmes, ou de Moise instruit dans tous les secrets de l'Egypte.

Ces diverses écoles, et les secrets de ces mystères n'ont point été perdus ; les Philosophes de la Grèce les ont transmis à ceux de Rome ; les Philosophes de toutes les Nations ont fait de même, après l'établissement de la Religion Chrétienne. Le secret fut toujours observé, parce qu'il fallait éviter les persécutions d'une Eglise intolérante et de ses Prêtres. Les Sages des diverses Nations, a l'aide des signes établis originairement, continuèrent à se reconnaître, comme le font encore aujourd'hui partout les Franc-Maçons. Leur école, en effet, et tous leurs mystères ne sont point autre chose que la doctrine, les mystères de ces anciens Sages, de tous ces anciens Philosophes. Le nom seul a changé ; le secret s'est transmis sous le nom de Francs-Maçons, comme il se transmettait sous le nom des Mages, des Prêtres de Memphis ou d'Eleusis, et des Philosophes Platoniciens ou Eclectiques. Voilà l'origine de la Maçonnerie ; voilà ce qui la perpétue, ce qui la rend toujours la même dans toutes les parties de l'univers.

Fausseté de cette origine.

Tel est le fidèle résultat de ce que les plus savants Maçons ont débité sur leur origine. Mon objet n'est point d'examiner combien sont fausses et contraires à toute l'histoire ces idées sur la prétendue doctrine de ces anciens Sages, Persans, Egyptiens, Grecs, Romains ou Druides, combien il est absurde d'abord de supposer l'unité d'opinions religieuses, l'unité de morale et de secrets chez des Philosophes qui n'ont laissé à l'univers que des systèmes aussi variés, aussi opposés les uns aux autres, et aussi absurdes que le sont encore aujourd'hui tous les systèmes de nos prétendus Philosophes modernes. Je ne veux pas non plus examiner combien faussement on suppose que les mystères d'Eleusis n'avaient d'autre secret que l'unité de Dieu, la plus pure morale ; et comment on peut croire que cette doctrine n'était point pour le commun du peuple, quand on sait que les citoyens d'Athènes étaient presque tous initiés aux petits et aux grands mystères, suivant leur âge. Je ne demande point comment ces mêmes Athéniens apprenaient tous sous terre leur catéchisme sur l'unité de Dieu, et comment ils adoraient tant de Dieux au grand jour ; ou bien encore, comment ils faisaient mourir Socrate, en l'accusant de ne pas adorer tous ces Dieux ; ou bien même comment tous les prêtres des Idoles initiés à ces mystères, n'en eurent que plus de zèle pour maintenir la multitude de ces Dieux et leurs autels. Enfin je ne demande pas comment on peut se persuader que ces Prêtres si ardents, si zélés dans leurs temples pour le culte de Jupiter, de Mars, de Vénus et de tant d'autres Divinités, étaient précisément ceux qui assemblaient le peuple dans la solennité des grands mystères, pour lui dire que tout le culte de ces Dieux n'étaient qu'une imposture, et se donner eux-mêmes pour auteurs et ministres, ou prêtres habituels de l'imposture.

Je sais combien ces réflexions suffisent pour démontrer la fausseté de l'origine, dont les savants Maçons se glorifient : mais supposons ces mystères l'objet qu'ils croient y voir la prétention seule d'une société, qui nous dit y trouver son berceau et ses ancêtres, qui se vante d'en perpétuer l'esprit et les dogmes, cette prétention seule nous suffirait pour voir dans cette confrérie la plus ancienne des conspirations. Elle nous donnerait le droit de dire aux Francs-Maçons :

« Telle est donc l'origine de vos mystères, et tel est l'objet de vos arrière-Loges ! Vous venez de ces prétendus Sages et de ces Philosophes, qui réduits aux lumières de la raison ne connurent du Dieu de la nature que ce que la raison avait pu leur en dire : vous êtes les enfants du Déiste ou bien du Panthéiste ; et pleins de la doctrine de vos Pères, vous ne cherchez qu'à la perpétuer ! Vous ne voyez comme eux que superstition et préjugé dans tout ce que le reste des hommes croient avoir puisé dans les lumières de la Révélation ! Toute religion qui ajoute au culte du Théiste, qui déteste celui

du Panthéiste ; en un mot tout le Christianisme et ses mystères ne sont donc pour vous qu'un objet de mépris et de haine ! Vous détestez tout ce que détestaient les Sophistes du Paganisme, les Sophistes initiés aux mystères des Prêtres des Idoles ; mais ces Sophistes, ces Prêtres détestèrent le Christianisme, et s'en montrèrent les plus grands ennemis. D'après tous vos aveux, que pouvons nous donc voir dans vos mystères, si ce n'est la même haine, le même vœu d'anéantir toute autre religion que le prétendu Déisme des anciens.

Vous êtes, dites-vous aussi, ce que furent ces Juifs, et ce que sont encore ceux des Juifs qui s'en tiennent à l'unité de Dieu pour toute religion ; (si cependant il fut jamais de Juif qui ne crût pas aux Prophètes, et à l'Emmanuel, au Dieu libérateur) vous avez donc aussi pour tout Chrétien les sentiments des Juifs eux-mêmes. Vous n'insistez comme eux sur Jéhovah, que pour maudire le Christ et ses mystères ».

Plus on lit les Maçons dont j'ai cité les œuvres, plus on voit la justice de ces reproches. Pour les uns, la matière est éternelle ; pour les autres, la Trinité des Chrétiens n'est qu'une altération du système de Platon ; d'autres encore suivent toutes les folies des Martinistes, de l'ancien Dualisme. Rien n'est donc plus visible ; tous ces savants Maçons se disant descendus, ou des Prêtres d'Egypte, ou de ceux de la Grèce, ou des Druides, ne cherchent qu'à établir chacun ce qui leur semble la religion de la nature. Cette religion ne varie pas moins chez eux que chez les anciens et les nouveaux Sophistes. Ils ne s'accordent tous qu'à détruire la foi dans l'esprit des adeptes, par des systèmes inconciliables avec le Christianisme. S'ils ne se livrent pas comme Voltaire, Diderot ou Raynal, aux injures et aux déclamations, c'est qu'il fallait se réserver le soin de tirer les conséquences. Les exprimer trop nettement, c'eut été divulguer les mystères ; mais il faut être plus que borné pour ne pas les sentir. Comment se les cacher encore auprès de ceux qui nous donnent la Maçonnerie pour l'oeuvre des Templiers, ou bien de ces sectaires qui troublèrent toute l'Europe sous le nom d'Albigeois ? Ces deux, dernières sources ont elles plus de rapport qu'on ne pense. Examinons-les séparément ; et voyons ce que l'on peut attendre d'une société qui se donne de pareils ancêtres.

Conséquences et opinions des F.M. attribuant leur origines aux templier.

D'abord, quant aux Templiers, supposons que cet ordre fameux fût réellement innocent de tous les crimes qui entraînèrent sa destruction ; quel peut être l'objet soit religieux, soit politique de la Maçonnerie en perpétuant ses mystères sous le nom ou les emblèmes de cet ordre ? Les Templiers

avaient-ils rapporté en Europe une religion, ou bien une morale inconnue ? Est ce là ce que vous avez hérité d'eux ? En ce cas, votre religion, votre morale n'est donc pas celle du Christianisme. N'est-ce pas autre chose que leur fraternité, leur bienfaisance qui fait l'objet de vos secrets ? Mais de bonne foi, les Templiers avaient-ils ajouté à ces vertus évangéliques ? Est-ce la religion de Jéhovah ou l'unité de Dieu compatible avec tous les mystères du Christianisme ? Pourquoi donc tout Chrétien non maçonnisé n'est-il pour vous qu'un profane ?

Il ne serait plus temps de répondre à ces reproches, que la Religion s'alarme vainement, que son objet lut toujours étranger aux Loges Maçonniques. Et ce nom et ce culte de Jéhovah que les profonds Maçons conviennent tous avoir reçu des Chevaliers du Temple, soit que ces Chevaliers en fussent les auteurs, soit qu'ils l'eussent reçu par tradition des antiques mystères du Paganisme et de ses Sages ; ce nom, dis-je, et ce culte ne sont pas étrangers au Christianisme ; tout Chrétien a donc droit de vous dire : Vous le cacheriez moins, vous seriez moins ardents à le venger, s'il n'était autre chose que le culte de l'univers chrétien.

Et si la Politique partage les alarmes de la Religion, quel sera encore le subterfuge des adeptes qui jurent de venger la liberté, l'égalité et tous les droits de leur association outragée par la destruction des Templiers ? C'est en vain qu'on allègue l'innocence, ou réelle ou prétendue de ces trop fameux Chevaliers. Le vœu de la vengeance qui a pu se perpétuer depuis près de cinq siècles, ne tombe pas sans doute sur la personne de Philippe le Bel, de Clément V, sur celle des autres Rois et des autres Pontifes, qui au commencement du XIV e siècle, contribuèrent tous à l'abolition de cet Ordre. Ce voeu de la vengeance n'a point d'objet, ou bien il tombe sur les héritiers mêmes, et sur les successeurs de ces Rois et de ces Pontifes. Ce même vœu encore ne sera pas sans doute inspiré aujourd'hui par les liens du sang, ou par quelque intérêt dérivant de la personne même des Templiers ? Le serment de la vengeance est donc ici d'un tout autre intérêt. Il s'est perpétué comme son objet même, c'est à dire comme l'école même, les principes et les mystères que l'on nous dit passés des templiers aux Maçons. Mais alors, qu'est-ce donc que ces hommes et ces principes que l'on ne peut venger que par la mort des Rois et des Pontifes ? Et qu'est-ce que ces Loges, où depuis quatre cent quatre-vingts ans ce vœu et ce serment se perpétuent ?

On le voit ; il n'est pas besoin d'examiner ici si Molay et son ordre furent ou innocents ou coupables, si les Templiers sont ou ne sont pas les pères des Maçons ; il suffit de ce qui est incontestable, il suffit que les Maçons se les donnent pour ancêtres. Dès lors le serment seul de les venger, et toute

allégorie cachée sous ce serment, ne montrent plus qu'une association toujours menaçante et toujours conspirante contre les chefs de la Religion et les chefs des Empires.

On pourra demander cependant quelle lumière nous fournirait l'histoire sur ces rapports devenus si intimes entre les mystères de la Franc-Maçonnerie et l'ordre des Templiers. Cette question exige des recherches ; je ne refuse point le résultat de celles que j'ai faites.

Causes et aveux des templiers.

L'ordre des Chevaliers du Temple établi par Hugues de Paganis, et confirmé en 1146 par Eugène III, eut d'abord pour objet tout ce que la charité chrétienne pouvait inspirer de zèle en faveur des Chrétiens que la dévotion, appelait en ce temps à visiter la Terre Sainte. Simples Hospitaliers d'abord, ces Chevaliers, suivant les moeurs du siècle, se rendirent bientôt célèbres par leurs exploits contre les Sarrasins. Leur première réputation fut due aux grands services que l'on devait attendre tout à la fois de leur courage et de leur piété. Ce témoignage est généralement celui qu'il faut leur rendre avec toute l'histoire, en distinguant les premiers et les derniers temps de leur existence. L'ordre se propagea ; il acquit en Europe des richesses immenses ; alors ils oublièrent leur qualité de Religieux : l'éclat des armes leur resta, ils n'en firent plus le même usage. Ce n'est pas une observation à négliger, que bien des années avant leur destruction, l'histoire leur reprochait déjà, non pas un simple relâchement de leur vertu première, mais tout ce qui annonce les forfaits qui les firent proscrire. Alors même qu'ils étaient dans toute leur puissance, et qu'il ne pouvait y avoir que du courage à parler de leurs vices, Matthieu Paris les accusait d'avoir converti en ténèbres la lumière de leurs prédécesseurs , d'avoir abandonné leur première vocation pour les projets de l'ambition et les plaisirs de la débauche ; de se montrer usurpateurs injustes et tyranniques. Alors déjà ils étaient accusés de ces intelligences avec les Infidèles, qui faisaient avorter les projets des Princes Chrétiens ; d'avoir plus spécialement porté la trahison jusqu'à communiquer tout le plan de Frédéric II au Soudan de Babylone, qui, détestant la perfidie des Templiers, en avertit lui-même l'Empereur. Ce témoignage, que l'historien pourrait renforcer de bien d'autres, sert au moins à rendre moins étonnante la catastrophe par laquelle périt cet Ordre si fameux.

Sous Philippe le Bel, deux hommes enfermés pour leurs crimes, annoncent qu'ils ont des secrets importants à dévoiler sur les Templiers. Je ne compte pour rien cette délation ; la bouche dont elle part la rend suspecte. Elle suffit cependant à Philippe pour lui taire résoudre l'abolition de cet Ordre. Il fait

en un seul jour arrêter tous les Templiers de son Royaume ; cette démarche encore peut être précipitée ; mais l'examen, les interrogations légales se succèdent ; c'est sur ces preuves seules, sur les aveux, sur les procès-verbaux, c'est sur les pièces authentiques que l'historien doit appuyer son jugement. Si ces aveux sont libres, s'ils sont multipliés, s'ils sont d'accord, non seulement sous un même Tribunal, mais dans les diverses Provinces et les divers Empires, quelque énormes que soient les crimes avoués, il faudra bien les croire ou démentir les monuments les plus sûrs de l'histoire, les actes les plus juridiques des Tribunaux. Ces actes juridiques ont échappé au temps, leur importance les a fait conserver en très grand nombre ; que l'historien consulte le recueil qu'en a fait M. Dupuy, bibliothécaire du Roi ; je ne connais point d'autre moyen d'asseoir ici son jugement," de dissiper les préjugés.

On a dit que Philippe le Bel et Clément V avaient concerté entre eux cette destruction des Templiers. Cette prétention disparaît par les lettres de ce Roi et par celles du Pape. Clément V ne peut croire d'abord aux accusations ; lors même qu'il devient impossible de résister aux preuves que Philippe lui offre, il se trouve si peu d'intelligence avec ce Prince, que chaque démarche de l'un et de l'autre, dans cette grande affaire, occasionne des plaintes, des contestations perpétuelles sur les droits du Souverain et sur ceux de l'Eglise.

On a dit que ce Roi n'avait cherché qu'à, s'emparer des richesses immenses des Templiers ; et dès l'instant qu'il commence à les poursuivre, il renonce solennellement à s'emparer de ces richesses ; et dans toute la Chrétienté, pas un seul Prince ne tint plus exactement sa parole ; pas une seule terre des Templiers n'est annexée à son domaine : c'est là Le témoignage le plus constant que lui rende l'histoire.

On parle de l'esprit de vengeance qui domina ce Prince, et dans tout le cours de ce long procès, il ne se trouve pas une seule offense particulière que ce Prince eût à venger sur les Templiers ; dans leur défense, pas un mot qui suppose dans lui, ou l'offense ou le désir de la venger ; et jusqu'à ce moment l'amitié elle même avait uni leur Grand-maître à Philippe le Bel, qui l'avait fait parrain d'un de ses enfants.

Enfin on veut surtout que la violence, les tortures aient arraché les aveux des Templiers; et dans la multitude des procès- verbaux, plus de deux cents aveux sont désignés comme faits librement et sans le moindre usage des supplices. La question n'est mentionnée que pour un seul ; et si elle lui arrache des aveux, ce sont absolument les mêmes que douze Chevaliers, ses confrères, avaient fait librement. Nombre de ces aveux se font dans des Conciles, où les Evêques commencent par décider que les Templiers ne

seront point appliqués à la torture, et que ceux qui auraient confessé crainte des tourments seront regardés comme innocents. Le pape Clément V, d'ailleurs, loin de favoriser les desseins de Philippe le Bel contre les Chevaliers du Temple, déclare d'abord nulles les poursuites de ce Prince. Il suspend les Evêques, Archevêques, Prélats, Inquisiteurs de France. Le Roi l'accuse en vain de favoriser les crimes des Templiers ; Clément ne se rend qu'après avoir interrogé lui-même à Poitiers, et fait interroger soixante et douze Chevaliers en sa présence et celle des Evêques, Cardinaux et Légats. Il les interroge, non comme un juge qui cherche des coupables, mais comme un homme intéressé à les trouver innocents, pour se justifier du reproche de les avoir favorisés. Il entend de leur bouche les mêmes aveux répétés, confirmés librement, sans contrainte. Il veut que plusieurs jours se passent, et que de nouveau lecture soit faite de leurs dépositions, pour voir s'ils persévèrent librement dans leurs déclarations. Ils les confirment tous encore. Il veut de plus interroger lui-même le Grand Maître, les principaux Supérieurs, de diverses provinces de France, de Normandie, du Poitou, des pays transmarins. Il envoie les personnes les plus vénérables interroger ceux des Supérieurs que l'âge ou les infirmités empêchent de se rendre auprès de lui. Il veut qu'on leur lise les dépositions faites par leurs confrères, afin qu'on sache s'ils en reconnaissent la vérité. Il ne veut surtout d'autre serment que celui de répondre librement et sans crainte, spontanément et sans coaction ; et le Grand-maître et ces Supérieurs de diverses Provinces, déposent et confessent encore tous les mêmes choses, les répètent encore ; et plusieurs jours après ils approuvent la rédaction de leurs aveux faite par les Notaires publics. Il ne lui faut rien moins que ces précautions pour reconnaître enfin qu'il s'est trompé ; c'est alors seulement qu'il révoque ses menaces et la suspense des Evêques Français, et qu'il permet qu'on suive en France, pour le jugement des Templiers, les dispositions de Philippe le Bel.

Laissons donc de côté tous ces prétextes, et tenons nous en aux aveux que la force de la vérité pouvait seule arracher aux coupables.

Résultat des aveux faits par les templiers.

Le résultat de ces aveux était, que lors de leur réception, les Chevaliers du Temple reniaient Jésus Christ, foulaient aux pieds sa croix, la couvraient de crachats ; que le Vendredi Saint était pour eux un jour spécialement consacré à ces outrages; qu'ils substituaient au Christianisme l'adoration d'une tête monstrueuse; qu'ils promettaient de se livrer les uns aux autres pour les jouissances les plus opposées à la nature; qu'ils jetaient aux flammes les enfants nés d'un templier; qu'ils s'engageaient par serment à suivre sans exception les ordres du Grand-maître; à n'épargner ni sacré ni profane, à tout regarder comme licite pour le bien de l'Ordre; et surtout à ne

jamais violer les horribles secrets de leurs mystères nocturnes, sous peine des plus terribles châtiments.

En faisant ces aveux, plusieurs ajoutent qu'ils ont été contraints à ces horreurs par la violence, la prison et les plus cruels traitements ; qu'ils auraient bien voulu imiter le grand nombre de ceux que ces horreurs avaient engagés à passer dans d'autres Ordres religieux ; qu'ils n'avaient pas osé, à cause de la puissance et des vengeances qu'ils avaient à craindre ; qu'ils ont confessé secrètement leurs crimes et en ont demandé l'absolution. Dans cette déclaration publique, ils témoignent par leurs larmes le plus ardent désir d'être réconciliés à l'Eglise.

Liberté de ces aveux.

Clément V ne pouvant se refuser à tant de preuves, conçoit enfin d'où proviennent les plaintes sur les fréquentes trahisons dont les Princes Chrétiens ont été la victime dans leur guerre contre les Sarrasins. Il consent que le jugement des Templiers se poursuive. Cent quarante de ces Chevaliers sent alors entendus dans Paris.

Tous font encore les mêmes aveux, à l'exception de trois, qui disant n'avoir point connaissance des crimes qu'on impute à leur Ordre. Le Pape ne croit plus devoir s'en tenir à cette information faite par des Religieux et des Gentilshommes Français. Il en demande une nouvelle ; elle a lieu en Poitou, devant les Cardinaux et autres qu'il a nommés lui-même. Avec la même liberté, toujours mêmes aveux; le Grand- Maître et les chefs, en présence du Pape, les renouvellent pour la troisième fois. Molay demande même qu'on entende un des Frères Servants qu'il a auprès de lui, et ce Frère Servant confirme encore tous ces aveux. Pendant plusieurs années les informations continuent, se renouvellent a Paris, en Champagne, en Normandie, en Quercy, en Languedoc, en Provence. En France seulement, il en résulte plus de deux cents aveux de la même nature. Ils ne varient pas en Angleterre, au Synode de Londres, ou deux mois consacrés aux mêmes informations, constatent les mêmes confessions, les mêmes infamies. C'est en conséquence de ces aveux que l'Ordre des Templiers est aboli dans ce Royaume, et que le Parlement dispose ensuite de leurs biens. Mêmes informations encore et mêmes résultats dans les Conciles tenus en Italie, à Ravenne, à Boulogne, à Pise et à Florence, quoique dans ces Conciles tout annonce des Prélats très empressés d'absoudre ceux des Templiers qui réussissent à se justifier.

Quand on a révoqué en doute les crimes de cet Ordre, il me semble que l'on n'a point assez pesé la multitude de ces aveux et la diversité des nations qui

les jugèrent. Ce serait déjà un fait bien étrange dans l'histoire, que deux cents de ces Chevaliers entendus en France et se donnant eux-mêmes pour coupables des plus grandes horreurs ; ce serait un forfait plus étrange encore, plus flétrissant pour la nature humaine, que tant d'Evêques, tant de Gentilshommes, tant de Magistrats et tant de Souverains; ce serait, dis-je, un forfait supérieur à toutes les infamies des Templiers, que tant d'hommes des conditions les plus respectables dans la société et chez tant de nations, eussent pu nous donner pour des aveux faits librement, des aveux arrachés par la violence ; ou même que ces nations diverses se fussent accordées à employer la violence pour de pareils aveux. Mais, pour l'honneur même de l'humanité, ce n'est point ainsi que les Templiers furent examinés en France par les Evêques, les Baillis Commissaires du Roi ; ce n'est point ainsi non plus qu'ils le furent par les Cardinaux et autres Commissaires du Pape Clément V ou par lui-même : ce n'est point ainsi qu'ils furent jugés dans les Conciles des autres nations. Jamais encore il n'avait été plaidé de cause' plus importante ; par tout ce qui nous reste de pièces authentiques sur ce fameux procès, il est impossible de ne pas convenir des précautions prises pour ne pas confondre l'innocent et le coupable.

Et qu'on n'objecte pas ici l'abolition d'une société célèbre dans un bien autre genre. Les Jésuites ont été abolis, ils n'ont pas été jugés ; pas un seul n'a été entendu dans leur cause : il n'existe pas un seul aveu contre leur Ordre de la part de ses membres. Je les condamnerais comme les Templiers, s'ils avaient fourni contre eux les mêmes preuves.

Supposez d'ailleurs les Templiers innocents des crimes qu'on leur impute, quelle vertu et quelle force d'âme venons-nous dans un Ordre assez faible, assez vil pour mentir à ce point contre lui-même ? Et quelle gloire y aura-t-il pour les Francs-Maçons de se donner des pères qui, s'ils n'étaient les plus monstrueux des coupables, seraient au moins les plus lâches des hommes.

Le vulgaire pourra se laisser prendre aux protestations tardives de Guy et de Molay. Le vulgaire ne distingue jamais de l'obstination du désespoir, la fermeté et la constance de la vertu. Il ne sait pas qu'un faux honneur a ses martyrs comme la vérité. Pendant trois ans, Molay a persévéré dans ses aveux ; trois fois au moins il les a renouvelés : lorsque enfin il s'avise pour la première fois de revenir contre ses déclarations, dans ses discours, ses gestes et sa voix, tout annonce un esprit égaré par la honte, bien plus que converti par le repentir ; troublé par le remords de son parjure actuel, bien plus que fatigué par le reproche de ses anciens aveux. Au lieu de montrer l'homme qui rétracte le mensonge, tout indique l'homme qui va mentir, et l'homme qui n'est pas même encore fixé sur le mensonge qu'il voudrait opposer à ses premiers témoignages, et qui commence même par mentir à

l’évidence. Il se plaint hautement qu’on le juge pour les crimes d’un Ordre qu’il avait abandonné, dont il n’était plus membre ; et il en a été jusqu’à la fin Grand Maître, Supérieur général. Sa défense en ce jour ne fait voir qu’un accusé réduit à la démence. S’il reparaît encore, c’est pour offrir, avec toutes les expressions de la fureur, un gage de bataille à quiconque dira qu’il a jamais fait le moindre aveu contre son Ordre ; et lors de sa dernière réclamation, il meurt en protestant que ce qu’il avait dit contre son Ordre est faux ; que s’il a mérité la mort, c’est pour avoir dit faux contre son Ordre, en présence du Pape et du Roi. Au milieu de ce délire, de ces contradictions, quel Historien reconnaîtra les protestations de l’innocence ? Bien moins encore ajouterons-nous foi à cette fable de Molay appelant, et Philippe le Bel, et le pape Clément V, à comparaître au jugement de Dieu dans l’espace d’un an et un jour, et du Roi et du Pape mourant précisément la même année ; car l’histoire varie également et sur le jour et sur l’année ou Molay subit son jugement .

II est une dernière ressource en faveur de cet Ordre. C’est la nature même, et l’infamie des crimes dont les Templiers s’accusent, que l’on a cru pouvoir tourner en preuve de leur innocence. Mais certes, plus ces crimes sont infâmes, plus il faut que cet Ordre le fût devenu, pour avoir tant de membres assez lâches pour s’en accuser faussement les uns les autres. Tous ces crimes d’ailleurs, quelque infâmes qu’ils soient, quelque incroyables qu’ils paraissent, ne font que déceler l’affreuse secte qui les rendit communs à ses adeptes, et dont tout nous démontre que les Templiers eux-mêmes avaient reçu leurs affreux mystères. Cette haine du Christ, cette exécrable corruption, et jusqu’à l’atroce infanticide, tout cela se retrouve, tout cela était même dans les principes de ce mélange informe de Bégares, de Cathares, et d’une foule d’autres sectaires, reflues d’Orient en Occident dès le commencement du onzième siècle.

Je voudrais dire ici qu’au moins n’y avait il qu’un bien petit nombre de Templiers qui se fassent laissé entraîner dans toutes ces abominations ; j’en vois à Paris même quelques uns déclarés innocents. Il s’en trouve en Italie un bien plus grand nombre d’absous. Aucun de ceux qui furent jugés par les Conciles de Mayence et de Salamanque ne fut condamné. On peut en conclure que dans les neuf mille Maisons que possédait cet Ordre des Templiers, il en était plusieurs où ces infamies n’avaient point pénétré ; qu’il était même quelques-unes de leurs Provinces à excepter absolument de la contagion : mais les condamnations, les aveux juridiques, la manière devenue presque commune d’initier les Chevaliers, le secret observé dans leur réception, dont ni Princes, ni Rois, ni homme quelconque n’avait pu obtenir d’être témoin depuis un demi- siècle, ne permettent guères de révoquer en doute ce que nous lisons dans les articles envoyés pour

l'instruction des Juges ; c'est à dire, que les deux tiers de l'Ordre au moins avaient connaissance de ces abominations et avaient négligé d'y apporter remède.

Cela ne veut pas dire sans doute, que les deux tiers des Chevaliers se fussent également livrés à ces horreurs ; il est constant, au contraire, que plusieurs les détestaient aussitôt qu'ils en étaient instruits ; que d'autres ne s'y abandonnaient, lors même de leur initiation, qu'après de terribles menaces ou de très mauvais traitements ; mais cela veut dire au moins que la grande partie des Chevaliers était coupables, les uns par corruption, les autres par faiblesse ou par connivence ; et dès lors l'extinction absolue de l'ordre se trouvait nécessaire.

Une réflexion qu'on n'a pas assez faite et qui me paraît d'un très grand poids, c'est que plus de trente à quarante mille Chevaliers survécurent à leur condamnation, à la mort de Philippe le Bel et à celle de Clément V. La plus grande partie de ces Chevaliers ne furent condamnés qu'à des pénitences canoniques, à des jours de jeûne, à des prières, à quelque temps de prison. La plupart vécurent dans un temps et dans différentes parties du monde, où ils n'avaient plus rien à craindre de ceux dont on veut faire leurs persécuteurs et leurs tyrans. La conscience, l'honneur, et bien d'autres motifs, auraient dû engager à des rétractations ceux qui avaient fait des aveux juridiques si atroces contre leur ordre, ceux que l'on suppose ne les avoir faits que par crainte, par séduction ; cependant, de ces milliers de Chevaliers entendus dans tant de Royaumes différents, et qui presque partout avaient fait les mêmes aveux, il ne s'en trouve pas un seul qui les rétracte, ou qui laisse au moins une rétractation à rendre publique après sa mort. Quels hommes étaient ce donc que ces Chevaliers ? Si leurs aveux sont vrais, l'Ordre était monstrueux par les crimes qu'ils lui imputent; si leurs aveux sont faux, ils sont encore de monstrueux calomniateurs. Us le sont, je le veux, par lâcheté, sous Philippe le Bel ; mais ils le sont gratuitement tout le reste de leur vie.

Ce sont là cependant les hommes dont les Francs Maçons se glorifient de descendre ! Oui, ils en descendent ; oui, leurs prétentions ici ne sont plus chimériques. Ils y renonceraient, nous les presserions nous-mêmes de reconnaître leurs ancêtres, non pas dans chacun de ces Chevaliers, mais dans ceux des Chevaliers que leur corruption antique, et leur obstination et la haine du Trône et de l'Autel, ajoutée au voeu de la vengeance, doit rendre plus terribles aux Rois et aux Pontifes.

S'il fallait à présent tracer la génération des Francs-Maçons par les Templiers, nous n'aurions pas sans doute l'assurance de ceux qui ont cru

voir le Grand - Maître Molay, dans sa prison même de la Bastille, créant les quatre Loges Mères, Naples pour l'Orient, Edimbourg pour l'Occident, Stockholm pour le Nord, Paris pour le Midi. Mais en suivant les archives des Maçons mêmes, et tous les rapports de leur Ordre avec celui des Chevaliers du Temple, nous avons un vrai droit de leur dire, oui, toute votre Ecole et toutes vos Loges son t venues des Templiers. Après l'extinction de leur Ordre, un certain nombre de chevaliers coupables, échappés à la proscription, se réunissent pour la conservation de leurs affreux mystères. A tout le code de leur impiété, ils ajoutent le vœu de se venger des Rois et des Pontifes qui ont détruit leur Ordre, et de toute la Religion qui anathématise leurs dogmes. Ils se font des adeptes qui transmettent de génération en génération les mêmes mystères d'iniquité, les mêmes serments, la même haine et du Dieu des Chrétiens, et des Rois et des Prêtres. Ces mystères arrivent jusqu'à vous, et vous en perpétuez l'impiété, les vœux et les serments : voilà votre origine. L'intervalle des temps, les mœurs de chaque siècle ont bien pu varier une partie de vos symboles et de vos affreux systèmes ; l'essence en est restée, les vœux et les serments, la haine, les complots sont les mêmes. Vous ne le diriez pas, tout a trahi vos pères, tout trahit les enfants.

Rapprochons en effet les dogmes, le langage, les symboles ; combien d'objets vont se montrer communs !

Dans les mystères des Templiers, l'initiant commençait par opposer au Dieu qui meurt pour le salut des hommes, le Dieu qui ne meurt pas. Jurez, disait l'initiant au récipiendaire, jurez que vous croyez en Dieu Créateur, qui n'est mort et ne mourra point. A ce serment succédait le blasphème contre le Dieu du Christianisme. Le nouvel adepte était instruit à dire que le Christ ne fut qu'un faux Prophète, justement condamné à la mort pour expier ses propres crimes, non ceux du genre humain. Qui pourrait méconnaître à ce symbole, le Maçonnique Jéhovah et l'atroce interprétation du Rose Croix sur l'inscription Jésus de Nazareth, Roi des Juifs.

Le Dieu des Templiers, qui ne meurt pas y était représenté par une tête d'homme, devant laquelle ils se prosternaient comme devant leur véritable Idole. Cette tête se retrouve dans les Loges de Hongrie, où la Franc Maçonnerie s'est conservée avec le plus grand nombre de ses premières superstitions.

Cette même tête se retrouve encore dans le miroir magique des Maçons de la Cabale. Ils l'appellent l'Etre par excellence ; ils la révèrent sous le nom de Sum, qui signifie Je suis. Elle désigne encore leur grand Jéhovah, la source

de tout être. Elle est encore un des vestiges qui aident l'Historien à remonter jusqu'aux Templiers.

Ces mêmes Chevaliers, en haine du Christ, célébraient les mystères de leur Jéhovah plus spécialement le jour même du Vendredi Saint. La même haine assemble encore les arrières Maçons Rose Croix au même jour, suivant leurs statuts, pour en faire aussi plus spécialement le jour de leurs blasphèmes contre le Dieu du Christianisme.

La liberté, l'égalité, se cachaient chez les Templiers sous le nom de Fraternité. Qu'il est bon, qu'il est doux de vivre en Frères ! Était le cantique favori de leurs mystères ; il est encore celui de nos Maçons, et le masque de toutes leurs erreurs politiques.

Le plus terrible des serments soumettait à toute la vengeance des Frères, et à la mort même, celui des Templiers qui aurait révélé les mystères de l'Ordre. Même serment chez nos Francs-Maçons, et mêmes menaces pour celui qui le violerait.

Mêmes précautions encore pour empêcher les profanes d'être témoins de ces mystères. Les Templiers commençaient par faire sortir de leurs maisons quiconque n'était pas initié. Ils mettaient à chaque porte des Frères armés, pour écarter les curieux ; ils plaçaient des sentinelles sur le toit même de leur maison, toujours appelée Temple. De là encore chez nos Maçons cet adepte appelé frère Terrible, toujours armé d'un glaive, pour veiller à l'entrée des Loges, et pour en repousser les profanes. De là même cette expression si commune aux Franc- Maçons : le Temple est couvert, pour dire, les sentinelles sont placées, nul profane ne peut entrer par le toit même, et nous pouvons agir en liberté. De là cette autre expression, il pleut, c'est-à-dire le Temple n'est pas couvert, la Loge n'est pas gardée, et nous pouvons être vus ou entendus.

Ainsi, tout jusqu'à leurs symboles, jusqu' à leur langage, jusqu'à ces noms de Grand Maître, de Chevalier, de Temple, jusqu' à ces colonnes Jakin et Boaz, qui décoraient le Temple de Jérusalem, dont la garde est supposée avoir été commise aux Templiers ; tout dans nos Franc- Maçons trahit les enfants des Chevaliers proscrits. Mais quelle preuve encore ne trouverions- nous pas dans ces terribles épreuves, par lesquelles nos arrières Maçons sont préparés à frapper d'un poignard le prétendu assassin de leur Grand Maître ? Assassin qu'ils voient tous comme les Templiers, dans la personne de Philippe le Bel, qu'ils prétendent ensuite retrouver, dans chaque Roi. Ainsi avec tous les mystères du blasphème contre le Dieu du Christianisme se sont perpétués les mystères de la vengeance de la haine et des complots

contre les Rois. Les Maçons ont raison de ne voir que leurs pères dans les Templiers proscrits Les mêmes projets, les mêmes moyens, les mêmes horreurs ne pouvaient pas se transmettre plus fidèlement des pères aux enfants.

Terminons ce chapitre par des observations qui ne laissent plus de subterfuge, même à ceux qui pourraient encore nourrir des doutes sur les horreurs qui firent proscrire les Templiers. Supposons tout cet Ordre pleinement innocent de toute impiété, de tout principe redoutable .aux Puissances ; ce n'est pas comme exempts de ces crimes qu'ils sont reconnus par la secte pour pères des Maçons. Les profonds adeptes ne se disent les enfants des Templiers que parce qu'ils croient très fermement ces Chevaliers coupables de la même impiété et des mêmes complots dont ils le sont eux-mêmes. C'est à ces crimes seuls, c'est à ces conjurations qu'ils reconnaissent leurs Maîtres ; c'est uniquement comme impies, comme conspirateurs qu'ils les invoquent.

A quel titre en effet les Condorcet et les Sieyès, à quel titre Fauchet ou Mirabeau, Guillotin ou Lalande, Bonneville ou Volney, et tant d'autres connus tout à la fois et comme grands adeptes de la Franc Maçonnerie, et comme les héros ou de l'impiété ou de la rébellion révolutionnaire ; à quel titre des hommes de cette espèce peuvent ils revendiquer pour leurs ancêtres les Chevaliers du Temple, si ce n'est parce qu'ils croient au moins avoir hérité d'eux tous les principes de cette liberté, de cette égalité, qui ne sont pas autre chose que la haine du trône et de l'Autel ? Lorsque ce Condorcet unissant les travaux de trente ans, altérant tous les faits de l'histoire, combinant toutes les ruses du sophisme, s'efforce d'exciter notre reconnaissance pour ces sociétés secrètes destinées à perpétuer sourdement et sans danger parmi quelques adeptes ce qu'il appelle un petit nombre de vérités simples comme de surs préservatifs contre les préjugés dominateurs ; lorsqu'il ne voit dans la Révolution Française que le triomphe si longtemps préparé, si longtemps attendu par ces sociétés secrètes ; lorsqu'il promet de nous apprendre un jour s'il ne faut pas placer au nombre de ces sociétés ce même Ordre des Templiers dont la destruction n'est pour lui que l'effet de la barbarie et de la bassesse ; sous quel jour ces Chevaliers du Temple peuvent ils donc lui inspirer un si vif intérêt? Pour lui, les sociétés secrètes qui méritent notre reconnaissance sont celles de ces prétendus Sages « indignés de voir les peuples opprimés jusques dans le sanctuaire de leur conscience par des Rois, esclaves superstitieux ou politiques du Sacerdoce. Ces sociétés sont celles de ces hommes prétendus généreux, qui osent examiner les fondements de la puissance ou de l'autorité, qui révèlent au peuple cette grande vérité, que leur liberté est un bien inaliénable ; qu il n'y a point de prescription en faveur de la tyrannie, point de convention qui puisse

irrévocablement lier une nation à une famille ; que les Magistrats, quels que soient leurs titres, leurs jonctions, leur puissance, sont les officiers du peuple, ne sont pas ses maîtres; qu'il conserve le pouvoir de leur retirer leur autorité émanée de lui seul, soit quand ils en ont abusé, soit mime quand il cesse de croire utile à ses intérêts de la leur conserver; qu'enfin il a droit de les punir comme de les révoquer.»

C'est de tous ces principes de la Révolution Française, que Condorcet veut reconnaître au moins le germe dans les sociétés secrètes, qu'il nous donne comme les bienfaitrices des Nations, et comme préparant les triomphes des peuples sur l'Autel et sur le Trône. Tout ce qu'il fait et tout ce qu'il promet de faire, pour voir s'il ne trouvera pas chez les Templiers une de ces sociétés secrètes, n'est donc du qu'à l'espoir de nous montrer un jour chez eux les principes, les vœux et les moyens, qui à la longue amènent les révolutions. Tout ce zèle de Condorcet pour la société secrète des Templiers, n'est donc que dans l'espoir de retrouver chez eux toute la haine qu'il a lui-même dans le cœur contre les Prêtres et les Rois.

Le secret qu'il n'a dit qu'à demi, d'autres adeptes l'ont trahi avec moins de réserve ; il leur est échappé au milieu de leurs déclamations. Dans les transports de leurs fureurs, et comme s'ils étaient encore dans l'antre des épreuves régicides, ils ont publiquement invoqué les poignards et appelé les Frères ; ils se sont écriés : « Franchissez tout à coup les siècles, et amenez les nations aux persécutions de Philippe le Bel. Vous qui êtes ou n'êtes pas Templiers, aidez un peuple libre à se bâtir en trois jours, et pour toujours, le Temple de la Vérité. Périssent les tyrans ! Et que la terre en soit purgée ! »

Voila donc ce que c'est pour les profonds adeptes, que ces noms mystérieux de Philippe le Bel et des Templiers ; le premier, au moment des révolutions, leur rappelle les Rois à immoler ; et le second, les hommes unis par le serment de purger la terre de ses Rois. C'est la ce qu'ils appellent rendre les peuples libres et leur bâtir le Temple de la Vérité ! Longtemps j'avais eu peur d'exagérer la corruption et les projets de ces fameux proscrits ; mais quels crimes leur prêtera l'histoire, qui ne soient tous compris dans cette invocation des adeptes au moment de la Révolution ? C'est lorsqu'ils s'enhardissent, s'animent aux forfaits qui renversent et l'Autel et le Trône ; c'est alors que les plus furieux des adeptes Maçons et Jacobins se rappellent le nom, l'honneur des Templiers à soutenir, et leurs vœux, leurs serments à remplir. Les Templiers furent donc ce que sont aujourd'hui nos Maçons Jacobins, leurs mystères ne furent donc que ceux des Jacobins. Ce n'est plus à nous qu'il faut répondre pour repousser l'accusation, c'est aux profonds adeptes de la Maçonnerie et du Jacobinisme ; c'est aux enfants eux-mêmes qu'il faut prouver qu'ils outragent leurs pères. On le démontrerait, il n'en

resterait pas moins constant que les mystères des arrières Loges sont tous dans cette haine des Autels et des Trônes, et tous dans ces serments de la rébellion et de l'impiété, dans lesquels les adeptes ne voient que l'héritage des Templiers. Il n'en serait pas moins constant que ce vœu du profond Jacobinisme, ce serment d'écraser et l'Autel et le Trône, sont le dernier mystère des arrières Maçons ; qu'ils ne se sont donné les Templiers pour pères ou pour instituteurs, que parce qu'ils ont vu ou voulu voir dans les anciens mystères de ces fameux proscrits, tous les principes, tous les voeux et tout les serments de La Révolution.

CHAPITRE V.

Aveux ultérieurs des Francs Maçons sur leur origine ; vrai fondateur de l'ordre ; véritable et première origine de leurs mystères et de tous leurs systèmes.

Les savants adeptes de la Maçonnerie ne se sont point : trompés, en comptant les Templiers au nombre de leurs ancêtres. Nous avons vu combien cette opinion devenait constante par les rapports de leurs mystères avec ceux de ces Chevaliers ; mais il restait encore à expliquer d'ou les Templiers eux-mêmes avaient reçu le système de leur impiété. Cette observation n'a point échappé à ceux des Frères, qui n'admiraient rien tant dans leurs mystères que cette impiété. Ils ont donc fait encore de nouvelles recherches pour savoir si, avant les Templiers eux-mêmes, il n'existait point en Europe quelques-unes de ces sociétés secrètes, dans lesquelles ils pussent reconnaître leurs ancêtres. Ecoutons de nouveau le plus fameux des adeptes, le sophiste Condorcet ; le résultat de ses recherches n'est encore qu'annoncé ; la mort à prévenu le développement de ses idées, dans le grand ouvrage qu'il méditait sur les progrès de l'esprit humain, et dont ses admirateurs n'ont publié que le plan général, sous le titre d' Esquisse d'un tableau historique; mais dans cette esquisse même, nous en trouvons assez pour dissiper un reste de nuage, pour percer à travers le voile que la secte ne croyait pas encore devoir absolument lever. Je mettrai sous les yeux du lecteur le texte de ce fameux adepte ; quelques réflexions nous montreront bientôt le terme ou il faut aboutir, pour trouver enfin la première origine des mystères et de tous les systèmes Maçonniques, pour en découvrir le véritable esprit dans toute son étendue.

« Dans le Midi de la France, dit l'adepte Maçon et Philosophe, des provinces entières se réunirent pour adopter une doctrine plus simple, un Christianisme plus épuré, où l'homme soumis à la Divinité seule jugerait,

d'après ses propres lumières, de ce qu'elle a daigné révéler dans les livres émanés d'elle.

Des armées fanatiques, dirigées par des chers ambitieux, dévastèrent ces provinces. Les bourreaux conduits par des Légats et des Prêtres, immolèrent ceux que les solda avaient épargnés ; on établit un tribunal de Moines, chargés d'envoyer au bûcher quiconque serait soupçonné d'écouter encore sa raison.

Cependant ils ne purent empêcher cet esprit de liberté et d'examen de faire souvent des progrès. Réprimé dans le pays où il osait se montrer, où plus d'une fois l'intolérante hypocrisie alluma des guerres sanglantes, il se reproduisait, il se répandait en secret dans une autre contrée. On le retrouve à toutes les époques, jusqu'au moment où, secondé par l'invention de l'Imprimerie, il fut assez puissant pour délivrer une partie de l'Europe du joug de la Cour de Rome.

Déjà même il existait une classe d'hommes qui, supérieurs à toutes les superstitions, se contentaient de les mépriser en secret, ou se permettaient tout au plus de répandre sur elles en passant quelques traits d'un ridicule rendu plus piquant par un voile de respect dont ils avaient soin de le couvrir. »

En preuve de cet esprit philosophique, c'est à dire de cette impiété qui avait des lors ses prosélytes, Condorcet cite à cette époque l'empereur Frédéric II, son chancelier Pierre de Vignes, le livre intitulé Des trois imposteurs, les Fabliaux y le Décameron de Boccace ; et c'est alors enfin qu'il ajoute ces parole déjà citées dans le chapitre précédent, mais qu'il est essentiel de répéter ici : « Nous examinerons si dans un temps ou le prosélytisme philosophique eût été dangereux, il ne se forma point de sociétés secrètes destinées à perpétuer, à répandre sourdement et sans danger parmi quelques adeptes un petit nombre de vérités simples, comme de sûrs préservatifs contre les préjugés dominateurs.

Nous chercherons si l'on ne doit pas mettre au nombre de ces sociétés cet Ordre célèbre (celui des Templiers) contre lequel les Papes et les Rois conspirèrent avec tant de barbarie. »

Je profite de cette indication de Condorcet ; je sais tout ce que furent les hommes dit Midi, dans lesquels il promet de chercher l'origine de ces sociétés secrètes. C'est toute cette horde des enfants de Manès, à travers bien des siècles arrivée d'Orient en Occident, à l'époque de Frédéric II, répandue en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne. C'est toute cette

horde de Sectaires connus sous les noms d'albigeois, de Cathares, Patarins, Bulgares, et Begards ; sous les noms encore de Brabançons, de Navarrois, de Basques, Cotereaux, Henriciens, Léonistes, Bulgares, et sous cent autres dénominations qui nous rappellent toutes les plus terribles ennemis que les mœurs, et le Trône, et l'Autel eussent eus en Europe jusqu'à leur époque. J'ai étudié leurs dogmes et leurs diverses branches ; j'y ai vu le monstrueux ensemble de tous les Jéhovah des Loges Maçonniques. Dans leur double principe, se retrouve le double Dieu des Maçons de la Cabale, des Maçons Martinistes. Dans la diversité de leurs opinions, se trouve tout l'accord des Maçons Eclectiques contre le Dieu du Christianisme ; dans leurs principes mêmes se trouve l'explication de leurs plus infâmes mystères et de ceux des Templiers. Ils font créer la chair par le Démon, pour avoir droit de la prostituer. Tout se lie des Cathares aux Albigeois, aux Chevaliers du Temple, et de ceux-ci aux Maçons Jacobins ; tout indique un père commun. Il se montre bien plus spécialement encore dans cette égalité et cette liberté désorganisatrice, qui ne connaissent d'obéissance due ni aux puissances spirituelles, ni aux puissances temporelles, elles furent le caractère distinctif des Albigeois, elles les désignaient au Magistrat public, comme soumis aux lois portées contre la secte. Continuons à les suivre.

Dans leur temps de triomphe, et quand la multitude de ces sectaires leur permettait de recourir aux armes, c'était encore toute la rage et toute la fureur des Jacobins Maçons contre le nom chrétien. Avant même que les Princes et l'Eglise ne se fussent unis pour repousser ces ennemis, déjà ils exerçaient les cruautés et la férocité de Robespierre. Ils allaient abattant, comme les Jacobins, les églises et les maisons religieuses, massacrant impitoyablement les veuves et les pupilles, les vieillards et les enfants, ne distinguant ni âge, ni sexe, comme les ennemis jurés du Christianisme, détruisant tout, ravageant tout, dans l'Etat et l'église.

Quand la force publique avait enfin triomphé de ces féroces Sectaires, alors ils rentraient dans leurs antres ou leurs Loges, et ils se réduisaient aux sociétés secrètes. Alors ils avaient aussi leurs serments et leur doctrine occulte, leurs signes et leurs grades comme les arrières Maçons ont leurs parfaits maîtres. Ils ne disaient aussi alors aux apprentis que la moitié de leur secret.

Nous pouvons désormais dispenser Condorcet de ses recherches sur les sociétés secrètes de ces fameux Sectaires. Ce n'est pas là le grand mystère à dévoiler dans leur histoire ; nous savons qu'ils avaient leur serment, leurs signes, leur langage, leur fraternité, leur propagande même, et surtout ces secrets qu'il n'était « pas permis au père même de dévoiler a ses enfants, aux

enfants de dévoiler au père ; ces secrets dont la sœur ne devait point parler au frère, ni le frère à la sœur ».

Ce qu’il y a ici d’intéressant, c’est le rapport que Condorcet désigne entre les mystères de ces fameux Sectaires, et ceux des Templiers, et ceux des sociétés secrètes de nos jours. Nous savons ce que furent ces Sectaires du Midi, nous connaissons leur père ; s’il doit être celui des Francs Maçons, la généalogie n’est pas honorable pour les adeptes. Elle nous montre tous les mystères Maçonniques remontant, il est vrai, à une antiquité de seize siècles ; mais si cette origine est vraie, à quelle source va-t-elle nous montrer celle des Francs-Maçons ? Toute l’histoire a parlé clairement : le vrai père des Albigeois, des Cathares et Bégards, Bulgares, Cotereaux et Patarins, de toutes ces sectes du Midi désignées par Condorcet, c’est l’esclave vendu à la veuve de Scythien ; c’est l’esclave Curbique, plus généralement connu sous le nom de Manès. Ce n’est pas notre faute, c’est à Condorcet même que les adeptes doivent s’en prendre, s’il faut pour retrouver le père des Loges Maçonniques et de tous leurs mystères, remonter tout de même au berceau de cet esclave. Il nous en a coûté de dévoiler l’humiliante origine, mais Condorcet nous la montre de loin. Il a vu cet esclave indigné des liens qui garrottèrent son enfance, cherchant à se venger sur la société même de la bassesse de son premier état. Il l’a entendu prêchant la liberté, parce qu : il était né dans l’esclavage ; prêchant l’égalité, parce qu’il était né au dernier rang de l’espèce humaine. Il n’a pas osé dire : Le premier Jacobin Franc Maçon fut un esclave ; mais il nous a montré les enfants de Curbique dans les Sectaires du Midi, dans les Templiers ; il a montré les Frères héritiers de ces Sectaires et des Templiers, dans les adeptes Francs Maçons ; c’était en dire assez pour ne leur donner à tous qu’un même père.

Gardons nous cependant d’affirmer sur cette simple preuve. Si les mystères de la Maçonnerie remontent à Manès, s’il en est le vrai père, s’il est le fondateur des Loges, c’est d’abord à ses dogmes, c’est ensuite à la ressemblance, à la conformité des secrets, des symboles, qu’il faut le reconnaître. Que le lecteur se prête donc ici à nos rapprochements ; la vérité qui en résultera n’est pas indifférente pour l’histoire ; elle est surtout d’un bien grand intérêt pour les chefs des Empires.

1.° Quant aux dogmes d’abord, jusques à la connaissance des Maçons Eclectiques, c’est à dire jusques à ce moment où les impies du siècle ont apporté dans les mystères des Loges tous ceux de leur Déisme et de leur Athéisme, on ne trouvera point dans le vrai code Maçonnique d’autre Dieu ou d’autre Jéhovah que celui de Manès, ou l’Etre universel divisé en Dieu bon, en Dieu mauvais. C’est celui du Maçon Cabaliste, des anciens Rose-Croix ; c’est celui du Maçon Martiniste, qui semble n’avoir fait que copier

Manès et les adeptes Albigeois. S'il est ici quelque chose d'étonnant, c'est que dans un siècle où les Dieux de la superstition devaient faire place à tous les Dieux des Sophistes modernes, celui de Manès se soit encore soutenu dans tant de branches Maçonniques.

2.° De tout temps les folies de la cabale de la magie fondée sur la distinction de ce double Dieu, sont venues se mêler aux Loges Maçonniques ; Manès faisait aussi des Magiciens de ses élus.

3.° C'est surtout de Manès que provient cette fraternité religieuse, qui pour les arrières adeptes n'est que l'indifférence de toutes les religions. Cet Hérésiarque voulait avoir pour lui les hommes de toutes les sectes ; il leur prêchait à toutes qu'elles arrivaient toutes au même objet ; il promettait de les accueillir toutes avec la même affection.

4.° Mais dans ce code de Manès, ce qu'il importe sur - tout de rapprocher du code des arrière- Maçons, ce sont les principes de toute égalité, de toute liberté désorganisatrices. Pour empêcher qu'il n'y eût des Princes et des Rois, des supérieurs et des inférieurs, l'Hérésiarque disait à ses adeptes : Que toute loi, toute magistrature, est l'ouvrage du mauvais principe.

5.° Pour empêcher qu'il n'y eût des pauvres et des riches, il disait que tout appartient à tous, que personne n'a droit de s'approprier un champ, une maison.

Cette doctrine devait souffrir des modifications dans les Loges comme chez les disciples de Manès. Sa marche conduisait à l'abolition des lois et de tout Christianisme, à l'égalité et à la liberté, par les voies de la superstition et du fanatisme ; nos Sophistes modernes devaient donner à ses systèmes une nouvelle tournure, celle de leur impiété. L'autel et le Trône devaient en être également victimes ; l'égalité, la liberté contre les Rois et contre Dieu, pour les Sophistes tout comme pour Manès, sont toujours le dernier terme des mystères.

6.° Mêmes rapports encore dans les gradations des adeptes, avant que d'arriver aux profond secrets. Les noms ont changé, mais Manès avait ses croyants, ses élus, auxquels vinrent bientôt se joindre les parfaits. Ces derniers étaient les impeccables, c'est-à-dire les absolument libres, parce qu'il n'y avait pour eux aucune loi dont la violation pût les rendre coupables. Ces trois grades répondent à ceux d'Apprenti, de Compagnon et de Maître parfait. Celui d'Elu a conservé son nom dans la Maçonnerie, mais il est devenu le quatrième.

7.° Tout comme les Maçons encore, le plus inviolable serment liait les enfants de Manès au secret de leur grade. Depuis neuf ans dans celui des Croyants, St. Augustin n'était pas arrivé au secret des Elus. Jure, parjure-toi, mais garde ton secret; c'était la leur devise.

8.° Même nombre encore, et presque identité de signes. Les Maçons en ont trois qu'ils appellent le Signe, l'Attouchement et la Parole ; les Manichéens en avaient trois aussi, celui de la parole, celui de l'attouchement et celui du sein. Celui du sein était d'une indécence qui l'a fait supprimer ; on le retrouve encore chez les Templiers. Les deux autres sont restés dans les Loges.

Tout Maçon qui veut savoir si vous avez vu la lumière, commence par vous tendre la main, pour voir si vous le toucherez en adepte. C'était précisément au même signe que les Manichéens se reconnaissaient en s'abordant, et se félicitaient d'avoir vu la lumière.

9.° Si nous pénétrons à présent dans l'intérieur des Loges Maçonniques, nous y verrons partout les images du soleil, de la lune, des étoiles. Tout cela n'est encore que les symboles de Manès et de son Dieu bon, qu'il faisait venir du soleil, et de ses esprits qu'il distribuait dans les étoiles. Si celui qui demande à être initié n'entre encore aujourd'hui dans les Loges qu'avec un bandeau sur les yeux, c'est qu'il est encore sous l'empire des ténèbres dont Manès fait sortir son Dieu mauvais.

10.° Je ne sais s'il est encore des adeptes Francs-Maçons assez instruits sur leur généalogie, pour savoir la véritable origine de leurs décorations, et de la fable sur laquelle est fondée toute l'explication des arrière grades. Mais c'est ici plus spécialement que tout montre les enfants de Manès. Dans le grade de Maître, tout appelle le deuil et la tristesse ; la Loge est tendue en noir ; au milieu est un catafalque porté sur cinq gradins, recouvert d'un drap mortuaire tout autour, les adeptes dans un silence profond, et déplorant la mort d'un homme dont les cendres sont censées reposer dans ce cercueil. L'histoire de cet homme est d'abord celle d' Adoniram, elle devient ensuite celle de Molay dont il faut venger la mort par celle des tyrans. L'allégorie est menaçante pour les Rois, mais elle est trop ancienne pour ne pas remonter plus haut que le grand Maître des Templiers.

Toute cette décoration se retrouve dans les anciens mystères des enfants de Manès ; cette même cérémonie est précisément celle qu'ils appelaient «Bema» Ils s'assemblaient aussi autour d'un catafalque élevé sur le même nombre de gradins, et couvert de décorations proportionnées à la cérémonie. Ils rendaient alors de grands honneurs à celui qui reposait sous

ce catafalque. Mais ces honneurs étaient tous adressés à Manès ; c'était sa mort qu'ils célébraient. Ils consacraient à cette fête précisément le temps ou les Chrétiens célèbrent la mort et la résurrection de Jésus-Christ.

C'est un reproche qui leur fut souvent fait par les Chrétiens ; et aujourd'hui c'est encore celui que je vois faire aux Maçons Rose Croix, sur l'usage où ils sont de renouveler leurs funèbres cérémonies précisément au même temps.

11.° Dans les jeux Maçonniques, les mots mystérieux renfermant tout le sens de cette cérémonie, sont Mac Benac. L'explication littérale de ces mots, suivant les Maçons, est celle ci : la chair quitte les os. Cette explication reste elle-même un mystère, que le supplice de Manès explique très naturellement. Cet Hérésiarque avait promis de guérir par ses prodiges l'enfant du Roi de Perse y pourvu qu'on écartât tout médecin. Le jeune Prince mourut, Manès fuit ; mais il fut enfin découvert et ramené au Roi, qui le fit écorcher tout vif avec des pointes de roseaux. Voilà assurément l'explication la plus claire du Mac Benac, la chair quitte les os ; il fut écorché vif .

12.° Il n'est pas jusques à la circonstance de ces roseaux qui ne vienne à l'appui de nos rapprochements. On s'étonne de voir les Roses Croix commencer leurs cérémonies par s'asseoir tristement en silence et par terre, se lever ensuite et marcher en portant de longs roseaux. Tout cela s'explique encore, quand on sait que c'est précisément dans cette posture que se tenaient les Manichéens, affectant de s'asseoir ou même de se coucher sur des nattes faites de roseaux, pour avoir toujours présente à l'esprit la manière dont leur maître était mort. Cet usage les fit nommer Matarii.

La véritable histoire des Manichéens nous offrirait ici bien d'autres rapprochements. Nous trouverions chez eux, par exemple, toute cette fraternité que les Maçons exaltent, et tout ce soin qu'ils ont de s'aider les uns les autres ; fraternité louable assurément, si on ne pouvait pas lui reprocher d'être exclusive. Les Maçons ont semblé mériter ce reproche ; c'est encore un vrai reste des Manichéens. Très empressés à secourir leurs adeptes, ils étaient d'une dureté extrême pour tout autre indigent.

Nous pourrions observer encore chez les Manichéens et les Francs-Maçons, le même zèle pour la propagation de leurs mystères. Les adeptes du jour se glorifient de voir leurs Loges répandues dans tout l'univers. Tel était aussi l'esprit propagateur de Manès et de ses adeptes. Addas, Herman et Thomas allèrent par ses ordres établir ses mystères, l'un en Judée, le second en Egypte, le troisième en Orient, tandis qu'il prêchait lui-même en Perse et en Mésopotamie. Il eut ensuite douze Apôtres, et même vingt deux, suivant

quelques Historiens. En très peu de temps on vit ses adeptes, comme aujourd'hui les Francs Maçons, répandus sur toute la terre.

Je m'en tiens aux rapports les plus frappants. Ils nous montrent les arrière-grades de la Franc Maçonnerie, tous fondés sur le Bema des enfants de Manès. C'était lui qu'il fallait venger des Rois qui l'avaient fait écorcher, de ces Rois d'ailleurs, suivant sa doctrine, tous établis par te mauvais Génie ; la parole à retrouver était cette doctrine même à établir sur les ruines du Christianisme. Les Templiers, instruits par des adeptes répandus en Palestine et en Egypte, substituèrent à Manès leur Grand-maître Molay, comme objet de leur vengeance ; l'esprit des mystères et de l'allégorie resta le même. C'est toujours les Rois et le Christianisme à détruire, les Empires et les Autels à renverser, pour rétablir l'égalité et la liberté du genre humain.

Ce résultat n'est rien moins que flatteur pour les Francs Maçons ; il leur montre pour père de leurs Loges et de tout leur code d'égalité, de liberté, un esclave écorché vif pour ses impostures. Quelque humiliante que soit cette origine, ce n'en est pas moins là qu'aboutit la seule marche à suivre pour retrouver la source de leurs mystères. Leurs arrière- secrets sont tous fondés sur cet homme à venger, sur cette parole ou doctrine à retrouver dans le troisième grade ; tout ce troisième grade n'est qu'une répétition sensible et évidente du Bema des élus de Manès ; le fameux Mac Benac ne s'explique évidemment que par le genre de supplice infligé à Manès ; tout remonte jusqu'à cet esclave de la veuve du Scythien ; on peut défier les Francs Maçons de rien trouver de semblable au grade de Mac Benac, ni avant, ni après le Bema des Manichéens, si ce n'est dans ce Bema lui-même ; c'est donc jusque là qu'il faut remonter, et c'est là qu'il faut s'arrêter pour retrouver la source des mystères Maçonniques.

Le silence des plus savants Maçons sur cette origine, prouve bien qu'elle est humiliante, mais il ne prouve pas absolument qu'elle leur soit inconnue. Il est bien difficile au moins qu'ils aient si souvent commenté dans leurs mystères de la Cabale, le Jéhovah de Manès, divisé comme le leur, en Dieu bon et mauvais, sans connaître le grand auteur de ce système ou celui dont le nom est resté à la secte du double Dieu ; sans reconnaître Manès si fameux d'ailleurs, comme exercé lui même dans tous les mystères de la cabale ou de la magie et de l'astrologie.

Il est bien difficile que le héros des Martinistes n'ait pas vu que son Apocalypse était celle de ce même Hérésiarque. Il est bien difficile que Condorcet, cherchant l'origine des sociétés secrètes, rapprochant de si près les Templiers et les Albigeois, ait ignoré ce que toute l'histoire lui disait, que les Albigeois et toutes leurs diverses branches (dont il faut pourtant

distinguer les Vaudois) n'étaient réellement que des Manichéens ; que d'ailleurs toutes les infamies attribuées aux Templiers, sont précisément celles qu'on attribuait aux Manichéens ; que toutes ces horreurs s'expliquent par la doctrine de Manès.

Quand on voit enfin les principaux adeptes de la Maçonnerie, des Lalande, Dupuis, le Blond, de Launaye, s'efforcer de substituer aux mystères de la Religion Chrétienne les erreurs des Manichéen et des Perses, il est bien plus difficile encore de penser que ces profonds adeptes ignoraient le véritable auteur de leurs mystères.

Cependant il peut se faire que l'histoire des Templiers et de leur Grand-maître, devenue plus intéressante pour les adeptes, leur ait fait oublier une origine plus flétrissante.

Notre objet, à nous, dans toutes ces recherches, était bien moins d'humilier tous les Frères, que de leur dévoiler les pièges d'une secte si justement flétrie dès les premiers jours de son existence. Notre objet est surtout que l'on conçoive enfin quel intérêt avaient et la Religion et les Empires à constater le grand objet d'une société secrète, répandue dans toutes les parties de l'univers ; d'une société dont on ne peut douter d'abord que le secret ne soit tout dans les mots confiés aux adeptes dès le premier grade de la Maçonnerie, dans ces mots égalité et liberté, d'une société dont les derniers mystères ne sont que l'explication de ces mots, dans toute l'étendue que la Révolution des Jacobins leur a donnée.

La haine d'un esclave pour ses fers, lui fait trouver ces mots, égalité et liberté; le ressentiment de son premier état lui fait croire que le Démon seul a pu être l'auteur de ces Empires, où l'on trouve des maîtres et des serviteurs, des Rois et des Sujets, des Magistrats et des Citoyens. Il fait de ces Empires l'ouvrage du Démon, et laisse à ses disciples le serment de les détruire. Il se trouve en même temps héritier des livres et de toutes les absurdités d'un Philosophe, grand Astrologue et Magicien fameux ; de ces absurdités et de tout ce que lui a dicté sa haine contre les distinctions et les lois de la société, il compose le code monstrueux de sa doctrine. Il se fait des mystères, distribue ses adeptes en différents grades ; il établit sa secte. Trop justement puni pour ses impostures, il leur laisse en mourant son supplice à venger, comme un nouveau motif de haine contre les Rois. Cette secte s'étend en Orient et en Occident ; à l'aide du mystère elle se perpétue, se propage ; on la retrouve à chaque siècle. Eteinte une première fois en Italie, en France et en Espagne, elle y arrive de nouveau de l'Orient dans le onzième siècle. Les Chevaliers du Temple en adoptent les mystères ; leur extinction offre à la secte une nouvelle tournure à prendre dans ses jeux. La

haine des Rois et du Dieu des Chrétiens ne fait que s'y fortifier par de nouveaux motifs. Les siècles et les moeurs varient, les formes, modifient les opinions; l'essence reste; c'est toujours la prétendue lumière de l'égalité et de la liberté à répandre ; c'est toujours l'empire des prétendus tyrans religieux et politiques, des Pontifes, des Prêtres, des Rois et du Dieu des Chrétiens à renverser, pour rendre au peuple la double égalité, la double liberté, qui ne souffrent ni la religion de Jésus-Christ, ni l'autorité des Souverains. Les grades des mystères se multiplient, les précautions redoublent pour ne pas les trahir ; le dernier des serments est toujours : haine au Dieu crucifié, haine aux Rois couronnés.

Tel est le précis historique de la Franc-Maçonnerie, tel est le fonds de ses secrets. Que le lecteur réunisse les preuves que nous avons tirées de la nature même des grades Maçonniques, toutes celles que nous a fournies la doctrine des plus savants, des plus zélés Maçons sur leurs mystères, toutes celles enfin que nous avons tirées de leurs opinions même sur l'origine de leur société, je ne crois pas qu'il puisse rester le moindre doute sur le grand objet de cette institution. Que l'on médite ensuite la manière dont nous nous sommes trouvés forcés de remonter de Condorcet, des Francs-Maçons du jour, à l'esclave Curbique, et de nous arrêter à cet Hérésiarque, pour retrouver dans lui et ses adeptes les vrais auteurs du code et des mystères Maçonniques ; je ne crois pas qu'on puisse désormais hésiter sur leur première source.

Il nous reste à montrer comment ces mêmes mystères devinrent pour les Sophistes conjurés contre le Dieu du Christianisme et contre tous les Rois, le grand moyen de hâter leurs complots et d'amener la Révolution ; mais ne terminons pas ce chapitre sans renouveler nos protestations en faveur du grand nombre des Francs-Maçons, qui jamais ne furent admis aux derniers mystères de la secte. Admirons la sagesse de cette Nation Anglaise, qui n'a rendu la Maçonnerie si commune chez elle, qu'en arrêtant les adeptes précisément au grade qu'on ne pouvait franchir sans s'exposer à des explications dangereuses. Admirons la surtout d'avoir su faire une vraie source de bienfaits pour l'état, de ces mêmes mystères qui, ailleurs, ne recèlent qu'une profonde conspiration contre l'Etat et la Religion. Plus nous avons mis d'importance à dévoiler ce que les Francs-Maçons avaient de menaçant pour les Empires dans leurs arrières Loges, moins il nous en coûte de rendre justice à ceux que nous voyons si généralement s'en tenir aux principes d'une égalité bienfaisante et d'une liberté toujours soumise aux lois.

CHAPITRE VI.

Sixième degré de la Conspiration contre les Rois.

Premiers obstacles et propagation des loges Maçonniques.

La plupart des Francs Maçons font aujourd'hui aux Ecossais l'honneur de regarder leur grande Loge comme le berceau de toutes les autres. C'est là, nous disent-ils, que les Templiers se réunirent pour la conservation de leurs mystères; c'est de là que la Franc Maçonnerie passa en Angleterre, en France, en Allemagne et dans tous les autres Empires. Cette opinion n'est pas sans vraisemblance quant à la forme et à la marche actuelle des mystères ; mais de quelque part qu'ils se soient répandus en Europe, il est constant au moins qu'il y avait des Loges Maçonniques en France et dans presque tous les autres Empires, vers le commencement du siècle où nous vivons. En 1735, elles furent proscrites par un édit des Etats de Hollande ; deux ans plus tard, Louis XV les défendit en France ; et en 1738, Clément XII lança contre elles sa fameuse Bulle d'excommunication, renouvelée par Benoît XIV. En 1748 les Francs Maçons furent encore proscrits en Suisse par le conseil de Berne.

Par la nature même de ces mystères, cette association pouvait résister longtemps encore à Joutes ces foudres. Des hommes dès longtemps instruits à se cacher, n'avaient d'autre précaution à prendre que celle d'éviter l'éclat des assemblées nombreuses, pour se soustraire à toutes les recherches. C'était dans la nature même de leurs dogmes que se trouvait alors le plus grand obstacle à leur propagation. L'Angleterre, il est vrai, dégoûtée d'une égalité et d'une liberté dont les longues horreurs de ses Lolhards, de ses Anabaptistes et des Presbytériens lui avaient fait sentir les conséquences, avait purgé ses jeux de toute explication tendant au bouleversement des Empires, mais il y restait encore des adeptes que les principes désorganisateurs attachaient aux anciens mystères. C'étaient plus spécialement cette espèce d'adeptes qui conservaient le zèle de la propagation ; c'étaient ceux-là qui, jaloux d'attirer Voltaire dans leur parti, lui avaient fait écrire par Thiriot, alors en Angleterre, que malgré le titre d'égalité, de liberté donné à ses épîtres, il n'allait pas au fait.

Malheureusement pour la France et pour le reste de l'Europe, ce fut aussi cette même espèce d'adeptes qui contribua le plus à la propagation des mystères. Leurs succès furent d'abord lents et insensibles. Il en avait coûté à Voltaire d'en venir aux principes désorganisateurs, il devait en coûter bien davantage aux jeunes gens et à la multitude des citoyens, dans qui la religion réprimait encore l'esprit d'indépendance et jusqu'à cet esprit de

curiosité, d'ardeur pour un secret qu'on ne pouvait apprendre qu'à l'aide d'un serment, qui pouvait se trouver un parjure.

En France surtout, il devait en coûter à des hommes qui n'étaient pas encore accoutumés aux déclamations contre les Souverains et l'état social, d'applaudir à des mystères, dont le dernier secret était celui de l'apostasie et de la révolte. La politique des adeptes d'abord, ensuite les progrès des Sophistes en France, levèrent ces obstacles. Les Francs Maçons avaient, suivant leur usage, cherché à s'introduire dans l'esprit d'un homme, dont la protection les rassurât contre l'indignation du Souverain. Avec le tablier de maçon, ils offrirent au prince de Conti le titre de Grand Maître sur les Loges Française. Le Prince consentit à se faire initier ; les mystères furent pour lui ce qu'ils sont pour tous ceux dont les sentiments sont trop connus pour leur parler d'une liberté, et d'une égalité sous laquelle leur rang et toute leur grandeur disparaîtraient. Bien des Princes et quelques Souverains firent la même faute. L'empereur François Ier voulut aussi être Maçon ; il protégea les Frères, qui jamais ne lui dirent que ce qu'il leur plaisait de lui dévoiler, en respectant sa piété. Frédéric II, Roi de Prusse, fut aussi Franc Maçon. Les adeptes lui donnèrent tous leurs secrets contre le Christ ; ils se gardèrent bien d'opposer leur égalité, leur liberté aux droits d'un sceptre qu'il était si jaloux de maintenir.

Enfin, il n'y a pas jusqu'aux Princesses, dont la politique des Frères Maçons n'ait su se faire des protectrices, en les initiant aux petits mystères de la Fraternité. Marie Charlotte, aujourd'hui Reine de Naples, avait cru sans doute ne protéger dans eux que des sujets fidèles ; elle demanda grâce pour des Frères proscrits et même en danger de subir le dernier supplice. Une médaille frappée en mémoire du signalé bienfait, la santé de cette auguste Reine ajoutée dans les repas maçonniques à celle du Grand Maître, semblaient le gage le plus infaillible de la reconnaissance des Frères. Ils se multiplièrent à l'ombre de ses ailes. Quand la conspiration a éclaté à Naples, les Frères protégés se sont trouvé autant de Jacobins conjurés. Le complot avait été tramé dans les Loges, et la tête de la Reine protectrice était la première proscrite.

Des Seigneurs et des Nobles, Maçons en très grand nombre, étaient entrés dans les Loges et dans la même conspiration ; la Cour a dévoilé un arrière complot, en vigueur duquel les Nobles Jacobins Franc-maçon, et tous les autres Nobles, devaient être massacrés immédiatement après la famille Royale, par les Frères Maçons égaux et roturiers.

En prévenant ces faits, que les Historiens de la Révolution auront un jour à développer, mon intention se fixe uniquement sur cette politique dont tant

de grands Seigneurs ont été dupes. Les arrières Maçons les recherchaient, leur communiquaient même toute la partie de leurs mystères qui ne menace que la Religion. Leur association rassurait les Souverains, qui ne soupçonnaient pas des complots contre leur couronne, dans des Loges fréquentées par les amis naturels et en quelque sorte par les alliés du Trône. Cette politique des arrières Maçons fit une grande partie de leurs succès. Le nom des plus fidèles serviteurs des Rois servait à couvrir les embûches cachées dans les derniers mystères ; celui du prince de Conti persuada aisément à Louis XV qu'il n'avait rien à craindre des Francs Maçons. La police de Paris suspendit ses recherches ; on toléra les Loges. Les Sophistes les progrès de l'impiété leur fournirent, pour se multiplier, des moyens plus puissants encore et plus efficaces.

A mesure que se répandaient en Europe toutes ces productions, dont Voltaire et le club d'Holbach vinrent à bout de l'inonder, les conquêtes des Francs Maçons devaient très naturellement s'étendre. Alors il fut aisé aux Philosophes de se faire écouter par des hommes déjà tous disposés aux secrets des mystères par ces productions antichrétiennes, antiroyalistes, et de leur inspirer le désir d'un nouvel ordre de choses à connaître dans les Loges. La curiosité, secondée par l'impiété, fournissait chaque jour de nouveaux adeptes ; l'impiété satisfaite propageait et l'esprit et le désir de la Maçonnerie : ce fut là le grand service qu'elle dut aux Sophistes du siècle.

De leur côté, les Sophistes de l'impiété et de la rébellion ne firent pas longtemps à s'apercevoir combien les Francs Maçons fraternisaient avec toute leur philosophie. Ils voulurent savoir ce que c'étaient que des mystères dont les profonds adeptes se trouvaient leurs plus zélés disciples. Bientôt les philosophes Français se firent tous Maçons. Plusieurs années avant la Révolution, il était bien difficile de trouver dans Paris un Sophiste qui n'appartînt pas à quelqu'une des Loges Maçonniques. Voltaire seul n'avait pas été initié. Les Frères lui avaient trop d'obligations, ils lui devaient un trop grand nombre d'adeptes, pour qu'il mourut sans avoir reçu l'hommage de leur reconnaissance. L'impie octogénaire ne fut pas plutôt de retour dans Paris, qu'ils se mirent à préparer la plus pompeuse des fêtes pour son admission aux mystères. A quatre-vingt ans, Voltaire vit la lumière. Quand il eut prononcé son serment, le secret qui le flatta le plus, fut d'apprendre que les adeptes, désormais ses Frères, étaient depuis longtemps ses plus zélés disciples ; que leur secret consistait tout entier dans cette égalité et cette liberté qu'il avait si souvent prêchées lui-même contre le Dieu de l'Evangile et contre les prétendus tyrans. La Loge retentit en ce jour de tant d'applaudissements, les adeptes rendirent tant d'hommages au nouveau Frère, et il sentit si bien à quoi il les devait, qu'alors au moins, croyant le vœu de son orgueil et le vœu de sa haine accomplis, il lâcha ce blasphème :

Ce triomphe vaut bien celui du Nazaréen. La formule sacrée des mystères lui devint si précieuse, que l'antique adepte Franklin, ayant eu la bassesse de lui présenter ses enfants à bénir, il ne prononça sur eux que ces paroles, égalité et liberté.

Après toutes les preuves que nous avons données du sens de ces paroles chez les profonds adeptes, s'il est encore quelqu'un qui, ne vois pas tout ce qu'elles annoncent contre le Christ, contre les Rois, qu'il se rappelle donc en quel sens Voltaire venait alors lui-même de les expliquer aux Genevois ; quelle étendue il savait leur donner, alors sur- tout qu'il fut admis parmi les Frères égaux et libres. Qu'il se transporte a cette initiation ; qu'il y voie l'adepte couronné, et ceux qui le couronnent, et tous ceux qui l'entourent en ce jour. Il ne faut désormais d'autre preuve que la liste des Frères, pour concevoir l'objet de leurs mystères. Là, sur la même ligne, se trouvent Sophistes et Maçons, précisément tous ceux qui ont appelé la chute de l'Autel et du Trône par leurs productions tous ceux qui l'ont votée par leurs décrets, tous ceux qui l'ont consommée par leurs forfaits. Là, sur la même ligne, et sous le nom de Frères, sont les impies Voltaire, Condorcet, Lalande, Dupuis, Bonneville, Volney, tous les anciens et les nouveaux blasphémateurs ; là, sont encore Fauchet, Bailly, Guillotin, Lafayette, Menou, Chapelier, Mirabeau et Sieyès, tous les fameux conspirateurs ; là sont tout à la fois dans une même Loge, les adeptes d'Holbach et les adeptes de Philippe Egalité. D'où vient cet accord, et quel objet peut réunir tant de Frères impies, tant de Frères rebelles dans une même Loge, si ce n'est l'identité de secret dans leurs mystères ? Et pourquoi ce concours de la part des Sophistes aux Loges Maçonniques, si ce n'est les secours mutuels que doivent se prêter les Sophistes et les Maçons ?

Pour renverser les Trônes, il ne suffisait pas aux héros de l'Encyclopédie d'avoir contre le Christ tous les impies de la Cour et des villes et de toutes les classes. Dans les Français fidèles à la Religion, il restait encore autant de sujets fidèles à leur Roi ; dans l'aristocratie des impies eux-mêmes, il était de ces hommes, que la fortune, l'ambition, l'habitude attachaient, les uns à la personne du Souverain, les autres à l'existence de la Monarchie. Il était une force publique, que le devoir ou l'intérêt des chefs pouvaient opposer aux complots ; il était une multitude de citoyens qui pouvaient s'élever contre les conjurés.

Quelque nombreux que fussent les disciples de l'impiété, le Trône et les Autels avaient encore pour eux la multitude. Les Sophistes ne voyaient pas leur triomphe sur l'opinion publique assez complet; ils sentirent qu'il leur fallait la force.

Exercés dans les méditations de la révolte, ils ne furent pas bien longtemps à prévoir le parti qu'ils tireraient un jour des Loges Maçonniques. Dès l'instant de leur initiation, il s'opéra dans les mystères une révolution qui bientôt ne fit plus des Francs Maçons François que les enfants de l'Encyclopédie. Les Martinistes seuls, et quelques Loges de la Cabale, n'avaient pas encore changé les impiétés de l'esclave Curbique pour celles de Voltaire. La véritable source des mystères se retrouvait encore dans les formes ; mais c'est à cette époque qu'il faut rapporter tout ce qui la rend plus difficile à reconnaître. C'est à la réunion des Maçons aux Sophistes que se fit la métamorphose des arrière- Maçons Duellistes, en Maçons Athées, Déistes ou Panthéistes ; c'est alors même que furent ajoutés aux anciens grades ceux où Ton ne voit plus, dans les Chevaliers du Soleil et les Druides, que les Sophistes de nos jours.

Soit enfants de Manès, soit enfants de l'Encyclopédie, c'était d'ailleurs toujours dans les arrières Loges même haine pour le Christ, même haine pour les Souverains, même conspiration. Pour faire triompher celle du club d'Holbach, les Sophistes n'avaient plus qu'à se donner les piques et les bras que pouvait leur fournir le régime des Loges maçonniques. A la tête de ce régime, était en France un bureau général sous le nom de Grand- Orient, et sous les ordres apparents du Grand-maître, mais régi en effet par les plus profonds adeptes, et point central de la correspondance générale des Loges. C'était en même temps le tribunal en dernier ressort de tous les différends ou procès maçonniques, et le conseil suprême, dont les ordres ne pouvaient être violés ou éludés, sans encourir la peine des parjures.

Régime des Loges maçonniques.

Près de ce tribunal résidaient les envoyés, les députés des Loges répandues dans les diverses villes, chargés de transmettre les ordres et d'en notifier l'exécution. Chaque Loge avait son président, sous le titre de Vénérable, dont le devoir était, tantôt de leur faire passer les lois du Grand Orient, tantôt de disposer les Frères aux ordres qui leur arriveraient. Toutes les instructions se transmettaient, ou dans un langage énigmatique, ou par un chiffre spécial, ou par des voies secrètes. De crainte qu'un faux Frère ou même qu'un Maçon étranger à l'inspection du Grand Orient ne se mêlât aux vrais adeptes sans en être connu, il était un mot d'ordre spécial, changeant tous les semestres, et régulièrement envoyé par le Grand Orient à toute Loge sous son inspection.

Chaque partie de ce régime était comprise sous le serment de ne point révéler aux profanes les secrets de la Franc Maçonnerie. Chaque Loge envoyait par semestre ses contributions pour l'entretien de ce bureau central, et pour les objets qu'on décidait à ce même bureau concerner

l’intérêt général de la Maçonnerie. Celles qui n’étaient pas sous l’inspection du Grand Orient, n’en suivaient pas moins le même régime, sous une Mère Loge, qui se donnait aussi son Grand maître, et entretenait la même correspondance.

Toute cette partie de la constitution Maçonnique était a peu près connue de chaque Frère ; j’ai souvent répété qu’il n’en était pas ainsi des arrières secrets. Le temps devait venir où l’adepte le plus novice ne devait pas se montrer pour la Révolution moins zélé que l’adepte consommé. Il fallait pour cela remplir les premiers rangs ou les premières Loges de toute cette espèce de jeunes insensés, de bourgeois ignorants, ou même de grossiers artisans que les impies séduisaient chaque jour, ou de ceux qu’entraînaient les déclamations, les calomnies et toutes les voies de la corruption dirigées contre le Clergé, contre le Souverain, contre les riches et les puissants.

Avec des Frères de cette espèce, on pouvait, on devait même se passer des arrières mystères. Sans leur en dire davantage, il suffisait d’en prononcer pour eux les premiers mots, égalité et liberté. C’était là tout ce qu’il en fallait à des hommes dont il serait facile d’exciter l’enthousiasme et diriger les bras. Un chef dans chaque Loge, ou bien très - peu d’adeptes en correspondance habituelle avec le point central des conjurés, pouvaient être informés du jour et de l’instant où les esprits devaient se trouver disposés à l’insurrection, des objets, des personnes sur qui elle devait tomber. Il n’était pas même impossible d’organiser en Frères Maçons des Loges de brigands, de distribuer d’avance les rôles des soldats et même des bourreaux de la Révolution. De ces Loges reproduites partout, multipliées dans les villes, répandues dans les bourgs, jusque dans les villages, le même régime et les ordres du comité central, pouvaient au même jour, au même instant, faire sortir tous ces essaims d’adeptes, disposés, animés aux combats de l’égalité et de la liberté, armés en un instant de baïonnettes, de piques, de torches et de haches, portant subitement partout, tout, tous à la fois, la terreur et le désastre ; sachant d’avance les victimes à sacrifier, les châteaux à brûler, les têtes à couper pour le triomphe de l’égalité et de la liberté : dans le désordre même de l’insurrection, conservant tout l’accord des ravages ; paralysant tout à la fois, et la justice et la force publique ; désorganisant tout, bouleversant tout ; et pour s’organiser eux-mêmes dans le nouvel Empire, ne faisant que changer les Loges souterraines en clubs de Jacobins, les adeptes en Municipes ; montrait enfin la Révolution irrésistible, consommée, irréparable, dès l’instant où elle paraîtrait, et avant même qu’on n’eût pensé à l’arrêter.

Députés de la loge du grand orient.

En disant les ressources que le régime et les ténèbres du secret Maçonnique offraient aux complots des Sophistes, je n'ai fait que retracer d'avance la route qu'ils suivirent pour amener enfin et assurer leur Révolution. Dès l'année 1776, le comité central de l'Orient chargea ses députés de disposer les Frères à l'insurrection de parcourir et visiter les Loges dans toute l'étendue de la France, de les presser, de les solliciter en vigueur du serment Maçonnique, et de leur annoncer qu'il était temps enfin de le remplir par la mort des Tyrans.

Celui des grands adeptes qui eut pour sa mission les provinces du Nord, était un Officier de Cavalerie appelé Sinetty. Ses courses révolutionnaires l'emmenèrent à Lille. Le régiment de la Sarre était alors en garnison en cette ville. Il importait aux Conjurés de s'assurer surtout des Frères qu'ils comptaient parmi les militaires ; la mission de Sinetty n'eut rien moins que le succès dont il s'était flatté, mais la manière dont il s'en acquitta suffit à notre objet. Pour la faire connaître, je ne veux que répéter ici l'exposition qu'a bien voulu m'en faire un témoin oculaire, alors officier dans ce régiment de la Sarre, choisi par Sinetty pour entendre l'objet de son apostolat, ainsi que plusieurs autres du même régiment.

« Nous avions, me disait ce digne Militaire, notre Loge Maçonnique ; elle n'était pour nous, comme pour la plupart des autres Régiments, qu'un véritable jeu ; les épreuves des nouveaux arrivés nous servaient de divertissement ; nos repas maçonniques charmaient nos loisirs et nous délassaient de nos travaux. Vous sentez bien que notre liberté et notre égalité n'étaient rien moins que la liberté et l'égalité des Jacobins. La grande généralité et presque l'universalité des Officiers ont su le démontrer, quand la Révolution est arrivée. Nous ne pensions à rien moins qu'à cette Révolution, lorsqu'un Officier de Cavalerie nommé Sinetty, fameux Franc Maçon, se présenta à notre Loge. Il fut reçu en Frère. Il ne manifesta d'abord aucun sentiment contraire aux nôtres. Mais peu de jours après, il invita lui même vingt de nos Officiers à une assemblée particulière. Nous crûmes qu'il voulait simplement nous rendre la fête que nous lui avions donnée. Suivant son invitation, nous nous rendîmes à une guinguette appelée la Nouvelle Aventure. Nous nous attendions à un simple repas maçonnique, lorsque le voilà qui prend la parole en orateur qui a d'importants secrets à dévoiler de la part du Grand Orient. Nous écoutons imaginez notre surprise, quand nous le voyons prendre tout à coup le ton de l'emphase, de l'enthousiasme, pour nous dire qu'il en est temps enfin ; que les projets si dignement conçus, si longtemps médités par les vrais Francs Maçons doivent s'accomplir ; que l'univers enfin va être délivré de ses fers ; que les tyrans appelés Rois seront vaincus ; que toutes les superstitions religieuses feront place à la lumière ; que la liberté, l'égalité vont succéder à

l'esclavage dans lequel l'univers gémissait; que l'homme enfin va rentrer dans ses droits.

Tandis que notre orateur se livrait à ces déclamations, nous nous regardions les uns les autres comme pour nous dire : Qu'est-ce donc que ce fou- là ? Nous prîmes le parti de l'écouter pendant plus d'une heure, nous réservant d'en rire librement entre nous. Ce qui nous paraissait le plus extravagant, c'était le ton de confiance avec lequel il annonçait que désormais les Rois ou les tyrans s'opposeraient en vain aux grands projets ; que la Révolution était infaillible et qu'elle étoffe prochaine ; que les Trônes et les Autels allaient tomber.

Il s'aperçut sans doute que nous n'étions pas des Maçons de son espèce, il nous quitta pour aller visiter d'autres Loges. Après nous être quelque temps divertis de ce que nous prenions pour l'effet d'une cervelle dérangée, nous avions oublié toute cette scène, quand la Révolution est venue nous apprendre combien nous nous étions trompés. »

En publiant ce fait, je sens tout le besoin que j'aurais de l'appuyer ici du nom de celui qui m'en a dévoilé les circonstances ; mais on sent aussi les raisons qu'il peut avoir lui-même pour n'être pas regardé par les Frères comme ayant divulgué le secret des Loges. Heureusement il existe plusieurs autres témoins. Nous avions dernièrement à Londres, M. le Comte de Martange, M. de Bertrix, M. le Chevalier de Myon, tous anciens Officiers du Régiment de la Sarre. Quoique je n'aie point l'honneur de les connaître, et qu'ils doivent être un peu surpris de trouver ici leurs noms, je ne crains pas de me voir démenti, lorsque j'invoquerai leur témoignage sur la mission de Sinetty, et sur la manière dont il la remplit ; lorsque j'ajouterai que ce fut leur affection même pour le Roi, qui les trompa alors sur le compte de ce prétendu insensé. Ils étaient si éloignés de tout esprit révolutionnaire, ils connaissaient si bien les dispositions des autres Officiers Français, ils croyaient voir l'autorité du Roi si bien affermie, que ce fut là précisément ce qui leur fit prendre Sinetty pour un fou, et regarder comme autant de chimères tout ce qu'il leur disait de la part de la Mère Loge. Aujourd'hui que la Révolution est venue dissiper l'illusion, je laisse l'historien et le lecteur méditer sur un fait de cette importance. Les conséquences s'en montrent d'elles-mêmes ; elles nous disent tout ce que les Frères Sophistes et Maçons réunis à Paris, dans leur comité central, espéraient alors des adeptes choisis et envoyés pour préparer toutes les Loges à l'insurrection. Bientôt il fut donné à Condorcet et à Sieyès d'établir dans le centre de la Franc Maçonnerie un apostolat plus général, dont l'objet n'était plus de jacobiniser simplement les Loges Françaises, mais l'univers entier.

Etablissement de la propagande maçonnique.

Ce Condorcet qu'on a vu jaloux de retrouver ses Frères dans les Albigeois, Patarins ou Cathares, dans tous les Jacobins du moyen âge, avait sans doute étudié leurs moyens. Ce que l'Histoire racontait pour inspirer le mépris et l'horreur de tous leurs artifices, Condorcet le choisit pour les imiter, pour les surpasser même. Le zèle si commun aux adeptes ne lui parut pas assez ardent, assez actif ; il s'unit à Sieyès pour fonder dans la Maçonnerie même une vraie société d'apôtres Jacobins.

La Loge établie à Paris, rue Coq Héron, présidée par le Duc de la Roche Foucault, était devenue plus spécialement celle des grands Maçons. Après le comité central du Grand Orient, c'est la que se tenaient les plus profonds conseils c'est là surtout que Sieyès et Condorcet tenaient les leurs, avec ceux des Frères dont le zèle était le plus connu : ce fut là aussi le berceau de ce nouvel apostolat nommé la Propagande. Celui des Auteurs qui a le mieux connu cet établissement, est M. Girtanner. Il vivait à Paris au milieu des Sophistes et des Maçons ; il vécut ensuite au milieu des Jacobins, écoutant tout et voyant tout en véritable observateur. Sa qualité de Savant étranger, de Médecin, le rendant moins suspect, il entra plus avant que bien d'autres dans la confidence des Frères. Ce qu'on va lire ici sur la Propagande sera presque tout extrait des mémoires de cet Auteur sur la Révolution Française.

« Le club de la Propagande est très différent du club appelé des Jacobins, quoique tous les deux se mêlent souvent ensemble. Celui des Jacobins est le grand moteur de l'Assemblée Nationale. Celui de la Propagande veut être le moteur du genre humain. Ce dernier existait déjà en 1786 ; les chefs en sont le Duc de la Roche Foucault, Condorcet et Sieyès. »

Pour l'honneur de ce malheureux duc de la Roche Foucault, hâtons nous de dire que la Révolution au moins lui fit reconnaître son erreur. Il s'était fait Grand - Maître de diverses Loges maçonniques ; il était l'instrument de Condorcet et de Sieyès, qui se servaient surtout de son argent pour la grande entreprise. Quand il vit la désorganisation de la France prête à succéder au règne des premiers Constituants, son zèle pour la Propagande se refroidit ; il y renonça même ; Condorcet et Sieyès en restèrent seuls chefs.

« Le grand objet du club propagandiste est d'établir un ordre philosophique, dominant sur l'opinion du genre humain. Pour être admis à cette société, il faut être partisan de la philosophie à la mode, c'est-à-dire de l'Athéisme dogmatique, ou bien ambitieux, ou mécontent du Gouvernement. La première chose requise lors de l'initiation, est la promesse du plus profond

secret. On dit ensuite à l'aspirant que le nombre des adeptes est immense ; qu'ils sont répandus sur toute la terre ; que tous sont sans cesse occupés à découvrir les faux Frères pour se délivrer d'eux, et se défaire de ceux qui trahiraient le secret. L'aspirant doit promettre de n'avoir lui - même point de secret pour les Frères, de défendre toujours le peuple contre le Gouvernement, de s'opposer constamment à tout ordre arbitraire, de faire tout ce qui dépendra de lui pour introduire une tolérance générale de toute religion.

Il y a dans cette société deux sortes de membres ; les contribuables et les non payants. Les premiers fournissent au moins trois louis d'or par an, et les riches doublent la contribution. Le nombre des payants est d'environ cinq mille; tous les autres s'engagent à propager partout les principes de la société et à tendre toujours à son objet. Ces derniers sont au moins cinquante mille.

En 1790 il y avait dans la caisse générale de l'Ordre vingt millions de livres, argent comptant ; suivant les comptes rendus, il devait s'y trouver dix millions de plus avant la fin de 1791.

Les Propagandistes ont deux grades ; l'un des aspirants, l'autre des initiés. Toute leur doctrine repose sur ces bases : Le besoin et l'opinion sont les mobiles de toutes les actions de l'homme. Faites naître le besoin ou dominer l'opinion, et vous ébranlerez tous les systèmes du monde, ceux-là même qui semblent le mieux consolidés.

On ne saurait nier, disent-ils encore, que l'oppression sous laquelle vivent les hommes ne soit affreusement barbare. C'est à la lumière philosophique à réveiller les esprits, à répandre l'alarme contre les oppresseurs. Cela une fois fait, il n'est plus question que d'attendre le moment favorable, celui où les esprits seront généralement disposés à embrasser le nouveau système, qu'il faudra alors faire prêcher à la fois dans toute l'Europe. S'il est des opposants ; il faudra les gagner ou par la conviction ou par le besoin. S'ils persévèrent dans leur opposition, il faudra les traiter comme on traite les Juifs, et leur refuser partout le droit de bourgeoisie. »

Un article très remarquable encore de ce code (et suggéré sans doute par le mauvais succès des premières tentatives) avertit les Frères de ne pas essayer leur projet, jusqu'à ce qu'ils soient bien assurés d'avoir fait naître le besoin. Il les prévient, qu'il vaudrait beaucoup mieux attendre cinquante ans que de manquer le but par trop de précipitation.

« La Propagande eut de la peine à s'accréditer en Hollande, elle n'en vint à bout qu'en persuadant que la commotion serait générale ; qu'il faudrait bien enfin être entraîné comme les autres peuples. Aujourd'hui elle tire pour sa caisse, de grandes sommes d'argent de toutes les Provinces Hollandaises. »

Tels sont les détails que donnait déjà M. Girtanner au mois de Février, année 1791 ; une lettre datée de Paris, premier Septembre 1792, les confirme tous, en ajoutant : « Vous pouvez être assuré que tout ce que je vous ai écrit sur la Propagande est de la plus grande exactitude ; il y a tout au plus dans les chiffres quelques erreurs légères, comme dans tous les nombres ronds qu'il faut prendre pour des à peu près. La Propagande est actuellement dans toute son activité ; vous en verrez bientôt les suites. »

Au moment où M. Girtanner écrivait ces paroles, il était déjà facile de s'apercevoir de toute l'étendue des succès que les Frères attendaient de leur apostolat. L'orateur du club des Amis du Peuple, établi à Bruxelles, y avait déjà fait entendre ces paroles : « Partout on forge des chaînes pour le peuple, mais la philosophie et la raison auront leur tour ; et il viendra ce jour ou le suprême et souverain Seigneur de l'Empire Ottoman se couchera despote, pour se trouver à son réveil simple bourgeois. »

En confirmation de ces détails, qu'on se rappelle ce que j'ai rapporté de cet adepte, qui longtemps Franc-maçon de bonne foi, ne fut initié aux derniers mystères que lorsque admis enfin au grade de Kadosch il fut jugé digne d'être mis au nombre des propagandistes, et d'aller, à son choix, à Londres, ou a Bruxelles, ou même à Constantinople, répandre les principes de la Révolution Française, assuré désormais du trésor des Frères pour réparer les débris de sa fortune.

C'est ainsi que par le génie des Sophistes de l'impiété la Maçonnerie s'était enrichie de nouveaux grades et en quelque sorte d'une nouvelle société, destinée à porter et à faire triompher dans tout l'univers les antiques systèmes d'égalité et de liberté. Avec la Propagande, elle leur de voit la multitude même de ses adeptes ; ou plutôt en rendant l'impiété commune, l'esprit philosophique avait tellement accrédité ce système, qu'il n'était presque plus nécessaire d'être admis aux derniers mystères pour entrer dans la grande conjuration.

La cour et Louis XVI vainement instruits de la conspiration.

Il n'était presque plus de novices alors, surtout dans les grandes Loges de l'Orient et du Contrat Social ; la Révolution s'y préparait et s'y pressait si ouvertement que la Cour ne pouvait l'ignorer. Parmi de si nombreux

adeptes, il devait s'en trouver à qui cette Révolution ne paraîtrait qu'un insigne fléau ; et en effet il s'en trouva plusieurs.

Avec une parfaite certitude je mettrai de ce nombre ce même Seigneur Français, dont j'ai déjà parlé en rapportant la lettre qui lui fut adressée par Alphonse le Roi.

Interrogé si parmi les Maçons il n'avait rien vu qui tendit à la Révolution Française, voici ce que répondit ce Seigneur : « J'ai été orateur de plusieurs Loges, et j'étais parvenu à un grade assez avancé. Je n'avais rien vu jusqu'alors dans la Maçonnerie que je pusse croire dangereux pour l'Etat. Je n'y paraissais plus depuis longtemps, lorsqu'en 1786 je fus rencontré à Paris par un des Confrères ; il me reprocha d'avoir abandonné la Société, me pressa beaucoup d'y revenir, et d'assister surtout à une assemblée qui devait être fort intéressante. Je cédai, je me rendis au jour marqué ; je fus bien accueilli et très fêté. J'entendis des choses que je ne puis vous dire ; mais des choses qui me révoltèrent tellement, que je me rendis aussitôt chez le Ministre. Je lui dis : Je n'ai qu'une question à vous faire, Monsieur ; j'en sens toute l'importance et les suites qu'elle peut avoir ; mais, dût elle me conduire à la Bastille, je dois vous demander, parce que j'y crois la sûreté du Roi et la tranquillité de l'État intéressées, si vous avez les yeux ouverts sur la Franc- Maçonnerie ; si vous savez ce qui se passe dans les Loges ? Le Ministre fit une pirouette, et répondit : Soyez tranquille ; vous n'irez point à la Bastille, et les Francs Maçons ne troubleront point l'Etat. »

Le Ministre qui fit cette réponse n'était rien moins qu'un de ces hommes qu'on puisse soupçonner avoir le moins du monde favorisé la Révolution ; mais infailliblement il regardait aussi comme chimérique tout projet tendant à renverser la Monarchie, et il pensait aussi comme le Comte de Vergennes, qu'avec une armée de deux cent mille nommes on doit peu craindre les révolutions.

Louis XVI lui même averti des dangers de son trône, restait dans une sécurité dont il ne reconnut l'illusion qu'au retour de Varenne. Que n'ai-je cru, dit- il alors à une personne de confiance, que n'ai je cru, il y a onze ans, tout ce que je vois aujourd'hui ! On me l'avait dès lors tout annoncé.

Si quelqu'un en effet devait peu croire à des projets contre sa personne ou son trône ; c'était le malheureux Louis XVI. En cherchant le bonheur de ses sujets dans toute la sincérité de son cœur, n'ayant pas la moindre injustice à se reprocher, n'ayant jamais connu que des sacrifices à faire pour son peuple, et ne formant de vœux que pour mériter d'en être aimé, comment aurait-il pu se persuader que l'on viendrait à bout de le faire passer pour un

tyran ? Louis XVI n'avait pas un seul de ces vices qui appellent la haine sur les monarques. Proclamé le plus juste des Princes et le plus honnête homme de son Empire, il fut aussi trop malheureusement le plus faible des Rois. Mais si jamais Ministres préparèrent une révolution, ce furent presque tous ceux qui eurent sa confiance. Il s'était mis d'abord sous la tutelle du Comte de Maurepas ; et l'inertie, l'insouciance de ce premier Ministre, ne craignant que les grandes secousses ou les tempêtes, laissèrent paisiblement se préparer toutes celles qui devaient éclater après lui. Le sophiste Turgot ne parut un instant que pour essayer des systèmes qui minaient sourdement la Monarchie. Les sordides épargnes de Saint- Germain ne firent qu'affaiblir le Monarque, par la suppression de ses plus braves défenseurs. Le charlatan Necker ne sut jamais que ruiner le trésor public par ses emprunts, et accuser M. de Calonne de l'épuiser par ses profusions. Sous le Comte de Vergennes, la fausse politique fomentant au dehors toutes les révolutions, en appelait tout l'esprit au dedans. Des courtisans avides fatiguaient le Roi par leurs intrigues, aliénaient le peuple par leur scandale, le corrompaient par leur impiété, l'aigrissaient par leur luxe. L'assemblée des Notables semblait se convoquer pour réparer de grandes fautes aux dépens du Clergé, de la Noblesse ; et rien ne répondait que de grands sacrifices serviraient encore à autre chose qu'à de grandes déprédations. Entre la Cour et la haute Magistrature, les dissensions étaient prêtes à renaître; Brienne allait paraître pour achever de tout perdre, en faisant retomber sur l'autorité tout le mépris, toute la haine qu'il méritait lui-même. Et pas un seul Ministre qui réprimât l'esprit d'impiété, de rébellion ; qui sentît ce que c'est que les lois pour un peuple qui hait ou méprise ses chefs, et qui a perdu le frein de sa religion. Les Sophistes d'Holbach, les Sophistes Maçons, les mécontents de toutes les classes, Noble et Plébéiens, n'avaient presque plus rien à faire pour créer le désir d'une révolution. C'était là le moment que les Conjurés attendaient pour fixer et pour hâter la leur ; c'était là ce que les Propagandistes appelaient faire naître le besoin. Tout leur disait qu'il était arrivé ; ils ne pensèrent plus qu'à concentrer leurs forces pour décider la catastrophe.

En cette même année 1787, où M. de Calonne, jaloux de mettre un terme à l'embarras qu'avait laissé Necker dans les finances, convoquait les Notables, s'établit à Paris, rue Croix des Petits Champs, à l'hôtel de Lussan, une société que l'on croyait nouvelle, sous le nom des Amis des Noirs ; elle n'avait de nouveau que le nom. Tous les anciens et nouveaux Sectaires de la liberté, toutes les classes des Sophistes et des Maçons révolutionnaires, n'avaient choisi ce mot ami des Noirs, que pour cacher le dernier et le plus profond objet de leurs complots, sous le voile de l'humanité même. En occupant l'Europe de la question qu'ils avaient jetée en avant sur l'esclavage des Nègres en Amérique, ils ne pensaient eux-mêmes qu'à s'occuper de cette

Révolution depuis si long- temps méditée, pour délivrer en Europe et dans tout l’univers tous les peuples du prétendu esclavage des lois et de la prétendue tyrannie des Souverains. Leurs Loges maçonniques pouvaient devenir suspectes par des assemblées journalières, et ils voulaient ne plus perdre de vue un seul instant le grand objet de leur complot. Les adeptes étaient divisés d’opinions sur le mode de la Révolution et sur les lois à substituer à celles des Monarques. Tous convenaient de cette égalité, de cette liberté, le grand secret de leurs mystères ; tous ajoutaient qu’ils n’y a plus de liberté, d’égalité pour un peuple qui n’est pas souverain, qui ne fait pas lui-même ses lois, qui ne peut pas les révoquer ou les changer ; et surtout pour un peuple lié à des Monarques et à des Magistrats qui dominent sur lui irrévocablement, qui seraient autre chose que les agents, les exécuteurs de ses volontés, et révocables à chaque instant comme ses volontés mêmes. Mais parmi ces adeptes il était des Sophistes dans qui la liberté, l’égalité se modifiaient suivant leurs intérêts, leurs habitudes, leur rang ou leur fortune. Il était en quelque sorte des Jacobins de l’Aristocratie, des Comtes, des Marquis, des Ducs, des Chevaliers, et de riches Bourgeois. Ceux-là prétendaient bien ne rien perdre de leur fortune ou de leur rang à la nouvelle égalité, ou bien même acquérir en dépouillant le Monarque de ses droits, toute l’autorité et l’influence dont ils l’auraient privé. Il leur fallait un Roi semblable à celui des premiers Législateurs Jacobins, un Roi qu’ils dominassent et qui ne pût les dominer. A d’autres il fallait légalité de liberté dans les Grands ou les Riches, balancée par l’égalité de liberté dans les Plébéiens et dans un chef commun. C’était l’égalité de ces Monarchiens, qui dans la suite ont pu se croire absous du crime de rebelles, parce que la révolte n’a pas suivi le cours qu’ils voulaient lui donner. Pour les derniers enfin et pour les plus profonds, il ne fallait ni Roi constitutionnel, ni Monarchiens. Tout Roi était tyran, et tout tyran devait être abattu ; toute aristocratie devait être anéantie ; toute inégalité de titres, de rangs, de pouvoir, devait être aplanie. Ces derniers avaient seuls les arrières secrets de la Révolution. Ils sentirent qu’on ne pouvait y arriver que par degrés ; qu’il fallait commencer par s’accorder sur les moyens de renverser ce qui était, pour attendre du temps, des circonstances, les moyens d’accomplir tout ce qu’ils voulaient faire.

Ce fut dans cet objet que Brissot, Sieyès et Condorcet proposèrent sous le nom de leur Société d’Amis des Noirs, la réunion générale de tous les adeptes, quelque pût être leur système sur la Révolution. Il fut même convenu que l’on inviterait à se faire inscrire tout homme que l’on saurait avoir avec la Cour des différends assez sérieux pour croire qu’il pouvait être mis au nombre des Révolutionnaires. C’est ainsi qu’ils pensèrent n’appeler qu’un homme imbu de leurs principes, en invitant à leurs assemblées M. le Marquis Beaupoil de Saint Aulaire. L’erreur était grossière ; M. de Beaupoil

avoir eu à se plaindre des ministres, mais personne ne sut mieux distinguer la cause des Rois de celle des abus et des injustices ministérielles.

Cette erreur fut au moins heureuse pour l'histoire. Dans ce que je vais dire, de cette société des Amis des Noirs, M. le Marquis de Beaupoil m'a permis d'invoquer son témoignage. Il a même plus fait ; il a bien voulu rédiger pour mon instruction ce qu'il a vu lui même de cette société. On chercherait en vain un garant plus digne de la confiance publique.

Suivant le vœu de ses instituteurs, la société des Amis des Noirs se composa de tous les adeptes imbus des principes de la Philosophie moderne, presque tous initiés aux mystères de la Franc-Maçonnerie. Dans la multitude des Frères se trouvaient plusieurs milliers de dupes, tous ardents, tous prêts à seconder la Révolution, et tous l'appelant par leurs voeux. Chaque membre payait deux louis de souscription, et avait droit de prendre part aux délibérations. Pour qu'elles fussent plus méditées, ils établirent un comité régulateur y composé des personnages suivants : Condorcet, Mirabeau l'aîné, Sieyès, Brissot, Carra, le Duc de la Roche Foucault, Clavière, Pelletier de Saint-Fargeau, Valadi, Lafayette et quelques autres.

Quand même je n'aurais pas encore prononcé le mot de Révolution Française, le nom seul de ces hommes en montrerait les grands héros. Quel peut être l'objet d'une société, qui commençait par se donner pour Régulateurs précisément tous ceux qui dans le cours de cette Révolution se sont manifestement distingués comme ses arcs boutants ? Un Condorcet d'abord, cet être dont la haine eût souri au spectacle de l'univers en feu, pourvu que de ses cendres il ne pût plus sortir ni Prêtre ni Roi ! Un Mirabeau qui, à l'impiété, à l'ambition, à tous les crimes d'un vrai Catilina, ne laissa qu'un trait à ajouter, celui d'être plus lâche, quoique aussi scélérat !

Quand l'histoire voudra peindre Sieyès, qu'elle commence par les traits d'un serpent, C'est uniquement à l'art de se cacher en jetant son venin, que ce misérable doit toute sa réputation de génie profond. Ainsi que Mirabeau, il étudia longtemps les Révolutions. Il lui laissa la gloire des crimes éclatants ; il se réserva toutes les jouissances des scélérats obscurs, qui montrent aux brigands les forfaits a commettre et se tapissent derrière leurs cohortes.

Avec toute l'envie d'une Révolution philosophique et de pouvoir la conduire en profond politique, Brissot n'osait encore se montrer qu'au second rang ; mais il avait déjà son plan de République, et son philosophisme ne devais, s'effrayer des forfaits qu'au moment ou les haches dont il s'était servi pour abattre le trône se tourneraient contre sa tête.

Conjurés sous le nom des amis des noirs.

Clavière, avide et froid agioteur, venait du pays de Necker vendre aux Parisiens l'art des Révolutions qu il avait exercé dans sa patrie. Les paroles de la modération dans la bouche, alors même qu'il insinuait les moyens perfides et féroces, il semblait s'être caché derrière Sieyès même, pour apprendre à former ses élèves.

Échappé de très près à la potence, Carra venait punir les lois de lui avoir rendu la liberté, malgré tous ses larcins. Il n'en jouissait plus que pour blasphémer, en vrai énergumène, et son Dieu et les Rois.

Celui qui ne sait pas ce que peut sur un esprit borné l'encens des Philosophes, s'étonnera toujours de retrouver le nom de la Roche Foucault parmi des êtres de cette espèce. Il fallait un plastron à Condorcet ; tant qu'il put se servir de ce malheureux Duc, il le mena partout, aux Loges, aux Clubs, à l'Assemblée ; il lui fit partout croire qu'il lui servait de guide au chemin de la vertu. A la tête des hordes révolutionnaires, Lafayette se crut sur celui de la gloire ; à côté des Sophistes, il se crut Philosophe ; le héros des halles, il se crut Washington. Heureux si ses malheurs ont pu lui inspirer, avec de la sagesse, la honte et la douleur d'avoir été si longtemps le pantin des Sophistes et des brigands.

Enfin à ce conseil régulateur fut aussi appelé l'Avocat Bergasse ; et celui-ci n'avait ni la sottise de Lafayette, ni la scélératesse de Condorcet ; mais il croyait encore à la liberté et à l'égalité révolutionnaires, comme il croyait aux somnambules qui l'en faisaient le vrai messie. Il s'attendait à en jouer le rôle. Quand, dès les premiers jours de l'Assemblée devenue Nationale, il fut chargé de faire la Constitution d'égalité, de liberté, il fut étonné qu'on lui donnât Mounier et quelques autres collègues ; à lui seul il devait rendre le peuple égal et libre, et triompher du despotisme. Ce n'était pas à des talents d'ailleurs marqués, c'était encore moins à sa réputation de probité, c'était uniquement à l'exaltation de ses idées, à son enthousiasme pour un nouvel ordre de choses, qu'il avait dû le choix du nouveau Club. Heureusement pour lui, ce qui l'éloigna des nouveaux Législateurs, lui fit quitter aussi les Conjurés. Sieyès et Condorcet, Mirabeau et le reste des scélérats Régulateurs n'en furent que plus libres.

Lorsque le Marquis de Beaupoil fut invité à le faire inscrire sur la liste de cette société, il crut de bonne foi qu'on ne s'y occupait que de ces questions dignes d'exercer une belle âme, des moyens à proposer au Roi pour le soulagement des Nègres ou même pour l'abolition de l'esclavage.. Il ne fut pas long- temps à se détromper. La liberté, l'égalité à rétablir, les droits de

l’homme a rédiger, furent les premiers textes des délibérations. Les conséquences de ces prétendus droits, les plus menaçantes pour les Souverains, n’y souffraient pas le plus petit doute ou la moindre réserve.

Objet de leur comité.

« Malgré mon aversion marquée pour ces sortes d’opinions, dit M. le Marquis de Beaupoil, j’eus la constance d’assister aux séance du Club régulateur jusqu’à ce que j’en eu parfaitement connu l’esprit et les projets. Je vis que tous les membres de la société des Noirs étaient aussi de toutes les Loges Maçonniques, et spécialement de l’assemblée dirigée par le même esprit, sous le nom de Philanthropes. Je reconnus qu’il y avait dès lors une correspondance très - suivie avec les sociétés de la même espèce, en Europe et en Amérique. Dès lors on ne parlait dans ces repaires que d’une révolution infaillible et prochaine. Ceux des Frères qui n’étaient pas du Comité régulateur, y venaient apporter leur argent et offrir leurs vœux pour le succès des grands travaux; ensuite ils se disséminaient dans les Loges, les Clubs de toute dénomination, qui au fond ne professaient que les mêmes principes. Le Comité régulateur ne tranche sur toutes ces bandes de différents noms que parce qu’il était composé de leurs membres les plus scélérats.

Leur grand objet connu, j’aurais pu en apprendre davantage sur les moyens, et entrer dans toutes les confidences. Mon âme répugnait à la dissimulation, dont j’aurais eu besoin pour rester plus longtemps dans ce repaire de Conjurés. Plein d’indignation, je m’élevai enfin avec force contre tous ces complots ; je demandai que mon nom fût effacé de leur liste ; je l’effaçai moi-même, et quittai leur antre pour toujours.

J’aurais dû, je le sens aujourd’hui, m’empresser d’informer le Gouvernement, des dogmes, des projets de cette association ; mais dénoncer une société qui m’avait admis à ses mystères présentait une idée de perfidie, que j’eusse rejetée si elle m’était venue dans l’esprit. Je me bornai à faire imprimer une espèce de contre poison, sous le titre d’Unité du pouvoir Monarchique. Je donnai quelque temps après un ouvrage intitulé De la République et de la Monarchie, pour avertir le Roi et la Nation du résultat que devait avoir la Révolution. Il n’en fallait pas tant pour m’exposer à toute la vengeance des Conjurés. J’ai su dans le temps que dès le lendemain de mon abdication, la séance roula sur les moyens de me punir de ce qu’ils appelaient trahison. Les conseils étaient violents ; Mirabeau n’opina encore que pour tous les moyens de me décréditer par la calomnie, de me faire regarder comme un homme dangereux, et sur la foi de qui on ne pouvait se reposer. Carra et Gorsas se chargèrent de la commission ; leur

plume assaisonna la calomnie des diatribes les plus violentes contre moi. Quand le temps des proscriptions fut arrivé, mon nom se trouva en tête de toutes les listes des gens à massacrer. »

Si l'honnêteté et la franchise de M. le Marquis de Beaupoil ne lui permirent pas de rester plus longtemps au milieu de ces Conjurés, au moins voit-on par ces détails qu'il les connut assez pour ne plus laisser le moindre doute sur le grand objet de leurs mystères. Je crois pouvoir annoncer au public, qu'un jour viendra ou les délibérations même les plus secrètes de ce dernier des antres de la conjuration, seront dévoilées.

Quand la Révolution eut dispensé ses grands acteurs de se cacher sous le nom d'Amis des Noirs, cette société parut supprimée. Le Comité régulateur resta, et ne fit même que s'enfoncer plus avant dans les ténèbres, pour diriger plus sûrement tous les clubs Parisiens, toutes les Sections, toutes les pétitions, toutes les sociétés révolutionnaires, et jusqu'au club plus spécialement appelé des Jacobins. Si Gobet le trop fameux Intrus de Paris, n'en devint pas un membre, il fut au moins bien instruit de ce qui s'y passait, il faut même qu'il y ait été admis plus d'une fois. Il m'aurait parlé avec moins d'assurance de ce qui s'y tramait, dans le temps ou ce malheureux Apostat me demanda quelques entretiens secrets pour ménager son retour à l'Eglise. Je suis aujourd'hui persuadé que ce sont les terreurs de ce Comité qui alors l'empêchèrent de tenir la parole qu'il m'avait donnée, de réparer son horrible scandale par une rétractation publique. Il ne me parlait, il est vrai, de ce Comité régulateur qu'en termes généraux, mais avec un effroi qui me faisait sentir toute l'atrocité des résolutions : Non, vous ne savez » pas, vous ne concevez pas, me disait-il alors, « vous ne pourriez pas croire à quoi ils veulent en venir ; quels projets, quels moyens ils méditent. Vous n'avez encore rien vu.» Nous en étions pourtant alors au mois d'avril de la troisième année de la révolution ; il s'était déjà passé assez d'horreurs.

Déjà même avant cette époque je connaissais un grand adepte, Franc-maçon et Déiste consommé, mais ayant horreur du brigandage, du carnage. Il aurait désiré une Révolution philosophique, conduite avec plus d'ordre et moins de violences. Il était aussi devenu membre du Comité régulateur. Je n'oublierai pas la confidence qu'il me fit un jour, et dans laquelle j'aurais pu voir tout ce qui se tramait dès lors contre le Clergé, les Nobles et le Roi. Il me parla de ce Comité dans le même sens que Gobet. J'y vais, ajouta-t-il, mais c'est avec horreur et pour m'opposer à ce que leurs projets ont d'affreux. On saura un jour tout ce qui s'y passe, tout ce que ces âmes féroces ajoutent à la Révolution : on le saura, mais c'est après ma mort ; car je n'aurai garde de le publier pendant ma vie. Je sais trop bien de quoi ils sont capables. »

Je ne suppléerai pas ici par l'imagination aux détails que supposent ces confidences sur le Comité désormais composé de tout ce qu'il y avait et parmi les Maçons et parmi les Sophistes, d'ennemis les plus atroces de l'Autel et du Trône ; mais je dirai au moins ce que j'ai su par le rapport de différents adeptes, et ce qui tient le plus à l'époque de la conspiration où nous a conduit ce volume.

Correspondance du comité des noirs.

De tous les moyens imaginés par les Régulateurs, celui qui contribua le plus à préparer le nombre prodigieux de bras dont ils avaient besoin, fut la correspondance avec les Loges maçonniques, répandues dès lors en nombre prodigieux dans toute la France. Il y en avait plus de 150 dans Paris, à proportion autant et même davantage dans les autres villes, dans les plus petits bourgs.

Les délibérations prises au Comité régulateur s'envoyaient au Comité central du Grand- Orient ; de là elles partaient pour toutes les provinces, à l'adresse du Vénérable ou Président de chaque Loge. Dès l'année même où le Comité régulateur fut établi, un très grand nombre de ces Vénérables reçurent leurs instructions accompagnées d'une lettre conçue en ce sens : « Aussitôt que vous aurez reçu le paquet ci-joint, vous en accuserez la réception. Vous y joindrez le serment d'exécuter fidèlement et ponctuellement tous les ordres qui vous arriveront sous la même forme, sans vous mettre en peine de savoir de quelle main ils partent ni comment ils vous arrivent. Si vous refusez ce serment ou si vous y manquez, vous serez regardé comme ayant violé celui que vous avez fait à votre entrée dans l'Ordre des Frères. Souvenez vous de l'Acqua Tophana (le plus efficace des poisons). Souvenez vous des poignards qui attendent les traîtres. »

Lettre du comité aux chefs des loges maçonniques.

C'est à peu près en ces termes qu'était conçue la lettre reçue par un homme jadis zélé Maçon, et par qui j'ai su que les mêmes ordres avaient été envoyés aux autres Présidents des Loges maçonniques. Depuis près de deux ans je suis en possession d'un mémoire qui me mettrait à même de nommer quelques-uns des Vénérables qui reçurent ces instructions et qui les ont fidèlement remplies. De ce nombre est plus spécialement le Sieur Lacoste, Médecin de Montignac le Comte, en Périgord, d'abord fondateur de la Loge établie dans cette Ville, ensuite député à la seconde Assemblée, et enfin votant la mort du Roi, dans la troisième; Je puis encore nommer le Sieur Gairaux, Procureur, qui n'a pas montré moins de zèle pour la Révolution.

Celui ci n'était point d'abord Vénérable de sa Loge lorsque les premières instructions arrivèrent ; le paquet lui fut remis par M. le Chevalier de la Calprade, tenant alors le maillet dans la Loge maçonnique de Sarlat, mais qui sentant à quoi ces premières lettres pouvaient l'engager, eut l'art de décliner la commission, en cédant à Gairaux sa place de Vénérable.

J'entre dans ces détails, parce que je prévois le besoin que l'histoire en aura pour dévoiler une conspiration si profondément ourdie, pour expliquer surtout ces millions de bras qui tous au même instant se sont trouvés armés pour elle dans toutes les parties de la France.

Propagation ultérieure des Francs Maçons.

Crainte que ces bras ne fussent pas encore assez nombreux, il entra aussi dans les résolutions du Comité régulateur d'admettre désormais aux petits mystères de la Franc-Maçonnerie une classe d'hommes qui depuis longtemps au moins en était exclue, celle des manouvriers et des artistes les plus grossiers, celle même des gens sans aveu, des brigands. C'était pour ces gens-là que les premiers mots d'égalité et de liberté ne devaient pas avoir besoin de l'explication des arrières loges. Il était facile aux adeptes de leur imprimer par ces mots seuls tous les mouvements révolutionnaires.

Les Francs Maçons d'un cran plus élevé dans Paris, n'aimaient point d'abord à se trouver en Loge avec de pareils Frères ; il fallut en faire venir un certain nombre des Provinces : les Faubourgs Saint- Antoine et Saint Marceau furent bientôt maçonnisés.

Déjà plusieurs années avant ce Comité régulateur, les adeptes les plus instruits écrivaient que le nombre des Francs Maçons en France était incomparablement plus grand qu'en Angleterre ; que jusqu'aux perruquiers et aux valets, toutes les conditions se remplissaient de ses sortes de Frères ; Ce ne sera donc pas exagérer, à l'époque où nous sommes, que de porter le nombre de ces Frères Maçons au moins à six cent mille ; et nous ne sommes plus au temps où l'on pouvait dire que dans ce nombre immense la multitude était étrangère à l'objet des arrières adeptes. L'impiété et les déclamations des Sophistes suppléaient aux derniers mystères. Les premiers rangs aussi voulaient leur Révolution d'égalité, de liberté.

Multitude et force des Francs Maçons.

Qu'on retranche cent mille de ces Frères, qui ne fussent pas imbus alors de ces principes, c'est tout ce que l'historien peut faire en faveur de la jeunesse restée encore fidèle à l'ancien esprit des Français. Le Club régulateur

comptait au moins dès lors sur cinq cent mille Frères, tous pleins d'ardeur pour la Révolution, répandus dans toutes les parties de la France, tous prêts à s'élever au premier signal d'insurrection, et par la violence d'une première impulsion, capables d'entraîner avec eux la plus grande partie du peuple. Les Sophistes dès lors disaient assez hautement qu'on ne triomphe pas aisément de trois millions de bras.

Ainsi s'était formée, ainsi s'organisait successivement cette force révolutionnaire par la persévérante application des conjurés. Les Sophistes avaient ouvert la voie à l'opinion ; les antres d'une secte en tout temps ennemie du Christianisme et des Souverains, s'étaient rouverts et dilatés ; les adeptes des arrières mystères s'étaient multipliés ; les antiques principes d'impiété, de rébellion s'étaient identifiés dans les nouvelles Loges avec tous ceux du moderne philosophisme. L'opinion avait dominé les cœurs; les complots, les profonds artifices, les secrètes intelligences réunissaient les bras. On n'eût jamais parlé en France de Notables, de déficit, et de Necker ou de Brienne ; Louis XIV eût été sur le Trône, au moment où le Comité régulateur et le Club central de la Maçonnerie eurent organisé leurs forces souterraines, Louis XIV n'eût pas empêché la Révolution. Il aurait eu des chefs ; l'opinion en eût donné plusieurs à la révolte, et n'eût laissé aux plus fidèles que bien peu de soldats. Au cri seul de liberté, d'égalité, il aurait vu ses légions se débander et courir se ranger sous les drapeaux des Révolutionnaires. Louis XVI n'eût pas convoqué les Etats Généraux, le Comité régulateur aurait convoqué la Convention Nationale, et cinq cent mille adeptes auraient volé aux armes pour la Convention, et le peuple séduit serait accouru aux élections.

Philippe, duc d'Orléans, chef des conjurés.

Tels étaient les progrès de la double Conspiration, aux approches des Etats Généraux. Les Sophistes souterrains des Francs Maçons et les Sophistes apparents du club d'Holbach reconnurent qu'il ne leur manquait plus qu'un chef pour le mettre en avant et se couvrir de son égide. Il le fallait Puissant, pour appuyer tous les forfaits qu'ils avaient à commettre ; il le fallait Atroce pour qu'il s'effrayât peu" du nombre de victimes que devaient entraîner tous ces forfaits. Il lui fallait, non pas le génie de Cromwell, mais tous ses vices. Les Conjurés trouvèrent Philippe d'Orléans ; l'Ange exterminateur l'avait pétri pour eux.

Philippe avait lui même sa Conspiration comme ils avaient la leur. Plus méchant qu'ambitieux, il eût voulu régner, mais, pareil au Démon qui veut au moins des ruines s'il ne peut s'exalter, Philippe avait juré de s'asseoir sur le trône ou de le renverser, dût il se trouver écrasé par sa chute. Depuis

longtemps cet être à part dans la ligne même des scélérats, n'avait à braver ni remords ni honneur.

Un front d'airain montrait son âme accoutumée à se jouer du mépris, de l'estime, de la haine des hommes et des Cieux. Une jeunesse passée dans la débauche avait blasé son cœur ; tout, jusques dans ses jeux, trahissait la bassesse de son âme. L'artifice venait y suppléer à la fortune, pour ajouter à ses trésors. A l'âge où l'on connaît à peine le désir d'amasser, le public l'accusait de n'avoir appelé à ses orgies le jeune Prince de Lamballe que pour s'assurer le plus riche héritage, en lui faisant trouver une mort prématurée dans l'excès des plaisirs ; et pas un seul trait dans sa vie qui démente l'atrocité de cette perfidie. Les années ne firent que l'en montrer capable. Tout à la fois lâche et vindicatif, ambitieux et rampant, prodigue et usurier ; fier de son nom et de son rang parmi les Princes, et prêt à s'abaisser au niveau de la plus vile populace ; colère et impétueux devant ses confidents, froid et dissimulé devant ceux qu'il voulait perdre : hébété pour le bien, s'il n'y voyait un moyen pour le mal ; jamais ne méditant de plus noirs, de plus cruels projets que lorsqu'il s'avisa de jouer l'homme bienfaisant ; peu fait lui-même pour les crimes hardis, assez méchant et assez riche pour les vouloir et pour les payer tous ; affectant la sensibilité, et prêt à tout sacrifier, à voir verser des flots de sang, prêt à périr lui même pourvu qu'il fût vengé, son cœur était le gouffre de tous les vices, de toutes les passions. Il ne lui manquait plus que l'occasion, pour en faire éclore tous les forfaits. Ce monstre était le chef que l'enfer préparait aux Conjurés.

Dans les troubles qui divisaient la Cour et les Parlements, Philippe s'était déjà ligué avec quelques Magistrats, plus dignes de s'asseoir avec les Conjurés du Club régulateur que de siéger sur le premier Tribunal du Royaume. Ils se servaient de lui, bien moins pour l'opposer à Brienne que pour outrager la Majesté Royale, jusques dans le sanctuaire des lois. Pour la première fois, Louis XVI avait pu se résoudre à lui donner des preuves de son ressentiment. Il l'avait exilé dans son Château de Villers-cotterêts ; ce fut là l'étincelle qui alluma dans le coeur de Philippe d'Orléans tous les feux de la vengeance. Il haïssait déjà Louis XVI, parce qu'il était Roi : il haïssait Marie-Antoinette, parce qu'elle était Reine, il jura de les perdre ; il le jura dans les transports de la rage et de la frénésie. Le calme ne revint dans son cœur, que pour méditer les moyens de remplir son serment. D'abord il commença par s'entourer de tout ce que la France avait de profonds scélérats. Il appela auprès de lui ce Laclos, dont le génie semblait celui que l'enfer a chargé de tracer aux forfaits leur route tortueuse et souterraine.

Mirabeau et Sieyès accoururent, et il leur fut aisé de lui faire sentir les ressources que lui offraient ces Loges maçonniques dont il était déjà le chef

honoraire. Les Démons sont bientôt tous amis-, quand il s'agit de nuire. La partie se lia dans le peu de jours que Philippe resta dans son exil. Dès- lors il n'était plus réduit dans les mystères, à ce qu'il plaisait aux adeptes d'en manifester aux hommes de son rang. Au moins est-il certain que vers ce temps-là le Comité des Frères l'avait connu assez atroce pour l'admettre aux dernières épreuves. Celle qui lui offrit dans l'antre des Kadosch un Roi à poignarder, fut pour lui un essai voluptueux. Philippe, en prononçant ces paroles « haine au Culte, haine aux Rois », conçut tout ce que ce serment devait mettre d'obstacle à ses vues ultérieures sur le Trône de Louis XVI, mais il voulait surtout être vengé ; il avait dit : je le serai, dussé-je y dépenser ma fortune, y perdre la vie même. La vengeance l'emporta sur l'ambition. Il consentit à n'être qu'un parjure, si la conspiration le plaçait sur le Trône. Il se félicita d'avoir trouvé des hommes qui juraient de les renverser tous, pourvu qu'ils commençassent par celui de son Roi.

En prononçant ce voeu, une carrière immense de forfaits s'était ouverte devant lui ; pas un seul ne l'effraya. Il lui tardait de la parcourir toute entière. Un aveu de Brissot nous apprend que Philippe s'y fût lancé dès ce moment, mais qu'il crut voir la Cour encore trop forte, et ne partit alors pour l'Angleterre que pour laisser à la Révolution le temps de se mûrir. (J'ai trouvé cet aveu dans les mémoires de M. le Marquis de Beaupoil, qui l'avait entendu de la bouche de Brissot même.)

Le temps marqué d'ailleurs par les Régulateurs n'était pas arrivé. Ils attendaient la convocation des Etats- Généraux. Leurs insinuations, et tous leurs Clubs, et toute la tourbe de leurs Ecrivains en avaient rendu le vœu presque général. Le Parlement de Paris les demandait. La France y croyait voir le grand moyen de sa régénération. Je n'ai pas encore dit tous les complots, toutes les sectes qui ne les appelaient que pour en faire le tombeau de sa Monarchie et de toutes ses lois.

Dans ses complots divers, les Sophistes de l'Encyclopédie ouvrant toutes les voies à la liberté et à l'égalité des droits contre l'Autel, s'étaient précipités d'eux-mêmes dans la haine du Trône. Les Loges ténébreuses delà Maçonnerie, les antiques mystères de l'esclave Curbique n'avaient servi d'asile aux enfants de Voltaire et de Diderot, que pour y fomenter plus secrètement toute cette haine et du Christ et des Rois. Les Sophistes de l'impiété et les Sophistes de la Rébellion étaient venu mêler, confondre leurs complots dans ces mêmes Loges, ou plutôt dans ces antres déjà prêts à vomir leurs Légions d'adeptes, de brigands, d'enthousiastes armés pour établir leur égalité, leur liberté, par la ruine des 'Autels et du Trône. L'affreuse Propagande avait et ses trésors et ses Apôtres ; le Comité Central, le Comité Régulateur avaient leurs secrètes intelligences, leur conseil et leur

chef ; toutes les forces de la rébellion et de l'impiété étaient organisées. Ce n'était pas encore là le seul fléau qui dût éclater sur la France, qui appelât sur elle tous les désastres de la Révolution.

Sous le nom d'Illuminés, était venue se joindre aux Encyclopédistes et aux Maçons une horde de Conjurés-, plus ténébreuse encore, plus habile dans l'art de tramer les complots, plus vaste en ses projets dévastateurs ; creusant plus sourdement et plus profondément les mines des volcans ; ne jurant plus la haine ou des Autels chrétiens ou des Trônes des Rois, jurant tout à la fois la haine de tout Dieu, de toute loi, de tout gouvernement, de toute société, de tout pacte social, et pour ne laisser plus ni base ni prétexte au pacte social, proscrivant et le mien et le tien, ne connaissant d'égalité, de liberté, que sur la ruine entière, absolue, générale, universelle de toute propriété.

Qu'il ait pu exister une pareille secte, qu'elle ait pu devenir puissante, redoutable ; qu'elle existe de nos jours, et qu'à elle soit dû le pire des fléaux révolutionnaires, c'est sans doute ce qui, pour mériter la foi de nos lecteurs, exigera toutes les preuves de l'évidence même. Elles seront l'objet du troisième volume de ces Mémoires.

Après avoir ainsi dévoilé successivement la conspiration des Sophistes de l'impiété, celle des Sophistes de la rébellion, et celle des Sophistes de l'anarchie ; il nous sera facile d'appliquer à la Révolution Française les désastres qu'elle doit à chacune de ces conspirations, et de montrer enfin comment les Jacobins de toutes les classes ne sont que le monstrueux résultat de la triple conspiration et de la triple secte.


ADAM WEISHAUPT.
G. V. Mansinger pinx.
C. W. Bock sc.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

Sur les illuminés, et les Ouvrages qui serviront de preuves à ces Mémoires.

La Conspiration qui me reste à dévoiler dans ces Mémoires, est celle des Illuminés de l'Athéisme, celle que j'annonçais dans le Prospectus de cet Ouvrage: sous le titre de Conspiration des Sophistes de L'impiété et de l'Anarchie, contre toute Religion et contre tout Gouvernement, sans exception même des Républiques ; contre toute Société civile et toute propriété quelconque.

Le nom d'illuminé qu'a choisi cette Secte, la plus désastreuse dans ses principes, la plus vaste dans ses projets, la plus astucieuse et la plus scélérate dans ses moyens; ce nom d'Illuminé est antique dans les annales des Sophistes désorganisateurs. Il fut d'abord celui qu'affectèrent Manès et ses adeptes. Les premiers Rose Croix qui parurent en Allemagne se disaient aussi Illuminés. De nos jours les Martinistes et divers autres Sectes ont de même leurs prétentions à L'illuminisme. Pour la fidélité de l'histoire, distinguant leurs complots et leurs dogmes, je les réduis à deux espèces. Il est aujourd'hui des Illuminés de l'Athéisme et des Illuminés de la Théosophie. Ceux ci sont plus spécialement les Martinistes, dont j'ai fait connaître le système dans le second volume, et les Swédenborgistes, dont je ne dirai en temps et lieu que ce qu'il m'a été possible de savoir de leur Secte. Les Illuminés dont je vais dévoiler la Conspiration sont ceux de l'Athéisme.

La quantité de lettres, de mémoires, de livres que j'ai reçus sur eux, depuis la publication de mon Prospectus, m'a fourni tant d'objets à dévoiler, que je ne saurais les développer dans un seul volume. La Secte m'a paru si étrangement combiner ses funestes projets, et les lois qu'elle a su se donner pour arriver à l'exécution, que j'ai cru devoir commencer par bien faire connaître tout son Code; c'est à dire, toute la marche de ses grades, de ses mystères et de son gouvernement.

Cet objet seul exigeant un volume, je me suis vu réduit à en faire un quatrième, pour lequel je réserve la partie historique de L'illuminisme, et l'application de la triple conspiration aux faits de la Révolution. Je me suis livré à ces détails sur la partie législative de la Secte, avec d'autant plus de soin, qu'il n'existait pas encore un seul ouvrage où l'on trouvât l'ensemble de son Code. On en laissait les lois éparses, dans les divers monuments arrachés à la Secte. Je les ai réunis; on en concevra mieux quel en est et quel devait en être le résultat.

C'est ici sur tout que je dois au public un compte spécial des ouvrages dont je tire mes preuves. Pour satisfaire à cette obligation, je vais donner la liste des principaux, avec une notice suffisante pour qu'on juge de leur authenticité:

1.° La première de ces productions est le Recueil intitulé : Partie des Ecrits originaux de la Secte illuminée, découverts à Landshut, lors des recherches faites chez le ci devant Conseiller de la Régence, sieur Zwach, les 11 et 12 Octobre 1786, et imprimée par ordre de son Altesse Electorale. Munich, chez Ant. Francois, imprimeur de la Cour.

2.° Le second est un supplément à ces Ecrits originaux, contenant surtout ceux qui ont été trouvés lors de la visite faite encore au château de Sandersdorf, fameux repaire d'Illuminés, par ordre de son Altesse Electorale. Munich, 1787.

Dans ces deux volumes se trouve réuni tout ce qui peut porter à l'évidence la conspiration la plus caractérisée. On y voit les principes, l'objet, les moyens de la Secte, les parties essentielles de son Code, la correspondance assidue des adeptes, et de leur chef surtout, le compte qu'ils se rendent de leurs progrès et de leur espoir. Les éditeurs ont soin d'annoncer la main qui a tracé le principales pièces ou lettres originales. En tête du premier volume et sur le frontispice du second, se trouve un avertissement bien remarquable, donné par ordre de l'Electeur, et conçu en ces termes : Ceux qui „ auraient quelques doutes sur l'authenticité de ce Recueil, n'ont qu'à s'annoncer aux archives secrètes de Munich, où l'on a ordre de leur montrer les pièces originales.

Je prie mes Lecteurs de ne pas oublier cet avertissement, toutes les fois que je citerai ces Ecrits originaux.

3.° Le véritable Illuminé, ou le vrai, le parfait Rituel des Illuminés, contenant la préparation, le noviciat, le grade Minerval, ceux du petit Illuminé et de L'illuminé majeur; sans addition et sans omission.

Sur l'authenticité de cet ouvrage il suffit de citer le texte suivant du Baron Knigge, surnommé Philon, le plus fameux des Illuminés après l'auteur de la Secte; et celui là même qui s'était chargé de rédiger et qui en effet rédigea presque tout le Code de la Secte, comme il nous l'apprend lui même. Tous ces grades, dit il, tels que je les ai décrits, ont paru cette année imprimés à Edesse (Frankfort sur le Meyn) sous le titre de Véritable Illuminé. Je ne sais quel est l'Editeur, mais ils sont absolument tels qu'ils sont sortis de ma

plume, c'est à dire tels que je les ai rédigés. Voilà donc bien encore un monument authentique sur la Secte, et reconnu par son rédacteur même.

4.° Je joins à cette Ouvrage celui que le même Philon publie sous ce titre : Dernier éclaircissement, ou bien dernier mot de Philon, et réponses à diverses questions sur mes liaisons avec les Illuminés. Ce Philon Knigge nous donne ici, et son histoire, et celle de son Illuminisme, de ses conventions avec les chefs de la Secte, de ses travaux pour elle. C'est un compte rendu, dégoûtant de vanité. On y voit un de ces soi disant Philosophes qui traitent les objets religieux avec tout le mépris qu'ils méritent eux mêmes. N'importe; c'est un homme qui cherche à justifier tout ce qu'il a fait pour la Secte; on peut donc au moins partir de ses aveux.

5.° Derniers travaux de Spartacus et de Philon. Après les Ecrits originaux, cet ouvrage est le plus important qui ait paru sur L'illuminisme. Il en contient les deux grades les plus remarquables, par les mystères que la Secte y développe, et par les lois qu'elle y donne aux adeptes. Pas le moindre doute encore sur son authenticité. Ces grades et ces lois paraissent avec un certificat de Philon, sur leur conformité à l'original, muni du sceau de l'Ordre. Nous n'avions pas besoin de ce certificat. Quand on sait lire, on voit aisément que ces grades et ces lois ne sont qu'une rédaction, et très souvent, et surtout dans les endroits les plus essentiels, qu'une copie des discours, préceptes et principes contenus dans les Ecrits originaux. L'éditeur est un homme qui a passé par tous les grades de L'illuminisme. Plus adroit que Philon, il lui arrache son secret et tous ceux de la Secte. Pour dévoiler L'illuminisme, il se fait illuminer; et il y réussit si bien, qu'on ne trouvera pas un Illuminé plus instruit que lui.

6.° Le même Editeur a fait une Histoire critique des grades de L'illuminisme, ouvrage encore précieux, où tout est prouvé et démontré par les lettres mêmes des grands adeptes.

7.° L'illuminé dirigeant, ou bien le Chevalier Ecossais. C'est le pendant des derniers travaux de Spartacus et Philon. C'est le plus important des grades intermédiaires de L'illuminisme. L'éditeur n'a point ici pour lui le cachet de l'Ordre; mais le Lecteur peut comparer ce grade avec tout ce qui en est dit dans les Ecrits originaux, même avec la critique qu'en fait le Chef, fort peut content ici de son Rédacteur. Ces rapprochements valent bien le cachet de l'Ordre pour les connaisseurs.

8.° Dépositions remarquables sur les Illuminés. Il existe trois de ces dépositions juridiques et confirmées par serment. Elles sont signées, 1.° par M. Cosandey, Chanoine et Professeur à Munich ; 2.° par M. Renner, Prêtre

et Professeur à la même Académie; 3.° par M. Utzschneider, Conseiller de la Chambre Electorale; 4.° par M. George Grumberg, Membre de l'Académie des Sciences et Professeur de Mathématiques. Comme tout est juridique dans ces dépositions, je n'ai pas besoin d'insister sur la force des preuves qu'elles fournissent. Ce sont quatre élèves, qui n'attendent pas d'arriver aux grands mystères de la Secte pour la juger et la quitter. Ils sont sommés de déclarer ce qu'ils ont vu et entendu; ils répondent avec modération et vérité. Je ne ferai connaître leur déposition que dans la partie historique.

9.° Aux livres que je peux citer encore comme des témoignages sans réplique, il faut bien ajouter les Apologies même des Illuminés. Ces Messieurs ne se font pas plus coupables qui ne le sont. Je profiterai au moins de leurs aveux.

1o.° La liste s'allongerait trop, si j'y joignais tous les livres écrits contre la Secte; mais je dois distinguer au moins ici ceux de M. Hoffmann, Professeur à l'Université de Vienne. J'ai vu peu de choses du Docteur Zimmermann. On m'écrit qu'il avait fourni bien des articles à un Journal de Vienne, spécialement dirigé contre la Secte. Je vois souvent mentionner M. Stark, comme ayant soutenu bien des combats; je n'ai sous son nom qu'une apologie, adressée au public, en réponse à des calomnies que les Illuminés n'en continuent pas moins à répéter, malgré la réfutation triomphante qu'il leur oppose. Parmi les anonymes, un excellent ouvrage à citer, est le Dernier sort des Francs Maçons, discours prononcé à la clôture d'une Loge Maçonnique. L'auteur de ce discours expose parfaitement les raisons qu'a la Loge pour renoncer à ses travaux, depuis que les illuminés se sont intrus dans la Maçonnerie. Je Crois qu'il eût moins attendu s'il eût su que depuis longtemps les Loges Maçonniques elles mêmes n'étaient pas, au moins partout, aussi honnête que la sienne.

J'ai vu encore des fragments de Biographie sur le Sieur Bode, fameux Illuminé; fragments très utiles pour la partie historique. J'ai lu enfin sur le même objet bien d'autres ouvrages, qu'il suffira de citer quand l'occasion s'en présentera. En voilà bien assez pour voir que je n'écris pas sur les Illuminés sans connaissance de cause. Je voudrais par reconnaissance pouvoir nommer ceux dont la correspondance m'a fourni bien des nouveaux secours, des lettres, des mémoires que je ne saurais trop apprécier; mais cette reconnaissance leur deviendrait fatale. Ces hommes éclairés et vertueux se contentent pour leur récompense de l'utilité publique qu'ils croient voir attachée à mon ouvrage. Ce ne sera pas leur faute, s'il n'a pas le degré de bonté qu'ils souhaitent y trouver.

Je me vois malgré moi réduit à répondre à des objections qui m'ont déjà été faites par mon traducteur, et que m'occasionnerait infailliblement encore de la part de mes Lecteurs l'ouvrage que vient de publier en Anglais M. Robison, sous le titre de Preuves d'une Conspiration formée par les Francs maçons, les Illuminés et les Sociétés littéraires, contre toutes les Religions, tousses Gouvernements de l'Europe; Proof of a Conspiracy, etc. Cet Ouvrage a paru au moment o'u j'allais livrer à L'impression cette troisième partie de mes Mémoires. M. Robison, qui ne connaissait pas d'abord mes deux premiers volumes, a bien voulu en faire mention dans son Appendice. Je suis assurément flatté de son suffrage ; je ne saurais lui refuser le mien sur le zèle qu'il montre à dévoiler les ennemis du bien public. Je reconnais avec plaisir qu'il doit avoir eu de très bons mémoires. Sans nous connaître, nous avons travaillé sur le même objet et pour la même cause; mais le Public va voir mes citations et celles de M. Robison, et le Public y trouvera des différences remarquables. Je crains qu'on ne nous mette en opposition; je le crains, non pas pour moi, mais pour la vérité que ces oppositions pourraient décréditer. Les différences que l'on pourra observer entre nous viennent surtout de celle que nous avons mise dans notre marche. M. Robison a pris une méthode facile, mais malheureusement sujette à caution. Il ramasse ce qu'il a retenu de divers paragraphes ; et le jette de mémoire dans un même moule ; il prend quelquefois cependant les expressions de l'Auteur Allemand, et les applique quand il croit nécessaire. Il a d'ailleurs beaucoup vu, beaucoup entendu, et tout cela se mêle dans ses citations guillemetées. L'attention qu'il a eue d'en prévenir dans sa Préface ne suffira pas pour empêcher certains Lecteurs de nous mettre en opposition. Il lui arrive même, sur certains personnages, de rapporter comme vraies des choses que la correspondance des Illuminés nous démontre avoir été imaginées par eux, contre leurs adversaires, et sur lesquelles j'aurai à parler différemment dans la partie historique. Je me garderai bien entre autres choses, dans cette partie, de faire sortir L'illuminisme de la Franc Maçonnerie; il est démontré par les lettres mêmes de L'instituteur, qu'il ne se fit Franc maçon qu'après avoir institué son Illuminisme, et en l'année 1777; et que deux ans plus tard il n'en connaissait pas encore les Mystères.

Je sais bien que cela n'empêche pas L'illuminisme d'être désastreux; mais je ne pourrai parler là dessus ni sur quelques autres articles comme M. Robison. Voilà L'inconvénient; voici ma réponse :

D'abord on nous verra toujours d'accord, M. Robison et moi, sur l'essence des faits et de la conspiration des Loges illuminées, sur l'essence de leurs maximes, de leurs grades, et cela doit suffire au Public.

En second lieu, M. Robison a vu en général la Secte détestable et souverainement dangereuse; il la peint en voyageur qui a vu le Monstre horrible, informe, affreux, énorme; mais il n'a pas eu soin de détailler ses formes, ses mœurs, ses habitudes. Serait il bien prudent de rejeter son récit en général, sous prétexta qu'il se môle des circonstances non constatées, et un certain désordre dans sa narration?

En un mot, à part une ou deux lettres que l'on peut dire traduites, les citations que M. Robison donne en forme de lettres ne sont pas dos citations; on perdrait son temps à les chercher dans les Ecrits des Illuminés. Ce sont des extraits pris de côté et d'autre, même dans les discours sur les mystères, qui n'ont nullement la forme de lettres. M. Robison leur donne sa tournure, son style; et surtout il commente; il fait parler les Illuminés plus clairement qu'ils ne le voudraient. Même quand il traduit, il ajoute par fois, et cela m'a déjà valu bien des questions. Sur la fameuse lettre qu'il traduit, page. 165 et 166, on m'a demandé ce que c'était, dans le texte Allemand, que cet even d, auquel il ajoute la parenthèse. Ce qui en Français se rendrait par même à m Cela veut il dire à la mort ? J'ai été forcé de répondre que l'even d était une addition, aussi bien que la parenthèse ; mais que l'on voyait bien que ni l'une ni l'autre n'étaient opposées au sens de la lettre. J'aurais voulu supposer une différence d'édition; mais, pour justifier ainsi toutes les citations de M. Robison, il faudrait Supposer un nouveau livre et de nouvelles lettres. Et toute l'Allemagne aurait réclamé contre de pareils changements. La Cour de Bavière d'abord, parce que les originaux ne peuvent pas être conformes à des éditions si différentes; les Illuminés ensuite, parce que M. Robison les fait parler bien plus clairement que leurs lettres, déjà assez claires en elles mêmes ; et enfin les Auteurs qui écrivent contre L'illuminisme, et qui tous citent exactement et conformément à l'édition de Munich. On peut changer les pages dans une nouvelle édition, mais certainement on ne change pas les épîtres ou les discours dont on sait que chacun peut demander à voir les originaux. Je m'en tiens donc à mon explication sur le procédé de M. Robison.

Quant à moi, dont le nom n'a point l'autorité de M. Robison, je prends mes précautions, parce que je sais le besoin que j'en ai. Ce que je cite, je l'ai devant moi, je le traduis ; et quand je traduis, ce qui arrive, souvent des choses étonnantes, des choses que l'on croirait à peine avoir pu être dites, je cite le texte même, invitant chacun à l'expliquer, ou bien à se le faire expliquer et à vérifier. Je rapproche de même les divers témoignages, toujours le livre en main. Je ne mentionne pas une seule loi dans le Code de l'Ordre, sans les preuves de la loi ou de la pratique. Ainsi on ne peut plus m'opposer un Auteur qui ne rend pas les détails comme moi, mais qui s'accorde dans la substance. On peut, on doit lui rendre, et je lui rends très

volontiers justice pour l'essence des choses, sans me trouver d'accord avec lui sur certains faits, certains détails, qui n'en laissent pas la Secte moins monstrueuse, et ses conspirations moins démontrées.

CHAPITRE PREMIER.

Spartacus Weishaupt, Fondateur de L'illuminisme.

Spartacus Weishaupt

Il est des Hommes si malheureusement nés, qu'on serait tenté de les prendre pour une émanation de cette Intelligence funeste, à qui un Dieu vengeur n'a laissé de génie que pour le mal. Frappés d'une espèce d'imbécillité dans les conseils de la sagesse, ils ont partout ailleurs tout ce qu'il faut pour nuire, toute cette abondance, toute cette plénitude de conception, d'artifices, de ruses, de ressources qu'il faut pour dominer à l'école du mensonge, de la dépravation et de la scélératesse. A côté des Sophistes ils les surpasseront dans l'art de prêter à l'erreur le langage de L'illusion ; aux passions, aux vices, le masque des vertus ; et à L'impiété le manteau de la Philosophie. Dans l'antre des complots, ils excellent à méditer les attentats, à préparer les révolutions, à combiner la ruine des Autels et des Empires. Ils ne sont nuls que là où commence la science du vrai et de l'honnête. Quand le Ciel irrité par les hommes permet qu'il vienne au monde un de ces êtres, il n'a qu'à lui livrer la terre, ce fléau seul le vengera.

C'est avec tous ces traits, c'est sous ces auspices que, vers Tannée 1748, naquit en Bavière un impie appelé Jean Weishaupt, plus connu dans les annales de sa secte sous le nom de Spartacus. A l'opprobre de son sérénissime Protecteur, cet impie, d'abord Professeur en droit à l'Université d'Ingolstadt, aujourd'hui proscrit de sa patrie, comme traître à son Souverain et traître à l'Univers, jouit paisiblement de son asile, nourri de pensions sur le trésor public décoré du titre de Conseiller honoraire à la Cour d'Ernest Louis, Duc ce Saxe Gotha.

Phénomène odieux dans la nature, athée sans remords, hypocrite profond, sans aucun de ces talents supérieurs qui donnent à la vérité des défenseurs célèbres, mais avec tous ces vices et toute cette ardeur, qui donnent à L'impiété, à l'anarchie de grands conspirateurs ; ennemi du grand jour, mais semblable au hibou sinistre que le soleil hébète, et qui plane dans l'ombre de la nuit ? Ce désastreux Sophiste ne sera connu dans l'histoire que comme le démon, par le mal qu'il a fait, et par celui qu'il projetait de faire. Son

enfance est obscure, sa jeunesse ignorée; dans sa vie domestique, un seul trait échappe aux ténèbres dont il s'environne ; et ce trait est celui de la dépravation, de la scélératesse consommée. Incestueux Sophiste, c'est la veuve de son frère qu'il a séduite ; père atroce, c'est pour L'infanticide qu'il sollicite le fer et le poison. Exécrable hypocrite, il presse, il conjure et l'art et l'amitié d'étouffer L'innocente victime, l'enfant dont la naissance trahirait les mœurs du père.

Le scandale qu'il redoute n'est pas celui du crime ; c'est, il le dit lui même, et il l'écrit, c'est celui qui rendant sa dépravation publique, le priverait de son autorité sur des élèves qu'il conduit aux forfaits sous le masque de la vertu. Sophiste monstrueux, il s'en prend aux Démons de n'avoir pas caché sa honte par des abominations que le Dieu de la nature a frappées de sa foudre sur le fils de Juda. Il se plaint, et trahit à tel point ce même Dieu qu'il le livre à L'immondice de ses détestables habitudes. Effronté et impudent parjure, il invoque tout ce qu'il y a de saint, protestant que jamais ni lui ni ses amis n'avaient eu connaissance de ces poisons, de ces moyens secrets de couvrir L'infamie ; que bien moins encore, ou lui ou ses amis les ont ils conseillés, recherchés ou employés ; il provoque et il force les Magistrats publics à justifier l'accusation ; ils produisent les lettres du parjure ; et on le voit solliciter un premier, un second, et un troisième confidents de chercher et de faire chercher, de lui communiquer tous ces moyens affreux ; on le voit rappeler des promesses de trois ans sur ces mêmes moyens ; on le voit se plaindre du peu de succès de ses tentatives, accuser la timidité de ses agents ou leur peu d'expérience, presser et conjurer de renouveler les essais, avertir qu'il en est temps encore, mais que ce temps est devenu pressant. Que de crimes, que de forfaits, que de monstruosités dans un seul trait ! Quel étrange mortel que celui qui a pu s'en rendre coupable ! Le Dieu qui humilie les Sophistes, n'avait pas besoin d'en manifester davantage, pour montrer le prodige de la scélératesse, dans un homme que l'on verra sans cesse avoir dans la bouche le nom de la vertu, et sous ce nom sacré, enrôler les légions qui fournissent, qui mettent en activité tous les bourreaux de Robespierre.

L'importance de l'accusation m'impose le devoir de produire les preuves. Qu'on lise donc d'abord cette lettre de Weishaupt à son adepte Hertel, la troisième dans le second volume des Ecrits originaux des Illuminés de Bavière. A présent, dit Weishaupt à cet adepte, que je vous dise dans la plus intime confidence, la situation de mon cœur. J'en perds le repos, j'en deviens inhabile à tout, prêt à désespérer. Me voilà en danger de perdre mon honneur, et cette réputation qui me donnait tant d'autorité sur notre monde. Ma belle sœur est enceinte. Je l'ai envoyée à Munich pour obtenir dispense, et l'épouser ; mais si la dispense n'arrive pas, que ferai je ? Comment rétablirai je l'honneur d'une personne dont j'ai fait tout le crime ?

Nous avons déjà tenté bien des choses pour arracher l'enfant, elle était elle même résolue à tout ; mais Euriphon est trop timide, et je ne vois guère d'autre expédient. Si j'étais sûr du silence de Celse, celui là pourrait bien m'aider ; il me l'avait déjà promis il y a trois ans. Parlez lui en, si vous le jugez à propos ; voyez ce qu'il y aurait à faire. Je n'aimerais point que Caton en sût rien, de peur qu'il ne le dit à tous ses amis. Je ne sais quel Démon. Ici l'honnêteté ne nous permet pas de traduire les expressions qui montrent dans Weishaupt la plus détestable habitude. Il continue sa confidence, en disant : Jusqu' à ce moment personne n'en sait rien, si ce n'est Euriphon ; il serait encore temps d'essayer, car elle n'est que dans son quatrième mois. Malgré sa répugnance à faire à Caton les mêmes confidences, Weishaupt se voit réduit à lui en écrire, et après l'expression qui dénote encore L'infâme habitude, voici les termes exprès de ce monstrueux hypocrite : Ce qui me fâche le plus dans tout ceci, c'est que je perds en grande partie mon autorité sur nos gens c'est de leur avoir montré un côté faible, à l'abri duquel ils ne manqueront pas de se mettre, quand je leur prêcherai morale, et les exhorterai à la vertu et à l'honnêteté.

Qu'on entende à présent ce même Weishaupt, disant effrontément dans son apologie : Je pense et dois reconnaître devant Dieu, et je veux que cet écrit soit regardé comme la plus solennelle assurance, que de la vie je n'ai entendu parler, ni de ces moyens secrets (de procurer l'avortement) ni de ces poisons ; que je n'ai rien vu, que bien moins encore ai je connaissance d'une seule occasion, dans laquelle quelqu'un de mes amis ait seulement pensé à les conseiller, à les donner ou bien à en faire le moindre usage. Soit dit en témoignage et affirmation de la vérité. C'est ainsi qu'il appelle au secours de la plus atroce hypocrisie, le plus impudent des parjures.

Mais c'est plus spécialement comme conspirateur qu'il importe de connaître Weishaupt. Pour savoir ce qu'il fut à l'école de la rébellion, de L'impiété, de l'anarchie, descendons dans l'abyme des conjurés. Là encore, il semble n'avoir jamais connu les gradations du crime à la scélératesse. Là encore, dès L'instant que l'œil de la justice le découvre, il paraît à la tête d'une conspiration, auprès de laquelle toutes celles des clubs de d'Alembert et de Voltaire, toutes celles des antres d'Orléans ne sont que les jeux de l'enfance, et du sophiste, et du brigand, novice encore dans l'art des révolutions.
On ne sait, et il est difficile de constater si Weishaupt eut un maître, ou s'il fut le père des dogmes monstrueux sur lesquels il fonda son école. Il existe seulement une tradition que je rapporterai, d'après quelques uns de ses adeptes mêmes.

Tradition sur son maître

Suivant cette tradition, vers l'année 1771, un marchand Jutlandois nommé Kolmer, après avoir séjourne quelque temps en Egypte, se mit à parcourir l'Europe, en faisant des adeptes, auxquels il prétendait communiquer les antiques mystères de Memphis. Des relations plus spéciales m'ont appris qu'il s'arrêta à Malte, où pour tous mystères il ne fit que semer dans la populace les principes désorganisateurs des anciens Illuminés, de l'esclave Curbique. Ces principes déjà se répandaient, et toute l'île était menacée d'un bouleversement révolutionnaire, quand la sagesse des Chevaliers réduisit le nouvel Illuminé à chercher son salut dans la fuite. On lui donne pour disciple, le fameux Comte ou charlatan Cagliostro, et quelques uns de ces adeptes distingués par leur Illuminisme, dans le comté d'Avignon et à Lyon. On dit que dans ses courses vagabondes il rencontra Weishaupt, et lui fit part de ses mystères. S'il suffisait pour ces confidences d'être impie et réservé sur le secret, jamais homme n'y avait eu plus de titres. Plus habile et bien plus scélérat que Cagliostro, Weishaupt sut aussi tirer de ces confidences un bien autre parti pour son école.

Choix qu'il fait des systèmes

Quoi qu'il en soit de ce premier maître, le fait des Sophiste Bavarois ne semble pas en avoir eu besoin. Dans un siècle de toutes les erreurs, il fit naturelle ment ce qu'on de voit attendre de ces hommes, que dans le choix des opinions ou politiques ou religieuses, un malheureux instinct décide toujours pour la plus détestable. Très certainement il eut des notions au moins informes sur les anciens illuminés, puisqu'il en adopte le nom, puisqu'il renouvelle toute la partie la plus désorganisatrice de leur système. Ces notions s'accrurent sans doute par une étude de prédilection pour les mystères désorganisateurs du Manichéisme, puisqu'on le voit recommander à ses adeptes l'étude de ces mêmes mystères, comme ayant une étroite connexion avec son école, et comme leur donnant un avant goût de ceux qu'il se dispose à leur révéler.

Mais athée de cœur, et détestant toute théosophie, il se joua du double Dieu de cet ancien illuminisme ; et ne prit de Manès, de l'esclave révolté contre tous les gouvernements, que l'universalité de l'anarchie. Il connut les Sophistes du jour ; et malgré toute leur démocratie. Tous ces prétendus philosophes lui parurent encore trop réservés sur les conséquences de leur égalité et de leur liberté. Il ne prit d'eux que leur haine pour Dieu, que le pur athéisme. Les uns la conduisaient à la nullité de toute loi politique et civile ; les autres à la nullité de toute loi religieuse : de ces deux systèmes il forma un monstrueux ensemble, dont le résultat fut le vœu le plus ardent, le plus absolu, le plus frénétique pour l'abolition générale et sans exception, de toute religion, de tout gouvernement, de toute propriété. Il crut voir dans le

lointain au moins, la possibilité d'inspirer à tout le genre humain le même vœu ; il se flatta de le voir s'accomplir.

Avec les ressources d'un Sophiste vulgaire, cet espoir pouvait n'être que celui du délire : avec une tête comme celle de Weishaupt, toute organisée pour les grands forfaits, il se trouva celui de la scélératesse. Le Sophiste Bavarois sentait toute sa force ; il ne vit point de crimes impossibles ; il ne pensa plus qu'à les combiner tous pour faire prévaloir ses systèmes. Le besoin de vivre et la médiocrité de sa fortune, l'avaient porté à consacrer les dernières années de son éducation à l'étude des lois : soit qu'il dissimulât dès lors les projets que nourrissait son cœur, soit qu'il n'eût pas encore conçu tous ses systèmes, il n'avait pas encore vingt huit ans qu'il vint à bout de se faire nommer Professeur en droit à l'université d'ingolstadt. Dans ses lettre à Zwach, il dit en 1778, 10 Mars, n'avoir encore que 3o ans ; et dans cette même lettre il lui fait confidence de ses projets ultérieurs pour L'illuminisme qu'il avait déjà fondé deux ans plutôt.

Origine et premières idées de la secte

Il fallait se connaître capable d'une bien profonde dissimulation ; il fallait des ressources bien étranges pour fonder sur la fonction même d'interprète public des lois, le moyen de les anéantir toutes et dans tout l'univers. Ce fut cependant au Collège d'Ingolstadt, ce fut en affectant de remplir avec zèle ces mêmes fonctions, que Weishaupt se crut admirablement placé pour tramer et conduire, d'une main invisible, la révolution qu'il méditait. Il pesa L'influence que sa qualité de maître lui donnait sur ses élèves ; il se sentit la force de suppléer par des leçons secrètes à celles qu'il devait leur donner publiquement.

C'était peu de gagner à l'anarchie et à L'impiété les disciples qu'il avait sous la main ; Weishaupt, d'un pôle à l'autre, voyait le genre humain soumis aux dogmes religieux et à l'autorité des lois : son zèle émulateur pesa ce qu'avait fait la sagesse des Saints pour étendre ou maintenir partout l'empire de la foi. Il existait encore des débris de cette Société, que L'imprudente politique des Rois avait réduit le souverain Pontife à sacrifier aux machinations d'un philosophisme tout ennemi des Rois et des Pontifes, Weishaupt sut apprécier ce que devaient les lois à des hommes remplissant naguère dans toute l'étendue des régions catholiques, dans les villes et les campagnes, les fonctions d'instituteurs de la jeunesse, d'orateurs, de directeurs chrétiens, et plusieurs même celles d'apôtres chez les nations idolâtres, chez les peuples barbares. Il sentit ce que doivent les Empires à tous ces corps religieux, qui, en prêchant aux peuples ce qu'ils doivent à Dieu, les lient par cela seul à leurs devoirs envers le Prince et la société. Tout en détestant les services des

enfants de Benoît, de François, d’Ignace, il admirait les institutions de ces saints Fondateurs ; il admirait surtout ces lois, ce régime des Jésuites, qui, sous un même chef, faisaient tendre partout au même but, tant d’hommes dispersés dans l’univers ; il sentit qu’on pourrait imiter leurs moyens, en se proposant des vues diamétralement opposées.

Il se dit à lui même : Ce qu’ont fait tous ces hommes pour les Autels et les Empires, pourquoi ne le ferais je pas contre les Autels et les Empires ?

Par l’attrait des mystères et par des légions d’adeptes sous mes lois, pourquoi ne détruirais je pas dans les ténèbres ce qu’ils édifient en plein jour ? Ce qu’a fait le Christ même pour Dieu et pour César, pourquoi ne le ferais je pas contre Dieu et César, par mes disciples devenus mes apôtres ?

En prêtant à Weishaupt cette funeste émulation, les historiens ne seront pas réduits à de vaines conjectures. Ces vœux et ce langage sont consignés dans toutes les confidences et dans les lois même qu’il donne à ses disciples, jusque dans les reproches qu’il leur fait, de ne pas imiter dans leur soumission celle des compagnons de tous ces pieux instituteurs.

Ses plus fameux adeptes nous ont dit les reconnaître dans toute la marche de son code ; ils pouvaient, ils devaient observer qu’en empruntant pour ses complots la sagesse des fondateurs religieux, Weishaupt se réserva d’y ajouter tous les artifices qu’une politique infernale pourrait lui suggérer. Dans les jours ou ce conspirateur conçut tous ses projets, il ne connaissait point encore l’objet de la Franc maçonnerie : il savait seulement que les Franc maçon tenaient des assemblées secrètes : il les voyait unis par un lien mystérieux, se connaissant pour frères à certains signes, à certaines paroles, de quelque nation et de quelque religion qu’ils fussent ; il se fit dans ses conceptions un nouveau mélange dont le résultat devait être une société adoptant pour moyens, autant que l’un et l’autre pouvaient lui convenir, le régime des Jésuites, le silence mystérieux ou l’existence ténébreuse des Maçons ; et pour objet, la propagation du système le plus antisocial de l’ancien Illuminisme, du système le plus antireligieux du moderne Philosophisme.

Tout occupé du projet désastreux, Weishaupt jeta les yeux sur ces élèves que le gouvernement lui confiait pour en faire les Magistrats de la Patrie, les Défenseurs des lois ; et il résolut de commencer par eux sa guerre aux lois, à la Patrie. A ses premiers disciples trop faciles à séduire, il vit dans le lointain d’autres élèves succéder ; les uns et les autres formés de sa main, bientôt devenir maîtres et lui former d’autres adeptes. Il vit leurs légions s’accroître, se multiplier dans les villes et les campagnes, et jusques dans les Cours des

Souverains. Il entendit d'avance les serments qui allaient, dans le secret des Loges, lui soumettre l'opinion, les cœurs et les bras de ces légions nouvelles dirigées par ses lois remplies de son esprit, et partout sous ses ordres, occupées à miner sourdement les Autels, à creuser le tombeau des Empires. Il calcula les temps ; et il sourit à l'explosion universelle, dont il ne devait lui rester un jour qu'à donner le signal.

Fondation de son illuminisme

Le moderne Erostrate avait à peine vingt huit ans, et la base des Lois qu il voulait donner à la société désorganisatrice, était déjà posée. Sans être encore rédigés dans son code, les moyens de séduction étaient tous dans sa tête.

Il commença par les essayer tous sur deux de ses élèves, l'un nommé Massenhausen qu'il surnomma ajax, jeune homme de vingt ans, devenu dans la suite Conseiller à Burkshausen, et l'autre nommé Merz, qu'il appela Tibère, à peu près du même âge, mais dont la carrière n'a de remarquable qu'une turpitude de moeurs qui fit dans la suite rougir de honte son corrupteur même. Bientôt les deux disciples se trouvant aussi impies que leur maître, Weishaupt les jugea dignes d'être admis à ses mystères. Il leur conféra le plus haut des grades qu'il eût alors imaginé ; il les nomma ses Aréopages, s'installa leur chef, et voulut que cette monstrueuse association fut appelée l'ordre des illuminés.

Ce fut le premier Mai, année 1776, que fut célébrée cette inauguration. Que le lecteur observe cette époque ; elle indique de bien faibles commencements ; elle a précédé de bien peu d'années l'éruption de la Révolution Française ; elle n'en est pas moins l'époque où il faut s'arrêter, pour trouver le berceau d'une secte ont vient consommer toutes les erreurs, toutes les conspirations, tous les forfaits de tous les adeptes de L'impiété, de la rébellion et de l'anarchie, réunis sous le nom de Jacobins, pour opérer cette Révolution. Elle n'en est pas moins l'époque de cette même secte, dont j'avais présents et le complots et les moyens ; lorsque dans L'introduction à ces Mémoires, je disais avec une trop malheureuse certitude : A quelque Gouvernement, à quelque Religion, à quelque rang de la société que vous apparteniez, si le Jacobinisme l'emporte, si les projets et les serments de la secte s'accomplissent, c'en est fait de votre Religion et de votre Sacerdoce, de votre Gouvernement et de vos Lois, de vos propriétés et de vos Magistrats. Vos richesses, vos champs, vos maisons, jusqu'à vos chaumières, tout cesse d'être à vous. Vous avez cru la Révolution terminée en France ; et la Révolution en France n'est un premier essai des Jacobins. Dans les voeux d'une secte terrible et formidable, vous n'en êtes encore qu'à la première

partie des plans quelle a formés pour cette Révolution générale, qui doit abattre tous les Trônes, renverser tous les Autels, anéantir toute propriété, effacer toute loi, et finir par dissoudre toute société.

Plan de ce volume

Le présage est funeste, et je n'ai malheureusement que trop de démonstrations à produire pour le justifier. Sur les conspirations de L'illuminisme, je tirerai mes preuves de son code mène et de ses archives. Je donnerai d'abord ce code ; il nous fera connaître l'objet, l'étendue, la marche, les moyens et toute la profondeur des conspirations de la secte. Cette première partie sera le plan de ses complots, et l'extrait, l'analyse des lois qu'elle s'est donnée pour arriver à leur consommation. La seconde sera l'histoire de ses progrès, de ses succès depuis son origine jusqu'au moment où, riche de toutes les légions révolutionnaires, sans sortir de ses antres, elle vient s'unir aux Jacobins, se confondre et poursuivre avec eux cette guerre de désolation qui menace d'une ruine absolue, les autels de tout Dieu, les trônes de tout Monarque, les lois de toute société, et les propriétés de tout citoyen. En disant ce que la secte a fait, ce qu'elle fait encore, et ce qu'elle médite de faire pour la calamité générale, puisse je apprendre aux peuples et aux chefs des peuples ce qu'ils ont à faire eux mêmes pour s'arracher enfin à des désastres dont ils ont cru toucher le terme, et dont ils n'éprouvent encore que le commencement !

CHAPITRE II

Code illuminé ; Système général ; Division de ce Code.

Weishaupt préparant le code illuminé

par code de la secte illuminée, j'entends ici les principes et les systèmes qu'elle s'est faits sur la Religion et la société civile, ou plutôt contre toute Religion et contre toute espèce de société civile. J'entends le régime, les lois qu'elle s'est donnée et qui dirigent ses adeptes ; pour amener tout l'univers à ses systèmes et les réaliser. Il ne fut point, ce code, le produit d'une imagination ardente, et plus zélée pour une grande Révolution, que réfléchie sur les moyens de la rendre infaillible. Weishaupt n'en avait point formé le vœu, sans prévoir les obstacles. En donnant le nom de ses profonds adeptes aux premiers élèves qu'il avait pu séduire, il n'avait pas osé s'ouvrir encore à eux sur toute la profondeur de ses mystères. Content d'avoir jeté les fondements, il ne se hâta pas d'élever un édifice qu'il avait trop envie de rendre durable, pour s'exposer à le voir s'écrouler de lui même, faute des

précautions nécessaires pour le consolider. Depuis cinq ans entiers, il allait méditant, et sentait qu'il aurait encore longtemps à méditer cette marche profonde qui devoir assurer ses complots. Sa tête rumineuse combinait silencieusement et lentement cet ensemble de lois, ou plutôt de ruses, d'artifices, de pièges, et d'embûches, sur lequel il réglait la préparation des candidats, les services des initiés, les fonctions, les droits, la conduite des chefs, la sienne même. Il allait tâtonnant tous les moyens de séduction, les pesant, les comparant, les essayant tous les uns après les autres, et alors même qu'il semblait se décider pour quelques uns, se réservant de les changer encore, s'il pourvoit en découvrir de pires.

Cependant ses premiers disciples devenus ses apôtres, lui faisaient des conquêtes ; il ajoutait lui même au nombre de ses adeptes, il les dirigeait par ses lettres ; il proportionnait ses avis aux circonstances : avec l'art de ménager les promesses, il tenait leur attente suspendue sur ses derniers mystères. Il annonçait à ses confidents une morale, une éducation, une politique toutes nouvelles ; et ceux ci pouvaient assez prévoir que ces promesses aboutiraient à une morale sans frein, à une religion sans Dieu, à une politique sans loi, sans dépendance ; mais il n'osait pas encore se dévoiler absolument. Son code lui semblât encore imparfait, les pièces n'étaient pas assez bien tendu ; il voulait en devoir la perfection au temps et à l'expérience, plus encore qu'à ses méditations. C'est ainsi qu'on le voit se peindre lui même, quand l'empressement de ses élève pour ses derniers secrets, lui faisant un crime de ses lenteurs, il se trouve réduit à leur répondre : C'est au temps et à l'expérience à nous instruire. J'éprouve chaque jour que ce que j'ai fait l'année dernière, je le fais beaucoup mieux aujourd'hui. Laissez moi donc considérer ce qui tend au but, et ce qui en écarte : ce que nos gens feraient d'eux mêmes, et ce qu'on ne saurait attendre d'eux, sans les aider et les conduire ; souvenez vous que ce qui se fait vite périt bientôt ; laissez, laissez moi faire : le temps et moi, nous en valons deux autres.

Ses alarmes

Ce n'était point sur son objet même que roulaient toutes ces méditations de Weishaupt ; cet objet ne varia jamais dans son esprit. Plus de Religion, plus de société et de lois civiles, plus de propriétés, fut toujours le terme fixe de ses complot ; mais il fallait y conduire ses adeptes sans exposer ni son secret, ni sa personne ; et le scélérat savait trop bien son crime pour ne pas éprouver des alarmes. Aussi le voyons nous écrire à ses confidents : vous savez les circonstances où je me trouve ; il faut que je dirige tout par cinq ou six personnes ; il faut absolument que je reste inconnu pendant toute ma vie, à la plus grande partie de nos associés eux mêmes ; souvent je me

trouve accablé par la pensée qu'avec toutes mes méditations, mes services et mes travaux, je ne fais que filer ma corde ou dresser ma potence ; que L'indiscrétion, L'imprudence d'un seul homme peut renverser le plus bel édifice.

D'autres fois, essayant de se montrer supérieur à toutes ces craintes, n'en reprochant pas moins à ses adeptes quelques défauts de précautions, il leur disait : Si nos affaires vont si mal aujourd'hui, tout sera bientôt perdu ; la faute alors retombera sur moi ; et comme auteur de tout, je serai aussi le premier sacrifié. Ce n'est pas là ce qui m'effraie ; je saurai tout prendre sur mon compte ; mais si L'imprudence des Frères doit me coûter la vie, au moins faut il que je n'aie pas à rougir devant les gens qui pensent ; et que je n'aie pas a me faire le reproche honteux de n'avoir été qu'un mal avisé et un téméraire.

Son code terminé

Ainsi tous les motifs se réunissaient dans ce fameux conspirateur, pour faire de son code celui de toutes les précautions qui pouvaient le soustraire au supplice, et assurer le succès de ses complots. Enfin, après cinq ans de méditations de sa part, de consultations avec ses confidents, et surtout à l'aide du Baron Knigge, que nous verrons jouer un fameux rôle dans L'illuminisme, Weishaupt vint à bout de fixer la marche de ses mystères, de rédiger le code de sa secte, c'est à dire l'ensemble des principes, des lois et du gouvernement adopté par les Illuminés, pour arriver au grand objet de leur conspiration.

Avant que de conduire nos lecteurs dans le dédale immense de ce code, donnons une idée générale du système qui en a inspiré toutes les lois à son auteur.

Idée générale de son système

Plus on méditera la partie de ce code que nous ferons connaître, lorsque nous en serons aux mystères de L'illuminisme, plus on verra que Weishaupt saisissant les principes d'égalité et de Liberté, propagés par le Philosophisme du siècle, ne fait que donner à ces principes une nouvelle tournure, pour arriver aux dernières conséquences de L'impiété et de l'Anarchie la plus absolue.

Les Sophistes élèves, les uns de Voltaire, les autres de Jean Jacques, avaient tous commencé par dire : tous les hommes sont égaux et libres ; ils en avaient conclu sur la Religion, que personne, au nom même d'un Dieu qui se

révèle, n'avait droit de prescrire des règles à leur foi ; et l'autorité de la révélation se trouvant annulée, ils n'avaient plus laissé pour base de la Religion, que les sophismes d'une raison sans cesse égarée par les passions ; ils avaient annuité pour leurs adeptes tout le Christianisme. Sur les Gouvernements, ils avaient dit encore : tous les hommes sont égaux et libres ; ils en avaient conclu : tous les citoyens ont un droit égal à faire la loi, ou au titre de Souverain ; et cette conséquence abandonnant l'autorité aux caprices de la multitude, il ne restait pour forme légitime des gouvernements que le chaos et les volcans du peuple démocrate et souverain.

Weishaupt, en raisonnant sur les mêmes principes, croit voir tous les Sophistes et toute la populace démocratique, trop timide encore sur les conséquences ; et dans leur essence, voici tous ses mystères : L'égalité et la Liberté sont les droits essentiels que l'homme, dans sa perfection originaire et primitive, reçut de la nature ; la première atteinte à cette Egalité fut portée par la propriété ; la première atteinte à la Liberté fut portée par les sociétés politiques ou les gouvernements ; les seuls appuis de la propriété et des gouvernements, sont les lois religieuses et civiles; donc pour rétablir l'homme dans ses droits primitifs d'égalité, de liberté, il faut commencer par détruire toute religion, toute société civile, et finir par l'abolition de toute propriété.

Si la vraie philosophie avait eu entrée dans les loges de L'illuminisme, elle aurait démontré aux Adeptes et à leur Maître, l'absurdité de leur principe, par l'extravagance et la scélératesse des conséquences. Elle leur aurait dit que les droits et les lois de l'homme primitif, seul encore sur la terre, ou père d'une génération peu nombreuse, ne furent pas et ne devaient pas être les droits, les lois de l'homme sur la terre peuplée de ses semblables. Elle aurait ajouté que la nature, en ordonnant à l'homme de se multiplier sur cette même terre et de la cultiver, lui annonçait par cela seul, la destinée de sa postérité à vivre un jour sous l'empire des lois sociales. Elle aurait observé que sans propriété cette terre restait inculte et déserte ; que sans lois religieuses et civiles, cet immense désert ne nourrissait plus que des hordes éparses de vagabonds et de sauvages. Le Bavarois illuminé aurait dû en conclure que son égalité et sa liberté, loin d'être les droits essentiels de l'homme dans sa perfection, ne sont plus qu'un principe de dégradation et d'abrutissement, si elles ne peuvent subsister qu'avec ses anathèmes contre la propriété, la Religion et la société.

Mais la vraie Philosophie se tait à l'école et dans les loges de Weishaupt ; avec son détestable génie pour l'erreur, il s'applaudit du sophisme; il en fait la base de son système, le secret ultérieur de ses mystères.

Dangers de ce code

Je n'ai pas simplement à prouver que c'est là aussi le grand objet de sa conspiration, de la Révolution ultérieure qu'il nous prépare avec tous ses adeptes. Pour démontrer jusqu'à l'évidence ce grand objet de ses complots, je n'aurais qu'à citer les bénédictions du Hiérophante illuminé, sur les hordes errantes sans lois, sans société, et ses malédictions contre les hommes fixant leur demeure, se donnant des chefs, formant une patrie. La conspiration surtout se verrait toute entière dans ces menaces du même Hiérophante : oui, les Princes et les Nations disparaîtront de dessus la terre ; oui, il viendra ce temps où les hommes n'auront plus d'autres lois que le livre de la nature ; cette révolution sera l'ouvrage des sociétés secrètes : et c'est là un de nos grands mystères.

Ces mots seuls du code illuminé diraient tout ce que j'ai à démontrer sur l'objet même de la conspiration et sur l'étendue des projets de la secte ; mais la conspiration pourrait être rendue évidente, et j'aurais peu fait encore pour le salut public. Au lieu d'une secte terrible et formidable, les peuples et les chefs des peuples pourraient ne voir dans L'illuminisme, qu'une tourbe d'insensés, méditant, sans moyens, une Révolution chimérique, dès lors peu alarmante, trop digne de mépris pour mériter des précautions. La scélératesse trouverait son excuse dans son excès même; la secte poursuivrait ses complots démoniaques avec plus de confiance, d'activité et de succès, par cela seul que leur objet semblerait impossible ; la société se trouverait dissoute ; vous perdriez vos lois, vos autels, vos propriétés, par cela seul que vous auriez cru ne pouvoir pas les perdre. Vous dormiriez tranquilles au bord du précipice; et vous y tomberiez, pour n'avoir vu que le délire dans la main qui le creuse. Vous croiriez pouvoir rire des projets de L'illuminisme, et vous ne sauriez pas combien ses Hiérophantes sont fondés à dire à leurs adeptes : Laisse les rieurs rire, les moqueurs se moquer ; celui qui compare le passé au présent, verra que sans pouvoir être détourné dans sa marche, la nature avance dans ses voies. Ses pas sont insensibles à l'homme peu fait à l'observer, mais ils n'échappent pas au Philosophe.

Pour le salut de la société, j'ai donc quelque chose de plus à faire, qu'à démontrer l'existence et la réalité, l'étendue même des complots de la secte ; j'ai à rendre sensibles vos dangers, et ceux de la société entière sous ces complots. J'ai à faire connaître une marche, à dévoiler un art, qui hâte des forfaits, qui rendent imminent des désastres que l'on croit chimériques. J'ai à développer l'ensemble d'un système, d'un code dont chaque loi, chaque maxime, chaque disposition sont un pas à la Révolution universelle qui doit frapper de mort la société. Je ne viens donc pas dire simplement à chaque

citoyen : voilà ce que l'on trame contre votre religion, votre patrie, votre nation, vos propriétés, et contre l'existence de toute société appelée ou nation ou peuple ; cette tâche serait malheureusement trop facile à remplir.

Je dois, je viens vous dire : voilà dans cette trame, ce qui fait les dangers de la patrie et les vôtres. Il faut que je vous montre la plénitude de ressources jointe à l'excès de la scélératesse, là où vous croyez n'avoir à découvrir que l'excès du délire philosophique et la nullité des moyens.

Weishaupt, ainsi que vous, avait prévu des obstacles à sa conspiration ; on pourrait même dire qu'il les crut plus réels, plus grands encore qu'il ne devait les craindre. Ce que ses plus fameux adeptes croyaient dire à la honte de ses compatriotes, il faut le dire à leur honneur : Weishaupt, entouré de fidèles Bavarois attachés à leur Dieu, à leur Prince ; Weishaupt, étudiant d'ailleurs les hommes, moins dans leur commerce que dans ses spéculations et dans les livres, ignorait en très grande partie ce que le philosophisme du siècle avait déjà fait pour ses systèmes. La génération parvenue à la virilité lui semblait encore trop entachée des opinions anciennes sur la Religion et sur les gouvernements. Cette erreur, trop malheureusement encore démentie par les faits, différant son espoir, ne fit qu'ajouter aux méditations et aux précautions de son génie, pour rendre tôt ou tard ses succès infaillibles. Il se dit à lui même, et il dit à ses confidents : je ne puis dans mes vues employer les hommes tels qu'ils sont, il faut que je les forme ; il faut que chaque classe de mon ordre soit une école d'épreuves pour la suivante ; et tout cela ne peut se faire qu'avec le temps. Pour le trouver ce temps, il fixa plus spécialement ses vues sur cette partie de la jeunesse qui, entrant dans le monde, est encore susceptible d'une éducation de toutes les erreurs, parce qu'elle est l'âge de toutes les passions. Je dirai dans la suite ce qui vint abréger et ce temps et cette éducation, en lui offrant des légions d'adeptes déjà tout préparés à ses mystères ; mais il n'en faut pas moins connaître toute la profondeur de ce code, parce que, la Révolution Française fut elle à commencer, il suffirait lui seul pour la rendre prochaine et infaillible ; parce que, la Révolution Française fut elle aujourd'hui étouffée, il fournirait lui seul à L'illuminisme les moyens de la faire renaître et de la rendre encore plus désastreuse. Etudions le donc enfin ce code de la secte ; elle s'est enfoncée dans un dédale qui doit voiler sa marche. Pour votre intérêt même, il faut vous résoudre à nous suivre, et ne pas vous lasser d'observer les pièges qu'elle tend. Voyez avec quel art elle les sème sous les pas de ses élèves ; avec quelle précaution elle choisit, appelle, dispose ses adeptes. Sa marche paraît lente, mais elle est sûre. Elle semble épuiser ses soins pour un seul, mais ce même art lui donne des légions. Ses ressorts sont cachés, il faut que vous sachiez avec quelle puissance, avec quelle constance elle sait les mouvoir et les diriger au désastre commun. Vous avez

vu le peuple s'égarer, s'agiter, s'animer et devenir féroce ; il faut que vous sachiez comment elle a formé ceux qui l'égarent, le soulèvent, et le rendent atroce.

Weishaupt a pour principe constant, indubitable, que le grand art de rendre infaillible une Révolution quelconque, c'est d'éclairer les peuples ; les éclairer pour lui, c'est insensiblement amener l'opinion publique au vœu des changements, qui sont l'objet quelconque de la Révolution méditée.

Quand l'objet de ce vœu ne saurait éclater, sans exposer celui qui l'a conçu à la vindicte publique, c'est dans L'intimité des sociétés secrètes qu'il faut savoir propager l'opinion.

Quand l'objet de ce vœu est une Révolution universelle, tous les membres de ces sociétés tendant au même but, s'appuyant les uns les autres, doivent chercher à dominer invisiblement et sans apparence de moyens violents, non pas sur la partie la plus éminente ou la moins distinguée d'un seul peuple, mais sur les hommes de tout état, de toute nation, de toute religion. Souffler partout un même esprit ; dans le plus grand silence et avec toute l'activité possible, diriger tous les hommes épars sur la surface de la terre, vers le même objet ; voilà ce qu'il appelle le problème encore à résoudre dans la politique des Etats, mais celui sur lequel s'établit le domaine des sociétés secrètes, et sur lequel doit surtout porter l'empire de son illuminisme.

Cet empire une fois établi par l'union et la multitude des adeptes, que la force succède à l'empire invisible; liez les mains à tous ceux qui résistent; subjuguez, étouffez la méchanceté dans son germe, c'est à dire écrasez tout ce qui reste d'hommes que vous n'aurez pas pu convaincre.

Celui qui donne ces leçons, n'est pas un homme à repousser par le dédain. En les réservant pour ses mystères, ainsi que la révélation de son dernier objet.

Weishaupt savait très bien qu'elle ? Exigent des hommes longtemps préparés à y voir les leçons de la nature même et de la philosophie. S'il en trouve qui les aient prévenues, il saura abréger pour eux les années d'épreuve.

Divisions du code illuminé, ou grades de la secte

Mais il lui faut l'opinion et les bras d'une génération entière; c'est donc à multiplier le nombre des adeptes, c'est à les disposer insensiblement, c est a

diriger d une main invisible leurs pensées, leurs vœux, leurs actions et leurs efforts communs; que tendent les lois dont il a composé le code de son illuminisme. D'après ces lois, la secte est divisée en deux grandes classes, ayant chacune leurs sous divisions et leurs graduations proportionnées aux progrès des adeptes.

La première classe est celle des préparations. Elle se sous divise en quatre grades ; qui sont ceux du Novice, du Minerval, de L'illuminé mineur, et de L'illuminé majeur.

A cette même classe des préparations appartiennent les grades intermédiaires que l'on peut appeler d'intrusion ; ceux que la secte emprunte de la Franc Maçonnerie, comme un moyen de propagation. Parmi ces grades maçonniques, le code illuminé admet les trois premiers sans altération ; il adapte plus spécialement aux vues de la secte, comme une dernière préparation à ses mystères, le grade de Chevalier Ecossais, appelé aussi celui d'illuminé Directeur.

La classe des mystères se divise elle même en petits et en grands mystères. Aux petits mystères appartiennent le sacerdoce de la secte et son administration, deux grades qu'elle appelle, l'un, celui de ses Prêtres, l'autre, de ses Régents ou Prince.

Les grands mystères ont pour grade, le Mage ou le Philosophe, et enfin l'Homme Roi. L'élite des derniers compose le conseil et le grade d'Aréopagite.

Il est dans toutes ces classes et dans tous ces grades, un rôle important et commun à tous les Frères; c'est celui que le code désigne sous le nom de Frère Insinuant ou l'Enrôleur. De ce rôle dépend toute la force de la secte ; c'est celui qui fournit des sujets à tous les grades. Weishaupt en sentait trop L'importance, pour ne pas y consacrer tout son génie ; consacrons aussi nos premiers soins à le faire connaître.

CHAPITRE III

Première partie du Code illuminé ; le Frère Insinuant ou l'Enrôleur.

Objet de L'insinuant

Par le nom de Frère Insinuant, il faut entendre ici L'illuminé travaillant à gagner des sujets à son ordre. Il est des Frères plus spécialement chargés de cet emploi ; ce sont ceux qu'on pourrait appeler les apôtres, les missionnaires de l'Ordre, ceux que les Supérieurs envaient dans les différentes villes et provinces, ou même dans les contrées éloignées, pour propager, pour établir de nouvelles Loges. Ceux là, outre les règles communes à tout Frère Enrôleur, ont des instructions particulières à des grades plus avancés. Ceux là, suivant les lettres de Weishaupt, doivent être tantôt les plus imbéciles, et tantôt les plus ingénieux des Frères. Avec les uns, il est plus sûr de leur aveugle soumission aux règles qu'il leur donne, et dont il recommande de ne pas s'écarter ; avec les autres, pour peu qu'ils aient de zèle, s'ils sont moins ponctuels, s'ils transgressent quelques unes de ses lois, au moins ne sera ce pas celles dont la violation compromettrait ou l'Ordre ou leur personne ; et il se flatte qu'ils sauront d'ailleurs y suppléer par quelque nouveau piège. Quelle que soit la dose de son esprit, il n'est point d'Illuminé qui ne doive au moins une ou deux fois jouer le Frère Insinuant avec un certain succès, et acquérir un ou deux sujets à l'Ordre, sous peine de stagnation perpétuelle dans les grades inférieurs. Il est quelques dispenses pour les Frères de haut parage, mais en général la loi est formelle pour tous sur cette obligation. En revanche, pour ajouter au zèle des Frères, elle les établit supérieurs de tout Novice qu'ils ont conquis à l'Ordre ; et c'est ainsi, dit elle, que tout Illuminé peut se former à lui même un petit empire ; et dans sa petitesse, acquérir de la grandeur, de la puissance.

Première partie de son rôle. Choix des Candidats

Tel est donc le premier devoir imposé à tout Illuminé pour la propagation de la secte ; tel son rôle, est aussi le rôle qu'il importe d'abord de connaître, pour savoir a quel point l' instituteur a supporter le génie de la séduction.

Les diverses parties de ce rôle se réduisent à trois. De ses règles, les unes apprennent au Frère Insinuant à distinguer les sujets sur lesquels il doit fixer son choix, et ceux qu'il doit exclure. Il voit par les autres comment il doit s'y prendre, pour amener à l'Ordre celui qu'il en croit digne ; les derniers enfin sont l'art de former les Novices, et de les enchaîner à L'illuminisme avant même qu'ils n'y aient été admis.

Pour apprendre à connaître les sujets qu'il peut enrôler, tout Illuminé doit commencer par se munir de tablettes en forme de journal. Espion assidu de tout ce qui l'entoure, il observera continuelle ment les personnes avec lesquelles il se trouve ; amis, parents, ennemis, indifférents, tous sans exception, seront l'objet de ses recherches ; il tâchera de découvrir leur côté

fort, leur côté faible, leurs passions, leurs préjugés, leurs liaisons, leurs actions surtout, leurs intérêts, leur fortune, en un mot tout ce qui peut donner sur eux les connaissances les plus détaillées ; chaque jour il marquera sur ses tablettes ce qu'il a observé en ce genre.

Cet espionnage, devoir constant et assidu de tout Illuminé, aura deux avantages ; l'un général pour l'Ordre et ses supérieurs, et l'autre pour l'adepte. Chaque mois il fera deux fois le relevé de ses observations ; il en transmettra l'ensemble à ses supérieurs ; et l'Ordre sera instruit par là quels sont dans chaque ville ou chaque bourg, les hommes de qui ils doivent espérer la protection ou redouter l'opposition, il saura tous les moyens à prendre pour gagner les uns ou écarter les autres. Quant à l'adepte Insinuant, il en connaîtra mieux les sujets dont il peut proposer la réception, et ceux qu'il croit devoir exclure. Dans les notes qu'il envoie chaque mois, il ne manquera pas d'exposer les raisons ou de l'un ou de l'autre.

Tandis qu'il est ainsi tout occupé à connaître les autres, le Frère Insinuant se gardera bien de se faire connaître lui même comme Illuminé. La loi est expresse pour tous les Frères ; elle est spécialement requise pour le succès des Enrôleurs. C'est à eux aussi que le Législateur recommande tout cet extérieur de vertu, de perfection, et le soin d'éviter les scandales dont la suite serait de les priver de leur autorité sur les esprits. C'est pour les Frères Enrôleurs surtout que la loi porte : Appliquez vous à la perfection intérieure et extérieure ; et de peur qu'ils ne croient que cette perfection consiste à triompher de leurs passions, à renoncer aux jouissances de ce monde, c'est pour eux aussi qu'elle ajoute : Appliquez vous à l'art de vous contrefaire, de vous cacher, de vous masquer, en observant les autres, pour pénétrer dans leur intérieur. C'est pour cela que dans le sommaire du Code Illuminé, ces rois grands préceptes : Tais toi, sois parfait, masque toi, s'expliquant l'un par l'autre, se suivent presque immédiatement dans la même page.

Bien spécialement imbu de ces préceptes, et surtout du dernier, le Frère Insinuant doit étudier quelles sont les personnes que L'illuminisme rejette, et quelles sont celles qu'il peut enrôler. Sans une permission expresse, il n'admettra dans l'Ordre ni Païens ni juifs, mais il mettra sur la même ligne tous les Moines ; il fuira surtout les ci devant Jésuites, comme la peste. La raison de ces exclusions se présente d'elle même. Parler de religion, et admettre sans précaution des Juifs, des Turcs ou,des Païens, aurait été manifester trop vite ce que c'était que cette religion. Ne pas rejeter les Religieux, c'était s'exposer à se voir dévoilé par ses propres adeptes.

A moins d'un véritable amendement, l'Enrôleur rejettera aussi tout jaseur indiscret, tout homme dont l'orgueil ou l'esprit entêté, inconstant, intéressé,

annonce qu'on chercherait inutilement à lui inspirer le zèle de la chose ; tous ceux encore dont les excès crapuleux nuiraient à la réputation de vertu, dont l'Ordre aura besoin ; tous ceux enfin que la bassesse ou la grossièreté de leurs moeurs rendrait trop intraitables pour espérer de les plier et de les rendre utiles.

Laissez moi là les brutes, les grossiers et les imbéciles, dit encore le chapitre des exclusions ; cependant il est ici une exception à faire. En excluant les imbéciles, Weishaupt n'ignorait pas qu'il est une espèce de bonnes gens, qu'on appellerait bêtes, mais à qui il ne faut pas le dire, parce qu'on peut tirer quelque avantage de leur sottise. Tels sont ceux qui, tenant un certain rang dans le monde, comme un certain Baron d'Ert, sans avoir de l'esprit, ont au moins des écus : Ce sont de bonnes gens que ces gens la, dit le Législateur illuminé, et il nous en faut. Ces bonnes gens font nombre et remplissent la caisse, mettez vous donc à l'œuvre; il faut bien que ces Messieurs mordent à l'hameçon. Mais gardons nous bien de leur dire nos secrets; ces sortes de gens là doivent toujours être persuadés que le grade qu'ils ont est le dernier.

Enfin il est pour les Princes une demi exclusion. Le Code Illuminé porte qu'ils ne seront admis que rarement, et qu'alors même ils ne seront pas facilement élevés au dessus du grade des Chevaliers Ecossais, c'est à dire qu'on les arrêtera à la porte des mystères. Nous verrons dans la suite le Législateur trouver un expédient pour ouvrir cette porte aux Princes, sans leur en dire davantage, et surtout sans leur montrer certaines lois de l'Ordre.

Je ne saurais dire s'il est encore un moyen de cette espèce pour l'exception à la règle qui exclut les femmes; ce qu'il y a de certain, c'est que longtemps au moins cette règle ne fut que provisoire, et que bien des Frères étaient résolus à l'effacer. Les Francs maçons avaient leurs adeptes femelles, les illuminés voulurent aussi avoir les leurs; il leur en fallait même de deux espèces. Le projet écrit de la main de Zwach, le plus intime ami et confident, l'homme incomparable de Weishaupt, est conçu en ces termes:

Projet sur l'admission des femmes

Plan d'un Ordre de femmes. Cet Ordre aura deux classes, formant chacune leur société, ayant même chacune leur secret à part. La première sera composée de femmes vertueuses; la seconde de femmes volages, légères, voluptueuses.

Les unes et les autres doivent ignorer qu'elles sont dirigées par des hommes. On fera croire aux deux supérieures qu'il est au dessus d'elles une Mère Loge du même sexe, leur transmettant des ordres, qui dans le fond seront donnés par des hommes.

Les Frères, chargés de les diriger, leur feront parvenir leurs leçons, sans se laisser connaître. Ils conduiront les premières par la lecture des bons livres, et les autres en les formant à l'art de satisfaire secrètement leurs passions.

A ce projet est joint un préliminaire désignant en ces termes, l'objet et l'utilité des Sœurs Illuminées : L'avantage que l'on peut se promettre de cet Ordre, serait de procurer au véritable Ordre d'abord tout l'argent que les Sœurs commenceraient par payer, et ensuite tout celui qu'elles promettraient de payer pour les secrets qu'on aurait à leur apprendre. Cet établissement servirait de plus à satisfaire ceux des Frères qui ont du penchant pour les plaisirs.

A ce projet de Zwach, très dignement nommé le Caton des illuminés, se trouvait encore annexé le portrait de quatre vingt quinze Demoiselles ou Dames de Manheim, parmi lesquelles devaient être sans doute choisies les fondatrices de la double classe. Les circonstances n'ayant pas secondé le vœu de ce nouveau Caton, divers Frères se mettent sur les rangs pour le même projet. Le sieur Distfurt, connu sous son vrai nom à Wetzlar, comme assesseur de la Chambre Impériale, connu en même temps sou le nom de Minos chez les Frères Illuminés, élevé chez eux au grade de Régent et à la dignité de Provincial, semble disputer au Frère Hercule, et même au Frère Caton, l'honneur de L'invention. Personne au moins ne désire plus que lui la fondation des Sœurs Illuminées. Il s'en est déjà ouvert à Knigge; il presse de nouveau Weishaupt; il désespère presque d'amener jamais les hommes au grand objet de l'Ordre, sans L'influence des adeptes femelles. Dans l'ardeur de son zèle il offre pour premières adeptes son épouse et ses quatre belles filles. L'aînée de celles ci se trouve exactement tout ce qu'il faut pour les Sœurs Philosophes ; elle a vingt quatre ans; elle est bien au dessus de son sexe en fait de religion; elle pense précisément comme son père. Il est Régent et Prince Illuminé; elle serait Régente, Princesse Illuminée. Dans les derniers mystères, avec l'épouse de l'adepte Ptolémée, l'une correspondrait avec son père, l'autre avec son époux. Les deux Princesses Illuminées sauraient seules que l'Ordre des adeptes femelles est gouverné par des adeptes mâles; elles présideraient aux épreuves des Minervales, et finiraient par dévoiler aux plus dignes les grands projets des Sœurs pour la réforme des gouvernements et le bonheur du genre humain.

Malgré tous les plans et le zèle des Frères, il ne paraît pas que leur Législateur ait jamais consenti à l'établissement des Sœurs Illuminées; mais il y suppléa par des instructions données aux adeptes Récent, en les avertissant que sans communiquer aux femmes le secret de l'Ordre, il était un moyen de faire servir à L'illuminisme cette influence qu'elles ont si souvent sur les hommes; il les avertit même que le beau sexe ayant une grande partie du monde à sa disposition l'art de les flatter pour les gagner était une des études les plus dignes d'un adepte; qu'elles étaient toutes plus ou moins conduites par la vanité, la curiosité, par les plaisirs ou par la nouveauté; que c'était par là qu'il fallait les prendre et les rendre utiles à l'Ordre. Mais il n'en continua pas moins à exclure de tous les grades, les jaseurs et les femmes. L'article six des instructions du Frère Enrôleur ne fut point effacé.

Des hommes à choisir par le frère Enrôleur.

Toutes ces exclusions laissent encore aux Frères Enrôleurs un champ assez vaste pour exercer leur zèle auprès de ceux que le Législateur leur recommande. De ce nombre sont en général les jeunes gens de tout état, depuis dix huit jusqu'à trente ans. Ceux dont l'éducation n'est pas consommée sont aussi les plus chers à l'Ordre, soit parce qu'il espère leur insinuer plus facilement ses principes, soit parce qu'il attend de leur part plus de reconnaissance et de zèle pour la doctrine qu'ils tiendront toute de lui.

Cette préférence n'exclut nullement les hommes d'un certain âge, pourvu qu'ils soient encore habiles à rendre des services, et qu'ils se trouvent déjà imbus des principes de L'illuminisme. Elle est plus spéciale pour ceux dont l'état peut assurer protection et considération. Les Frères Enrôleurs sont avertis de s'insinuer surtout auprès de ces gens là, pour en faire des adeptes.

Il est des hommes qui manient la parole à volonté, qui joignent à ce talent de l'adresse et de l'activité ; ces gens là, Procureurs, Avocats, et même Médecins; ces gens là, dit Weishaupt à ses Enrôleurs, sont quelquefois de vrais démons peu aisés à conduire, mais la prise en est toujours bonne quand on peut les avoir.

Le Frère Insinuant est encore averti qu'il faut à l'Ordre, des Artistes, des Ouvriers en tout genre, des Peintres, des Graveurs, des Orfèvres, des Serruriers, mais surtout des Libraires, des Maîtres de poste, et des Maîtres d'école. Il saura dans la suite l'usage que L'illuminisme doit faire de tout ce monde là.

Dans cette multitude il est un choix à faire, souvent indiqué par le Législateur. Cherchez moi, par exemple, dit il à ses Enrôleurs, cherchez moi des jeunes gens adroits et déliés. Il nous faut des adeptes insinuants, intrigants, féconds en ressources, hardis, entreprenants. Il nous les faut inflexibles, souples, obéissants, dociles, sociables. Cherchez moi encore de ces hommes puissants, nobles, riches, savants; nobiles, potentes, divites, doctos quoerite. N'épargner rien pour m'avoir ces gens là. Si les Cieux ne vont pas, faites marcher l'Enfer.

Quant aux différentes Religions, le Législateur Illuminé préfère les disciples de Luther ou de Calvin aux Catholiques. Il aime beaucoup mieux les premiers pour adeptes; et cette réflexion devrait au moins désabuser ceux des Protestants qui s'obstinent à croire la Religion Catholique seule en bute à la haine des Révolutionnaires. Sans doute ils lui font l'honneur de la haïr par dessus tout, comme parfaitement opposée à leur impiété et à leur anarchie religieuse et civile; mais était ce pour laisser aux Protestants leur religion, que Weishaupt leur donnait une préférence marquée dans l'espoir de les rendre plus utiles à ses complots ? Cette préférence n'est pas douteuse, lorsqu'on le voit écrire à l'adepte qu'il charge de chercher un homme propre à ses mystères, et à planter ensuite une colonie de son Illuminisme : Si cet homme là était un Protestant, je aimerais bien mieux. Le plus fameux adepte de Weishaupt montre constamment la même prédilection. Il veut même qu'on retranche certains endroits de ses mystères, pour ne pas révolter les Catholiques. Il semble constamment dire comme Frédéric II : Nous autres Protestants, nous allons plus vite. (Voyez les derniers éclaircissements de Philon.) Très certainement cette préférence marque au moins le même projet, et le même espoir d'anéantir les lois religieuses et civiles des Protestants. Ceux d'Allemagne ne s'y sont pas mépris; aussi ont ils fourni à L'illuminisme de vigoureux antagonistes.

Une préférence d'un autre genre est celle que Weishaupt donne aux gens stables et domiciliés dans les villes, tels que les Marchands et les Chanoines, comme pouvant étendre sa doctrine avec plus d'assiduité et la fixer dans leur canton.

Par une raison plus facile encore à concevoir, les Frères Enrôleurs s'attacheront surtout à faire des adeptes parmi les Maîtres d'école, dans les Académies militaires et autres de ce genre, et même, s'ils le peuvent, parmi les Supérieurs des Séminaires ecclésiastiques.

Ils n'épargneront rien pour enrôler les Officiers du Prince, dans les Dicastères et les Conseils. Celui qui a gagné cette partie, dit le Code, a plus fait que s'il avait gagné le Prince même. Enfin, le Provincial ou Chef des

Enrôleurs doit recruter tout ce qui peut se plier à L'illuminisme et lui être utile.

Dans cette liste de gens à enrôler, il est encore une préférence spécialement désignée par Weishaupt, pour le choix des adeptes.

Toutes choses égales, dit il à ses insinuants: attachez vous aux formes extérieures, à des hommes bien faits, beaux garçons. Ces gens là ont ordinairement les mœurs douces, le cœur sensible. Quand on sait les former, ils sont plus propres aux négociations. Un premier abord prévient en leur faveur. Ils n'ont pas vraiment la profondeur des physionomies sombres; ils ne sont pas de ceux qu'on peut charger d'une émeute ou du soin de souri lever le peuple ; mais c'est pour cela aussi qu'il faut savoir choisir son monde. J'aime surtout ces hommes aux yeux pleins de leur âme, au front libre et ouvert, au regard élevé. Les yeux, les yeux surtout, examinez les bien, ils sont le miroir de l'âme et du cœur, Ne négligez pas même dans vos observations, le maintien, la démarche, la voix. Tout cela aide à connaître ceux qui sont faits pour nous.

Enfin ceux là surtout qui ont éprouvé le malheur, non par de simples accidents, mais par quelque injustice, c'est à dire ceux là qu'on peut le plus certainement compter parmi les mécontents; voilà les hommes qu'il faut appeler dans le sein de L'illuminisme, comme dans leur asile.

Que le lecteur ne se hâte pas de s'écrier ici: qu'elles sont donc profondes les vues du Sophiste, qui a pu porter à ce point l'examen et le discernement à faire dans la recherche des sujets propres à ses complots! Cette liste ou le simple énoncé des hommes à écarter, à rechercher, ne suffisent pas à l'Ordre pour le rassurer sur le choix qu'aura fait le Frère enrôleur. Avant que d'entreprendre L'initiation du sujet qu'il peut y croire propre, il faut qu'il recueille des tablettes de son espionnage tout ce qu'il aura pu découvrir sur les mœurs, les opinions, la conduite et les rapports du sujet qu'il propose; il faut de cet ensemble qu'il trace un tableau exact, que les Supérieurs compareront avec les connaissances qu'ils peuvent déjà avoir ou se procurer par d'autres adeptes sur le même sujet, ou bien avec les nouvelles informations qu'ils exigeront, si les premières ne sont pas suffisantes. Lors même que le choix du Frère Insinuant est approuvé, tout• n'est pas dit encore ; il faut que le Supérieur décide, parmi les Frères Enrôleurs, quel est celui à qui sera confié le soin d'amener à l'Ordre le sujet proposé. Car ici encore le Code a tout prévu. Il ne permet pas indifféremment à tous les Frères d'exercer cette mission auprès des profanes qu'ils auront signalés. Il ne laissera ni le jeune adepte mesurer ses forces avec celui qui aurait l'avantage des années ou de l'expérience, ni le simple artisan prendre sur lui

le soin d'amener un Magistrat. Il faut que le Supérieur choisisse et désigne l'Enrôleur le plus convenable aux circonstances, aux mérites, à l'âge, à la dignité, aux talents du nouveau Candidat. Quand enfin la mission est donnée pour la conquête à faire L'insinuant élu commence à tendre ses embûches.

C'est ici la seconde partie de son rôle; toutes les démarches en sont encore réglées dans son Code.

Seconde partie du Frère insinuant manière d'amener les Candidats.

On appelle ordinairement Candidat celui qui témoigne quelque désir, qui fait quelques démarches pour entrer dans un Ordre ou obtenir une dignité quelconque. Pour les Illuminés, les Candidats sont ceux que l'Ordre même aspire à conquérir. Le sujet n'a souvent ni désir ni connaissance de la secte; c'est au Frère insinuant à inspirer le vœu d'en être membre. Il est pour ce grand art deux méthodes diverses : la première dirigera la marche du Frère insinuant auprès des Candidats marquant déjà par leur science et d'un âge mûr; la seconde est celle qu'il doit suivre auprès des jeunes gens de dix huit à trente ans, et susceptible d'une seconde éducation. Il devait même en être une troisième pour les artisans, ou ces hommes grossiers, dont l'éducation a été peu cultivée. On voit Weishaupt demander à son confident Zwach, des conseils pour cette partie du Code; mais soit qu'elle n'ait pas été rédigée, soit que Weishaupt s'aperçut que ses Insinuants y suppléeraient facilement, le Code illuminé est nul sur cette troisième méthode. Etudions l'essence des deux autres.

Dans la première classe, supposez un de ces hommes qui ont à peu près fait leur cours d'études à l'école du Philosophisme moderne; qui ont appris, sinon à se jouer du Christianisme, du moins à hésiter surtout ce qu'on appelle religion : les lois du Frère insinuant l'avertissent qu'il s'en prendrait inutilement à des Philosophes d'une autre espèce, surtout à des hommes d'un esprit plus solide, et moins curieux de toute doctrine qui craindrait le grand jour. Quand il aura trouvé un de ces hommes à peu près imbus des principes de la secte, qu'il se présente à lui sous l'air d'un Philosophe versé dans les mystères de l'antiquité. Il lui en coûtera fort peu pour jouer ce rôle ; son Code en fournira tous les moyens. Pour en suivre fidèlement les leçons, qu'il mette d'abord en avant le plaisir de savoir des choses qu'il n'est pas donné à tous de connaître, de marcher entouré de lumières, là où le vulgaire est dans les ténèbres ; qu'il est des doctrines uniquement transmises par des traditions secrètes, parce qu'elles sont au dessus des esprits communs. Il citera en preuves, les Gymnosophistes pour les Indes,

les Prêtres d'Isis pour l'Egypte, ceux d'Eleusis et l'Ecole de Pythagore pour la Grèce. Il se munira de quelques textes de Cicéron, de Sénèque, d'Aristide, ou d'Isocrate ; et de peur d'être pris au dépourvu, il apprendra par cœur ceux que son Législateur a eu la précaution d'insérer dans son Code. Quoiqu'il soit bien aisé de montrer par les Auteurs mêmes d'où ces textes sont tirés, combien peu ces anciens mystères fixaient les Initiés sur des objets aussi intéressants que la providence de Dieu, l'origine ou l'ordre de l'univers, L'insinuant donnera tous ces textes en preuve d'une doctrine secrète sur ces grands objets, d'une doctrine surtout propre à rendre la vie plus agréable, le mal plus supportable ; à étendre nos idées sur la majesté de Dieu. Qu'il ajoute que tous les Sages de l'antiquité connaissaient cette doctrine, qu'il insiste sur L'incertitude où l'on se trouve aujourd'hui sur la nature de l'âme, son immortalité, sa destinée; qu'il demande à son Candidat s'il ne serait pas enchanté d'avoir sur des objets d'une si grande importance, quelque réponse satisfaisante. Il fera en même temps entendre qu'il a été assez heureux pour être initié à toute cette doctrine, et qu'il peut procurer à son Candidat le même bonheur; mais que cette science ne se donne pas tout à la fois; qu'il est des hommes qui ont l'art de la montrer de loin de vous aider à devenir vous-même L'inventeur de ce nouveau monde.

Quand le Frère Insinuant est venu à bout d'exciter par ce langage la curiosité de son important Candidat, il lui reste encore à s'assurer de ses opinions sur certains articles. Il proposera donc certaines questions à discuter par écrit, certains principes à traiter, comme autant de bases dont il faut convenir pour aller plus avant. Le Code ne dit point quelles seront ces questions, parce qu'elles varient suivant ce qu'il reste au. Frère Insinuant à connaître des opinions religieuses ou politiques du Candidat, pour s'assurer de ses dispositions. Si la solution était peu conforme aux vœux de la secte, le Frère Insinuant renoncera à sa conquête. Si le Candidat Sophiste ou homme d'importance se trouve mieux disposé, il sera mis à la porte des mystères. Le Frère Insinuant se contentera de lui expliquer les grades inférieurs, et les épreuves que l'Ordre lui épargne en considération de son mérite.

Quelque artifice que l'on puisse observer dans cette marche, elle est réservée pour ces hommes qui n'ont presque besoin que de connaître L'illuminisme pour s'en trouver adeptes. S'agit il pour les Frères insinuant, d'un Candidat, ou jeune encore, ou assez éloigné des principes de la secte, pour qu'elle croie avoir besoin de le former ? C'est ici que Weishaupt développe l'art de tendre ses piéges et d'y faire tomber insensiblement ses victimes. Que votre premier soin, dit il à ses Enrôleurs, soit de gagner l'amour, la confiance, l'estime des sujets que vous êtes chargés d'acquérir à l'Ordre; comportez vous en tout de manière à faire soupçonner qu'il est dans vous quelque chose de plus que vous n'en laissez voir; que vous tenez à quelque société

secrète et puissante ; excitez dans votre Candidat, non pas tout à coup, mais peu à peu, le désir d'être admis dans une société de cette espèce. Il est pour inspirer, ce désir, certains raisonnements, certains livres, dont vous serez munis; tels sont entre autres, ceux qui traitent de l'union et de la force des associations. Le Législateur a soin de joindre ici la liste de ces livres; et la Société Illuminée se charge d'en fournir à ses adeptes un certain nombre. Ceux de Meiners surtout et de Basedow sont souvent recommandés par Weishaupt, comme propres tout à la fois à inspirer l'amour et les principes des sociétés secrètes ; mais rien n'approche de l'art avec lequel il fournit lui même au Frère Insinuant les raisons qui peuvent persuader au jeune Candidat, la prétendue nécessité de ces associations mystérieuses.

On montre, par exemple, dit le Code illuminé, on montre d'abord un enfant au „ berceau; on parle de ses cris, de ses pleurs, de sa faiblesse : on fait observer combien cet enfant qui, réduit à lui même, est dans une impuissance si absolue, peut acquérir de force par le secours des autres. On fait voir que toute la grandeur des Princes dérive de l'accord de leurs sujets; on exalte les avantages de la société sur l'état de nature on en vient à l'art de connaître et diriger les hommes. On dit combien facilement un seul homme de tête en conduirait des centaines et des milliers d'autres, si l'on connaissait ses avantages. Tout cela se prouve par le service militaire, et par les choses que l'union des peuples met leurs Princes en état de faire.

Après avoir parlé des avantages de la société en général, venez en aux défauts des sociétés civiles ; et dites combien peu on y trouve de secours de la part même de ses amis ; combien serait nécessaire aujourd'hui de s'étayer les uns les autres. Ajoutez que les hommes triompheraient du Ciel même, s'ils étaient plus unis; que leurs divisions seules les tiennent sous le joug. Cela s'expliquera par la fable des deux chiens, dont le loup ne triomphe qu'en les divisant, et par divers exemples de cette espèce, que vous aurez soin de recueillir.

En preuve de ce que les sociétés secrètes pourraient faire de grand et d'important, le Frère Insinuant est encore averti de citer l'exemple des Francs Maçons, des sociétés mystérieuses de l'antiquité, et même des Jésuites; il soutiendra que tous les événements de ce monde tiennent à des ressorts, à des causes cachées, dans lesquelles ces sociétés jouent un grand rôle; il réveillera dans son élève le désir de régner en secret, de préparer dans son cabinet une toute autre constitution pour le monde, et de gouverner ceux qui croient nous gouverner.

Quand vous en serez là, continue le Code, commencez à montrer que vous avez-vous même quelque part à ces secrets. Jetez en avant quelques demi

mots, qui le fassent entendre. Votre élève commence t il à s'échauffer? Pressez le, revenez à la charge, jusqu'à ce que vous lisiez dans son cœur cette résolution: Dès aujourd'hui, si je le pouvais, j'entrerais dans une société de cette espèce.

Le Frère insinuant qui aura réussi à inspirer ce vœu à son élève, n'est pas encore au bout des piéges que son Code lui fournit l'art de tendre. Pour arracher le fond de sa pensée, il fera semblant de le consulter comme ayant eu certaines confidences ; il jettera sur le secret de ces sociétés, quelques objections qu'il résoudra lui même, si elles faisaient trop d'impression ; d'autres fois pour piquer d'avantage la curiosité, il tiendra à la main une lettre en chiffres, ou bien il la mettra à demi ouverte sur sa table, en laissant au Candidat tout le temps d'apercevoir le chiffre, et la fermant ensuite, avec tout l'air d'un homme qui a des correspondances importantes à tenir secrètes; — d'autres fois encore, étudiant les relations, les actions de son élève, il lui dira certaines choses que celui ci croira ne pouvoir être sues que par ces sociétés, à qui rien n'est caché, et qui sont cachées à tous.

Toute cette marche peut être abrégée, suivant que l'amitié ou les dispositions du Candidat hâtent les confidences. Si elle ne suffisait pas, que l'Enrôleur se garde bien de lâcher prise ; qu'il essaie de faire par les autres ce qu'il ne peut pas faire par lui même; qu'il s'examine pour savoir s'il n'a pas omis une seule des règles qui lui sont prescrites, dans l'art de gagner et d'attirer son monde; qu'il redouble d'attention et de complaisance. Fallût il même s'abaisser pour dominer, le Frère Insinuant n'oubliera pas ce précepte formel de son Législateur : Apprenez aussi à faire quelquefois le valet, pour devenir maître.

A travers toutes ces complaisances et tous ces discours, il faudra bien enfin que le Candidat se prononce. S'il se rend aux insinuations, il entre dans l'ordre des Novices; s'il persiste dans son refus, qu'il apprenne de ceux qui en ont fait l'expérience le destin qui l'attend.

Sort des Candidat indociles

Malheureux et doublement malheureux, le jeune homme que les Illuminés ont en vain essaye d'entraîner dans leur secte! S'il échappe à leurs piéges, qu'il ne se flatte pas au moins d'échapper à leur haine, et qu'il se cache bien ; ce n'est pas une vengeance commune que celle des sociétés secrètes. C'est le feu souterrain de la rage, Elle est irréconciliable, rarement cesse t elle de poursuivre ses victimes, jusqu'à ce quelle ait eu le plaisir de les voir immolées. Tel est au moins l'avis que nous donnent la plupart de ceux que l'histoire nous montre échappés aux insinuations de la Secte, et de ceux là

surtout, qui après avoir fait les premiers pas sous le : Frère Enrôleur, refusent de le suivre plus loin.

Il me serait facile de citer bien des exemples en ce genre. Je croyais presque un jour en avoir trouvé un tout opposé dans M. Camille Jourdan, ce même Député, l'une des victimes destinées à la déportation avec Barthelemi et Pichegru, mais plus heureusement échappé aux Triumvirs. Je l'entend ois faire de grands éloges d'un de ces insinuons Illuminés, qui avait long temps travaille à l'entraîner dans l'Ordre. Il s'étonnait de m'en tendre parler de ces Enrôleurs comme de ces hommes consommés dans tous les artifices de la plus: scélérate hypocrisie. Il soutenait que son illuminé était doux, modeste, modéré, même plein de respect pour l'Evangile, et enfin un des hommes les plus vertueux qu'il eût connus. J'opposais à cela toute la conduite que le Frère Insinuant devait avoir tenue, et toutes les ressources qu'il devait avoir épuisées avant d'abandonner sa proie. M. Camille répondait à tout : cela est vrai, c'est ainsi qu'il s'y prenait. Son zèle pour la secte l'aveuglait, le faisait recourir à ces moyens pour ce qu'il appelait ma conversion; mais avec tout cela on ne parle pas vertu et religion avec son onction, sans être au moins un honnête homme. Eh bien, repris je enfin, voici, je le parie, le dernier trait de votre Insinuant. Pour dernière tentative, il vous a proposé de vous expliquer par écrit sur certaines questions; vous l'avez fait; vos sentiments se sont trouvés tout opposés aux siens; il ne vous a plus vu; mais il est devenu votre ennemi et n'a cessé de vous calomnier. Oh pour cela, répond M. Camille, c'est encore très vrai. Il n'a pas tenu à lui que je ne perdisse et ma fortune et tous mes amis. Il me louait beaucoup auparavant; il me donna alors pour un homme très dangereux. Je ne sais tout ce qu'il inventait sur mon compte; mais je n'eus que trop lieu de voir L'impression que ses discours faisaient. Le croirait on? Il en coûtait encore à M. Camille d'avouer que son Insinuant n'était pas un homme vertueux; tant les lois de Weishaupt se confondent avec celles de la plus profonde hypocrisie ! J'ai connu deux Evêques presque aussi bien trompés que M. Camille, sur le compte de ces Insinuants.

Citons encore ici l'exemple de M. Stark. Je ne savais ce que c'était que ce M. Stark; mais je le voyais étrangement en bute aux Illuminés. Nicolaï et Mirabeau n'épargnent rien pour le rendre odieux aux Protestants; ils en font un Prêtre Catholique ordonné en secret, quoique tout annonce en lui un Protestant. Je veux savoir ce que c'est que ce M. Stark; et j'apprends que c'est un des plus savants Ministres du Protestantisme ; qu'il est assez zélé dans sa religion, pour être aujourd'hui Docteur, grand Aumônier et Conseiller du Landgrave de Hesse Darmstadt; mais qu'il a eu, ainsi que divers autres savants, tels que Hoffmann et Zimmerman, le malheur d'être recherché par les Illuminés, et de ne pas les suivre; que les Illuminés avaient voulu par lui s'assurer d'un adepte auprès du Prince, et qu'il avait bravé son

Insinuant jusqu'au point de répondre : S'il vous faut un appui, je suis trop petit moi, et mon Prince est trop grand pour vous protéger. Le candidat auprès de qui le Frère Enrôleur ne réussit pas mieux qu'auprès de M. Stark, peut s'attendre aux mêmes calomnies, aux mêmes persécutions. La loi de l'Ordre est invariable, à l'égard des hommes surtout, dont L'illuminisme redoute les talents. Il faut, ou le gagner, ou te perdre dans l'opinion publique; c'est le texte du Code, mais il est temps de suivre dans ses grades préparatoires, le Candidat qui s'est montré plus docile.

CHAPITRE IV.

Seconde partie du Code illuminé; premier grade préparatoire; le Novice et son Instituteur.

Durée du noviciat

Dans les premières années de L'illuminisme, le temps d'épreuves réglé pour les Novices, était de trois ans pour l'élève qui n'en avait pas plus de dix huit; de deux ans, pour celui qui se trouvait entre dix huit et vingt quatre ; et enfin d'un an, pour celui qui approchait de trente. Les circonstances ont appris à abréger ce temps; mais quelles que soient les dispositions du Novice, si la durée des épreuves est abrégée, il n'en faudra pas moins qu'il les subisse ou les prévienne toutes, pour arriver aux autres grades. Dans cet intervalle il n'aura pas d'autres Supérieurs que L'insinuant même à qui il doit sa vocation, et pendant tout le temps que durera le Noviciat, il ne sera point permis au Frère Insinuant de faire connaître à son élève un seul des autres membres de l'Ordre. Cette loi est portée pour éviter à l'Ordre tous les dangers qui pourraient résulter des indiscrétions du Novice, et pour n'en rendre responsable que L'insinuant même; car, dit formelle ment le Code, si malheureusement l'Élève se trouve un parleur indiscret son imprudence au moins ne trahira qu'un seul des Frères.

Premier étude du novice le secret

Aussi les premières leçons du Frère insinuant, désormais Instituteur, doivent elles rouler sur L'importance et l'étendue du secret à observer dans L'illuminisme. Il commencera par dire à son Novice : Le silence et le secret sont l'âme de l'Ordre ; et vous l'observerez ce silence auprès de ceux mêmes que vous pourriez soupçonner aujourd'hui être nos Frères, et auprès de ceux qui vous seront connus dans la suite. Vous regarderez comme un principe constant parmi nous que la franchise n'est une vertu qu auprès des Supérieurs; la méfiance et la réserve sont la pierre fondamentale. Vous

ne direz à personne ni aujourd'hui ni dans la suite, la moindre circonstance de votre entrée dans l'Ordre, pas même de quel grade vous pourrez être, ou en quel temps vous aurez été admis. En un mot, vous ne parlerez jamais devant les Frères mêmes, des objets relatifs à l'Ordre, à moins d'une vraie nécessité.

Par cette loi sévère, L'illuminé sera souvent un mystère pour L'illuminé même. Le Novice apprendra à n'y voir qu'un moyen de prévenir la ruine dont la moindre indiscrétion menacerait tout l'Ordre.

Pour s'assurer plus positivement de ce profond secret de la part de son Novice, le Frère Insinuant n'entrera près de lui dans aucun détail: il ne lui livrera pas un seul des écrits relatifs à l'Ordre, avant d'en avoir obtenu la déclaration suivante : Moi soussigné, promets en tout honneur et sans aucune restriction, de ne jamais dévoiler par paroles, par signes, par gestes, ou en aucune manière possible, à quel que personne que ce soit, à mes parents, alliés ou amis les plus intimes, rien de ce qui me sera confié par mon Introducteur, relativement à mon entrée dans une Société secrète, soit que ma réception dans cette Société ait ou bien n'ait pas lieu. Je m'engage à ce secret d'autant plus volontiers, que mon Introducteur m'assure que dans cette Société il ne se passe rien de contraire à l'état, à la Religion, aux mœurs. Quant aux écrits qui me seront remis, et aux lettres que je recevrai sur le même objet, je m'engage à les rendre, après en avoir fait pour moi seul les extraits nécessaires.

Ces écrits ou livres relatifs à l'Ordre, ne sont d'abord livrés au Novice qu'en petit nombre, pour très peu de temps, et sous promesse de les tenir hors de la portée des curieux. A mesure qu'il avancera en grade, il pourra les conserver plus long temps et en plus grand nombre : mais ce ne sera pas avant qu'il ait fait part à l'Ordre des mesures qu'il aura prises, pour empêcher qu'en cas de mort, aucun de ces écrits ne tombe entre les mains des profanes. Il saura, dans la suite, qu'à ces précautions les Frères Illuminés en ajoutent bien d'autres, toutes relatives au profond secret de l'Ordre sur ses statuts et sur son existence même. Il verra, par exemple, dans ses lois, que s'il est un malade dans l'Ordre, les autres Frères doivent le visiter assidûment, d'abord pour le fortifier, ou empêcher toutes les révélations que la crainte de la mort pourrait lui arracher; et ensuite pour emporter eux mêmes tous les écrits de l'Ordre que le malade pourrait avoir chez lui, aussitôt que la maladie devenue sérieuse annoncerait des dangers.

Seconde étude du Novice.

Il apprendra enfin un jour, que pour dérober jusques à la moindre trace de leur existence, les frères Illuminés ne doivent point exister partout sous le même nom, mais emprunter celui d'un autre Ordre, ou même d'une simple Société littéraire, ou même exister sans aucun nom quelconque qui les fasse distinguer du public.

Dictionnaire de l'ordre

Le premier des écrits livrés au Novice, pour l'accoutumer à ce profond secret, est en quelque sorte le Dictionnaire de L'illuminisme. Avant toutes choses, il faut bien qu'il se fasse au langage de la secte, c'est à dire à l'art de communiquer avec les Supérieurs et les autres adeptes, sans être entendu des profanes. Au moyen de ce langage, il faut que les Illuminés puissent parler entre eux, et surtout s'écrire les uns avec les autres, sans que les profanes puissent deviner quel est le Frère dont ils parlent, de quel lieu, en quel langage, en quel temps, et à qui ou par qui la lettre est écrite.

Noms caractéristiques de la secte

Pour cacher les personnes, le Novice Illuminé saura d'abord que jamais les Frères ne se désignent dans l'ordre par le nom sous lequel ils sont connus dans le monde. Il aura pu savoir qu'il existe une pareille précaution dans les derniers grades de la Franc Maçonnerie, ou les Rose Croix reçoivent ce qu'ils appellent dans les Loges, leur Caractéristique, c'est à dire leur nom de guerre. Le Novice Illuminé recevra son Caractéristique dès son entrée au noviciat; et ce nom même ne sera pas étranger aux complots pour lesquels on le prépare. Il faudra qu'il ait soin un jour de le rendre vraiment caractéristique; qu'il étudie et même qu'il écrive l'histoire de son nouveau patron; que dans les qualités ou les actions de son héros, il sache reconnaître le genre de services que l'Ordre attend de lui. Autant qu'il se pourra, ce nom sera choisi conformément à L'idée que le Novice aura donnée de lui. S'il a montré quelques dispositions à ressasser un jour les objections du Philosophisme contre l'Evangile, son Caractéristique sera Celse, Porphire, ou bien Tindal, Shaftsbury. Si l'on observe en lui du penchant à la haine des Rois, ou des talents pour la politique de l'Ordre, il sera appelé Brutus, Caton, Machiavel. On ne lui dira pas encore, mais on lui fera deviner un jour ce qu'il doit faire pour mériter ce nom. On ne lui dira pas non plus, mais s'il arrive jusqu'aux derniers mystères, il lui sera également facile de savoir pourquoi Weishaupt, en s'installant chef des Illuminés, eut soin de prendre pour Caractéristique le nom de Spartacus, de ce chef si fameux à Rome, dans la guerre des esclaves révoltés contre leurs maîtres.

Leur Géographie.

Ainsi que les personnes, les provinces et les villes changent de nom dans ce langage ; c'est une géographie nouvelle que le Novice doit apprendre. Dans ses nouvelles cartes, la Bavière, patrie du fondateur, devient l'Achaïe ; la Souabe s'appelle Pannonie, la Franconie, l'Autriche, et le Tirol sont L'illyrie, l'Egypte et le Péloponnèse. Munich devient Athènes ; Bamberg, Antioche ; Inspruck, Samos; Vienne en Autriche est Rome, et Wirtzbourg, Carthage ; Francfort sur le Mein devient Thèbes ; Heidelberg est Utique. IngoLstadt, le chef lieu primordial, n'est pas assez caché sous le nom à'Ephèse. Il est pour cette ville privilégiée, un nom plus mystérieux dont la connaissance est réservé aux profonds adeptes. C'est le nom à'Eleusis.

Si jamais le Novice est appelé à jouer loin de sa patrie le personnage d'Enrôleur, le nouveau Dictionnaire Géographique s'étendra pour lui comme sa mission. Il ne la commencera pas sans avoir reçu celui des provinces qu'il doit conquérir à l'ordre.

Leur calendrier

Il faut encore qu'il s'accoutume à l'hégire et au calendrier illuminé. Il datera ses lettres, et toutes celles qu'il recevra seront datées d'après l'ère Persanne, appelée Jezdegert, et commençant l'année 630. L'année Illuminée commence elle même le premier Pharavardin qui répond au 21 Mars. Ce premier mois n'a pas moins de 41 jours; les mois suivants, au lieu de s'appeler Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre et Octobre, sont Adarpahascht, Chardad, Thirmeh, Merdehmeh, Shaharimeh, Meharmeh. Pour Novembre et Décembre, les Illuminés disent Abenmeh, Adameh; pour Janvier et Février Dimeh et Benmeh. Ils ne donnent que 20 jours au mois de Mars, et ils l'appellent Asphandar.

Leurs chiffres

Il faut encore que le Novice Illuminé s'accoutume à donner aux chiffres la valeur des lettres que l'Ordre leur assigne, en attendant qu'il apprenne une seconde manière de hiéroglyphes servant de chiffre aux adeptes plus avancés.

Il faut enfin que le Novice Illuminé s'accoutume à ne jamais écrire le nom de son Ordre. Ce mot, trop vénérable pour être exposé aux yeux des profanes, se supplée toujours par un cercle avec un point au centre, comme celui de loge se rend par quatre lignes formant un quarré long.

Troisième étude du novice ses statut.

A cette première étude succède celle du code, donné aux jeunes Frères, sous le nom de Statuts des Illuminés. Ce n’est qu’un premier piége que ces statuts. Le jeune Elève les voit avec admiration commencer par ces mots:

« Pour la tranquillité et la sûreté de tous les Frères, soit Novices, soit Membres actifs de cette Société, pour prévenir tout soupçon mal fondé et tout doute inquiétant, le vénérable Ordre déclare qu’il n’a absolument pour but aucun projet, aucune entreprise ou manœuvre nuisibles à l’Etat, à la Religion, aux bonnes mœurs ; et qu’il ne favorise rien de semblable dans ses Membres. Tout son objet, tous ses travaux tendent uniquement à inspirer aux hommes de L’intérêt pour la perfection de Leur caractère moral ; à les pénétrer des sentiments humains et sociables; à écarter les projets des méchants ; à secourir la vertu souffrante et opprimée ; à favoriser l’avancement des hommes de mérite; à rendre générales des connaissances encore cachées à la plupart des hommes. Tel est, non le prétexte coloré, mais le vrai but de l’Ordre. »

Le Novice qu’une déclaration si positive ne rassurerait pas, croira au moins trouver un garant des intentions de l’Ordre dans les obligations qu’il se voit imposées. Son grand devoir doit être de se former le cœur, de manière à gagner non seulement l’affection de ses Frères, mais celle de ses ennemis mêmes. Il lui est ordonné bien positivement de travailler de toutes ses forces à sa perfection extérieure et intérieure. Il est vrai que bientôt à cette loi succède celle étudier l’art de dissimuler et de se déguiser; mais son Frère Insinuant est là pour lui apprendre comment cet art fait partie de la vraie perfection, pour écarter les soupçons que ce rapprochement pourrait donner.

Quatrième étude du novice morale de l’ordre.

II est d’ailleurs pour le Novice bien d’autres devoirs à remplir qui peuvent détourner ses réflexions. On lui dit que les Frères Illuminés ne doivent l’Ordre, avoir qu’un même esprit, les mêmes volontés, les mêmes sentiments ; qu’il est, pour inspirer ces mêmes sentiments, un certain nombre d’ouvrages dont la Société a fait choix et dont il faut qu’il se nourrisse. Si le Novice était un de ces hommes que leur attachement à l’Evangile rend plus circonspects sur les piéges tendus à leur religion; le choix de ces ouvrages suffirait pour lui dire, que le premier objet de son Insinuant est de lui persuader qu’il a bien peu besoin d’être Chrétien pour arriver à toute la perfection dont parlent ses Statuts. La morale qu’on lui fait étudier est celle d’Epictète, de Sénèque, d’Antonin de Plutarque, tous

étrangers au Christianisme. C'est encore celle des Sophistes modernes, tels que Wieland, Meiners, Basedow, dont le but n'est rien moins que de faire un Chrétien pour faire un honnête homme. Sous l'affectation d'une philosophie honnête et modérée, cette morale est même celle de la lubricité et de L'impiété, tracée dans le livre de l'Esprit, par le sophiste Helvétius. Mais le Frère Enrôleur doit s'être assuré que ces réflexions ne sont plus de nature à faire impression sur ses élèves. D'ailleurs rien n'est plus propre à les dissiper que l'étude constante de ces productions livrées aux Novices, jointe au soin d'écarter tous les livres qui pourraient leur donner d'autres idées; et L'instituteur Illuminé fidèle à son code, ne doit rien négliger pour que ses Novices remplissent en ce genre les intentions de l'Ordre. Il doit non seulement avoir avec eux de fréquents entretiens, il faut qu'il les occupe, il faut même qu'il leur fasse des visites inattendues pour les surprendre, et voir à quel point ils s'occupent du Code et des divers écrits que l'Ordre leur confie. Il doit se faire rendre compte de leurs lectures, exiger des extraits, les aider de ses explications, et ne rien négliger, en un mot, pour s'assurer des progrès que fait dans leur esprit la morale de l'Ordre.

Cinquième étude du novice, connaissance des hommes.

Il est pour le Novice Illuminé une étude plus nécessaire encore, celle de la science appelée dans le Code la plus grande de toutes. Cette science par excellence, est la connaissance des hommes. Le Frère Instituteur doit la représenter à son élève comme la plus intéressante de toutes les sciences. Pour apprendre cet art de connaître les hommes, tout Novice reçoit le modèle d'un journal en forme de tablettes dont son Instituteur doit lui montrer l'usage. Muni de ce journal, il faudra qu'il se mette à observer tous ceux des hommes avec qui il se trouve, à tracer leur caractère, à se rendre compte à lui même de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend. Crainte de l'oublier, il faut toujours qu'il ait sur lui quelque feuille volante, ou bien des tablettes de poche sur lesquelles il puisse d'heure en heure, écrire ses observations, pour les rédiger ensuite dans son journal. Pour s'assurer de leur exactitude sur ce point, le Frère Instituteur doit se faire montrer de temps à autre et le journal et les tablettes des Novices. Pour les rendre plus experts à peindre les vivants, il exercera ses élèves sur les Auteurs et les Héros anciens, dont il leur fera tracer le caractère. De tous les exercices des Frères Illuminés, il n'en est point dont l'habitude soit plus souvent et plus spécialement recommandée dans leur Code. Ce doit être la grande étude du Novice; ce doit être celle de tous les grades.

Par son assiduité à ce grand art, le Novice apprend à distinguer ceux qu'il pourra lui même enrôler un jour, et ceux qu'il devra écarter de L'illuminisme. C'est pour cela que son Instituteur doit l'engager sans cesse à

proposer ceux qu'il croit propres à l'Ordre. A ce résultat pour la propagation des Frères, se joint encore celui de connaître leurs amis ou ennemis, les dangers qui se présentent et les moyens à prendre ou les personnes à gagner, à rechercher, pour éviter l'orage ou pour faire de nouvelles conquêtes. Soit Novices, soit Illuminés de tout autre grade, il faut que chaque Frère rédige les observations de cette espèce; que chaque mois au moins elles soient envoyées aux Supérieurs sous la forme prescrite.

Liens du novice.

Tandis que le Novice est tout occupé de ces observations, de cette étude; il ne sait pas qu'il est lui même continuelle ment observé, étudié par son Insinuant; que celui ci écrit aussi de son côté, note, rédige exactement, et fait passer aux Supérieurs toutes ses observations sur les fautes ou les progrès, sur le faible et le fort de son Elève. Il ne sait pas surtout que la grande étude de son Instituteur est de le lier si étroitement à L'illuminisme, que bien long temps avant de connaître les secrets de l'Ordre, il y tienne malgré lui par des liens invincibles, par tous ceux de la crainte et de la terreur, si jamais il venait à s'en détacher par l'horreur des systèmes et des complots qu'il pourra découvrir.

Son obéissance

Ce grand art de lier les Novices à L'illuminisme, est d'abord dans L'idée magnifique que le Frère Insinuant leur donne des projets de la secte, et dans le vœu qu'il sait leur arracher d'une soumission aveugle et absolue à tout ce que les Supérieurs prescriront de moyens pour arriver au but de l'Ordre.

C'est ici que Weishaupt a paru plus spécialement vouloir assimiler le régime de la secte à celui des Ordres Religieux, et surtout à celui des Jésuites, par l'abandon total de leur propre volonté et de leur jugement, qu'il exige de ses adeptes, et auquel il est expressément ordonné aux Frères Enrôleurs d'exercer leurs Novices. Mais c'est ici précisément qu'il fallait observer l'énorme différence qui se trouve entre l'obéissance religieuse et l'obéissance illuminée. De tous les Religieux qui suivent la règle de St. Basile, de St. Benoît, de St. Dominique ou de St. François, il n'en est pas un seul qui ne sache qu'il est pour lui une voix bien plus impérieuse que celle de ses Supérieurs. La voix de sa conscience, celle de son Dieu et celle de l'Evangile. Il n'en est pas un seul qui, dans le cas où ses Supérieurs ordonneraient des choses contraires aux devoirs du Chrétien ou de l'honnête homme, ne voie l'exception à faire à l'obéissance qu'il a vouée. Cette exception est souvent exprimée et toujours évidemment annoncée par tout l'objet des Instituts Religieux ; elle est surtout formelle, et bien des fois positivement répétée

dans celui des Jésuites. Il leur est ordonné d'obéir à leur Supérieur; mais c'est dans le cas où ils ne verront point de péché à obéir. C'est dans le cas où l'on ne pourrait dire qu'il se mêle une espèce de péché quelconque à l'obéissance. Enfin, comme si ces exceptions ne suffisaient pas, alors même que L'instituteur des Jésuites leur recommande le plus l'obéissance, il a soin de répéter que cette obéissance, malgré tout le vœu qu'ils en font r ne doit avoir lieu que lorsque les ordres de l'homme ne sont pas opposés à ceux de Dieu. Tous ceux donc qui ont cru voir des rapports et, comme s'exprime Mirabeau, des points de contact entre ces Instituts religieux et le Code illuminé, auraient dû commencer par observer que l'obéissance religieuse n'est dans son essence même qu'un engagement à faire tout le bien qui sera prescrit sans mélange du mal. Il leur était facile de prouver ensuite que dans l'obéissance prescrite par Weishaupt, tout annonce, tout prescrit la disposition à obéir, malgré toutes les réclamations de la conscience, et quelque énorme que paroisse aux adeptes le forfait qui pourra leur être ordonné, pourvu qu'il conduise au grand objet de l'Ordre. « Notre Société, ce sont les expressions du Code, exige de ses membres le sacrifice de leur liberté, non pas sur toute chose, mais absolument surtout ce qui peut être un moyen d'arriver à son objet. Or, la présomption pour la bonté des moyens prescrits est toujours en faveur des ordres donnés par les Supérieurs. Ils sont plus clairvoyants sur cet objet ; ils le connaissent mieux, et c'est pour cela seul qu'ils sont constitués Supérieurs; ils sont faits pour vous conduire dans le labyrinthe des erreurs, des ténèbres ; et là l'obéissance n'est pas seulement un devoir, elle est un objet et un motif de reconnaissance. »

Telle est l'obéissance des Illuminés ; on ne trouvera pas dans tout leur code une seule exception. Ce n'est pas même assez de prévenir évidemment qu'elle n'en admet point. Avant que le Novice ne termine ses preuves, nous le verrons réduit à s'expliquer formelle ment sur ses dispositions, à l'égard des ordres que les Supérieurs lui donneront, et qu'il pourrait juger contraires à ses devoirs. Il faut d'abord que son Instituteur l'entrelace, et s'empare de tout son intérieur et de tous ses secrets. Sous prétexte d'apprendre à se connaître lui même, en étudiant l'art de connaître les autres, il faut que le Novice fasse lui même son portrait, qu'il dévoile tous ses intérêts, toutes ses relations, et celles de sa famille.

Le Frère Instituteur a soin de lui fournir encore le modèle des tablettes à remplir, pour donner à l'Ordre cette preuve de confiance, et le temps viendra où il faudra bien qu'il en donne une plus grande encore.

Connaissance de ses secrets.

Il faut dans ces tablettes, que se trouvent exprimés Par le Novice même, son nom, son âge, ses fonctions, sa patrie, sa demeure, le genre d'étude dont il aura fait choix, les livres qui composent sa bibliothèque ou les écrits secrets qu'il peut avoir, ses revenus, ses amis et ses ennemis, la raison de ses inimitiés, et ses connaissances et ses protecteurs.

Au dessous de ce tableau il faut qu'il en place un second, contenant tous les mêmes objets, sur son père, sa mère, et sur leurs autres enfants. Il faut qu'il exprime plus spécialement l'éducation qu'ils ont eue, leurs passions, leurs préjugés, leur côté fort et leur côté faible.

On voit par le modèle ajouté aux Ecrits originaux, que cette dernière partie du tableau n'est pas la plus flattée. Dans celui ci, le Novice François Antoine St.... âgé de 22 ans, peint son père emporté, et aux mœurs soldatesques, sa mère un peu avare; l'un et l'autre ayant pour côté faible la flatterie et L'intérêt; l'un et l'autre vivant à la vieille mode, à l'ancienne franchise dans leur dévotion têtus et arrogants, revenant bien difficilement d'un projet mal conçu, plus difficilement encore pardonnant à celui qu'ils ont pour ennemi; cependant eux mêmes peu haïs, parce qu'ils sont peu craints, et fort peu en état de nuire.

Tandis que le Novice travaille ainsi à dévoiler lui même, et tous ses secrets et tous ceux de sa famille, le Frère Insinuant trace de son côté de nouvelles tablettes, auxquelles il ajoute tout ce que ce temps d'épreuve a pu lui découvrir sur son élève et ses parents.

Sur la comparaison des deux tableaux, le Supérieur a t il prononcé l'admission du Novice à la dernière épreuve ? le moment des grandes questions arrive. C'est sur ces questions que le Novice jugera de toute l'étendue du sacrifice qu'il doit faire, de l'empire qu'il faut donner sur toutes ses volontés, sur toute sa conscience, sur sa personne même, à tout L'illuminisme, s'il veut en être membre.

Questions à répondre par le Novice

Ces questions sont au nombre de vingt quatre, et conçues en ces termes:

1.° Etes vous encore dans L'intention d'être reçu dans l'ordre des Illuminés?
2.° Avez vous bien mûrement pesé, que vous hasardez une démarche importante, en prenant des engagements inconnus?
3.° Quel espoir, quelles causes vous portent à entrer parmi nous?
4.° Auriez vous ce désir, quand même nous aurions uniquement pour objet la perfection de l'homme, et point d'autre avantage?

5.° Que feriez vous si l'Ordre était une nouvelle invention?
6.° Si vous veniez à découvrir dans l'Ordre quelque chose de mauvais ou d'injuste à faire, quel parti prendriez vous ?
7.° Voulez vous et pouvez vous regarder le bien de notre Ordre comme le vôtre même?
8.° On ne peut vous cacher que les membres entrant dans notre Société, sans autre motif que l'espoir d'acquérir de la puissance, de la grandeur, de la considération, ne sont pas ceux que nous aimons le plus. Souvent il faut savoir perdre pour gagner. Savez vous tout cela?
9.° Pouvez vous aimer tous les membres de l'Ordre, ceux même de vos ennemis qui pourraient s'y trouver?
10.° S'il arrivait que vous dussiez faire du bien à ces ennemis que vous auriez dans l'Ordre, qu'il fallût les recommander, les exalter; y seriez vous disposé?
11.° Donnez vous de plus, à notre Ordre ou Société LE DROIT DE VIE ET DE MORT ? Sur quel fondement lui refusez vous ou donnez vous Ce droit ?
12.° Etes vous disposé à donner en toute occasion, aux membres de notre Ordre, la préférence sur tous les autres hommes?
13.° Comment voudriez vous vous venger d'une injustice grande ou petite, que vous auriez reçue des étrangers ou de nos Frères?
14.° Comment vous comporteriez vous, si vous veniez à vous repentir d'être entré dans notre Ordre?
15.° Voulez vous partager avec nous heur et malheur? .
16.° Renoncez vous à faire jamais servir votre naissance, vos emplois, votre état, votre puissance, au préjudice ou au mépris des Frères?
17.° Etes vous, ou pensez vous à devenir membre de quelque autre Société?
18.° Est ce par légèreté ou bien dans l'espoir de connaître bientôt la constitution de notre Ordre, que vous faites si facilement ces promesses?
19°. Etes vous résolu à suivre très exactement nos lois?
20.° Vous engagez vous à une obéissance absolue sans réserve? Et savez vous la force de cet engagement?
21.° N'y a t il point de crainte qui puisse vous détourner d'entrer dans notre Ordre?
22.° Voulez vous, dans le cas qu'on en ait besoin, travailler à la propagation de l'Ordre, l'assister de vos conseils, de votre argent et de tous vos moyens?
23.° Avez vous soupçonné que vous auriez à répondre à quelques unes de ces questions? Quelles sont celles que vous soupçonniez?
24.° Quelle assurance nous donnerez vous de ces promesses.? Et à quelle peine vous soumettez vous si vous y manquez?

Réponse du Novice

Pour savoir en quel sens doivent être conçues lès réponses écrites et signées par le Novice Illuminé, et confirmées par son serment, il suffit de jeter un coup d'oeil sur le Protocole de la réception de deux Frères, tel que nous le présentent les archives de la Secte. A cette question: Quelle conduite tiendriez vous, si vous veniez à découvrir dans l'Ordre quelque chose de mauvais ou d'injuste? Le premier de ces Novices, âgé de 22 ans, et nommé François Antoine St répond, et signe, et jure: « Je ferais même ces choses là, si l'Ordre me les commandait, parce que peut être ne suis je pas capable de juger si elles sont réelle ment injustes. D'ailleurs, quand même elles pourraient être injustes sous un autre rapport, elles cessent de l'être, dès qu'elles deviennent un moyen d'arriver au bon heur et d'obtenir le but général. »

A cette même question, le Novice François Xavier B. répond, écrit et jure en même sens: « Je ne refuserais point de faire ces choses là (mauvaises et injustes) si elles contribuent au bien général. »

A la question sur le droit de vie et de mort, le premier de ces Novices répond encore et jure: « Oui, j'accorde ce droit à l'Ordre Illuminé; et pourquoi le lui refuserais je, si l'Ordre se voyait réduit à la nécessité d'employer ce moyen, et que sans cela il y eût à craindre pour lui de très grands malheurs? (Littéralement, par sa très grande ruine) l'Etat perdrait fort peu à cela, puisque le mort serait remplacé par tant d'autres. Au reste, je renvoie à ma réponse, N.° 6; c'est à dire à celle ou j'ai promis de faire même ce qui serait injuste, si mes Supérieurs le trouvaient bon et me l'ordonnaient.

Le second Novice, à la même question, répond et jure également : « La même raison qui me fait reconnaître dans les Gouverneurs des peuples le droit de vie et de mort sur les hommes, me, porte à reconnaître très volontiers ce droit dans mon Ordre, qui concourt au bonheur des hommes, tout aussi bien que les Gouverneurs des peuples devraient le faire. »

Sur la promesse d'une obéissance sans restriction, l'un répond: « Oui sans doute, cette pro messe est importante; cependant je la regarde pour l'Ordre, comme le seul moyen d'arriver à son but. » Le second est moins précis : « Lors, dit il, que je considère notre Ordre comme moderne et encore peu étendu, j'ai quelque h répugnance à faire une promesse si effrayante; parce que je suis fondé à douter si le défaut de connaissance ou même si quelque passion dominante, ne pourraient pas quelquefois faire ordonner des choses entièrement opposées au but du bonheur général : mais lorsque j'imagine l'Ordre plus étendu, je pense que dans une Société où se trouvent des hommes de tant de différents états, des plus élevés et des plus

communs, ils sont plus à portée de connaître le cours du monde, et de distinguer les moyens de remplir les bons projets de l'Ordre. »

Ce doute du Novice sur l'ancienneté de son Ordre, était fait pour déplaire à Weishaupt qui, n'épargnant rien pour faire croire à l'antiquité de son Illuminisme, afin d'exciter davantage le respect et la curiosité des élèves, se contentait de jouir en secret de la gloire de L'invention, auprès de ces profonds adeptes, et réservait la révélation de ce mystère aux derniers grades. Mais ce même Novice ajoute, que tout bien considéré, il regarde son Ordre plutôt comme ancien que comme moderne. Il promet, aussi bien que son confrère, d'être fidèle à toutes les lois de l'Ordre, de l'assister de ses conseils, de sa fortune, de tous ses moyens. Il finit par se soumettre à perdre son honneur, sa vie même, s'il mangue à sa promesse.

Quand le Frère Insinuant est venu à bout de lier ses Novices à l'Ordre par des serments de cette espèce, surtout quand les Novices ont reconnu sans hésiter cet étrange et redoutable droit, qui fait dépendre des satellites de L'illuminisme, et la vie et la mort de quiconque plaira ou déplaira à leurs Supérieurs; quand le Novice en est au point de ne pas voir que ce prétendu droit, au lieu de lui montrer une société de sages, n'annonce qu'une bande, une fédération d'assassins et d'émissaires du Vieux de la Montagne : quand enfin il s'est livré lui même et s'est soumis à ce terrible droit, le serment du nouveau Séide est envoyé aux archives de l'Ordre; le Novice est dans toutes les dispositions que ses Supérieurs attendaient, pour l'élever au second grade de la classe préparatoire. Le Frère Insinuant termine sa mission, en servant lui même d'Introducteur à son élève.

Promotion du Novice.

Au temps marqué, le soir, et bien avant dans les ténèbres de la nuit, le Novice est conduit dans une chambre sombrement éclairée. Là, deux hommes l'attendent, et ce sont, après le Frère Insinuant, les deux premiers Illuminés qu'il lui est donné de connaître. L'un à demi caché par une lampe recouverte d'un voile, dans une attitude impérieuse et sévère, est le Supérieur ou bien le Délégué Initiant; l'autre, prêt à écrire l'acte d'initiation, sert de Secrétaire. Une épée nue est sur la table auprès de L'initiant. Nul autre n'est admis que le Novice et son Introducteur. Une première question lui est faite, pour savoir s'il persévère dans son intention d'être reçu parmi les Frères. Sur sa réponse affirmative, il est renvoyé méditer de nouveau sa résolution, dans une chambra parfaitement obscure. De nouveau rappelé, il rentre; les questions se succèdent ; elles tendent toutes à s'assurer s'il est disposé à la soumission la plus absolue aux lois de L'illuminisme.

L’introducteur répond des dispositions de son élève, et demande en revanche pour lui, la protection de l’Ordre ; alors L’initiant, au Novice:

« Votre désir est juste. Au nom de l’Ordre Sérénissime dont je tiens mes pouvoirs, et au nom de tous ses membres, je vous promets protection, justice et secours. »

« De plus, je vous proteste de nouveau que chez nous, vous ne trouverez rien de contraire à la Religion, aux Mœurs, à l’Etat. Ici, L’initiant prend l’épée nue qui était sur la table, en présente la pointe au cœur du Novice, et continue : Mais si tu allais n’être qu’un traître, qu’un parjure, apprends que tous nos Frères seront appelés à s’armer contre toi. Ne crois pas échapper ou trouver un lieu de sûreté. Quelque part que tu sois, la honte, les remords de ton cœur, la rage de nos Frères inconnus, te poursuivront, te tourmenteront jusque dans les replis de tes entrailles. Il replace l’épée sur la table, et reprend: Mais si vous persistez dans le dessein d’être admis dans notre Ordre, prêtez le serment qui vous est présenté. »

La formule de ce serment est conçue en ces termes:

Serment du Novice.

« En présence du Dieu Tout Puissant, et devant Vous, Plénipotentiaires du très Haut et très Excellent Ordre, dans lequel je demande à être admis, je reconnais ici toute ma faiblesse naturelle et toute L’insuffisance de mes forces. Je confesse que, malgré tous les privilèges du rang, des honneurs, des titres, des richesses que je pourrais avoir dans la société civile, je ne suis qu’un homme comme les autres hommes; que je puis perdre tout cela par les autres mortels, comme je l’ai acquis par eux ; que j’ai un besoin absolu de leur agrément, de leur estime; et que je dois faire mon possible pour les mériter. Jamais je n’emploierai au désavantage du bien général ou la puissance, ou la considération dont je puis jouir. Je résisterai au contraire de toutes mes forces, aux ennemies du genre humain et de la société civile. » Observez ces paroles, Lecteur, et souvenez vous en, quand nous arriverons aux grades mystérieux de L’illuminisme ; vous concevrez alors comment, par le serment de maintenir la société civile, Weishaupt conduit les Initiés au serment de n’en pas laisser subsister le moindre vestige.

« Je promets, continue le Novice, de saisir „ ardemment toutes les occasions de servir l’humanité, de perfectionner mon esprit et ma volonté, d’employer toutes mes connaissances „ utiles au bien général, autant que le bien et les statuts de ma Société l’exigeront.

Je voue un éternel silence, une fidélité et obéissance inviolables, à tous les Supérieurs et aux statuts de l'Ordre. Dans ce qui est l'objet de ce même Ordre, je renonce pleinement à mes propres vues, à mon propre jugement.
Je m'engage à regarder les intérêts de l'Ordre comme les miens; tant que j'en serai membre, je promets de le servir de mon sang, de mon honneur et de mon bien. Si jamais, par imprudence, passion ou méchanceté, j'agis contre les lois ou contre le bien du Sérénissime Ordre, je me soumets à tout ce qu'il lui plaira d'ordonner pour ma punition.
Je promets encore d'aider l'Ordre de mon mieux, et en conscience, de mes conseils et actions, sans égard pour mon intérêt personnel, comme aussi, de voir mes amis et mes ennemis dans ceux de l'Ordre, et de suivre à leur égard la conduite que l'Ordre m'aura tracée. Je suis également disposé à travailler de toutes mes forces et de tous mes moyens, à la propagation et à l'accroissement de l'Ordre.
Je renonce dans ces promesses à toute restriction secrète, et m'engage à les remplir toutes, suivant le vrai sens que les mots en présentent, et suivant celui que la Société y attache, en me prescrivant ce serment. Ainsi Dieu me soit en aide, etc. »

Ce serment, signé par le Novice, et enregistré dans le livre des Frères, L'initiant lui déclare son admission dans l'ordre, en ajoutant qu'il ne lui sera cependant pas donné encore d'en connaître tous les membres, mais seulement ceux qui t du même rang que lui, auront aussi le même Supérieur. Dès cet instant, élevé au grade Minerval, il apprend les signes auxquels les Frères de ce grade peuvent se reconnaître, signes tous dans le genre des Maçons. Il lui est ordonné de fournir aux Supérieurs une liste de ses livres, surtout de ceux qu'il pourrait avoir de précieux et utiles à l'Ordre. On lui donne de plus les questions suivantes, auxquelles il faudra qu'il réponde par écrit:

1.° Quel but souhaiteriez vous que notre Ordre se proposât?
2.° Quels moyens premiers et secondaires croyez vous les plus propres à conduire à ce but?
3,° Quelles sont les autres choses que vous voudriez trouver chez nous?
4.° Quels hommes espérez vous voir parmi nous ou ne pas y voir?

La réponse à ces questions mettra les Supérieurs en état de juger à quel point L'initié commence à entrer dans l'esprit de l'Ordre. Mais de nouveaux secours vont lui être fournis, pour démontrer par ses réponses les progrès qu'il a faits et ceux qu'on peut encore attendre de lui.

Désormais admis au grade Minerval, il va se trouver membre de l'Académie de la Secte. Etudions ici tout à la fois et les Disciples et les Maîtres. Ils font encore partie de la classa préparatoire.

CHAPITRE V.

Troisième partie du Code illuminé ; deuxième grade préparatoire; Académie de L'illuminisme ou bien les Frères de Minerve.

Objet du grade académique ou Minerval

Weishaupt tout occupé encore de la tournure qu'il donnerait au code de son Illuminisme, pour en rendre la marche plus captieuse et plus infaillible, s'exprimait lui même en ces termes, sur les grades préparatoires qui devaient succéder au Noviciat de ses élèves : « Dans la, classe suivante, je pense à établir une espèce d'Académie de Savants. Je veux que l'étude des Anciens, l'art d'observer et de tracer les caractères historiques, et ceux des personnes vivantes, je veux que des traités, que des questions proposées au concours, fassent ici l'occupation de nos élèves. Je veux encore ici spécialement en faire les espions les uns des autres, et de tous. De cette classe seront pris ceux qui auront montré plus d'aptitude pour les mystères. Je veux enfin ici, que l'on travaille à la connaissance et à l'extirpation des préjugés. Chaque élève doit nous déclarer par exemple, une fois par mois, quels sont ceux qu'il a découverts dans lui même, quel est le dominant, et à quel point il a réussi à s'en défaire. »

Plein lui même ici de ses préjugés contre les Jésuites, il ne craint pas de dire: Je veux que cette déclaration soit chez nous ce que la confession était chez eux. Il ne pouvait guère choisir plus mal ses exemples. Car précisément dans les collèges des Jésuites les Supérieurs n'entendaient jamais les confessions des inférieurs; et cette disposition rendait impossible chez eux l'abus atroce par lequel Weishaupt prétend excuser celui qu'il a fait de la confiance de ses élèves, lorsque nous l'entendons ajouter: « Je vois par ce moyen ceux qui montrent de L'inclination pour certaine doctrine spéciale, relative aux Gouvernements, à la Religion. »

Un peu plus réservés sur l'objet du grade Minerval, les statuts de ce grade portent simplement : « Notre Ordre ici ne veut être considéré que comme une société savante ou une académie, consacrant ses soins à former par l'exemple et L'instruction, le cœur et l'esprit de ses élèves." Ceux ci sont appelés les Frères de Minerve, les maîtres de ces Frères sont les Illuminés

mineurs ou bien majeurs. L'académie illuminée proprement dite; est composée de dix à douze, et quelquefois quinze Minervalistes, dirigés et instruits par un Illuminé majeur.

Séances académiques Minerval

Dans le calendrier de la Secte, ses jours académiques sont appelés saints; les assemblées se tiennent ordinairement deux fois par mois, et toujours à la nouvelle lune. Dans le langage illuminé, la salle académique est souvent appelée Église. Elle doit toujours être précédée d'une antichambre, fermée par des verrous intérieurs, pendant que les Frères sont assemblés; et telle ment disposée, que les curieux ne puissent ni voir ce qui s'y passe, ni entendre ce qui s'y dit.

Au commencement de chaque assemblée, le Président doit toujours lire et commenter à sa manière quelques endroits choisis de la Bible, ou de Sénèque, d'Epictète, de Marc Aurèle et de Confucius. Le soin qu'il aura de donner à tous ces livres la même autorité, sera déjà une leçon suffisante aux élèves, pour juger de là Bible, à peu près comme ils jugent des Philosophes du Paganisme.

Cette leçon donnée, les élèves sont interrogés tour à tour « sur les livres qu'ils ont lus depuis la dernière assemblée, sur les observations ou découvertes qu'ils ont faites, et sur leurs travaux ou services relativement à l'Ordre. »

Bibliothèque Minervale.

Les livres qui occupent les Frères et dont ils doivent rendre compte, ne sont pas abandonnés à leur choix. Il est autant que les circonstances le permettent, une bibliothèque dans le goût de l'Ordre, attachée à chacune de ces académies.

Moyen de pourvoir ces bibliothèques.

La Secte d'ailleurs a soin de fournir les ouvrages qui tendent à son but. Elle a pour enrichir ses bibliothèques trois ressources spéciales : la première est l'argent que les Frères y consacrent; la seconde est la précaution d'exiger qu'ils fournissent de leur propre bibliothèque, les ouvrages dont celle de l'Ordre pourrait avoir besoin; la troisième est fondée sur ce grand principe de Weishaupt, que tout ce qui est utile est un acte de vertu. Comme il est très utile à l'Ordre de se procurer ces livres rares ou ces manuscrits précieux, que les Princes, les Seigneurs ou bien les Religieux tiennent

soigneusement renfermés dans leurs archives ou dans leurs bibliothèques, les Illuminés qui remplissent auprès des Souverains ou des grands Seigneurs les fonctions d'archivistes ou de bibliothécaires, sont avertis et sérieusement pressés, exhortés de ne pas se faire scrupule du larcin secret, qui mettrait la Secte en possession de ces livres ou manuscrits. C'est là une de ces leçons que Weishaupt donne le plus formelle ment à ses adeptes, tantôt en leur disant de ne passe faire un cas de conscience de donner aux Frères ce qu'ils ont de la bibliothèque de la Cour; tantôt en envoyant la liste de ce qu'ils peuvent prendre dans celle des Religieux Carmes, en ajoutant: Tout cela serait bien plus utile chez nous. Que font ces drôles là de tous ces livres ?

Au reste, quelque soin que le Fondateur semble prendre d'écarter certains ouvrages de la main de ces Minervalistes, on voit assez par la manière dont il compose les bibliothèques de l'Ordre, qu'il ne craint pas de leur en livrer un bon nombre tendant au même but, et de ceux là surtout qui peuvent commencer par leur inspirer le mépris de la Religion. Il voudrait voir, entre autres, dans ces bibliothèques une Histoire prétendue impartiale de l'Eglise, et il se propose avec le temps de la donner lui même de sa façon ou d'y contribuer. Il veut que l'on ne laisse rien échapper de Sarpi, du Magasin de le Bret et de tout ce qui a été écrit contre les Religieux. Il avait même mis au nombre de ces livres qui doivent enrichir les bibliothèques de ce grade, les œuvres si impies, publiées sous le nom de Fréret. Sa prudence semblait avoir oublié ici qu'il fallait moins précipiter sa marche auprès de ses élèves; mais averti par Knigge, il corrigea cette faute. D'ailleurs il devait y avoir dans la bibliothèque Minervale, une foule d'autres livres qui en cachent l'objet. C'est dans l'ensemble de ces livres que le Maître Illuminé choisira ceux qui conduisent peu à peu ses élèves aux opinions de la Secte, en se ressouvenant que les plus impies ou les plus séditieux sont réservés à des grades plus avancés. S'il trouvait chez un de ses élèves, le Système de la nature, la Politique naturelle, Helvétius de l'homme, et autres semblables, sans les louer ou les blâmer, il lui laissera. En un mot, c'est dans ces écoles Minervales que les Frères Instituteurs exerceront plus spécialement ce grand art de faire trouver par les adeptes mêmes les opinions de l'Ordre, plutôt que de les dévoiler; afin que, les regardant comme les leurs propres, comme la découverte de leur génie, ils y adhèrent aussi plus fermement.

Travaux de l'académie Minervale.

Il est dans ces écoles une autre manière d'attacher les adeptes à l'Ordre même. Dans les premiers temps de sa réception, tout Frère Illuminé doit déclarer de quelle espèce d'art ou de science il veut faire sa principale occupation, lorsque son état, son génie ou bien des circonstances

particulières ne l'appellent à aucune profession littéraire. Dans ce dernier cas, il faudra que ses contributions pécuniaires payent les services que les Frères ne peuvent attendre de son esprit. Si les Frères se décident pour l'étude, l'Ordre prend avec eux l'engagement de leur fournir tous les secours possibles, pour les aider à se distinguer dans l'art ou la science qu'ils ont choisie, à l'exception pourtant delà Théologie et de la Jurisprudence, deux sciences formelle ment exceptées de la promesse.

Ces secours pour le Frère Minerval sont deux espèces D'abord, pour s'assurer qu'il ne néglige point la science à laquelle il a dit se vouer, il faut qu'il rende compte au moins une fois par an des progrès qu'il a faits, des découvertes dont il peut se féliciter, et des Auteurs qu'il a extraits. En second lieu, les autres Frères adonnés au même genre d'étude sont priés de l'aider de leurs moyens. S'il' se rencontre des difficultés qu'il ne puisse pas résoudre, il peut s'adresser au Supérieur, qui les résoudra lui même ou bien les fera parvenir aux divers membres de l'Ordre les plus experts dans ces matières, et qui doivent contribuer à éclairer leurs Frères.

Prix académiques.

Enfin, pour donner encore plus spécialement à ce grade Minerval toute l'apparence d'une société littéraire, les Supérieurs proposent chaque année, au concours, quelques questions intéressantes. Les réponses ou dissertations sont jugées comme dans les Académies, et le discours qui a remporté le prix est imprimé aux frais de l'Ordre. Le même avantage est offert aux adeptes pour tous les ouvrages qu'ils voudront publier, pourvu toutefois qu'ils ne s'écartent pas des vues du Fondateur. Ils entreraient doublement dans son intention, si leurs œuvres étaient de ces brochures que Weishaupt appelle des pasquilles, qui font rire les peuples aux dépens du Sacerdoce, et des vérités religieuses, des parodies sur les lamentations de Jérémie, des imitations burlesques des Prophètes, en un mot de ces satires qui disposent les peuples à l'objet de la Secte. Telles sont les meilleures preuves que le Minerval puisse donner de ses progrès.

La Secte a ses Libraires, qui les débiteront, et l'Ordre en fera entrer le profit dans sa caisse.

Profits académiques.

Il est à observer que si le Frère Minerval ou même les adeptes des autres grades viennent à découvrir dans leur art, dans un genre quelconque, des secrets lucratifs, sous peine d'être regardés comme faux Frères, ils sont obligés d'en faire part à l'Ordre, à qui ces secrets mêmes seront regardés

comme appartenants, si la découverte en a été faite par les Frères depuis leur admission.

Pour n'être point perdu de vue dans ses voyages même, le Minerval ne doit en entre prendre aucun sans avertir ses Supérieurs, qui de leur côté doivent lui donner des lettres de recommandation pour les Frères qui se trouveront sur sa route. Mais en revanche, il aura soin de rendre dans ses lettres un compte assidu de tout ce qu'il verra de dangereux ou de flatteur pour l'Ordre.

Mercuriales académiques Minervales.

N'oublions pas de dire que dans ces assemblées académiques, le Directeur Illuminé doit au moins, une fois par mois, passer en revue les principales fautes qu'il aurait à reprendre dans ses élèves. Il doit les interroger eux mêmes sur celles qu'ils auraient observées; et ce serait, lui disent les Statuts, une chose impardonnable que chacun prétendît n'avoir rien observé en ce genre dans l'espace d'un mois entier. Ce serait prouver une extrême paresse à se former l'esprit observateur. Le Supérieur ne souffrira pas une pareille négligence. Il fera lui même ses observations de manière à exciter une attention sérieuse, à faire impression, pour qu'elles ne soient point perdues, et que chaque Frère s'en retourne chez lui, prêt à mettre en usage ses bons avis pour le progrès de l'Ordre. Ajoutons encore que ce Supérieur Minerval ne doit jamais, autant qu'il est possible, laisser passer un jour sans voir ses élèves, sans leur faire ou sans recevoir d'eux une visite.

Mais à quoi tendent donc tant de surveillance, tant de soins prodigués à ces Frères de l'académie Minervale ? Un seul mot de l'adepte qui, sous L'inspection de Weishaupt, rédigea les lois de cette académie, suffirait pour répondre à cette question. Suivant l'expression de Knigge, c'est par les travaux exigés des jeunes Académiciens que la Secte apprend à connaître s'ils sont de cette étoffe, c'est à dire de cette tournure d'esprit susceptible de toute L'impiété, de tous les principes d'anarchie, dont il faudra faire profession pour arriver aux derniers grades.

Jugement du frère Minerval.

Après tous ces travaux, reste t il au Frère Minerval quelque chose de ce que les adeptes appellent les inclinations religionnaires ? On lui conférera les trois premiers grades maçonniques, et il pourra passer son temps à l'étude insignifiante de tous leurs hiéroglyphes. Il restera encore sous L'inspection des Supérieurs Illuminés ; mais il peut désespérer d'être jamais pour eux autre chose qu'un Frère Minerval, déclaré inhabile dans les registres de la

Secte. A t'il au contraire démontré son peu d'attachement à sa Religion et à son Prince ? Est on venu à bout de lui inspirer un véritable enthousiasme pour son Illuminisme ? Il sera élevé aux grades supérieurs. Pour le juger pendant le cours de son académie, il est pour la Secte des moyens peu équivoques. Elle a tous les problèmes qu'il aura résolus, et qu'elle a su lui proposer, bien moins pour exercer ses talents que pour sonder ses opinions. Elle a tout le recueil des Frères Scrutateurs, pour savoir quelle impression ont fait sur lui les principes qu'ils jetaient en avant par manière de conversation, souvent même par manière de réfutation, pour éprouver le jeune Minerval.

De ces problèmes qu'il a fallu résoudre pendant le cours de son académie, les uns ont pour objet le secret de la Secte, les autres la sûreté de ses adeptes et celle des Supérieurs Pour entourer les chefs de ténèbres inaccessibles % et pour les rassurer dans cet asile, il faut que la mort même perde ses horreurs auprès des Frères. Le Minerval ne consommera point son cours académique, avant d'avoir manifesté à quel point ces horreurs ont perdu leur empire sur lui, et s'il est prêt à les subir toutes, ou à les prévenir par le poison et par le suicide plutôt que de donner les moindres indices sur la Secte. On lui proposera, par exemple, ou le blâme ou l'éloge de Caton, et sa solution fera connaître s'il est prêt à boire la ciguë pour le salut des Frères. Le patet exitus, ou la sortie est libre, c'est à dire il est libre à chaque homme de prendre congé de la vie quand bon lui semble, ce grand principe de la Secte sera mis en avant; il le commentera et le discutera; si son thème est celui d'un écolier, croyant encore au Dieu que le crime du suicide offenserait, le Minerval n'est pas homme au secret dont les Illuminés ont besoin; il sera rejeté.

Il est encore bien d'autres problèmes à résoudre dans cette même classe, pour rassurer la Secte. Il faut surtout qu'elle sache ce que le jeune Académicien pense des moyens qu'elle emploie, et de ceux auxquels il pourra lui même un jour servir d'instrument. Il sera donc encore fondé sur ce fameux principe de Weishaupt : La fin justifie les moyens ; c'est à dire il n'est point de moyens, pas même le larcin, le poison, l'homicide, la calomnie, qui ne deviennent justes, quand on y a recours pour les objets qu'il plaît à la Secte de donner pour justes et pour saints.

Enfin les problèmes proposés au Minerval illuminé seront encore de ceux qui doivent manifester ses opinions sur les Rois et les Prêtres. L'adepte Président évitera de se compromettre lui même; il n'applaudira pas publiquement aux épigrammes, aux sarcasmes, aux blasphèmes de ses élèves ; il laissera ce soin aux Frères Visiteurs, qui insinuent les principes, qui les débitent même, sans annoncer combien ils tiennent aux mystères de

l’Ordre ; mais il observera entre ses élèves ceux qui saisissent mieux, ceux qui répètent avec le plus de complaisance ou ces sarcasmes ou ces blasphèmes ; ceux qui les font entrer avec plus d’enthousiasme dans leurs productions académiques. Ceux là sont jugés dignes d’être élevés au grade supérieur. Leur cours d’académie Minervale se termine, ils deviennent Illuminés Mineurs.

CHAPITRE VI.

Quatrième partie du Code illuminé; troisième grade; L’illuminé Mineur.

Double objet de ce grade

Le grade d’illuminé Mineur n’a pas seulement Pour objet de disposer de plus en plus les Frères aux secrets qu’il n’est pas encore temps de leur révéler, il faut qu’il les mette en état de présider eux mêmes à ces académies Minervales, dans lesquelles ils ont fait distinguer leurs talents et leur zèle pour la Secte. La méthode qui doit produire ce double effet est surtout remarquable par un de ces artifices, qu’il était donné à Weishaupt seul d’imaginer.

Les Illuminés Mineurs ont leurs séances comme les académies Minervales. Leur Président est essentielle ment un de ces adeptes initiés aux premiers mystères de L’illuminisme, sous le nom de Prêtres. Seul dans ces assemblées à connaître ces premiers mystères, il faut qu’il tienne ses élèves dans la persuasion que dans le grade où il se trouve il n’a point de secret à leur apprendre; il n’en faut pas moins qu’il fasse en quelque sorte éclore dans leur esprit la plupart des opinions dont ces mystères sont le développement. Sans s’en apercevoir, il faut que les Illuminés Mineurs deviennent en quelque sorte eux mêmes les auteurs, les inventeurs, les pères des erreurs de Weishaupt; qu’ils les regardent comme le fruit de leur génie, et se trouvent par cela même plus zélés pour leur défense et leur propagation. Il faut, suivant l’expression du Code même, que l’adepte puisse se regarder comme le fondateur du nouvel Ordre, afin de concevoir la même ardeur pour son triomphe.

Moyen pour le premier objet.

Il est pour cet objet un discours prononcé à L’initiation du nouveau grade; ce discours est du genre de ceux dont l’obscurité affectée peut offrir à l’esprit les erreurs les plus monstrueuses, sans en exprimer clairement aucune. Le

voile qui les couvre n'est ni assez épais pour les cacher, ni assez léger pour les laisser clairement distinguer. Tout ce que les nouveaux initiés peuvent en concevoir lors d'une première lecture, c'est que le but de l'Ordre est le plus digne de leur admiration et de leur zèle; c'est qu'il faut brûler d'enthousiasme pour obtenir ce but, pour arriver à ce dernier objet de tous les travaux de L'illuminisme; que pour jouir de ce bonheur, il faut de la part des adeptes bien plus d'action que de paroles. Mais quel est donc ce but et quels sont les obstacles à vaincre ? De quel genre doivent être les actions, les travaux de l'adepte, pour y parvenir un jour? C'est là dessus que roulent les énigmes et les obscurités; c'est là dessus que doit s'exercer son génie. Pour qu'il crée lui même et qu'il enfante toutes ces erreurs que l'on n'ose encore lui dévoiler, ce même discours servira désormais de texte à ceux qu'il doit lui même composer pour l'assemblée des Frères. Le Président aura soin de choisir les articles énigmatiques mais dont l'obscurité se prête au développement de l'opinion qu'il cherche à reconnaître dans ses élèves. Il fera de ces énigmes le sujet de leurs thèmes ; et il exigera surtout que les conclusions soient pratiques. Pour donner une idée de ce que doivent être ces thèmes ou ces commentaires, citons au moins ici une partie du texte:

« Il est assurément dans ce monde des délits généraux, auxquels le sage et l'honnête homme voudraient mettre un terme. Quand nous considérons que chaque homme dans ce monde si beau pourrait être heureux, mais que notre bonheur est souvent troublé par le malheur des uns, par la méchanceté et par l'erreur des autres, que les méchants ont la puissance sur les bons; que l'opposition ou L'insurrection privée est ici inutile; que la peine tombe presque toujours sur l'homme de bien; alors s'élève naturelle ment le désir de voir se former une association d'hommes à l'âme forte et noble, capables de résister aux méchants, d'aider les bons, de se procurer à eux mêmes le repos, le contentement, la sûreté, de produire tous ces effets par des moyens fondés sur le plus haut degré des forces de la nature humaine. Un pareil objet dans une société secrète ne serait pas seulement le plus innocent, il serait le plus digne de l'homme sage et bien pensant. »

Sur ce texte seul, combien de choses peuvent se présenter aux commentaires de L'illuminé Mineur ! Il faudra qu'il devine dans un premier thème, quels sont ces délits généraux auxquels la Secte veut mettre un terme; quelles sont les erreurs, et quels sont les méchants qui troublent le bonheur de ce monde par la puissance exercée sur les bons; quelles sont les sociétés secrètes qui; rempliront les vœux des sages, non par des insurrections privées, mais par le plus grand degré des forces de la nature humaine; et quel est enfin cet ordre de choses vers lequel il faut diriger tant de forces pour triompher de l'ordre actuel ?

Plus le Frère chargé de ces commentaires entrera dans l'esprit de la Secte, plus il sera estimé digne de remplir le second objet de son grade. Il ne doit pas encore dans ce grade présider à l'académie des Frères ; il est encore censé novice dans l'art des supérieurs. L'ordre ne lui confie qu'un ou deux élèves de Minerve; mais il peut se consoler de l'exiguïté de son troupeau, en lisant dans ses instructions que, n'eût il formé à l'ordre qu'un ou deux hommes dans sa vie, il aura fait quelque chose de grand.
Pour réussir dans cette mission, toute bornée qu'elle est encore, L'illuminé Mineur n'est point abandonné à sa propre prudence; il est des instructions qui le dirigent. J'ai prévenu que dans cette partie des mémoires sur le Jacobinisme, mon objet était non seulement de prouver la conspiration des Illuminés, mais plus spécialement encore de rendre sensibles les dangers de la société, en faisant connaître les moyens propres à la Secte. Parmi ces moyens, il faut certainement distinguer les lois données par Weishaupt à ces Illuminés Mineurs, qu'il dispose par l'autorité qu'il leur donne et par la manière dont il leur apprend à l'exercer d'abord sur un ou deux membres, à une supériorité plus étendue. Ces lois, ces instructions me semblent un chef d'œuvre de cette prudence du serpent, si malheureusement bien plus ingénieuse et plus laborieuse pour la scélératesse et la séduction, que les honnêtes gens ne le sont pour la vertu. Cette partie du code de Weishaupt est intitulée: Instructions pour former des collaborateurs utiles à L'illuminisme. Je vais en extraire une grande partie. Que le Lecteur médite et juge ce qu'il doit redouter de tant de préceptes, de tant de lois et d'artifices, tous tendant à former les adeptes de la plus étonnante, de la plus universelle des Conspirations:

Moyens pour le second objet.

« Ayez assidûment les yeux sur chacun des Frères confiés à vos soins; observez votre élève surtout dans les circonstances où il est tenté d'être ce qu'il ne doit pas être. C'est là le moment où il doit se montrer; c'est alors que vous verrez les progrès qu'il a faits. Ayez les yeux sur lui encore dans ces moments où il ne croit pas être observé, où l'on ne peut pas dire que le désir d'être loué, la crainte d'être blâmé, ou la honte ou la réflexion sur la peine influent sur sa conduite. Soyez exact alors à écrire vos notes ou vos observations, vous y gagnerez infiniment pour vous, pour vos élèves. »

« Que vos jugements ne se règlent pas sur vos propres inclinations. Ne croyez pas un homme excellent, parce qu'il a une qualité brillante; ne le croyez pas méchant, parce qu'il a un défaut marquant. C'est là une très grande faute de la part de ceux qui se laissent prendre au premier coup d'œil. »

« Ne croyez pas surtout votre homme un génie transcendant, parce qu'il brille par ses discours. Ce sont les faits, les faits qui montrent l'homme fortement convaincu. »

« Ne vous fiez pas facilement aux riches, aux puissants ; leur conversion est lente. »

« Ce qu'il faut chercher à former, c'est le cœur. Celui qui ne ferme point l'oreille aux plaintes du malheureux; celui qui est constant dans l'adversité et inébranlable dans ses projets; celui qui se sent l'âme faite pour de grandes entreprises, et celui là surtout qui s'est accoutumé à l'esprit observateur; voilà l'homme qu'il nous faut. Laissez là ces âmes étroites et faibles qui ne savent pas s'élancer au delà de leur sphère. »

« Avec vos élèves lisez ces livres faciles à comprendre, riches en images et qui élèvent l'âme. Parlez leur beaucoup ; mais que vos discours sortent du cœur et non pas de la tête. Vos auditeurs s'enflamment quand ils vous voient vous même tout de feu. Faites les soupirer après t'instant où le grand projet s'accomplira. »

« Par dessus tout excitez l'amour du but. Qu'ils le voient grand, important, lit! Avec leurs intérêts et leurs passions favorites. Peignez leur vivement la misère du monde; dites leur ce que les hommes sont et ce qu'ils pourraient être ce qu'ils auraient à faire; combien ils méconnaissent leur propre intérêt, combien notre Société s'en occupe ; et ce qu'ils peuvent attendre sur cet objet de ce que nous faisons déjà dans nos premiers grades. »

« Évitez toute familiarité et toute occasion de montrer votre côté faible ; parlez toujours de L'illuminisme avec dignité. »

« Inspirez l'estime et le respect pour nos Supérieurs ; faites sentir la nécessité de l'obéissance dans une société bien ordonnée. »

« Réveillez l'ardeur par l'utilité de nos travaux; évitez la sécheresse et une inutile métaphysique. Mettez à portée de vos élèves ce que vous exigez d'eux; étudiez la manière propre à chacun. On peut tout faire des hommes, quand ou sait tirer avantage de leurs penchants dominants. »

« Pour leur inspirer l'esprit observateur, commencez par de petits essais dans la conversation. Faites leur des questions faciles sur l'art de pénétrer un homme malgré toute sa dissimulation. Faites semblant de trouver leur réponse meilleure que la vôtre; cela leur donne de la confiance; vous aurez occasion une autrefois de dire votre propre pensée. Faites leur part de vos

observations sur la physionomie, la démarche, la voix. Dites leur quelquefois qu'ils ont d'excellentes dispositions, qu'il ne leur manque en ce genre que l'usage. Louez les uns pour animer les autres. »

« A présent que vous savez combien il en coûte pour amener les hommes ou on veut les avoir, ne négligez aucune occasion de répandre les bons principes par tout ou vous pourrez, d'inspirer à tous du courage, de la résolution. Mais observez bien ceci : Qui veut changer à la fois tous les hommes ne change personne. Dans les villes que vous habitez, partagez ce travail avec les illuminés de votre grade. Choisissez un ou deux, tout au plus trois Minervains, de ceux auprès de qui vous avez le plus de crédit et d'autorité; mais consacrez leur tous vos soins, toute votre peine, Vous aurez beaucoup fait, si dans votre vie vous formez deux ou trois hommes. Faites de ceux que vous aurez choisis l'objet constant de vos observations. Lorsqu'un moyen ne réussira pas cherchez en un autre, jusqu'à ce que vous ayez trouvé le bon. Etudiez à quoi votre élève est propre, quels sont les principes intermédiaires qui lui manquent pour admettre les fondamentaux. Le grand art est de profiter du vrai moment. Là, c'est de la chaleur, ici c'est du sang froid qu'il faut. Faites que votre élève s'attribue à lui même et non pas à vous ses progrès. S'il s'emporte, point de contradiction, ce n'est pas le moment de rien entreprendre; écoutez le, quoiqu'il ait tort. N'attaquez jamais les conséquences, toujours le principe. Attendez L'instant ou vous pourrez vous expliquer, sans avoir l'air de contredire. Le meilleur moyen serait de vous entendre avec un autre, que vous feriez semblant de combattre dans des conversations, où celui que vous avec en vue de convaincre ne sera plus partie, mais simple auditeur: alors pressez vos arguments dans toute leur force. »

« Les fautes que vous voulez corriger en lui, ne les présentez pas comme les siennes. Racontez la chose comme si un autre l'avait faite. Demandez lui conseil et qu'il soit ainsi son propre juge. »

« Pour tout cela il faut du temps. Ne Précipitez rien; c'est de la solidité et de la facilité pour l'action qu'il faut à vos élèves. Souvent lire, méditer, écouter, voir la même chose et agir ensuite ; voilà ce qui donne cette facilité qui devient habitude. »

« Voulez vous arracher son opinion? Proposez lui quelque discours à faire sur des questions relatives à votre objet, comme pour exercer son esprit. Par là, il apprend lui même à réfléchir Sur les principes; et vous découvrez, vous, ceux que vous devez plus spécialement déraciner en lui. »

« Instruisez, avertissez; mais point de froides déclamations ; quelques mots pleins de force et à propos, quand son esprit se trouve dans une situation convenable. »

« N'exigez jamais trop à la fois. Soyez prévoyant, paternel, soigneux. Ne désespérez pas. On fait des hommes tout ce qu'on veut. »

« Etudiez les motifs, les principes que votre élève tient de son éducation. S'ils ne valent, rien pour nous, affaiblissez les peu à peu; substituez et fortifiez en d'autres. Mais il faut ici de la prudence. »

« Voyez ce que les Religions, les sectes, la politique font faire aux hommes. On peut leur inspirer de l'enthousiasme pour des folies ; c'est donc dans la manière de les prendre que doit être l'art de donner la prépondérance à la vérité et à la vertu. Servez vous pour le bien des mêmes moyens que les fourbes emplaient pour le mal; et vous réussirez. Si les méchants sont puissants, c'est que les bons sont trop peu actifs et trop timides Il est des circonstances où il faut aussi savoir montrer de l'humeur, de la bile, pour défendre les droits de l'homme. »

M Dites à vos élèves qu'ils ne doivent chercher dans l'Ordre que la bonté du but; qu'antiquité ^ puissance, richesse, tout cela doit leur être indifférent.

« Dites leur que s'ils trouvent ailleurs une Société qui les mène plus vite, plus sûrement au but, toute notre douleur est de ne pas la connaître; qu'en attendant, nous; obéissons aux lois de nos Supérieurs, travaillant en paix et ne persécutant personne. Suivez ces règles de conduite et encore une fois vous aurez beaucoup fait pour le monde, si vous formez deux hommes d'après nos principes. »

« Ayez soin encore de saisir L'instant où votre élève est mécontent de es monde, où rien ne va suivant son cœur; où le plus puissant même sent le besoin qu'il a des autres pour arriver à un meilleur ordre de choses. C'est alors qu'il faut presser ce cœur sensible, redoubler sa sensibilité, et lui montrer combien les sociétés secrètes sont nécessaires pour arriver à ce meilleur ordre de choses. »

« Mais ne croyez pas trop aisément à la constance de ces mouvements. L'indignation peut être l'effet d'une crainte, d'un espoir passagers, d'une passion qu'on voudrait satisfaire. Ce n'est pas encore là de l'habitude. Les hommes ne deviennent pas si vite bons. Cavez toujours au pire, et insistez. Un cœur facile à s'émouvoir peut encore changer. »

« Ne promettez pas trop, pour tenir davantage. Elevez les courages abattus; réprimez l’excès d’ardeur. Inspirez l’espoir dans le malheur, la crainte dans la prospérité. »

« Voilà nos règles, pour faire de vous un bon Instituteur et Conducteur des hommes. C’est en les suivant que vous ajouterez à l’armée des Élus. Si votre propre bonheur vous est cher, travaillez sous notre conduite, à délivrer de la nécessité d’être méchants, tant de milliers d’hommes qui voudraient être bons. Croyez nous ; ‘c’est l’expérience qui nous l’a dit : ôtez au vice sa puissance et tout ira bien dans le monde. Mais si le vice est puissant, c’est que parmi les bons, les uns sont trop paresseux, les autres trop ardents; c’est que les hommes se laissent diviser, ou se reposent sur l’avenir du soin d’amener les Révolutions : c’est qu’en attendant ils aiment mieux Courier le dos et plier sous le joug, que résister efficacement au vice. S’ils savaient que la vertu, n’est pas toute dans la patience, mais dans l’action, ils se réveilleraient de leur sommeil. Pour vous, unissez vous aux Frères, ayez confiance à notre Société ; rien ne lui est impossible si nous suivons ses lois. Nous travaillons pour rendre au mérite sa récompense, aux faibles leur appui, aux méchants leurs chaînes, à l’homme sa dignité. C’est là le second Canaan, la nouvelle terre promise, terre d’abondance et de bénédiction, que nous ne découvrons, hélas ! Encore que de loin. »

J’ai voulu quelquefois interrompre cet extrait par mes réflexions; mais quel lecteur a besoin d’être aidé pour se dire à lui même : Quel zèle dans Weishaupt et quelle étrange ardeur a pu dicter et combiner tant de conseils si propres à captiver l’esprit de ses élèves? Est il un père, est il un Instituteur à qui l’amour de son enfant, de son pupille en ait suggéré de plus efficaces? Et cependant ce n’est encore là qu’une partie des leçons que L’illuminé mineur doit toujours avoir présentes à l’esprit, pour former des élèves à la Secte. Il ne suffit pas seul à cet objet. Il faut que tous les Frères de ce grade se partagent le soin et L’inspection du grade inférieur ; que chacun marque sur ses tablettes jusques aux circonstances les plus insignifiantes. Il faut ensuite que ces observations se comparent, se rapprochant, et que de cet ensemble résulte le tableau sur lequel chaque élève sera jugé par ses Supérieurs. Cependant quels sont donc les principes auxquels il s’agit de former ces élèves? Quelle est donc cette vertu sublime qui doit être le fruit de tant de soins? Nous le verrons bientôt, ce sont les principes de la scélératesse même. Cette vertu sublime, c’est tout ce qui peut disposer les esprits au règne de la corruption et de l’anarchie la plus générale. Nous le verrons, ce même homme, qui dit à ses élèves : Servez vous pour le bien des moyens que les fourbes emplaient pour le mal, n’est lui même que le héros des fourbes, conduisant ses élèves aux forfaits, préparant les désastres de la société, avec plus d’ardeur, avec plus d’artifices que les bons ne mettent de

zèle et de sagesse dans leurs travaux pour la vertu et le maintien des lois. Pour disposer plus efficacement l'esprit des adeptes, L'illuminé mineur est encore aidé et surveillé lui même par les Frères Illuminés majeurs, c'est à dire par ceux du grade le plus avancé dans la classe appelée préparatoire.

CHAPITRE VII.

Cinquième partie du Code illuminé; quatrième grade; Illuminé majeur, et Novice Ecossais.

Objet de ce grade

Le grade qui succède à celui d'illuminé mineur, est appelé tantôt Novice Ecossais et tantôt illuminé majeur. Sous cette double dénomination il a aussi un double objet. Comme Novice Ecossais, il est enté sur la Franc Maçonnerie, et n'est qu'un piége tendu à la crédulité des élèves qui se montrent peu dignes d'arriver aux mystères de la Secte. Il sert uniquement d'introduction au grade de Chevalier Ecossais, qui termine la carrière des dupes. Comme véritable grade de la Secte, il enchaîne l'adepte par des liens toujours plus étranges et plus resserrés; il sert de préparation plus immédiate aux grands mystères ; et enfin il fournit à L'illuminisme les maîtres de ses académies. Disons d'abord ce que c'est que cet étrange lien que l'adepte redoutera de rompre, s'il est jamais tenté de séparer ses intérêts de ceux de L'illuminisme, et surtout de trahir ce qu'il peut jusqu'ici avoir découvert de ses artifices, de ses principes ou de son grand objet.

Avant d'être élevé à ce nouveau grade, le Récipiendaire est averti que sa promotion est résolue, pourvu qu'il donne une réponse satisfaisante aux questions suivantes:

Questions préliminaires.

1.° Connaissez vous quelque Société fondée, sur une constitution meilleure, plus sainte, plus solide que la nôtre, et qui tende, par des moyens plus sûrs ou plus prompts, à l'objet de vos vœux?
2.° Est ce pour satisfaire votre curiosité, que vous êtes entré dans notre Société, ou bien pour concourir avec l'élite des hommes au bonheur général?
3.° Ce que vous connaissez de nos lois vous a t il satisfait? Voulez vous travailler sur notre plan ou bien avez vous quelque objection à nous opposer?

4.° Comme il n'y aura plus de milieu pour vous, déclarez en ce moment si vous voulez, ou nous quitter, ou bien nous rester attaché pour toujours?
5.° Etes vous membre de quelque autre Société?
6.° Cette Société exige t' elle des choses contraires à notre intérêt, comme de lui découvrir nos secrets, ou bien de travailler uniquement pour elle?
7.° Supposé qu'on exigeât jamais cela de vous, dites, sur votre honneur, si vous êtes disposé à le faire?:

Confession et histoire du candidat par lui même.

La réponse à ces questions faite, le Récipiendaire est averti d'une nouvelle preuve de confiance que l'Ordre attend de lui. Cette preuve consiste à écrire fidèlement et franchement, sans dissimulation, l'histoire de toute sa vie. On lui donne pour cela le temps convenable; et c'est ici ce lieu ou ce piége fameux dans lequel les Frères une fois enlacés, Weishaupt avait raison de dire : Pour le coup je les tiens; je les défie de nous nuire, s'ils veulent nous trahir, j'ai aussi leurs secrets.

Son histoire par les frères.

C'est en vain, en effet, que l'adepte voudrait dissimuler. Il va voir que les plus petites circonstances de sa vie, et celles là surtout qu'il voudrait tenir les plus secrètes, sont connues des adeptes. Tout ce qu'il a fait lui même jusqu'alors pour arracher le secret de ses Frères, pour connaître jusqu'aux derniers replis de leur cœur, de leurs passions, et tous leurs rapports et tous leurs moyens, leurs projets, leurs intérêts, et toutes leurs actions et opinions, et leurs intrigues et leurs fautes, d'autres l'ont fait pour lui et mieux que lui. Ceux mêmes qui composent la Loge où il va être admis, ceux qui vont le reconnaître pour Frère, ce sont ceux là qui se sont partagé le soin de le scruter.

Tout ce qui fut d'abord arraché à sa confiance par le Frère Insinuant, tout ce qu'il a été obligé de dévoiler de sa personne, dans les tableaux que son Code lui faisait un devoir de tracer de lui même, tout ce qui pendant son grade Minerval ou pendant celui d'Illuminé mineur, a été recueilli de ses Secrets par les Frères Scrutateurs connus et inconnus; tout cela a été exactement remis aux Frères de la nouvelle Loge. Avant que de l'admettre parmi eux, ils se sont perfectionnés eux mêmes dans cet art scrutateur. Les scélérats entre eux ont ils donc aussi leur canonisation comme les Saints?

Tout ce que Rome fait pour découvrir jusque? aux faibles taches de ceux qu'elle propose à la vénération des Fidèles, la Secte illuminée le fait pour n'admettre à ses mystères que ceux des élèves dans qui elle ne voit plus la

moindre trace de ces vertus religieuses ou ci viles qui les rendraient suspects. Oui, les scélérats, dans leurs antres, veulent se connaître et savoir si leurs complices sont aussi méchants qu'eux.

Le parfait espion, ou code scrutateur des frères.

Je ne sais où Weishaupt a pu prendre la partie, de son Code qui dirige ici ses Frères Scrutateurs; mais qu'on imagine une série au moins de quinze cents questions sur la vie, l'éducation, le corps, l'âme, le cœur, la santé, les passions, les inclinations, les connaissances, les relations, les opinions, le logement, les habits, les couleurs favorites du candidat; sur ses parents, ses amis, ses ennemis, sa conduite, ses discours, sa démarche, ses gestes, son langage, ses préjugés ses faiblesses ; en un mot des questions surtout ce qui peut faire connaître la vie, le caractère politique, moral, religieux, L'intérieur, l'extérieur d'un homme, et tout ce qu'il a fait, dit ou pensé, et tout ce qu'il ferait, dirait ou penserait dans une circonstance quelconque : qu'on imagine encore sur chacun de ces articles, vingt, trente, et quelquefois cent questions diverses, toutes plus profondes les unes que les autres; tel est le catéchisme auquel L'illuminé majeur doit savoir répondre, et sur lequel il doit se diriger pour tracer la vie et tout le caractère des Frères, ou bien même des Profanes qu'il importe à l'Ordre de connaître. Tel est le Code scrutateur sur lequel la vie du candidat doit avoir été tracée, avant qu'il ne soit admis au grade d'Illuminé majeur. Ce Code est appelé dans les statuts de l'Ordre, connais toi toi même. Ce même mot sert à ce grade de mot du guet; mais lorsqu'un Frère le prononce, l'autre répond : connais les autres; et cette réponse exprime beaucoup mieux l'objet d'un Code qu'on pourrait appeler le parfait espion. Qu'on en juge par les questions suivantes:

Sur la physionomie de L'initié ; « son visage est il haut en couleur ou pâle? Est il blanc, noir, blond, brun? A t il l'œil vif, perçant, mat, languissant, amoureux, superbe, ardent, abattu? En parlant, regarde t il en face et hardiment, ou bien de côté ? Peut il supporter un regard ferme? A t il l'air rusé, ou bien ouvert et libre, ou sombre, pensif ou distrait, léger, insignifiant, amical, sérieux? A t il l'œil enfoncé ou bien à fleur de tête, ou le regard en l'air? Son front est il froncé, et comment? Horizontalement ou bien de bas en haut ? etc. »

Sur sa contenance ; « est elle noble ou commune, libre, aisée ou gênée? Comme porte t il la tête ? Droite ou penchée? En avant, en arrière, ou de côté? Ferme ou tremblante? Enfoncée dans les épaules ou bien tournant de côté et d'autre ? »

« Sa démarche est elle lente, vite, posée, à pas longs ou raccourcis, traînante, paresseuse sautillante? etc. »

« Son langage est il régulier, ou désordonné, entrecoupé ? En parlant agite t il les mains, la tête, le corps avec vivacité ? S'approche t'il dé ceux à qui il parle? Les prend il par le bras, les habits, la boutonnière ? .... est il grand parleur ou taciturne ? Et pourquoi ? Est ce prudence, ignorance, respect, ou paresse? etc. »

« Son éducation à qui la doit il? A t il toujours été sous les yeux de ses parents ? Comment a t il été élevé, et par qui? Estime t'il ses maîtres ? À qui sait il gré de l'avoir formé ? A t il voyagé ? En quel pays? »

Que l'on juge par ces questions de celles qui roulent sur l'esprit, le cœur, les passions de L'initié. Je ne remarquerai sur ces objets que les suivantes « quand il se trouve entre divers partis, quel est celui qu'il prend ? Le plus fort ou le plus faible ? Le plus spirituel ou le plus bête ? Enforme t il un troisième ? Est il constant et ferme malgré les obstacle ? Comment se laisse t il prendre ? Par les louanges, la flatterie, les bassesses; par les femmes, l'argent, par ses amis, etc. S'il aime la satire, sur quoi l'exerce t il plus volontiers ? Sur la Religion, la superstition, l'hypocrisie, L'intolérance, le gouvernement, les ministres, les moines, etc. »

Les Scrutateurs ont encore bien d'autres détails à faire entrer dans l'histoire de leur initié. Il faut que chaque trait dont ils le peignent soit démontré par les faits, et par ces faits surtout qui trahissent un homme, au moment où il s'y attend le moins. Il faut qu'ils suivent le Frère à scruter, jusques dans son sommeil: qu'ils sachent dire s'il est dormeur, s'il rêve et s'il parle en rêvant ; s'il est facile ou difficile à réveiller, et quelle impression fait sur lui un réveil subit, forcé, inattendu ?

S'il est quelqu'une de ces questions ou quelque partie de la vie du récipiendaire sur laquelle la Loge ne soit pas assez bien instruite, divers Frères sont députés et chargés de diriger vers cet article toutes leurs recherches. Quand enfin le résultat se trouve conforme aux vœux de la Secte, le jour de la réception est désigné. En laissant de côté les détails insignifiants du rite Maçonnique sur lequel elle est réglée, ne prenons que les circonstances plus propres à L'illuminisme.

Réception au grade d'illuminé majeur.

L'adepte, introduit dans une chambre obscure, y renouvelle son serment du plus profond secret surtout ce qu'il verra ou apprendra de l'Ordre. Il dépose

ensuite, entre les mains de son Introducteur, l'histoire cachetée de sa vie; elle est lue dans la Loge, et comparée avec le tableau historique que les Frères ont eux mêmes tracé du Récipiendaire. La lecture finie L'introducteur revient et lui dit:

« Vous nous avez donné une preuve précieuse de votre confiance; mais en vérité, nous n'en sommes pas indignes; et nous espérons que vous y ajouterez, à mesure que vous apprendrez à nous connaître. Entre des hommes qui ne cherchent qu'à se rendre meilleurs, eux et les autres, et à sauver le monde entier de ses malheurs, il ne doit plus y avoir de dissimulation. Loin donc d'ici toute réserve. Nous étudions le cœur humain; aussi ne rougissons nous pas de nous révéler mutuelle ment nos fautes: voici donc le tableau que l'assemblée des Frères a tracé de votre personne. Vous devez au moins y reconnaître quelques traits ressemblants. Lisez, et répondez ensuite si vous continuez à vouloir être d'une Société qui, tel que vous êtes là, vous tend encore les bras. »

Si L'indignation de l'étrange espionnage dont ce tableau historique est la preuve, pouvait dans le cœur de l'élève l'emporter sur la crainte d'abjurer une société qui a désormais contre lui de pareilles armes, il n'hésiterait pas à demander sa retraite ; mais il sent tout ce qu'une semblable démarche pourrait désormais lui coûter. Il s'est d'ailleurs lui même trop bien accoutumé aux fonctions scrutatrices, pour s'offenser de leur résultat à son égard. On le laisse quelque temps le méditer. Le désir d'être élevé au nouveau grade l'emporte sur toute autre considération; il est introduit dans la Loge des Frères; et là, une partie du voile qui couvre les secrets de la Secte, se lève pour lui; ou plutôt, là ce sont encore les siens qu'on lui arrache, pour savoir à quel point ses vœux se rapprochent de ceux de la Secte.

Après un préambule convenable, « j'ai, lui dit L'initiant, quelques autres questions à vous faire, relatives à des objets sur lesquels il faut absolument que l'opinion des Frères élus nous soit connue: Que le lecteur observe ces questions; et quand nous en viendrons aux mystères de l'Ordre, il en concevra mieux cette marche successive et graduelle qui les met peu à peu dans le cœur de l'adepte, comme s'il les avait conçus et imaginés tous lui même. »

1. ° Trouvez vous dans ce monde la vertu récompensée et le vice puni? ne voyez vous pas, au contraire, le méchant plus heureux extérieurement, plus considéré, plus puissant que l'honnête homme ? En un mot, êtes vous content de ce monde, tel qu'il est à présent ?

2. ° Pour changer l'ordre présent des choses, ne voudriez vous pas, si vous le pouviez, rassembler les bons et les unir étroitement, afin de les rendre plus puissants que les méchants ?
3.° S'il vous était donné de choisir, dans quelle contrée voudriez vous être né, plutôt que dans votre patrie?
4. ° Dans quel siècle voudriez vous avoir vécu ?
5.° Avec la liberté du choix, quel état et quelle science préféreriez vous ?
6.° En fait d'histoire, quel est votre auteur favori ou votre maître?
7.° Ne croyez vous pas de votre devoir, de procurer à vos amis éprouvés tous les avantages extérieurs possibles, pour les récompenser de leur probité et leur rendre la vie plus douce? Etes vous prêt à faire ce que l'Ordre exige des Frères dans ce grade, en statuant que chacun de nous prenne l'engagement de donner, chaque mois, avis à nos Supérieurs des emplois, du service, des bénéfices et autres dignités semblables dont nous pouvons disposer ou procurer la possession par notre recommandation ; afin que nos Supérieurs aient par là occasion de présenter pour ces emplois les dignes sujets de notre Ordre ?

La réponse de L'initié sera rédigée par écrit et insérée dans les registres de la Loge. On s'attend bien qu'elle doit exprimer le plus grand mécontentement sur l'ordre actuel des choses, et témoigner combien le candidat soupire après une révolution qui changerait la face de l'univers. On s'attend bien surtout qu'il promettra de ne voir que les Frères dignes d'être élevés, soit à la Cour, soit à la Ville, à toutes les places qui peuvent ajouter à la fortune, à la puissance et au crédit de L'illuminisme. L'initiant part de cette promesse, et lui adresse alors ce discours:

« Frère, vous le voyez, c'est ainsi qu'après avoir éprouvé les meilleurs des hommes, nous cherchons peu à peu à les récompenser, à leur servir d'appui, afin de donner insensiblement au monde une nouvelle forme. Puisque vous sentez vous même combien peu les hommes ont rempli jusqu'ici leur destination, combien tout a dégénéré dans leurs institutions civiles, combien peu les Docteurs de la sagesse et de la vérité ont réussi à leur rendre la vertu plus chère, et à donner au monde une disposition plus heureuse; vous devez le voir aussi, la faute doit en être dans les moyens que les sages avaient pris jusqu'ici. Ce sont donc ces moyens qu'il faut changer, pour rendre enfin leur empire à la sagesse et à la vérité. C'est là le grand objet des travaux de notre Ordre. O mon ami ! Ô Frère! O mon fils! Quand, assemblés ici loin des profanes, nous considérons à quel point le monde est livré aux méchants ; combien les persécutions, le malheur sont le partage de l'honnête homme; et comment la meilleure partie du genre humain est sacrifiée à L'intérêt personnel ; à ce spectacle, nous pourrions donc nous taire, nous contenter de soupirer? Nous ne chercherions pas à secouer le

joug ? Non, Frère, reposez vous en sur nous. Cherchez des coopérateurs fidèles ; cherchez les, non pas dans le tumulte et les orages ; ils sont cachés dans les ténèbres. Protégés par les ombres de la nuit, c'est là que solitaires, silencieux, ou rassemblés en cercles peu nombreux, enfants dociles, ils poursuivent le grand œuvre sous la conduite de leurs chefs. Ils appellent à eux l'enfant du monde, qui passe dans L'ivresse. Combien peu les entendent ! Celui là seul qui a les yeux de l'oiseau de Minerve, qui a mis ses travaux sous la protection de l'astre de la nuit, est sûr de les trouver. »

Crainte que ce discours n'ait pas assez fait entendre au Frère l'objet de son nouveau grade, le Secrétaire ouvre le Code de la Loge, intitulé Coup d'oeil général sur le système de l'Ordre. L'illuminé apprend par ce chapitre, que l'objet de son Ordre est de répandre la pure vérité et de faire triompher la vertu. Rien de précis encore sur ce que l'Ordre entend par pure vérité. On lui dit seulement qu'il faut, pour la répandre, « commencer par guérir les hommes de leurs préjugés, éclairer les esprits, réunir ensuite toutes les forces communes pour épurer les sciences des subtilités inutiles : établir des principes tirés de la nature. Pour cela, continue le Secrétaire, nous avons à ouvrir toutes les sources des connaissances ; nous devons récompenser les talents opprimés, tirer de la poussière les hommes de génie, nous emparer de l'éducation de la jeunesse, former entre les meilleures têtes un lien indissoluble, combattre hardiment, mais prudemment, la superstition, L'incrédulité, la sottise, former enfin nos gens de manière qu'ils aient sur tous les objets, des principes vrais, justes et uniformes. »

« C'est à cela que servent nos écoles Minervales, et les grades inférieurs de la Maçonnerie sur laquelle notre Ordre cherche à gagner toute L'influence possible, pour la diriger vers notre but. Nous avons ensuite des grades supérieurs, où les Frères qui ont passé par tous les grades préparatoires, apprennent à connaître les derniers résultats de nos travaux et de tous les procédés de l'Ordre. »

Il faut, pour obtenir un jour ces résultats, « ôter au vice sa prépondérance, faire trouver à l'honnête homme sa récompense, même dans ce monde. Mais dans ce grand projet, les Prêtres et les Princes nous résistent; nous avons contre nous les constitutions politiques des peuples que faire en cet état des choses ? Favoriser des révolutions, tout renverser, chasser la force par la force, et changer tyrannie pour tyrannie? Loin de nous ces moyens! Toute réforme violent est blâmable, parce qu'elle ne rend point les choses meilleures, tant que les hommes avec leurs passions restent tels qu'ils sont, et parce que la sagesse n'a pas besoin de violence. »

« Tout le plan de l'Ordre tend à former les hommes, non par des déclamations, mais par la protection et les récompenses dues à la vertu. Il faut insensiblement lier les mains aux protecteurs du désordre, et les gouverner sans paraître les dominer. »

« En un mot, il faut établir un régime dominateur universel, une forme de gouvernement qui s'étende surtout le monde, sans dissoudre Les liens civils. Il faut sous cette nouvelle forme de gouvernement, que tous les autres puissent suivre leur marche ordinaire, et tout faire, si ce n'est empêcher notre Ordre d'arriver à son but, de faire triompher le bien du mal. »

« Cette victoire de la vertu sur le vice, fut autrefois l'objet du Christ, dans l'établissement de sa pure religion. Il apprenait aux hommes à être sages, en se laissant conduire pour leur bien par les meilleurs et les plus sages. Alors la prédication pouvait suffire; la nouveauté faisait prévaloir la vérité. Aujourd'hui, il nous faut des moyens plus puissants. Il faut que l'homme, dirigé par ses sens trouve dans la vertu des attraits sensibles. La source des passions est pure ; il faut que chacun puisse satisfaire les siennes dans les bornes de la vertu, et que notre Ordre en fournisse les moyens. »

« Il faut donc aussi que tous nos Frères élevés sur le même ton, étroitement unis les uns aux autres, n'aient tous qu'un même but. Autour des Puissances de la terre, il faut rassembler une légion d'hommes infatigables, et dirigeant partout leurs travaux, suivant le plan de l'Ordre, pour le bonheur de l'humanité. . .. Mais tout cela doit se faire en silence; nos Frères doivent se soutenir mutuelle ment, secourir les bons dans l'oppression, et chercher à gagner toutes les places qui donnent de la puissance, pour le bien de la chose. »

« Avons nous un certain nombre de ces hommes dans chaque pays? Ils pourront chacun en former deux autres. Qu'ils se tiennent unis et serrés, il n'est plus rien d'impossible à notre Ordre ; et c'est ainsi que dans le silence, il a déjà fait bien des choses pour le bonheur de l'humanité. »

« Vous voyez, Frère, un vaste champ s'ouvrir à votre activité. Rendez vous notre digne coopérateur, en nous secondant de toutes vos forces. Il n'est avec nous point de travaux sans récompense. »

A ces leçons succède la lecture de deux chapitres, plus spécialement destinés aux fonctions du nouvel Illuminé majeur. Le premier lui est déjà connu ; c'est le code du Frère Insinuant ou Enrôleur. Il en devient dépositaire, parce qu'il lui appartient désormais de juger les élèves de tout insinuant. Le second est le Code ou l'art du Scrutateur. Il lui est confié, parce qu'il aura

désormais à exercer plus spécialement cet art, en présidant aux académies Minervales; et parce qu'il faut bien qu'il apprenne comment ses nouveaux Frères s'y étaient pris, pour tracer si fidèlement son portrait historique, ou pénétrer dans son intérieur mieux que lui même; et comment il doit s'y prendre, pour n'admettre à son nouveau grade que des Frères aussi bien disposés qu'il l'est lui même pour la Secte. La faveur qu'il vient de recevoir, ne laisse plus entre lui et les mystères qu'un grade intermédiaire, celui que l'Ordre appelle Chevalier Ecossais.

CHAPITRE VIII.

Sixième partie du Code illuminé; Classe intermédiaire; Chevalier Ecossais de L'illuminisme.

Nature et objet de ce grade.

Sous le nom de classe intermédiaire dans L'illuminisme, on pourrait en quelque sorte comprendre tous les grades que Weishaupt emprunte de la Franc Maçonnerie. En ce sens, il faudrait y faire entrer aussi les trois grades a Apprenti, Compagnon, et Maître Maçon. Mais je l'ai dit, ces grades ne sont pour la Secte qu'un moyen d'intrusion dans les Loges Maçonniques. Afin de rendre son objet moins sensible, elle les laisse tels qu'ils sont pour les Franc Maçons ordinaires. Par ce moyen le Frère Illuminé s'introduit dans les Loges sans aucun signe distinctif, et se contente d'y observer ceux des Maçons qu'il pourrait attirer dans son Ordre. Il n'en est pas de même des grades supérieurs de la Franc Maçonnerie Ecossaise. La Secte a cru trouver ici quelque chose de plus conforme à son objet. Il lui fallait d'ailleurs quelques uns de ces grades supérieurs, soit pour diriger les Loges Maçonniques qu'elle compose de ses propres élèves, soit pour chercher à dominer et à présider dans les autres. La vénération générale des Maçons pour leurs Chevaliers Ecossais détermina l'adepte Knigge à s'emparer plus spécialement de ce grade pour l'adapter à L'illuminisme. Le Code de la Secte en fait tout à la fois un grade stationnaire et intermédiaire. Il est stationnaire pour ceux des élèves qu'elle désespère de rendre jamais dignes de ses mystères; il n'est qu'intermédiaire pour ceux dans qui elle trouve de meilleures dispositions.

Préliminaire de ce grade

Quelle que doive être sa destination, aucun Frère n'arrivera à ce nouveau grade sans avoir préalablement donné des preuves spéciales des progrès qu'il a faits dans cet art scrutateur, dont le Code a dû être sa principale

étude depuis son admission au grade d'Illuminé majeur. Le chapitre secret des Chevaliers a eu soin de lui faire parvenir de temps à autre diverses questions, pour savoir à quel point il sait juger de l'état de l'âme par les signes extérieurs. Il a eu, par exemple, à répondre : Quel est le caractère d'un homme aux yeux mobiles, au regard inconstant? A quels traits peuvent se reconnaître le voluptueux, le mélancolie que, le pusillanime.

Une autre preuve encore de ses progrès, doit être la vie du héros dont le nom lui fut donné pour caractéristique, à son entrée dans l'Ordre. Sa propre histoire qu'il a tracée dans le grade antérieur, a dit tout ce qu'il est et tout ce qu'il a fait : celle ci doit montrer ce qu'il admire ou ce qu'il blâme dans les autres, et surtout s'il a su, dans la vie de son héros, découvrir les qualités ou les services que l'Ordre s'attendait à le voir imiter, en le lui donnant pour patron. Enfin s'il lui restait dans sa propre histoire quelque important secret échappé aux Frères Scrutateurs, il pourra donner de sa confiance une preuve toujours plus méritoire, en dévoilant cette nouvelle partie de sa vie, qu'il est cependant maître de ne révéler qu'au Chef même de l'Ordre. Tous ses premiers devoirs remplis, il lui reste à donner par écrit l'assurance qu'il regarde les Supérieurs de L'illuminisme comme les Supérieurs secrets, inconnus, mais légitimes de la Franc Maçonnerie ; qu'il adhère et qu'il veut adhérer pour toujours au système maçonnique de L'illuminisme, comme le meilleur et le plus utile qu'il connaisse; qu'il renonce à toute autre association; enfin que, convaincu de l'excellence de L'illuminisme, il en conserve toujours les principes; qu'il se croit obligé de travailler sous la direction et sous les ordres de ses Supérieurs, dans le sens et suivant le but de l'Ordre, pour le bonheur du genre humain.

Cérémonie de réception

Munis de ces promesses, les Chevaliers Ecossais invitent le nouveau Frère au Chapitre secret, c'est le nom que prend la Loge de ce grade. Elle est tendue en vert, richement éclairée et décorée. Sous un dais orné et sur un trône de la même couleur, est assis le Préfet des Chevaliers, en bottes, en éperons. Une croix verte brille sur son tablier, et l'étoile de l'Ordre sur son sein ; le ruban de St. André en sautoir de droit à gauche; le maillet à la main. A sa droite, est le Frère Porte glaive,' tenant l'épée de l'Ordre; à sa gauche, le Maître des Cérémonies, tenant un bâton d'une main et le rituel de l'autre.

Les Chevaliers en bottes, en éperons, l'épée au côté, la croix suspendue à leur cou par un ruban vert; les Officiers de l'Ordre distingués par un panache, et un Prêtre de l'Ordre en robe blanche, composent la Loge. Le Préfet adressant la parole au Récipiendaire, lui dit: « Tu vois ici une partie des légions inconnues, unies par des liens indissolubles pour combattre en

faveur de l'humanité. Veux tu te rendre digne de veiller avec eux pour le Sanctuaire, Ton cœur doit être pur et ton esprit brûlant d'un feu divin, pour la dignité de la nature. Le pas que tu fais est le plus important de ta vie. Nous ne faisons point un jeu de vaines cérémonies. En te créant Chevalier, nous attendons de toi des exploits nobles, grands et dignes de ce titre. Salut de notre part, si tu viens pour nous être fidèle; si, bon et honnête, tu réponds à notre espoir. Ne dois tu être qu'un faux Frère ? Sois tout à la fois maudit et malheureux. Que le grand Architecte de l'univers te précipite dans l'abyme; A présent fléchis le genou, et fais sur cet épée le serment de l'Ordre. »

Serment de L'initié.

A ces mots, le Préfet s'assied, les Chevaliers debout, tiennent à la main l'épée nue, le Récipiendaire prononce le serment suivant : « Je promets obéissance aux très excellents Supérieurs de l'Ordre.

Autant qu'il dépendra de moi, je m'engage à ne favoriser l'admission d'aucun indigne aux grades saints; à travailler à faire triompher l'ancienne Franc Maçonnerie de tous les faux systèmes qui s'y sont introduits ; à assister, en vrai Chevalier L'innocence, la pauvreté, et tout honnête malheureux ; à n'être jamais flatteur des grands ou esclave des Princes ; à combattre courageusement, mais prudemment pour la vertu, la liberté et la sagesse; à résister fortement, pour l'avantage de l'Ordre et du monde, à la superstition et au despotisme. Jamais je ne préférerai mon intérêt personnel au bien général. Je défendrai mes Frères contre la calomnie. Je me consacrerai à découvrir la vraie religion et doctrine de la Franc Maçonnerie, et je ferai par à mes: Supérieurs; de mes découvertes. J'ouvrirai mon cœur à mes! Supérieurs comme à mes vrais amis. Tant que; je serai dans l'Ordre, je regarderai le bonheur d'en être membre comme ma suprême félicité Au reste, je m'engage à tenir pour saints mes devoirs domestiques, sociaux et civils. Ainsi Dieu me soit en aide, et sur le bonheur de ma vie, le repos de mon cœur. »

En récompense de ce serment, le Préfet déclare au Récipiendaire, qui le crée Chevalier de l'Ordre de St. André, suivant l'antique usage Ecossais. Lève toi, lui dit il ensuite, et désormais garde toi de fléchir le genou devant celui qui est homme comme toi.

A ces cérémonies l'adepte Knigge en ajoute un certain nombre d'autres, purement dérisoires des rites religieux. Telle est entre autres, la triple bénédiction, que le Prêtre Illuminé prononce sur le nouveau Chevalier; telle est surtout la Cène par laquelle se termine la cérémonie. C'est une atroce

singerie des Mystères Eucharistiques. Toute impie qu'est cette imitation, Weishaupt la trouve dégoûtante, parce qu'elle lui semble encore religieuse, théosophique, et sentant la superstition. Mais, ce qui est tout entier dans le goût du fondateur Bavarois, ce sont les instructions données au nouveau Chevalier.

Discours de L'initiant

C'est surtout ce discours ou l'on voit l'Orateur illuminé, entre tous les systèmes maçonniques, choisissant le plus artificieux, le plus impie, le plus désorganisateur, pour en faire tout à la fois les mystères de sa Maçonnerie et la préparation la plus immédiate à ceux de son illuminisme.

Qu'on se rappelle ici ce qu'on a vu dans le second volume de ces Mémoires, sur cette Apocalypse des Martinistes, intitulée Des erreurs et de la vérité. Là, il fut une époque où l'homme, dégagé de ses sens, libre de la matière, était bien plus encore libre des lois et du joug politique auquel il ne s'est trouvé soumis que par sa chute; là, tout l'effort de l'homme doit être aujourd'hui, de secouer le joug de nos Gouvernements, pour recouvrer son ancienne pureté, son ancienne liberté, et réparer sa chute. Là encore, j'aurais pu montrer l'absurde idéalisme faisant de nos sens une vaine apparence, pour ne faire de leur prostitution qu'un crime chimérique, là enfin, ce système de toute corruption et de toute désorganisation, a été de tout temps la doctrine et le secret de la vraie philosophie. Le Grade intermédiaire de Weishaupt était destiné à servir de lien entre son Illuminisme et les Loges Maçonniques; il était naturel que de tous les systèmes des Loges il s'appropriât le plus artificieux et le plus monstrueux. Qu'on ne s'étonne donc pas de voir ici l'Antithéosophe, l'Athée, le Matérialiste Weishaupt, emprunter dans ce grade les leçons du Martiniste au double principe, au double esprit. Mais qu'on l'observe bien : quand cet artifice le force d'employer les mots d'esprit ou d'âme, c'est en avertissant L'initié que la Secte ne les admet dans son Code que pour se conformer au 'langage vulgaire. Cette précaution une fois prise, L'initiant peut répéter sans crainte, les leçons des Sophistes au double principe. Celles qu'il donne ici à ses Chevaliers Ecossais, sur le grand objet de la Franc Maçonnerie, semblent en effet toutes prises de ce système. C'est d'abord une grande révolution, qui dans des siècles reculés dépouilla les hommes de leur dignité primitive. C'est ensuite l'homme maître de recouvrer son ancienne splendeur, mais par l'abus de ses facultés, ajoutant à ses souillures et à sa dégradation. C'est jusqu'à ses sens émoussés, qui le trompent sur la nature des choses. Tout ce qu'il voit dans son état actuel n'est que mensonge, apparence, illusion. Ce sont surtout des écoles de sages, depuis cette grande révolution, conservant en secret les principes de l'antique doctrine, la vraie Maçonnerie. Au

nombre de ces sages est encore Jésus de Nazareth. Le monstrueux Hiérophante ne craint pas de faire du Dieu des Chrétiens un des Grand Maîtres de L'illuminisme. Mais bientôt la doctrine du Christ s'altère; bientôt les Prêtres et les Philosophes bâtissent sur ce fondement divin, un édifice d'inepties, de préjugés et d'intérêt. Bientôt encore, la tyrannie des Prêtres et le despotisme des Princes oppriment, d'un commun accord, la malheureuse humanité. La Franc Maçonnerie s'oppose à ces désastres, essaye de conserver la vraie doctrine; mais elle la surcharge de symboles, et ses Loges deviennent encore celles de l'erreur et de L'ignorance. Les Illuminés seuls sont en possession des secrets du vrai Franc Maçon. Il reste même aux Illuminés une grande partie de ces secrets à découvrir. Le nouveau Chevalier doit y consacrer ses recherches. Il est bien spécialement averti que c'est par l'étude des anciens Gnostiques et des Manichéens, qu'il pourra faire de grandes découvertes sur cette véritable Maçonnerie. On le prévient que dans cette recherche, ses grands ennemis sont l'ambition et tous les vices, qui font gémir l'humanité sous l'oppression des Prêtres et des Princes.

Ce n'est pas un des moindres artifices de Weishaupt, que l'obscurité dans laquelle toutes ces leçons laissent ici son élève sur la grande révolution, dont il faut réparer les ravages par une nouvelle révolution. Pour les adeptes de la classe des Princes, ce grade est la dernière faveur de la Secte. Il faut les laisser croire que l'antique révolution ne fut autre chose que la réunion des Puissances aux Prêtres, pour soutenir l'empire de la superstition et des préjugés religieux; que la nouvelle révolution à faire est l'union des Princes à la Philosophie, pour la destruction de cet empire et le triomphe de la raison. Si le sérénissime adepte s'étonne que l'on ait commencé par lui faire jurer de n'être jamais flatteur des grands ou esclave des Princes, la formule sur la fidélité aux devoirs sociaux et civils pourra le rassurer. Quelque idée qu'il ait de son initiation, fidèle Chevalier, il n'en a pas moins fait le serment de protéger ses Frères Illuminés contre la superstition, le despotisme; le serment d'obéir aux très excellents Supérieurs, de favoriser de toute sa puissance les progrès de l'Ordre, qu'il croit désormais seul en possession de la vraie Franc Maçonnerie.

Si parmi les adeptes moins importants il en est qui ne puissent pas s'élever au dessus de leur Théosophie, c'est à dire s'il en est que Weishaupt désespère d'élever à ses principes d'athéisme et d'anarchie, ceux là sont condamnés à languir stationnaires dans la classe intermédiaire. Weishaupt leur a fourni pour aliment tous les hiéroglyphes de la Maçonnerie à expliquer par la grande révolution. Sous prétexte de découvrir une Religion plus parfaite, il leur a persuadé que le Christianisme du jour n'est que superstition et tyrannie. Il leur a soufflé toute sa haine pour les Prêtres et

pour l'état actuel des Gouvernements. C'en est assez pour l'aider à détruire; il se gardera bien de leur dire ce qu'il veut édifier.

Devoirs et lois de ce grade.

Mais parmi ces Frères Chevaliers, en est il que la Secte voie entrer d'eux mêmes dans le sens de cette grande révolution, qui ne priva l'homme de sa dignité primitive qu'en le soumettant aux lois des sociétés civiles? En est il qui entrent dans le sens de cette autre révolution, qui doit tout rétablir en rendant à l'homme son indépendance primitive? Ceux là sont distingués par les Frères Scrutateurs. C'est de ceux là qu'il faut entendre plus spécialement ces paroles du Code: Que les Chevaliers Ecossais de L'illuminisme pèsent mûrement qu'ils président à un grand établissement pour le bonheur de l'humanité. C'est en effet un rôle supérieur, c'est celui d'Inspecteurs, de Directeurs de tous les grades préparatoires que ces Chevaliers ont à jouer dans l'Ordre. Ils ont pour cela leurs assemblées propres, appelées Chapitres secrets. Le premier soin de ces Chapitres sera de veiller, dans leur district, sur les intérêts de l'Ordre. Les Chevaliers Ecossais, dit formelle ment leur première instruction, doivent s'occuper à imaginer des plans propres à augmenter la caisse de l'Ordre ; il est à souhaiter qu'ils trouvent le moyen de mettre l'Ordre en possession de revenus considérables dans leurs provinces. Celui d'eux qui aura rendu ce service ne doit pas hésiter à croire au noble usage qui sera fait de ces revenus. Tous doivent travailler de toutes leurs forces à consolider peu à peu l'édifice dans leur district, jusqu'à ce que les fonds de l'Ordre se trouvent suffisants.

La seconde partie de leur Code confie à ces mêmes Chevaliers le gouvernement de la classe préparatoire. Chacun d'eux doit prendre sur lui la correspondance avec un certain nombre des Frères qui dirigent les académies Minervales. Ils voient dans ce Code, quels sont les objets sur lesquels ils peuvent décider eux mêmes; quels sont les Frères dont il faut hâter ou arrêter la promotion; et quel compte ils doivent rendre aux chefs. Ils ont, pour correspondre avec les inférieurs, le chiffre ordinaire de l'Ordre; et pour écrire aux chefs, un chiffre spécial en caractères vraiment hiéroglyphiques.

Un soin particulier leur est confié sur les Illuminés majeurs; les Chevaliers Ecossais, dit le Code, doivent veiller à ce que les Illuminés majeurs ne négligent pas dans les lettres qu'ils écriront chaque mois, de marquer les emplois qu'ils auraient à donner.

J'ai dit, dans le chapitre précédent, combien cette précaution était utile pour récompenser le zèle des Frères ; l'adepte Knigge a soin de nous faire

observer combien elle pourrait être utile aux Princes mêmes, en la combinant avec le Code scrutateur. Supposons, nous dit il, qu'un Prince ayant pour Ministre un Illuminé, lui demande quel sujet il croit propre à tel emploi vacant (moyennant le Code scrutateur); le Ministre pourra sur le champ offrir le portrait fidèle de divers personnages, parmi lesquels il ne restera au Prince qu'à choisir. Tout lecteur ajoute ici de lui même : moyennant la promesse de disposer de toutes les places vacantes, en faveur des Frères, et moyennant la surveillance des Frères Chevaliers, le Ministre Illuminé ne présentera pour ces places que les adeptes choisis par l'Ordre même: et L'illuminisme se trouvera bientôt disposer seul des bénéfices, des emplois, des dignités, de toute la puissance de l'Etat.

En attendant que la Secte exerce toute cette influence sur les Cours, il en est une autre que les Chevaliers Ecossais sont chargés d'acquérir dans les Loges Maçonniques. Leurs lois sur cet objet ne méritent pas une attention moins spéciale; en voici les principales dispositions:

Instruction du chevalier illuminé, relative à la franc maçonnerie.

Dans chaque ville tant soit peu considérable de leur district, les chapitres secrets établiront des Loges Maçonniques des trois grades ordinaires. Ils feront recevoir dans ces Loges des hommes de bonnes mœurs, jouissant de la considération publique, et d'une fortune aisée. Ces hommes là doivent être recherchés et reçus Franc Maçons, quand même ils ne devraient pas être utiles à L'illuminisme pour nos projets ultérieurs.

S'il se trouve déjà une Loge Maçonnique ordinaire dans ces villes, les Chevaliers de L'illuminisme essayeront d'en établir une plus légitime ; ou du moins n'épargneront ils rien pour obtenir la prépondérance dans celles qu'ils trouveront établies, ou pour les réformer, ou pour les faire sauter.

Ils insinueront fortement aux nôtres de ne fréquenter, sans l'agrément des Supérieurs, aucune de ces prétendues Loges constituées, dont les Frères, à l'exception de leurs pan cartes, ne tiennent des Anglais que quelques symboles, et des cérémonies qu'ils ne comprennent pas. Tous ces Maçons se trouvent dans une grande ignorance sur la vraie Maçonnerie sur son grand objet et ses vrais Supérieurs. Quoiqu'il y ait des hommes d'un grand mérite dans ces Loges, nous avons de grandes raisons pour ne pas les laisser facilement visiter les nôtres.

Nos Chevaliers Ecossais auront soin que tout se fasse régulièrement dans les Loges subordonnées. Leur principale attention sera la préparation des Candidats. C'est ici qu'il faut, entre deux yeux, montrer à son homme, qu'on

le connaît bien. Embarrassez le par des questions captieuses, afin de voir s'il a de la présence d'Esprit. Est il peu ferme dans ses principes, montre t il son côté faible ? Faites lui sentir combien il lui manque encore de choses et le besoin qu'il a d'être conduit par nous ?

Le député Maître des Loges, ordinairement réviseur des comptes, doit être aussi membre „ de notre Chapitre secret. Il fera croire aux „ Loges, qu elles seules disposent de leur argent; „ mais il doit employer cet argent suivant le but de notre Ordre. S'agit il d'aider un de nos Confrères ? On en fait la proposition à la Loge. Si ce Confrère n'est pas Maçon, n'importe; il n'en faut pas moins venir à bout par quelque expédient.

On ne prendra point sur le capital, afin que nous puissions trouver un jour des moyens ou des fonds pour de plus grandes entreprises. Il faut annuelle ment envoyer au Chapitre secret le dixième de la recette de ces Loges. Le Trésorier à qui ces fonds sont remis, les ramasse, et cherche par toutes sortes d'entreprises à les augmenter.

Avant que de toucher à nos propres fonds pour aider nos Confrères, il faut, autant qu'on le pourra, chercher à leur procurer des secours ou leur entretien, sur les fonds des Loges qui ne sont pas dans notre système. En général, il faut faire servir à notre grand but t'argent que ces sortes de Loges dépensent si inutilement.

Lorsqu'un savant Maçon s'enrôle dans notre Ordre, il entre immédiatement sous la direction de nos Chevaliers Ecossais.

Dans quel Code Weishaupt et Knigge son rédacteur, ont ils donc pris des leçons de cette espèce, pour en faire les lois de leurs Chevaliers Ecossais ? Bien des lecteurs répondent sans doute : dans celui de Mandrin ou de Cartouche, et de tous les héros du brigandage ; mais ni l'un ni l'autre n'ont besoin de ces génies. Celui de Weishaupt lui suffit. Il avait inventé ce principe : La fin sanctifie les moyens, il l'appliquait au vol que ses adeptes pouvaient faire et faisaient dans les bibliothèques des Princes ou des Religieux; Knigge son rédacteur l'applique à la caisse des Franc Maçons honnêtes. Nous verrons la Secte en faire des applications bien plus importantes. Que L'illuminé, plus zélé pour la gloire de son Instituteur que pour celle du Rédacteur, ne nous objecte point que Weishaupt n'aimait pas ce grade de Chevalier Ecossais. Weishaupt ne l'aimait pas; mais ce qu'il y blâmait, était ce les leçons de larcin et de filouterie qu'il y voyait tirer de ses principes? Il n'est pas un seul mot dans ses lettres qui marque cette improbation. Knigge aurait répondu : Que font de leur argent ces imbéciles Franc Maçons? Comme Weishaupt avait répondu : Que font ces moines

imbéciles de leurs livres précieux ? Weishaupt blâmait ce grade, non qu'il le crût au delà des principes, mais parce qu'il le voyait trop misérable encore; ce sont les expressions de son mépris. Dans les changements qu'il y fit il se garda bien d'en retrancher les vols et les larcins à faire pour le service de l'Ordre. Tel enfin qu'est ce grade dans le Code de la Secte, Weishaupt consentit au moins qu'il servît de préparation aux mystères de ses Epoptes, c'est à dire des Prêtres de L'illuminisme; et certes, en le considérant sous ce jour, peut être était il vrai de dire encore dans le sens de la Secte, que ce grade de Chevaliers brigands était mesquin et misérable. Je vais mettre le lecteur à portée d'en juger.

CHAPITRE IX.

Septième partie du Code illuminé; classe des Mystères; l'épopte ou Prêtre illuminé; petits Mystères.

Questions ou examen préliminaires.

Quelque assurée que la secte puisse être; des Propres de ses élèves, dans la classe des préparations, Weishaupt redoute encore d'en trouver, que le dernier objet de son Illuminisme révolterait. Il lui faut de nouvelles gradations pour les conduire au vrai terme de ses complots. De là cette division de petits et de grands mystères; de là cette sous division de grades dans les petits mystères mêmes. Le premier pas que fait l'adepte dans cette classe, L'initie au sacerdoce de la Secte ; de Chevalier Ecossais il devient Epopte; c'est sous ce nom seul qu'il doit être connu de la classe inférieure; pour les grades supérieurs, il est appelé Prêtre.

Que ce nom de petits mystères ne diminue pas l'empressement du lecteur à les connaître ! Sous ce nom peu signifiant, ils n'en déchirent pas moins la plus grande partie du voile. Avant d'y être admis, il faut d'abord que l'aspirant réunisse dans son esprit, dans sa mémoire, tout ce qu'il a reçu de leçons antireligieuses et antisociales, pour donner par écrit sa réponse aux questions suivantes:

1.° « L'état actuel des peuples répond il à l'objet pour lequel l'homme a été placé sur la terre? Par exemple, les gouvernements, les associations civiles, les religions des peuples remplissent elles le but pour lequel les hommes les ont adoptées ? Les sciences dont ils s'occupent en général, leur donnent elles de vraies lumières, les conduisent elles au vrai bonheur ? Ne sont elles pas les enfants des besoins ; variés de l'état antinaturel ou se trouvent les

hommes ? Ne sont elles pas uniquement L'invention des cerveaux vides et laborieusement subtils ?. »
2.° « Quelles associations civiles, .quelles „ sciences vous semblent tendre ou ne pas tendre au but? N'a t il pas existé autrefois un ordre de choses plus simple? Quelle idée vous faites vous de cet ancien état du monde? »
3.° « A présent que nous sommes passés par toutes les nullités (ou par toutes les formes: vaines et inutiles de nos constitutions civiles) serait il possible de revenir à cette première et noble simplicité de nos Pères ? En nous y supposant revenus, nos malheurs passés ne rendraient ils pas cet état plus durable? Le genre ; humain. ne serait il pas alors semblable à un homme qui, après avoir joui dans son enfance du bonheur de L'innocence ; après avoir suivi dans sa jeunesse toutes les erreurs des passions, instruit par ses dangers et par l'expérience, tâche de revenir à L'innocence et à la pureté de son enfance?. »
4.° « Comment faudrait' il s'y prendre pour ramener cette heureuse période? Est ce par des mesures publiques, par des révolutions violentes, ou bien par quelqu'autre voie qu'on y réussirait? »
5.° « La Religion Chrétienne dans sa pureté, ne fournit elle pas quelques indices? N'annonce t'elle pas un état et un bonheur semblables! Ne les prépare t elle pas ? »
6.° « Cette religion simple et sainte, est elle aujourd'hui celle que professent les différente Sectes ? Ou est elle meilleure? »
7.° « Peut on connaître et enseigner ce meilleur Christianisme ? Le monde, tel qu'il est présent, supporterait il plus de lumières? Croyez vous qu'avant d'avoir levé des obstacles sans nombre, il serait bon de prêcher aux hommes, d'abord une religion plus épurée, une philosophie plus élevée, et ensuite l'art de se gouverner chacun soi même à son avantage? »
8.° « N'est ce point de nos rapports moraux et politiques que viendrait l'opposition des hommes à ce bienfait ? N'est ce point de nos rapports moraux et politiques, ou bien d'un intérêt mal entendu, ou bien encore plus, de nos préjugés enracinés, que viennent ces obstacles? Si tant de gens s'opposent au rétablissement du genre humain, n'est ce point parce qu'accoutumés aux formes antiques, ils rejettent et blâment tout ce qu'ils n'y voient pas, même ce qui aurait tout le naturel, toute la grandeur, et toute la noblesse possibles? L'intérêt personnel, hélas! Ne l'emporte t'il pas à présent sur le grand intérêt général du genre humain? »
9.° « Ne faut il pas remédier en silence, et peu à peu, à ces désordres, avant qu'on puisse se flatter de ramener les temps heureux du siècle d'or? Ne vaut il pas mieux, en attendant, semer la vérité dans des sociétés secrètes ? »
10.° « Trouvons nous des traces d'une semblable doctrine secrète dans les anciennes écoles des Sages, dans les leçons allégoriques données par Jésus Christ, Sauveur et Libérateur du genre humain, à ses Disciples les plus intimes? N'observez vous pas les mesures d'une éducation graduelle, dans

cet art que vous voyez transmis à notre Ordre depuis les temps les plus anciens ? »

Initiation de l'épopte.

Si les réponses du Candidat à toutes ces questions montrent qu'il n'a pas assez bien profité de son éducation graduelle, il solliciterait en vain la faveur qu'il croyait obtenir. Ces réponses sont elles équivoques? Il recevra de nouvelles questions ou bien l'ordre de s'expliquer plus clairement. Mais se montre t il assez bien disposé, pour qu'on ne prévoie plus de répugnance aux leçons du Hiérophante sur tous ces grands objets? Les Supérieurs consentent ; le synode du Sacerdoce illuminé est convoqué ; le jour de L'initiation est fixé. A l'heure convenue, l'Adepte Introducteur se rend chez le Prosélyte, et le fait monter dans une voiture. Les portières se ferment; le tours et les détours du cocher instruit à prolonger, à varier sa route, et un bandeau jeté sur les yeux du Prosélyte, ne lui permettent pas de deviner le lieu où enfin on s'arrête. Conduit par la main et toujours le bandeau sur les yeux il monte lentement au vestibule du Temple des mystères. Son guide le dépouille alors des symboles Maçonniques, lui met à la main une épée nue, lui ôte son bandeau, et lui défend d'entrer jusqu'à ce qu'il entende la voix qui le doit appeler, il est livré seul à ses méditations.

Pour la pompe des mystères, quand les Frères les célèbrent dans toute leur splendeur, les murs du Temple sont couverts d'une tapisserie rouge; la multitude des flambeaux en relève l'éclat. Une voix se fait entendre : « Viens, entre, malheureux fugitif ! Les Pères t'attendent. Entre, et ferme la porte derrière toi. » Le Prosélyte obéit à la voix qui l'appelle. Au fond du Temple, il voit un trône surmonté d'un riche dais; au devant du trône, une table couverte d'une couronne, d'un sceptre, d'une épée, de florins d'or, de bijoux précieux qu'entrelassent des chaînes. Aux pieds de cette table, sur un coussin d'écarlate, sont une robe blanche, une ceinture, et les ornements simples du costume sacerdotal. Le Prosélyte au fond du Temple, et en face du trône : « Vois et fixe les yeux sur l'éclat de ce trône, lui dit le Hiérophante. Si tout ce jeu d'enfant, ces couronnes, ces sceptres et tous ces monuments de la dégradation de l'homme ont des attraits pour toi, parle et nous pourrons peut être satisfaire tes vœux. Malheureux ! Si c'est là qu'est ton cœur ; si tu veux t'élever pour aider à opprimer tes frères, va, essaie à ton propre péril. Cherches tu la puissance, la force et de faux honneurs, des superfluités ? Nous travaillons pour toi; nous te procurerons ces avantages passagers; nous te mettrons aussi près du trône que tu le désires, et t'abandonnerons aux suites de ta folie ; mais notre sanctuaire te sera fermé pour toujours.

Veux tu au contraire apprendre la sagesse? Veux tu montrer l’art de rendre les hommes meilleurs, libres et heureux? Ah! Sois trois fois pour nous le bien venu. Ici tu vois briller les attributs de la royauté ; et là, sur ce coussin, tu découvres le modeste vêtement de L’innocence. Décide toi, choisis et prends ce que ton cœur préfère. Si le Candidat, contre toute attente, s’avise de choisir la couronne, il sera arrêté par ce cri : Monstre, retire toi ! Cesse de souiller ce lieu saint. Va, fuis, tandis qu’il en est encore temps. » A ces mots il sera éconduit par le Frère qui l’avait introduit. S’il choisit la robe blanche : « Salut à l’âme grande et noble ! C’est là ce que nous attendions de toi. Mais arrête, il ne t’est pas encore permis de te vêtir de cette robe, il faut d’abord que tu apprennes à quoi nous t’avons destiné. »

Le Candidat s’assied; le Code des mystères est ouvert ; les Frères, dans un profond silence, écoutent les oracles du Hiérophante. Vous qui dans ce long cours d’épreuves, de questions, de rites, de grades insidieux; vous qui dans ce dédale de l’éducation illuminée, seriez encore à découvrir l’objet de tant de soins et de tant d’artifices, prêtez l’oreille à ces oracles. Suivez nous dans cet antre que la Secte appelle son lieu saint; mettez vous à côté de l’adepte qu’elle initie. C’est ici le chef d’œuvre de son fondateur. Votre indignation dut elle se trouver fatiguée par la monstrueuse fécondité de ses sophismes, de ses impiétés, de ses blasphèmes contre votre Evangile et votre Dieu, contre vos Magistrats, contre votre Patrie, contre vos Lois, vos titres et vos droits, contre tous ceux de vos ancêtres et de vos enfants; Rois et sujets, riches ou artisans, laboureurs et commerçants, citoyens de tous les ordres, écoutez et apprenez enfin à connaître ce qui se trame contre vous dans le fond de ces antres. Que votre léthargie ne nous accuse pas surtout d’une crédulité légère ou de vaines terreurs. Ces leçons que la Secte regarde comme le chef d’œuvre de son Code, je les ai sous les yeux telles qu’elles sortirent de la main de son législateur, telles qu’elles parurent sortant de ses archives publiées par ordre du Souverain, qui ne les livre à L’impression que pour avertir toutes les nations des complots qui s’ourdissent contre elles. Je les ai encore telles qu’elles parurent embellies par le premier Orateur de la Secte, revues et approuvées par le conseil de ses aréopages, attestées par le même Orateur comme vraies et conformes à l’exemplaire muni du sceau de la Secte.

Lisez donc; et si vous le pouvez, reposez vous encore tranquillement sur le coussin de L’ignorance volontaire, content de vous être répété à vous même;: Toute conspiration contre l’existence même des sociétés civiles et d’un gouvernement quelconque, toute conspiration contre l’existence de la propriété, n’est qu’une conspiration chimérique.

C'est au Candidat et en présence des Frères déjà initiés aux mêmes mystères, que le Président illuminé adresse L'instruction suivante.

Discours du Hiérophante pour le grade de Prêtre ou d'Epopte illuminé.

Discours du Hiérophante, à L'initié:

« Aux épreuves d'une préparation assidue succède le moment de ta récompense. Tu te connais en ce moment toi même, et tu as appris à connaître les autres; te voilà ce que tu devais être, et tel que nous voulions te voir. Il va t'appartenir à présent de conduire les autres. Ce que tu sais déjà, ce que tu vas apprendre en ce moment, te dévoilera leur faiblesse. C'est dans cet avantage qu'est la seule vraie source du pouvoir d'un homme sur un homme. Les ténèbres se dissipent, le soleil de lumière se lève, les portes du sanctuaire s'ouvrent; une partie de nos secrets va être révélée. Fermez aux profanes les portes du Temple; je veux parler aux Illustres, aux Saints, aux Elus. Je parle à ceux qui ont des oreilles pour entendre, une langue pour se taire, un esprit épuré pour comprendre.

Entouré des Illustres, te voilà aujourd'hui entrant dans la classe de ceux qui ont une part intéressante au gouvernement de l'Ordre sublime. Mais sais tu ce que c'est que gouverner, et surtout ce que c'est que ce droit dans une société secrète ? Exercer cet empire, non pas sur le vulgaire ou sur les grands du peuple; l'exercer sur les hommes les plus accomplis, sur des hommes de tout état, de toute nation, de toute religion; les dominer sans aucune contrainte extérieure, les tenir réunis par des biens durables; leur inspirer à tous un même esprit ; gouverner avec toute l'exactitude avec toute l'activité, et dans tout le silence possible, des hommes répandus sur toute la surface du globe et dans ses parties les plus éloignées; c'est là un problème que toute la sagesse des politiques n'a pas encore résolu. Réunir les distinctions et l'égalité, le despotisme et la liberté; prévenir les trahisons et les persécutions, qui en seraient L'inévitable suite ; faire de rien des choses ; arrêter le débordement des maux et des abus; faire par tout renaître les bénédictions et le bonheur: c'est là le chef d'œuvre de la morale unie à la politique. Les constitutions de l'état civil nous offrent ici peu de moyens utiles. La crainte et la violence sont leur grand mobile ; chez nous il faut que chacun se prête de soi même. Si les hommes étaient d'abord ce qu'ils doivent être dès leur entrée dans notre société, nous pourrions leur manifester la grandeur de notre plan ; mais l'attrait du secret se trouve presque seul moyen de retenir des hommes qui bientôt nous tournerait le dos, si l'on se hâtait de satisfaire leur curiosité; L'ignorance et la grossièreté d'un grand nombre, exigent d'ailleurs qu'ils soient formés par nos leçons

morales. Leurs plaintes leurs murmures sur les épreuves auxquelles nous nous voyons forcés de les condamner, te disent assez les peines qu'il faut prendre ; la patience, la constance dont nous avons besoin; combien il faut que l'amour du grand objet nous domine, pour conserver notre poste au milieu d'un travail ingrat, et pour ne pas perdre à jamais tout espoir de rendre le genre humain meilleur. »

C'est à partager ces travaux que tu es appelé aujourd'hui. Observer les autres jours et nuit ; les former, les secourir, les surveiller ; ranimer le courage des pusillanismes, l'activité et le zèle des tièdes ; prêcher et enseigner les ignorants ; relever ceux qui tombent, fortifier ceux qui chancèlent, réprimer l'ardeur des téméraires, prévenir la désunion, cacher les fautes et les faiblesses, se tenir sur ses gardes contre la curiosité du bel esprit, prévenir L'imprudence et la trahison, main tenir enfin la subordination, l'estime envers les Supérieurs, l'amour des Frères entre eux: tels et plus grands encore sont les devoirs que nous t'imposons.

Mais enfin sais tu même ce que c'est que les sociétés secrètes ; quelles places elles tiennent, et quel rôle elles jouent dans les événements de ce monde? Les prends tu pour des apparitions insignifiantes et passagères? O Frère! Dieu et la Nature disposant chaque chose pour le temps et les lieux convenables, ont leur but admirable ; et ils se servent de ces sociétés secrètes, comme d'un moyen unique, indispensable, pour nous y conduire.

Ecoute, et sois rempli d'admiration. C'est ici le point de vue auquel tend toute la morale ; c'est d'ici que dépend L'intelligence du droit des sociétés secrètes, et celle de toute notre doctrine, de toutes nos idées sur le bien et le mal, sur le juste et L'injuste. Te voilà entre le monde passé et le monde à venir. Jette un coup d'œil hardi sur ce passé; à L'instant les dix mille verrous de l'avenir tombent, et toutes ses portes sont ouvertes pour toi. Tu verras la richesse inépuisable de Dieu et de la nature, la dégradation et la dignité de l'homme. Tu verras le monde et le genre humain dans sa jeunesse, sinon dans son enfance, là où tu avais cru le trouver dans sa décrépitude, voisin de sa ruine et de son ignominie. »

Si le Lecteur se trouve fatigué par ce long exorde, que j'ai cependant abrégé en sa faveur, qu'il se repose et se livre un instant à ses réflexions. Ce ton d'enthousiasme qu'il y voit dominer, il le trouvera dans tout le reste du discours. Weishaupt en a besoin, pour ôter en quelque sorte à ses prosélytes le temps de réfléchir. D'abord il les échauffe ; il leur promet de grandes choses; et L'impie, le rusé charlatan sait bien qu'il ne va leur débiter que de grandes sottises, mêlées de grandes erreurs et de grandes impiétés. Je dis L'impie, le rusé charlatan ; et ces expressions sont bien faibles encore, car

les preuves en disent beaucoup plus. Weishaupt sait qu'il trompe ; et il veut atrocement tromper ses prosélytes. Quand il les a trompés, il se joue, il se moque de leur imbécillité avec ses confidents. Mais il sait aussi pourquoi il les trompe, et à quoi il pourra les employer avec toutes leurs erreurs et toutes leurs sottises; et plus les hommes qu'il a trompés jouissent d'une certaine considération, plus il se moque d'eux secrètement. C'est alors qu'il écrit à ses intimes; « Vous ne sauriez croire quelle admiration mon grade de Prêtre produit sur notre monde. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que de grands Théologiens protestants et réformés, qui sont membres de notre Illuminisme, croient réelle ment que la partie relative à la Religion dans ce discours, renferme le véritable esprit, le vrai sens du Christianisme. O hommes ! que ne pourrais je pas vous faire croire ? Franchement, je n'aurais pas imaginé devenir fondateur d'une religion. » Voilà comment ce gueux là trompe de gaieté de cœur, et comment il se joue de ceux qu'il trompe. Au reste, ces grands Théologiens étaient sans doute pour les Protestants ce que sont pour nous ceux que nous appelons nos apostats, tels que nos Sieyès et nos d'Autun; car pour peu qu'il reste de bonne foi et de jugement à un homme, il n'est pas possible de ne pas voir que tout ce long discours tend très directement à renverser toute religion comme tout gouvernement.

Une seconde réflexion que je suggérerai au Lecteur, c'est combien la Secte montre ici L'importance qu'elle met aux sociétés secrètes, et tout ce qu'elle se flatte d'obtenir par cette existence mystérieuse. C'est aux chefs de l'Etat à voir s'ils ont su apprécier jusqu'ici les moyens et L'importance de ces sociétés secrètes, comme ceux qui les fondent; si la crainte et les précautions d'un côté, ne doivent pas au moins égaler la confiance et les moyens de l'autre. Revenons à la Loge où Weishaupt initie ses adeptes.

Conservant toujours le ton de l'enthousiasme, le Hiérophante apprend à L'initié que la nature ayant un plan immense à développer, commence par les termes les plus petits et les plus imparfaits; qu'elle parcourt régulièrement tous les termes moyens, pour conduire les choses à un état de perfection, qui ne sera peut être lui même que le plus petit terme, dont elle partira ensuite, pour les élever à une perfection d'un ordre supérieur.

« La nature nous fait commencer par l'enfance ; des enfants, elle fait des hommes; elle les fait d'abord sauvages, ensuite policés; peut être pour nous rendre par le contraste de ce que nous fûmes, plus sensible, plus ravisant, plus précieux ce que nous sommes; peut être pour nous dire que ses richesses ne sont pas épuisées; que nous et notre espèce sommes destinés à des métamorphoses d'un ordre infiniment plus important. »

L'initié maître de sa raison, conclurait de ces principes, que le genre humain s'est perfectionné, en passant de son état prétendu primitif et sauvage, à la société civile; que s'il doit arriver à un état plus parfait encore, ce ne sera rien moins qu'à son premier état. Mais les Sophistes ont leur tournure ; et les Initiés leur sottise, ou bien l'aveuglement dont Dieu les frappe en les laissant tromper, parce qu'ils veulent l'être, pour n'être plus Chrétiens.

« Comme chacun des hommes, continue le Hiérophante, le genre humain a son enfance et sa jeunesse, sa virilité et sa vieillesse. Dans chacune de ces périodes, les hommes connaissent de nouveaux besoins : de là naissent leurs révolutions morales et politiques. C'est dans l'âge viril que se montre toute la dignité du genre humain. C'est alors seulement qu'instruit par une longue expérience, il conçoit enfin quel malheur c'est pour lui d'envahir les droits d'autrui, de se prévaloir de quelques avantages purement extérieurs, pour s'élever au préjudice des autres. C'est alors seulement que l'on voit, que l'on sent le bonheur et l'honneur d'être un homme. Le premier âge du genre humain est celui de la nature sauvage et grossière. La famille est la seule société; la faim, la soif faciles à contenter, un abri contre L'injure des saisons, une femme, et après la fatigue le repos, sont les seuls besoins de cette période. En cet état, l'homme jouissait des deux biens les plus estimables, l'égalité et la liberté. Il en jouissait dans toute leur plénitude il en aurait joui pour toujours, s'il avait voulu suivre la route que lui indiquait la nature ou bien s'il n'avait pas, été dans le plan de Dieu et de la nature, de lui montrer d'abord quel bonheur lui était destiné; bonheur qui devait lui être d'autant plus précieux, qu'il avait commencé par le goûter; bonheur perdu si vite, mais regretté „ L'instant d'après, et qu'en vain il recherche, jusqu'à ce qu'il apprenne à faire enfin un juste usage de ses forces, à diriger sa conduite dans ses rapports avec les autres hommes. Dans ce premier état, les commodités de la vie lui manquaient, il n'en était pas plus malheureux; ne les connaissant pas, il n'en sentait pas la privation. La santé faisait son état ordinaire ; la douleur physique était le seul mécontentement qu'il éprouvât. Heureux mortels, qui n'étaient pas encore assez éclairés pour perdre le repos de leur âme, pour sentir ces grands mobiles de nos misères, cet amour du pouvoir et des distinctions, le penchant aux sensualités, le désir des signes représentatifs de tout bien, ces véritables péchés originels avec toutes leurs suites, l'envie, l'avarice, L'intempérance, les maladies, et tous les supplices de L'imagination. »

Dans la bouche du Hiérophante illuminé, voilà donc cet état primitif et si sauvage, le premier essai de la nature, devenu déjà l'état le plus heureux des hommes; voilà l'égalité, la liberté, principes souverains de leur bonheur dans ce même état. Si le Lecteur ne sent pas mieux que L'initié à quoi tend le Hiérophante, qu'il le suive encore ; qu'il prête l'oreille à ses principes, et

qu’il l’écoute encore, apprenant aux adeptes comment l’homme a perdu ce bonheur par L’institution des sociétés civiles:

« Bientôt se développe dans les hommes un germe malheureux ; et leur repos, leur félicité originaires disparaissent. A mesure que les familles se multipliaient, les moyens nécessaires à leur entretien commencèrent à manquer; la vie nomade ou errante cessa ; Impropriété naquit; les hommes se choisirent une demeure fixe; l’agriculture les rapprocha. Le langage se développa ; en vivant ensemble, les hommes commencèrent à mesurer leurs forces les uns contre les autres, à distinguer des faibles et des forts. Ici sans doute ils virent comment ils pourraient s’entraider, comment la prudence et la force d’un individu pourvaient gouverner diverses familles rassemblées, et pourvoir à la sûreté de leurs „ champs contre L’invasion de l’ennemi; mais ici,, la liberté fut ruinée dans sa base, et l’égalité disparut.
Avec des besoins inconnus jusqu’alors, l’homme sentit que ses propres forces ne lui suffisaient plus. Pour y suppléer, le faible, se soumit imprudemment au plus fort ou au plus sage, non pour en être maltraité, mais pour être protégé, conduit, éclairé. Toute soumission de la part de l’homme même le plus grossier, n’existe donc que pour le cas où j’ai besoin de celui à qui je me soumets, et sous la condition qu’il peut me secourir. Sa puissance cesse avec ma faiblesse ou avec la supériorité d’un autre. Les Rois sont pères, la puissance paternelle cesse, dès que l’enfant acquiert ses forces. Le père offenserait ses enfants, „ s’il prétendait proroger ses droits au delà de ce terme. Tout homme dans sa majorité peut se gouverner lui même lorsque toute une nation est majeure, il n’est plus de raison pour la tenir en tutelle. »

En mettant ce langage dans la bouche de ses Hiérophantes, le Fondateur illuminé avait trop étudié le pouvoir et L’illusion des mots; il avait mis trop de précautions dans le choix et la préparation des adeptes, pour s’attendre à les voir lui répondre: Toi, qui rends ces oracles, qu’entends tu par ces nations entrées dans leur majorité? Sans doute celles là qui, sorties de L’ignorance et de la barbarie, ont acquis les lumières nécessaires à leur bonheur. A qui les devront elles ces lumières et ce bonheur, si ce n’est aux lois mêmes de leur association civile ? C’est donc alors aussi qu’elles sentiront plus que jamais, et la raison et la nécessité de rester sous la tutelle des lois et du gouvernement, pour ne pas retomber dans toute L’ignorance et la barbarie de tes hordes errantes, ou bien dans toutes les horreurs de l’anarchie, ou bien encore de révolutions en révolutions, sous le joug successif des Sophistes brigands, des Sophistes bourreaux, des Sophistes despotes et tyrans, sous celui de Sieyès et de ses Marseillais de Robespierre et de ses guillotines., des Triumvirs et de leurs proscriptions. La populace

seule dans la minorité de L'ignorance, et les Sophistes seuls dans la majorité de la corruption, de la scélératesse, applaudiront à tes mystères.

Assuré de trouver peu d'adeptes disposés à ces réflexions, le Hiérophante continue, inculque ses principes, donnant tout à la force des bras, annulant toute celle de la raison et des moralités, quoique affectant toujours les mots de vertu et de morale, jugeant l'homme en société comme il juge les lions et les tigres dans les bois ; et voici es nouvelles leçons:

« Jamais la force ne s'est soumise à la faiblesse. La nature a destiné le faible à servir, parce qu'il a des besoins; le fort à dominer, parce qu'il peut être utile. Que l'un perde sa force, que l'autre l'acquière ; ils changeront de place, et celui qui servait deviendra maître. Celui qui a besoin d'un autre, en dépend aussi; il a lui même renoncé à ses droits. Ainsi peu de besoins, voilà le premier pas à la liberté. C'est pour cela que les sauvages sont au suprême degré les plus éclairés des hommes, et peut être aussi les seuls libres. Lorsque le besoin est durable, la servitude l'est aussi. La sûreté est un besoin durable. Si les hommes s'étaient abstenus de toute injustice, ils seraient restés libres; L'injustice seule leur fit subir le joug. Pour acquérir la sûreté, ils mirent la force dans les mains d'un seul, et par là se créèrent un nouveau besoin, celui de la peur. L'ouvrage de leurs mains les effraya; pour vivre en sûreté, ils s'ôtèrent à eux même la sûreté. C'est là le cas de nos Gouvernements. Oh trouverons nous aujourd'hui une force protectrice ? Dans l'union; mais qu'elle est rare cette union, si ce n'est dans de nouvelles associations secrètes, mieux conduites par la sagesse, et unies par des liens plus étroits ; et de là ce penchant que la nature même inspire pour ces associations. »

Quelques embûches que couvrent ce tableau du genre humain en société, et cette affectation de ne voir d'un côté que tyrans et despotes, de l'autre, qu'esclaves opprimés et tremblants dans cette société; quelque part surtout qu'ait à L'institution des lois sociales le cri de la nature, appelant le genre humain hors des forêts pour vivre sous des lois et sous des chefs communs, ici le Hiérophante ne s'en écrie pas avec moins de confiance: « Telle est la vraie et la philosophique histoire du despotisme et de la liberté, de nos vœux et de nos craintes. Le despotisme naquit de la liberté, et du despotisme renaît la liberté. La réunion des hommes en société est le berceau et le tombeau du despotisme; elle est en même temps le tombeau et le berceau de la liberté. Nous avons eu la liberté, et nous Papous perdue pour la retrouver et pour ne plus la perdre, pour apprendre de sa privation même l'art de mieux en jouir. » Observez ces paroles, Lecteurs. Si elles ne vous disent pas assez clairement l'objet de la Secte; si vous n'y voyez pas le vœu de ramener l'homme au temps qu'elle appelle elle même le temps des hordes nomades,

et des hommes sauvages, sans propriété, sans lois et sans gouvernements ; lisez, pesez encore ce qui suit: « La nature a tiré les hommes de l’état sauvage et les a réunis en sociétés civiles, de ces sociétés nous passons à des vœux, à un choix plus sage. De nouvelles associations s’offrent à ces vœux; et par elles nous revenons à l’état dont nous sommes sortis ; non pour parcourir de nouveau l’ancien cercle, mais pour mieux jouir de notre destinée. Eclaircissons encore ce mystère:

Les hommes étaient donc passés de leur état paisible au joug de la servitude. Eden, ce Paradis terrestre était perdu pour eux. Sujets au péché et à l’esclavage, ils étaient dans l’asservissement, réduits à mériter leur pain à la sueur de leur front. Parmi ces hommes, il s’en trouva qui promettaient de protéger les autres, et devinrent leurs chefs. Ils le furent d’abord des hordes, des peuplades. Celles ci, ou bien furent conquises, ou bien se réunirent et formèrent un grand peuple. Alors il y eut des nations et des chefs, des Rois des Nations. A l’origine des Nations et des Peuples, le monde cessa d’être une grande famille et un seul empire le grand lien de la nature fut rompu. »

L’impudence de ces assertions étonne le Lecteur ; il se dit à lui même: comment se trouve t’il donc des êtres démentant à ce point l’évidence, prétendant nous montrer l’univers ne formant qu’une même famille, et le grand lien de la nature dans des hordes éparses, oh l’enfant peut à peine marcher, qu’il n’est plus à son père? Comment peut on ne voir les hommes cesser de faire une famille, qu’au moment où ils se réunissent pour ne plus vivre que sous les mêmes chefs et sous les mêmes lois, pour leur protection, leur sûreté commune? Mais suspendons notre indignation. Appelons en ce moment surtout, aux leçons de la Secte, ces malheureux brigands eux mêmes, qu’elle flattait de mériter eux seuls le nom de Patriotes, et dont elle guidait le brigandage ou les atrocités, par ces mots si puissants de Peuple, de Nation, de Patrie. Dans le temps même ou elle fait sonner si haut, pour eux et en public, ces noms chéris, écoutez les malédictions vomies dans ses mystères, contre tout ce qui est peuple, nation, patrie.

A L’instant où les hommes se réunirent en nations « ils cessèrent de se reconnaître sous un nom commun. Le Nationalisme ou l’ Amour National prit la place de l’amour général. Avec, la division du globe et de ses contrées, la bienveillance se resserra dans des limites qu’elle ne devait plus franchir. Alors ce fut une vertu de s’étendre aux dépens de ceux qui ne se trouvaient pas sous notre empire. Alors il fut permis, pour obtenir ce but, de mépriser les étrangers, de les tromper et de les offenser. Cette vertu fut appelée Patriotisme. Celui là fut appelé Patriote, qui juste envers les siens, injuste envers les autres, s’aveuglait sur le mérite des étrangers, et prenait pour des perfections les vices de sa patrie. Et dès lors „ pourquoi ne pas donner

encore à cet amour „ des limites plus étroites? Celles des citoyens vivants dans une même ville, ou bien celles „ des membres d'une même famille? Pourquoi „ même chacun ne l'aurait il pas concentré dans „ soi même? Aussi vit on alors du Patriotisme naître le Localisme, l'esprit de famille, et enfin l' égoïsme. Ainsi l'origine des états ou des gouvernements, de la société civile, fut la semence de „ la discorde ; et le Patriotisme trouva son châtiment dans lui même. Diminuez, retranchez cet amour de la Patrie, les hommes de nouveau,, apprennent à se connaître et à s'aimer comme hommes : il n'est plus de partialité ; le lien des cœurs se déroule et s'étend. Ajoutez au contraire à ce Patriotisme, vous apprenez à l'homme qu'on ne saurait blâmer un amour qui se resserre encore, se borne à la famille, et se réduit enfin au simple amour de soi, au plus strict Egoïsme.

Abrégeons ces sophismes et ces blasphèmes du Hiérophante illuminé. Sous prétexte de son amour universel, laissons le s'indigner contre ces noms de Grecs et de Romains, de François et d'Anglais, d'Italiens ou d'Espagnols, de Païens et de Juifs, de Chrétiens et de Musulmans, qui distinguent les nations ou les cultes. Laissons le répéter qu'à travers tous ces noms celui d'homme s'oublie; qu'en résultera t il, si ce n'est que pour le Hiérophante Illuminé, comme pour les Sophistes désorganisateurs, ce prétendu amour universel est le manteau de la plus odieuse hypocrisie ? Il ne prétend aimer tous les hommes également que pour se dispenser d'en aimer un seul véritablement. Il déteste l'amour national et patriotique, parce qu'il hait les lois des nations et celle de sa patrie. Il déteste jusqu'a l'amour de la famille, et il y substitue l'amour universel, parce qu'il n'aime pas davantage et ses concitoyens et sa famille, qu'il n'aime le Chinois, le Tartare et le Hottentot, ou le barbare qu'il ne verra jamais ; et parce qu'il lui faut pour tous la même indifférence. Il étend ce lien pour annuler sa force et son action. Il se dit citoyen de l'univers, pour cesser d'être citoyen dans sa patrie, ami dans ses sociétés, père et enfant dans sa famille. Il nous dit aimer tout d'un pôle à l'autre, pour n'aimer rien autour de lui. Voilà ce que c'est que nos Cosmopolites.

L'initié que séduisent ces mots d'amour universel, se livre à une stupide admiration. Le Hiérophante en vient aux Codes des nations; l'adepte qu'éblouissent toutes ses leçons, apprend encore à voir ce Code en pleine opposition à celui de la nature; et ne s'aperçoit pas que son nouveau Code annule lui même ces premières lois du Code naturel, l'amour de la famille et celui de la Patrie. Il ne demande pas pourquoi ce qu'il fait pour ses frères ou ses concitoyens, l'empêcherait de remplir ce qu'il doit à l'Etranger ou au Barbare ? De nouveaux sophismes viennent lui persuader que la faute originelle du genre humain est réelle ment d'avoir abandonné l'égalité, la liberté de la vie sauvage, par L'institution des lois civiles.

Ici plus que jamais, le Hiérophante mêlant aux traits de l'enthousiasme tous ceux de la haine et de la calomnie; parcourant les diverses époques du genre humain, depuis L'institution civile, ne voit dans les fastes de la société qu'oppression, despotisme, esclavage, la guerre succédant à la guerre, les révolutions aux révolutions, et toujours finissant par la tyrannie. Tantôt ce sont les Rois, s'entourant de légions de troupeaux qu'on appelle soldats, pour satisfaire l'ambition par des conquêtes sur l'Etranger, ou pour régner par la terreur sur des sujets esclaves; tantôt ce sont les peuples armés eux mêmes pour changer de tyrans, niais n'attaquant jamais la tyrannie dans sa source. S'ils croient se donner des représentants, ce sont ces représentants mêmes oubliant qu'ils tiennent leur commission et leur pouvoir du peuple; formant des aristocraties et des oligarchies qui toutes vont se fondre de nouveau dans la monarchie et dans le despotisme. C'est toujours le genre humain avili sous le joug de l'oppression et de la tyrannie. Etourdi par ces déclamations qu'accompagnent les gestes, et les yeux et la voix des Pythonisses, L'initié s'écrie, comme le Hiérophante : Telles sont donc les suites de cette institution des états ou des sociétés civiles ! O folie des peuples de n'avoir pas prévu ce qui devait leur arriver; d'avoir aidé leurs despotes mêmes à ravaler l'homme jusqu'à la servitude, à la condition de la brute!

Supposons un véritable sage présent à ces leçons, son cœur s'indignera; et il interrompra le Hiérophante pour lui dire : Insensé ! quel oracle t'apprit à ne voir dans les fastes de la société que ceux de ses brigands et de ses monstres? N'est ce donc que dans la peste, la famine, les orages, la foudre, les tempêtes, et dans les éléments déchaînés que se trouve l'histoire de l'univers ? N'est il donc point de jours sereins pour l'homme en société ? Le Soleil n'est il pour lui qu'un astre mal faisant, parce qu'il est des temps pour les frimas, des temps pour les nuages? Et faudra t il quitter le toit que tu habites, parce qu'il est des incendies ? Maudiras tu la vie et la santé, parce qu'il est aussi des temps de douleurs et d'infirmités ? Pourquoi ce tableau rembruni des désastres, qui viennent se mêler dans le cours des siècles, à l'histoire de la société? Et pourquoi cet absolu silence sur les maux dont elle nous délivre, sur les avantages qu'elle procure à l'homme en le tirant de ses forêts?

Mais cette voix de la raison ne pénètre pas dans l'antre de Weishaupt. Le Hiérophante, son écho, répète avec confiance ses oracles. Il en vient au grand objet de L'initiation, aux moyens de faire disparaître ces malheurs, dont il ne voit la cause que dans L'institution des lois ou des Gouvernements. « O nature ! Combien tes droits sont grands et incontestables ! C'est du sein même des désastres et des destructions

mutuelles que naît le moyen de salut ! L'oppression cesse, parce qu'elle trouve des fauteurs ; et la raison commence à rentrer dans ses droits, parce qu'on s'efforce de l'étouffer. Celui là même qui veut aveugler les autres, doit au moins chercher à les dominer par les avantages de L'instruction et des sciences. Les Rois eux mêmes en viennent à concevoir qu'il est peu glorieux de régner sur des hordes ignorantes. Les Législateurs commencent à devenir plus sages ; ils favorisent la propriété et L'industrie ; des motifs pervers propagent les sciences; les Rois les protégent pour les faire servir à l'oppression. D'autres hommes en profitent pour remonter à L'origine de leurs droits. Ils saisissent enfin ce moyen inconnu de hâter une révolution dans l'esprit humain, et de triompher pour toujours de l'oppression. Mais le triomphe serait court, et les hommes „ retomberaient bientôt dans leur dégradation; si la Providence, dans des temps reculés, ne leur avait pas ménagé des moyens qu'elle a fait arriver jusqu'à nous pour méditer secrètement et opérer enfin un jour le salut du genre humain. »

« Ces moyens, continue l'oracle illuminé, sort les écoles secrètes de la Philosophie. Ces écoles ont été de tous temps, les archives de la nature et des droits de l'homme. Par ces écoles, un jour sera réparé la chute du genre humain; les Princes et les Nations disparaîtront sans violence de dessus la terre. Le genre humain deviendra une même famille et la terre ne sera plus que le séjour de l'homme raisonnable. La morale seule produira insensiblement cette révolution. Il viendra ce jour ou chaque père sera de nouveau ce que furent Abraham et les Patriarches, le Prêtre et le Souverain absolu de sa famille. La raison alors sera le seul livre de lois, le seul code des hommes. »

« C'est là un de nos grands mystères. Ecoutes en la démonstration, et apprends comment il s'est transmis jusqu'à nous. »

Je l'ai dit : si mon objet se réduisait à prouver l'existence d'une conspiration formée par L'illuminisme, contre l'existence même de toute société, de toute loi civile, de tout corps national; ces leçons du Hiérophante rendraient toute autre preuve superflue ; mais pour apprécier nos dangers, il faut voir par quel art ces complots du délire deviennent dans la Secte les complots de la scélératesse; par quel art elle sait en faire le vœu de l'enthousiasme et enflammer ses légions d'adeptes. Ne nous lassons donc pas d'écouter les leçons du Hiérophante Illuminé. S'il faut à mon Lecteur de la patience pour les entendre, il ne m'en faut pas moins pour les traduire:

« Par quel étrange aveuglement des hommes ont ils pu s'imaginer que le genre humain devoir toujours être régi et dominé comme il l'a été jusqu'à présent ?"

« Ou est il donc celui qui a connu toutes les ressources de la nature ? Ou est celui qui prescrit des bornes, et qui a pu dire: Tu t'arrêteras là, à cette nature, dont la loi seule est l'unité dans une variété infinie ? Qui lui a ordonné de parcourir toujours le même cercle, de se répéter perpétuelle ment ? Quel est celui qui a condamné les hommes, et les meilleurs, les plus sages, les plus éclairés des hommes, à un éternel esclavage ? Pourquoi serait il impossible au genre humain d'arriver à sa plus haute perfection, à la capacité de se gouverner lui même ? Pourquoi faudrait il qu'il fût toujours conduit, celui qui sait se conduire lui même ? Est il donc impossible au genre humain, ou du moins à la plus grande partie du genre humain, de sortir de sa minorité ? Si celui là le peut, pourquoi celui ci ne le pourrait il pas ? Montrez à l'un ce que vous avez appris à l'autre ? Montrez lui le grand art de dominer ses passions, de régler ses désirs. Dès sa tendre jeunesse apprenez lui qu'il a besoin des autres; qu'il se doit abstenir d'offenser, s'il ne veut point souffrir d'offense; qu'il doit se rendre bienfaisant s'il veut recevoir des bienfaits. Rendez le patient, indulgent, sage, bienveillant. Que les principes, l'expérience, l'exemple lui rendent sensibles ces vertus; et vous verrez s'il a besoin d'un autre pour se conduire ? S'il est vrai que la plupart des hommes soient trop faibles, trop bornés pour concevoir ces vérités si simples, et pour s'en laisser convaincre ; oh! C'en est fait de notre bonheur. Cessons de travailler à rendre le genre humain meilleur et à l'éclairer. »

« Mais ô préjugé ! ô contradiction des pensée humaines! L'empire de la raison, l'aptitude à se gouverner soi même ne serait pour la plupart des hommes qu'un rêve chimérique; et d'un autre côté le préjugé en fait l'héritage privilégié des enfants des Rois, des familles régnantes, et de tout homme que sa propre sagesse ou que des circonstances heureuses rendent indépendant ! »

Quelle ruse scélérate dans ces tournures du Hiérophante ! Le pauvre Initié s'imagine réelle ment ici ne voir dans les bases de nos sociétés civiles qu'une contradiction frappante. Il les voit bonnement fondées sur ce que nous croyons à ce privilège héréditaire pour les Rois et leurs enfants, de naître avec toute la sagesse nécessaire pour se conduire eux mêmes, tandis que la nature a refusé ce don à tous les autres; et Weishaupt qui se joue en secret de la crédulité, de la sottise de ses Initiés, sait aussi bien que nous, que jamais cette idée n'entra dans l'esprit de la populace même la plus brute. Il sait bien que pour nous les Rois naissent enfants comme le commun des hommes, avec la même faiblesse, les mêmes passions et la même incapacité; il sait tout aussi bien que nous, que ce don de se conduire et celui de conduire les autres, s'acquièrent par l'éducation, et parles secours, les lumières dont un homme peut être environné; et nous savons tout aussi

bien que lui, qu'avec les mêmes secours, l'enfant de la naissance la plus obscure serait souvent un Roi meilleur que bien des Souverains ; comme il serait aussi, avec une éducation proportionnée un excellent Magistrat, un très grand Général d'armée. Mais s'ensuit il de là quelque contradiction pour les sociétés qui, dans L'incertitude des sujets les plus propres au Gouvernement, et dans la certitude des brigues et des troubles qui accompagneraient l'élection des Rois, préviennent ces désastres par la loi des Empires ou des Couronnes héréditaires ? D'ailleurs quelle sottise encore que ce prétexte fondé sur le pouvoir de se conduire soi même ? Prenez l'homme le plus prudent et le plus sage, il sera le premier à vous dire : Si je n'ai pas besoin de lois, de Magistrats, de Souverain, pour ne pas être injuste moi même envers les autres, pour ne pas opprimer ou voler; j'en ai besoin pour n'être pas volé et opprimé par d'autres. Moins je veux faire tort aux autres, plus j'ai besoin que le Gouvernement empêche es autres de m'en faire. Il vous plaît d'appeler cette soumission aux lois, mon esclavage; je l'appelle, moi, ma sûreté et le garant de toute la liberté dont j'ai besoin pour faire le bien, pour vivre heureux et tranquille dans la société. Je ne sache pas qu'il y ait des lois qui m'empêchent de vivre en honnête homme. Le méchant seul ne voit de liberté que là où il peut faire le mal impunément. Je n'ai pas besoin de cette liberté. Je sais bon gré à celui qui l'empêche. Vous l'appeliez tyran, despote; je l'appelle mon Roi, mort bienfaiteur. Mieux je sais me conduire envers les autres, plus je lui sais bon gré d'empêcher les autres de se mal conduire à mon égard.

Il faut me pardonner ces réflexions que j'oppose au Hiérophante Illuminé. Je sais bien qu'elles sont superflues pour ceux qui pensent; mais je pourrais trouver quelques Lecteurs aussi crédules que L'initié. Dans la nécessité de montrer le poison de L'illuminisme, je ne veux pas avoir à ma reprocher d'épargner le remède. S'il en est qui voient peu quelles peuvent être les suites de tous ces sophismes de L'illuminisme, je leur dirai l'espoir des Illuminés eux mêmes; je reprendrai avec le Hiérophante :

« Sommes nous donc déchus de notre dignité, au point de ne plus sentir nos chaînes, ou de les baiser même, et de ne plus oser nous livrer à l'espoir de les briser, de recouvrer la liberté non par l'a rébellion et par la violence (dont le temps n'est pas encore venu) mais par l'empire de la raison ? Ainsi donc ce qui ne peut se faire demain, nous désespérerions de le faire jamais ? Laissez les hommes aux vues bornées raisonner et conclure à leur manière; ils concluront encore; la nature agira. Inexorable à toutes leurs prétentions intéressées, elle s'avance, et rien ne peut suspendre son cours majestueux. Bien des choses peuvent ne pas aller suivant nos vœux; tout se rétablira de soi même; les inégalités s'aplaniront, le calme succédera à la tempête. Tout ce que nos objections démontrent c'est que nous sommes trop accoutumés à

l'état actuel des choses; ou peut être c'est que nous y avons trop d'intérêt pour convenir qu'il n'est pas impossible d'arriver à une indépendance générale. Laissez donc les rieurs rire, les moqueurs se moquer. Celui qui observe et compare ce qu'à fait la nature autrefois et ce qu'elle fait aujourd'hui, verra bientôt que malgré tous nos jeux elle tend invariablement à son but. Sa marche est insensible à l'être peu réfléchi; elle n'est visible qu'au sage, dont les regards pénètrent L'immensité des temps. De la hauteur des monts il découvre cette contrée lointaine, dont la foule rampante dans les plaines ne soupçonne pas même l'existence. Les grands moyens que Weishaupt présente ses Initiés, pour conquérir cette terre promise; cette terre de toute indépendance, sont de diminuer les besoins des peuples et de les éclairer. Écoutez ces leçons, vous qui naguères, protégés par nos lois, exerciez si paisiblement une honorable et lucrative profession; et vous surtout naguères, rivaux de la riche Albion, sur L'immensité de l'Océan, aujourd'hui tristes et désolés riverains du Texel, Sectateurs imprudents d'une Secte désorganisatrice ; par la haine secrète qu'elle vous a vouée dans ses mystères, apprenez à expliquer les décombres de Lyon, le pillage de Bordeaux, la ruine de Nantes, de Marseille, le sort de tant de Villes jadis si florissantes par le commerce, le sort d'Amsterdam même; et jetez ensuite un coup d'œil sur vos arbres d'égalité, de liberté. Alors même que vous croyiez ne seconder les vœux de la Secte contre les Nobles, les Prêtres, les Monarques, que pour rendre au peuple ses droits de liberté, d'égalité; alors même a Secte ne voyait dans vous que les grands artisans du despotisme. Alors votre profession était proscrite dans ses mystères, comme celle de toutes, qui conduit le plus sûrement le peuple à l'esclavage. Alors même le Hiérophante, profond Jacobin de L'illuminisme, disait à ses Initiés: « Celui qui veut mettre les nations sous le joug, n'aura qu'à faire naître des besoins que lui seul puisse satisfaire. Erigez en corps hiérarchique la tribu mercantile; c'est à dire donnez lui quelque rang, quelque autorité dans le Gouvernement, et vous aurez créé avec ce corps la puissance peut être la plus redoutable, la plus despotique. Vous la verrez faire la loi à l'univers ; et d'elle seule dépendra peut être L'indépendance d'une partie du monde, l'esclavage de l'autre. Car celui là est maître, qui peut susciter ou prévoir, étouffer, affaiblir ou satisfaire le besoin. Eh! Qui le pourra mieux que des marchands ? Ainsi ces mêmes hommes, que nous avons vus se prêter si ardemment à la révolution du Jacobinisme dans nos villes commerçantes, pour avoir quelque part au Gouvernement, sont précisément ceux dont le profond Jacobinisme redoute, et déteste le plus la profession dans tout Gouvernement. Riche, mais bienfaisante Albion, puisse je, en dévoilant ce mystère à tes industrieux citoyens, leur inspirer un nouveau zèle pour tes lois. Cette tribu est trop précieuse à ton empire, pour que le piége doive lui rester inconnu.

De ces leçons sur les besoins à diminuer, pour entraîner les peuples vers L'indépendance, le Hiérophante en vient au devoir de répandre ce qu'il appelle la lumière. « Celui au contraire, dit il, qui veut rendre les hommes libres, celui là leur apprend à se passer des choses dont l'acquisition n'est pas en leur pouvoir. » Il les éclaire, il leur donne de l'audace, des mœurs fortes. Celui qui les rend sobres, tempérants, qui leur apprend à vivre de peu et à se contenter de ce qu'ils ont, celui là est plus dangereux pour le trône que les prédicateurs du Régicide. Si vous ne pouvez pas donner à la fois ce degré de lumière à tous les hommes, commencez au moins par vous éclairer vous mêmes, par vous rendre meilleurs. Servez, aidez vous, appuyez vous mutuelle ment; augmentez votre nombre ; rendez vous au moins vous même indépendants; et laissez au temps, à la postérité le soin de faire le reste. Etes vous devenus nombreux à un certain point ? Vous êtes vous fortifiés par votre union? N'hésitez plus ; commencez à vous rendre puissants et formidables aux méchants. (C'est à dire, à tous ceux qui résistent à nos projets.) Par cela seul que vous êtes assez nombreux pour parler de force, et que vous en parlez; par cela seul, les méchants, les profanes commencent à trembler. Pour ne pas succomber au nombre, plusieurs deviennent bons d'eux mêmes (comme vous) et se rangent sous vos drapeaux. Bientôt vous êtes assez forts pour lier, les mains aux autres, pour les subjuguer, et étouffer la méchanceté dans son germe » c'est à dire, ainsi que désormais on peut l'entendre bientôt vous étouffez dans leur principe même toutes ces lois, tous ces gouvernements, toutes ces sociétés civiles ou politiques, dont L'institution est pour L'illuminé, le véritable germe de tous les vices et de tous les malheurs du genre humain. « Le moyen de rendre la lumière générale, n'est pas de la répandre à la foi dans tout le monde. Commence d'abord par toi même ; tourne toi ensuite vers ton voisin ; vous deux éclairez en un troisième, un quatrième et que ceux ci étendent, multiplient de même les enfants de la lumière jusqu'à ce que le nombre et la force nous donnent la puissance.

Je vois dans le Rituel illuminé, que si le Hiérophante, fatigué de ces longs oracles, demande à respirer, d'autres adeptes pourront reprendre et alterner, pour L'instruction de L'initié. Laissons aussi respirer nos Lecteurs.

Ils ont d'ailleurs assez à réfléchir sur toutes ces leçons de Weishaupt. Ils se demanderont à eux mêmes à quel point il faudrait que le peuple diminuât ses besoins, pour se passer de lois. Ils verront que le premier besoin à retrancher, serait celui des moissons ou du pain; car tant qu'il y aura des champs à cultiver, il faudra bien des lois protectrices pour celui qui a semé, contre celui qui voudrait recueillir où il n'a point semé; et si la tournure du sophisme leur paraît scélérate, ils verront au moins qu'en lui même le sophisme est celui de la sottise.

Pour mieux juger encore le Hiérophante, ils auront surtout à comparer cette révolution qui devait être l'ouvrage de L'instruction seule, et s'opérer insensiblement sans la moindre secousse ou rébellion, avec ce temps qui, donnant aux adeptes le nombre, la force, la puissance, les met en état de lier les mains à tout le reste ; de soumettre, de subjuguer tous ceux qui montreraient encore de l'attachement pour ces lois, et pour cette société civile, que la Secte demande à étouffer.

CHAPITRE X.

Suite du Discours sur les petits Mystères de L'illuminisme.

Dans ce qui nous reste à dévoiler sur ces petits Mystères, le Hiérophante reprenant ses leçons sur la nécessité d'éclairer les peuples, pour opérer la grande Révolution, semble d'abord craindre que L'initié n'ait pas encore saisi assez clairement le véritable objet de cette révolution, vers laquelle doivent désormais tendre toutes ses instructions « Rendez donc, dit ici L'initiant, rendez L'instruction et la lumière générales. Par là, vous rendrez aussi générale la sûreté mutuelle; or la sûreté et L'instruction suffisent pour se passer de Prince et de Gouvernement. Sans cela, quel besoin en aurions nous donc? »

Voilà donc L'initié bien clairement instruit du grand but auquel tend désormais toute L'instruction qu'il doit répandre. Apprendre aux peuples à se passer des princes et des gouvernements ou de toute loi, de toute société civile; tel sera l'objet de ses leçons. Mais ces leçons elle même, sur quoi doivent-elles rouler pour atteindre ce but ? Sur la morale et la morale seule, continue le Hiérophante : « car si la lumière est l'ouvrage de la morale, la lumière et la sûreté se fortifie à proportion que la morale gagne. Aussi la vraie morale n'est-elle autre chose que l'art d'apprendre aux hommes à devenir majeurs, à secouer le joug de la tutelle, à se mettre dans l'âge de leur virilité, à se passer de princes ou de gouverneurs. »

Lorsque nous entendons la Secte prononcer avec enthousiasme le mot de morale, souvenons nous de cette définition. Sans cela, tous ces mots d'honnêtes gens ou de vertu, de bons et de méchants, seraient inintelligibles dans la bouche des adeptes. Avec cette définition seule, l'honnête homme est celui qui travaille à l'anéantissement de la société civile, de ses lois et de ses chefs; le méchant, c'est tout homme qui travaille au maintien de cette société. Il n'est point d'autre crime, ou point d'autre vertu dans le Code illuminé. De peur que L'initié n'objecte L'impossibilité de faire goûter cette

doctrine au genre humain, le Hiérophante prévient l'objection en écriant : « Oh ! Il ne connaît pas la puissance de la raison et les attraits de la vertu, il est bien arriéré dans les voies de la lumière, celui qui a des idées si étroites de sa propre essence et de la nature du genre humain... Si nous pouvons arriver à ce point, lui ou moi, pourquoi un autre ne le pourrait il pas ? Quoi ! L'on réussirait à faire braver la mort, aux hommes; on les échaufferait de tout l'enthousiasme des sottises religieuses ou politiques; et la seule doctrine qui puisse les conduire à leur bonheur, serait aussi la seule qu'il serait impossible de leur faire goûter ? Non, non, l'homme n'est pas aussi méchant que le fait une morale arbitraire. Il est méchant, parce que la Religion, l'Etat, les mauvais exemples le pervertissent. Il serait bon, si Ton cherchait à le rendre meilleur, s'il était moins de gens intéressés à le rendre méchant, pour étayer leur puissance sur la méchanceté.

Pensons plus noblement de la nature humaine; travaillons avec courage; que les difficultés ne nous effrayent pas ; que nos principes deviennent l'opinion et la règle des mœurs; faisons enfin de la raison la religion des hommes, et le problème est résolu. » Cette exhortation pressante aide sans doute le Lecteur à résoudre lui même un autre problème. Il n'a pas oublié ces autels et ce culte, et ces fêtes de la Raison, dont la Révolution Française a donné le spectacle. Il ne demande plus de quel antre était sortie cette Divinité.

L'initié apprend encore ici à résoudre ce qui pourrait jusqu'à ce moment être resté pour lui problématique dans les longues épreuves qui ont précédé son initiation. « Puisque telle est la force de la morale, et de la morale seule, lui dit le Hiérophante, puisqu'elle seule peut opérer la grande révolution qui doit rendre la liberté au genre humain, et abolir l'empire de L'imposture, de la superstition et des despotes; tu dois à présent concevoir pourquoi, dès leur entrée dans notre Ordre, nous imposons à nos élèves une obligation si étroite d'étudier la morale, d'apprendre à se connaître eux mêmes, à connaître les autres. Tu dois voir que si nous permettons à chaque Novice de nous amener son ami, c'est pour former une légion, plus justement que celle des Thébains, appelée sainte et invincible; puisque ici les combats de l'ami, serrant les rangs auprès de son ami, sont les combats qui doivent rendre au genre humain ses droits, sa liberté et son indépendance primitive.

La morale qui doit opérer ce prodige, n'est point une morale de vaines subtilités. Elle ne sera point cette morale qui, en dégradant l'homme, le rend insouciant pour les biens de ce monde, lui interdit la jouissance des plaisirs innocents de la vie, lui inspire la haine de ses Frères. Ce ne sera point celle qui favorise L'intérêt de ses docteurs; qui prescrit les persécutions,

L'intolérance; qui contrarie la raison; qui interdit l'usage prudent des passions ; qui nous donne pour vertus L'inaction, l'oisiveté, la profusion des biens envers les paresseux. Ce ne sera point surtout celle, qui vient tourmenter l'homme déjà assez malheureux, et le jeter dans la pusillanimité, dans le désespoir, par la crainte d'un Enfer et de ses démons. Ce doit être plutôt cette morale si méconnue aujourd'hui, si altérée par l'égoïsme, si surchargée de principes étrangers. Ce doit être cette doctrine divine, telle que Jésus l'enseignait à ses disciples; celle dont il leur développait le vrai sens dans ses discours secrets.»

Cette transition conduit Weishaupt au développement d'un mystère d'iniquité, auquel on l'a vu préparer de loin, et ses Illuminés majeurs, et surtout ses Illuminés Chevaliers Ecossais. Pour L'intelligence de ce mystère, souvenons nous comment ses Frères Insinuants, et ses instituteurs commencent par jurer à leur candidat, à leur Novice, à l'académicien Minerval, que dans toutes les Loges de leur Illuminisme il n'est pas question du moindre objet contraire à la Religion et aux Gouvernements. Toutes ces promesses se sont peu à peu perdues de vue; les élèves ont eu le temps de s'accoutumer aux déclamations contre les Prêtres et les Rois. Déjà il a été insinué que le Christianisme du jour n'est rien moins que la Religion fondée par Jésus Christ; il n'est pas temps encore de mettre le Christ même au nombre des imposteurs. Son nom et ses vertus peuvent encore inspirer de la vénération à certains adeptes. Il en est ou il peut en être quelques uns, que l'Athéisme dans toute sa crudité révolterait encore. C'est pour ceux là que Weishaupt revient ici sur Jésus Christ. Dans le grade précédent il s'était contenté d'annoncer, que la doctrine religieuse de ce divin Maître avait été altérée; il n'avait pas dit surtout de quelle révolution politique il prétend montrer toutes les bases dans l'Evangile. C'est ici que l'exécrable Sophiste fait du Dieu des Chrétiens tout ce qu'en a fait depuis le trop fameux Fauchet, dans les chaires de la Révolution. C'est ici que Weishaupt fait de Jésus Christ le Père des Jacobins, et pour parler le langage de la Révolution, le Père et le Docteur des Sans Culottes. Pour sentir tout ce qu'il y a d'astuce et de scélératesse méditée dans ce détestable artifice, lisons d'abord les confidences de l'adepte chargé de rédiger le code de Weishaupt. Ainsi que ce monstrueux Instituteur, Knigge voit d'un côté des hommes qui détestent toute révélation; de l'autre, et parmi les élèves même de L'illuminisme, quelques hommes qui ont besoin d'une religion révélée pour fixer leurs idées. C'est là dessus qu'il entre en explication avec l'adepte Zwach, et qu'il lui écrit en ces termes: « Pour réunir et mettre en action, pour faire concourir à notre objet ces deux classes d'hommes, il fallait trouver une explication du Christianisme, qui rappelât les superstitieux à la raison, et qui apprît à nos sages plus libres à ne pas rejeter la chose pour l'abus. Ce secret devait être celui de la maçonnerie, et nous conduire à notre objet.

Cependant le despotisme s'accroît chaque jour, et l'esprit de liberté gagne aussi par tout en même temps. Il fallait donc ici réunir les extrêmes. Nous disons donc encore ici que Jésus n'a point établi une nouvelle Religion, mais qu'il a simplement voulu rétablir dans ses droits la Religion naturelle; qu'en donnant au monde un lien général, en répandant la lumière et la sagesse de sa morale, en dissipant les préjugés, son intention était de nous apprendre à nous gouverner nous mêmes, et de rétablir, sans les moyens violents des révolutions, la liberté, l'égalité parmi les hommes. Il ne s'agissait pour cela que de citer divers textes de l'Écriture, et de donner des explications vraies ou fausses, n'importe, pourvu que chacun trouve un sens d'accord avec la raison dans la doctrine de Jésus. Nous ajoutons, que cette Religion si simple fut ensuite dénaturée, mais qu'elle se maintint par la discipline du secret, et qu'elle nous a été transmise par la Franc Maçonnerie.

Spartacus (Weishaupt) avait réuni bien des données pour cela; j'ai ajouté les miennes dans L'instruction pour ces deux grades. Nos gens voyant ainsi que nous seuls avons le vrai Christianisme, il ne nous reste plus qu'à ajouter quelques mots contre le Clergé et les Princes. Cependant je l'ai fait de manière, que je voudrais donner ces grades aux Papes et aux Rois, pourvu qu'ils eussent passé par nos épreuves. Dans les derniers mystères, nous avons d'a bord à dévoiler aux adeptes cette pieuse fraude, ensuite à démontrer par les écrits l'origine de tous les mensonges religieux, leur connexion ou leurs rapports mutuels; nous finissons par raconter l'histoire de notre Ordre. »

Si L'indignation qu'excite cette fraude prétendue pieuse, permet au Lecteur de supporter le reste des leçons que le Hiérophante illuminé donne à ses Initiés, rentrons de nouveau dans l'antre des oracles rendus par le triple génie de L'impiété, de l'hypocrisie et de l'anarchie:

« Notre grand et à jamais célèbre Maître, Jésus Christ de Nazareth, parut dans un siècle où la corruption était générale au milieu d'un peuple qui sentait vivement et depuis un temps immémorial le joug de l'esclavage; qui attendait le Libérateur annoncé par ses Prophètes. Jésus vint enseigner la doctrine de la raison. Pour la rendre plus efficace, il érigea cette doctrine en religion, et se servit des traditions reçues par les Juifs, Il lia prudemment son école avec leur religion et leurs usages, en les faisant servir d'enveloppe à l'essence et à L'intérieur de sa doctrine. Ses premiers disciples ne sont point des sages, mais des hommes simples choisis dans la dernière classe du peuple, pour montrer que cette doctrine était faite pour tous, à la portée de tous, et que L'intelligence des vérités de la raison n'était pas un privilège réservé aux grands. Il n'enseigna pas aux Juifs seulement, mais à tout le genre humain, la manière d'arriver à leur délivrance, par l'observation de

ses préceptes. Il soutint sa doctrine par la vie la plus innocente, et la scella de son sang.

Ses préceptes pour le salut du monde, sont l'amour de Dieu et l'amour du prochain; il n'en demande pas davantage Personne n'a jamais, comme lui, rétabli et consolidé le lien de la société humaine dans ses véritables limites; personne ne s'est si bien mis à la portée de ses auditeurs, et n'a si prudemment caché le sens sublime de sa doctrine. Personne enfin n'a frayé à la liberté des voies aussi sures que notre grand Maître Jésus de Nazareth. Il cacha, il est vrai, absolument en tout ce sens sublime, et ces suites naturelles de sa doctrine; car il avait une doctrine secrète, comme nous le voyons par plus d'un endroit de l'Évangile. »

C'était en écrivant toute cette histoire du Messie, que Weishaupt se jouait d'avance de l'adepte initié, qui se laisserait prendre à ce ton hypocrite. Pour les autres, il les sait disposés à prévenir ses explications, du moins à s'y complaire. De là cette impudence avec laquelle il travestit ici tout l'Évangile. Pour y trouver d'abord cette école secrète, dont les vérités ne doivent être connues que des adeptes, il cite ces paroles de Jésus Christ : Il vous a été donné à vous, de connaître les mystères du Royaume des cieux, aux autres seulement en paraboles; mais il se garde bien de rappeler cet ordre : Ce que je vous dis en secret, vous le publierez sur les toits. Il en vient ensuite à ces paroles: Vous savez que les Princes de ce monde aiment à dominer, il n'en sera pas de même de vous, que le plus grand se fasse le plus petit. De ce précepte et de tous les conseils de l'humilité chrétienne, il fait les préceptes d'une égalité désorganisatrice, ennemie de toute la supériorité des trônes et des magistrats. Mais il n'a garde encore de rappeler les leçons de Jésus Christ et celles de ses Apôtres, si souvent répétées, sur le devoir de rendre à César ce qui est à César, de payer le tribut, de reconnaître l'autorité de Dieu lui même, dans celle de la loi et des magistrats. Si Jésus Christ a prêché l'amour fraternel, c'est encore l'amour de son égalité que Weishaupt voit dans ce précepte. Si Jésus Christ exhorte ses disciples au mépris des richesses, c'est dans l'explication de Weishaupt encore, « pour préparer le monde à cette communauté de tous les biens », qui éteint toute propriété. La conclusion de ces explications impies, dérisoires, et de bien d'autres du même genre, est conçue en ces termes :

« A présent, si le but secret de Jésus, main tenu par la discipline des mystères, et rendu évident par la conduite et par les discours de ce divin Maître, était de rendre aux hommes, leur égalité, leur liberté originelles, et de leur préparer les voies, combien de choses, qui semblaient contradictoires et inintelligibles, deviennent claires et naturelles ! A présent, on conçoit en quel sens Jésus a été le Sauveur, le Libérateur du monde. A

présent s'explique la doctrine du Péché originel, de la chute de l'homme et de son établissement. A présent, on conçoit ce que c'est que l'état de pure nature, de la nature lapse ou corrompue, et le règne de la Grâce. Les hommes, en quittant l'état de leur liberté originelle, sortirent de l'état de nature, et perdirent leur dignité. Dans leurs sociétés, sous leurs Gouvernements, ils ne vivent donc plus dans l'état de la nature pure, mais dans celui de la nature déchue, corrompue. Si la modération de leurs passions et la diminution de leurs besoins, les rendent à leur première dignité, voilà ce qui doit constituer leur rédemption et l'état de la grâce. C'est là que les conduit la morale, et surtout la plus parfaite morale, celle de Jésus. C'est quand cette doctrine sera devenue générale, que s'établira enfin sur la terre le règne des bons et des élus. »

Ce langage n'est pas énigmatique ; les mystères qu'il renferme une fois révélés, il ne reste plus à L'initié qu'à savoir comment la révolution qu'ils annoncent est devenue l'objet des sociétés secrètes; et quels avantages ces mêmes sociétés retirent de leur mystérieuse existence.

Pour L'instruction de L'initié, le Hiérophante remonte encore ici à l'origine de la Franc Maçonnerie; il en fait encore la première école dépositaire de la vraie doctrine ; il en parcourt les hiéroglyphes et en adapte l'explication à son système. La pierre brute des Maçons devient pour lui le symbole du premier état de l'homme sauvage, mais libre. Leur pierre fendue ou brisée, est l'état de la nature dégradée, des hommes, en sociétés civiles, ne faisant plus une même famille, mais divisés suivant leur patrie, leurs gouvernements et leurs religions. La pierre polie représente l'homme rendu à sa première dignité, à son indépendance. Mais la Maçonnerie n'a pas seulement perdu ses explications; l'orateur Illuminé en vient jusqu'à dire : « Les Franc Maçons, comme les Prêtres et les chefs des peuples, bannissent du monde la raison, la terre se trouve par eux inondée de tyrans, d'imposteurs, de spectres, de cadavres, et d'hommes semblables aux bêtes féroces. »

Le Lecteur, que pourrait étonner ce tableau de la Franc Maçonnerie dans la bouche du Hiérophante Illuminé, doit se rappeler la haine que Weishaupt jurait à toute école conservant le nom d'une Divinité quelconque. Le Jéhovah ou le grand Architecte des Maçons, le double Dieu des Rose Croix au grand œuvre magique, font encore des arrières Loges même une école quelconque de Théosophie; quelque réservé que soit encore ici le Hiérophante sur l'Athéisme, il faut au moins que L'initié puisse prévoir, que s'il monte au grade plus haut dans les mystères, ni le grand Architecte, ni le double Dieu n'y seront pas plus ménagés que le Dieu des Chrétiens. De là les déclamations de Weishaupt contre tous ces esprits, ces apparitions, et

toutes les superstitions de la Franc Maçonnerie ; de là les Franc Maçons théosophes couverts ici des mêmes malédictions que les Prêtres et les tyrans.

On sent bien que pour Weishaupt la vraie Franc Maçonnerie, le prétendu seul vrai Christianisme ne se trouve plus que dans L'illuminisme, Mais, ajoute le Hiérophante, en s'adressant à L'initié, ne crois pas que cet avantage soit le seul que nous retirons, nous et l'univers } de notre association mystérieuse.—Que les magistrats, les chefs des peuples, que tous les hommes à qui il reste un véritable attachement pour le maintien des lois et des Empires, de la société civile, lisent et méditent ces autres avantages que Weishaupt va décrire par la bouche de ses Initiants. La leçon est importante :Qui que vous soyez, vous, honnêtes citoyens, sous le nom de Maçons, de Rose Croix, de Mopses, de Fendeurs, de Chevaliers, vous pour qui les mystères des Loges ont encore des attraits, ne m'accusez pas d'exagérer des dangers chimériques. Ce n'est pas moi qui donne ces leçons; c'est l'homme du monde qui a le mieux connu vos assemblées, et le parti que savent en tirer d'habiles et souvent de longanimes conspirateurs. Lisez, et dites nous ce qui vous est plus cher; ou le plaisir que vous offrent vos Loges, ou les dangers de la patrie. Lisez, et si le nom de citoyen vous est encore précieux, voyez si le vôtre doit encore rester inscrit sur la liste des sociétés secrètes. Vous n'avez pas connu leurs dangers; le plus monstrueux des conspirateurs va les décrire comme ses avantages. C'est en ces termes qu'il continue : « Ces sociétés mystérieuses, quand même elles n'arriveraient pas à notre but, nous préparent les voies. Elles donnent à la chose un nouvel intérêt; elles dévoilent des points de vue jusqu'alors inconnus. Elles réveillent le génie de L'invention et l'espoir des hommes ; elles les rendent plus indifférent sur L'intérêt des Gouvernements: elles ramènent les hommes de diverses nations et religions à un lien commun; elles enlèvent à l'Eglise et à l'état les meilleures têtes et les plus laborieuses; elles rapprochent des hommes qui, sans elles peut être, ne se seraient jamais connus. Par cela seul elles minent, sapent les fondements des États, quand même elles n'en auraient pas le projet. Elles les heurtent et les froissent les uns contre les autres. Elles font connaître aux hommes la puissance des forces réunies, elles leur dévoilent les imperfections de leurs constitutions, sans nous exposer aux soupçons de nos ennemis, tels que les Magistrats et les Gouvernements publics. Elles masquent notre marche, et nous donnent la facilité de recevoir dans notre sein, d'incorporer à nos projets, après l'épreuve convenable, les meilleurs sujets, et des hommes longtemps abusés et haletant après le but. Par là, elles affaiblissent l'ennemi; quand même elles n'en triompheraient pas, au moins diminuent elles le nombre et le zèle de ses défenseurs; elles divisent ses troupes pour cacher l'attaque. A mesure que ces nouvelles associations, c'est à dire à mesure que ces sociétés

secrètes, formées dans les États, augmentent en force et en prudence aux dépens de l'ancienne, c'est-à-dire aux dépens de la société civile, celle ci s'affaiblit et doit insensiblement tomber.

De plus, notre société est née, et devait naître naturellement, essentielle ment, de ces mêmes Gouvernements dont les vices ont rendu notre union nécessaire; nous n'avons pour objet que ce meilleur ordre de choses pour lequel nous travaillons sans cesse; tous les efforts des Princes pour empêcher nos progrès seront donc pleinement inutiles. Cette étincelle peut long temps encore couver sous la cendre; mais certainement le jour de L'incendie arrivera. Car la nature se lasse de jouer toujours le même jeu. Plus le joug de l'oppression s'appesantit, plus les hommes cherchent eux mêmes à le secouer, et plus la liberté qu'ils cherchent doit s'étendre. La semence est jetée, d'où doit sortir un nouveau monde; ses racines s'étendent; elles se sont déjà trop fortifiées, trop propagées, pour que le temps des fruits n'arrive pas. Peut être faudra t'il encore attendre des mille et des mille ans; mais tôt ou tard la nature consommera son œuvre ; elle rendra au genre humain cette dignité qui fut sa destinée dès le commencement. »

Vous l'avez entendu, Lecteur, les conspirateurs eux mêmes en ont plus dit que je n'aurais osé en présager, sur la nature et les dangers de ces associations. Je n'insisterai pas. J'observe seulement avec quel artifice le Hiérophante Illuminé cherche à tranquilliser la conscience des adeptes, que ces prédictions pourraient encore alarmer. Malgré ce qu'il a dit de ces temps où L'illuminisme saura lier les mains et subjuguer; malgré toute l'activité qu'il cherche à inspirer pour hâter la ruine de tout gouvernement, il n'en finit pas moins par ces tournures, que la scélérate hypocrisie suggère toujours dans le besoin.

« Nous sommes ici, nous, observateurs et instruments de ces travaux de la nature. Nous ne voulons pas précipiter les suites. Éclairer les hommes, corriger leurs mœurs, leur inspirer la bienfaisance; voilà tous nos moyens. Assurés d'un succès infaillible, nous nous abstenons de toute secousse violente. Il suffit à notre bonheur d'avoir prévu de loin celui de la postérité, et d'en avoir jeté les fondements par des moyens irréprochables. La paix de notre conscience n'est point troublée par le reproche de travailler à la ruine, à la chute, au bouleversement des États et des Trônes. Il n'est pas mieux fondé contre nous, ce reproche, qu'il ne le serait contre l'homme d'État, que l'on accuserait d'avoir causé la perte de son pays, parce qu'il aurait prévu cette perte infaillible et sans ressource. Comme assidus observateurs de la nature, nous suivons, nous admirons son cours majestueux; et pleins du

noble orgueil de notre origine, nous nous félicitons d'être enfants des hommes et de Dieu.

Mais ici prends garde et observe le bien: nous ne violentons pas les opinions ; nous ne te forçons pas de te rendre à notre doctrine. Ne t'attache à personne qu'à la vérité reconnue. Homme libre, use ici de ton droit primordial; cherche, doute, examine. Sais tu ou trouves tu ailleurs quelque chose de mieux ? Fais nous part de tes vues, comme nous t'avons communiqué les nôtres. Nous ne rougissons pas des bornes de notre être. Nous savons que nous sommes hommes. Nous le savons, telle est la disposition de la nature, tel est le partage de l'homme, il n'est point fait pour atteindre tout d'un coup au meilleur. Il ne peut avancer que par degrés. C'est en nous instruisant par nos fautes, c'est en profitant des lumières acquises par nos pères, que nous deviendrons, et les enfants de la sagesse, et les pères d'une postérité plus sage encore. Si donc tu crois avoir trouvé la vérité dans toute notre doctrine, reçois la toute entière. Si tu vois quelque erreur s'y mêler, la vérité n'en reste pas moins précieuse. Si rien ici n'a pu te plaire, rejette tout sans crainte, et pense que pour bien des choses au moins nous n'avons besoin peut être que de recherches ultérieures d'un nouvel examen. Crois tu y trouver des choses à blâmer, des choses à louer ? Vois et choisis ce que tu approuves. Es tu toi même un mortel plus éclairé ? Là oh la vérité se cache, ton œil l'aura sans doute découverte. Plus l'art que nous mettons dans L'instruction de nos élèves les rapproche de la sagesse, moins tu croiras devoir nous refuser quelques éloges. »

Ainsi se termine le discours du Hiérophante. L'initié qui a pu l'entendre sans frémir, peut se croire propre au nouveau Sacerdoce. Avant de recevoir l'Onction sacrilège, il est reconduit au vestibule. Là, il est revêtu d'une tunique blanche; une large bande de soie écarlate lui sert de ceinture; une lisière de la même couleur, à l'extrémité et au milieu du bras, attache et fait tomber les manches. Je décris ce costume du Sacerdoce Illuminé, (Nouveaux travaux de Spartacus et Philon, à la suite du discours de ce grade) parce qu'il est précisément celui sous lequel la Révolution Française a montré un de ses histrions, prenant Dieu à partie, et lui criant : « Non, tu n'existes pas. Si la foudre est à toi, prends la donc ; lance la sur celui qui te brave en face de tes autels. Mais non, je te blasphème, et je respire. Non, tu n'existes pas. » Sous ce même costume, et pour le préparer aux mêmes blasphèmes, l'Épopte est rappelé dans la Salle des mystères. Un des Frères accourt, et ne lui permet d'avancer qu'après lui avoir dit: « Je suis envoyé pour savoir si vous avez bien entendu le discours qui vous a été lu ; si vous avez quelques doutes sur la doctrine qu'il renferme ; si votre cœur est pénétré de la sainteté de nos principes; si vous vous sentez la vocation, la force d'esprit, la bonne volonté, et tout le désintéressement requis pour

mettre la main à ce grand œuvre ; si vous êtes disposé au sacrifice de votre volonté, à vous laisser conduire par nos très excellent Supérieurs. » J'épargne au Lecteur la dégoûtante impiété de la cérémonie qui succède aux réponses de L'initié. Le rite du grade précédent était une dérisoire imitation de la Cène eucharistique; celui ci est une atroce singerie de l'Onction sacerdotale. Un voile se lève; on voit un autel surmonté d'un crucifix. Sur l'autel est une Bible ; sur un pupitre, le rituel de l'Ordre; à côté, un encensoir, une fiole remplie d'huile. Le Doyen, faisant les fonctions de l'Évêque, est entouré d'acolytes. Il prie sur L'initié, le bénit, lui coupe quelques cheveux sur le sommet de la tête, le revêt des ornement Sacerdotaux, en prononçant des prières dans le sens de la Secte. La formule du bonnet est celle ci: Couvre toi de ce bonnet; il vaut mieux que la couronne des Rois. C'est précisément celle des Jacobins pour leur bonnet rouge. Pour la communion le Doyen donne à L'initié un rayon de miel et un peu de lait, en disant : Voilà ce que la nature donne à l'homme. Pense combien il serait encore heureux, si le goût des superfluités, en lui ôtant celui d'une nourriture si simple, n'avait multiplié ses besoins, empoisonné le baume de la vie. Tout ce qui a précédé fait assez entendre le sens de ces paroles. La cérémonie se termine en livrant au nouvel Épopte la partie du Code propre à son grade. Je dirai ce qu'il importe d'en connaître, quand, après le grade de Régent et après les grands mystères, il faudra en venir au gouvernement de L'illuminisme.

CHAPITRE XI.

Huitième partie du Code Illuminé; le Régent, ou le Prince Illuminé.

Qualités requises pour ce grade.

« Lorsqu'un de nos Époptes se distingue assez par son habileté, pour avoir part a la direction politique de l'Ordre, c'est à dire lorsqu'il joint à la prudence la liberté de penser et d'agir ; lorsqu'il sait combiner les précautions et la hardiesse, la fermeté et la souplesse, la loyauté et la simplicité, l'adresse et la bonhomie, la singularité et l'ordre, la supériorité d'esprit et le sérieux, la dignité des manières; lorsqu'il sait parler ou se taire à propos, obéir et commander; lorsqu'il a su se concilier l'amour, l'estime de ses concitoyens, et en même temps se faire craindre d'eux ; lorsque son cœur est tout entier aux intérêts de notre Société, et qu'il a sans cesse devant les yeux le bien commun de l'univers ; alors, et alors seulement que le Supérieur de la Province le propose à L'inspecteur National, comme digne d'être admis au grade de Régent. »

Telles sont les qualités que la Secte exige pour élever les Frères à cette dignité appelée dans son Code, tantôt le Régent, et tantôt le Prince Illuminé. Telles sont au moins celles que nous trouvons requises, dès le préambule des règles de la Secte sur ce grade.

« Il est ici, ajoute immédiatement le même Code, il est ici trois choses essentielles à observer. D'abord, il faut toujours être extrêmement réservé sur ce grade. Il faut, en second lieu, que ceux qu'on y élève soient, autant qu'il est possible, des hommes libres, indépendants de tout Prince. Il faut enfin qu'ils soient surtout du nombre des Frères qui ont souvent manifesté combien ils sont mécontent de la Constitution commune ou de l'état actuel du genre humain; combien ils soupirent après une autre manière de gouverner le monde, et combien les aperçus qu'on leur a donnés dans le grade de Prêtre ont échauffé leur âme, par l'espoir d'un meilleur ordre de choses. »

Précautions et questions préliminaires

Le Sujet proposé se présente t'il avec tous ces avantages, que L'inspecteur National revoie avec soin, dans ses archives, tous les actes relatifs à ce Candidat, à sa conduite, à son caractère. Qu'il examine ses réponses aux diverses questions qui lui ont été faites, et en quoi il a montré son côté fort ou son côté faible. Suivant le résultat de cet examen, que L'inspecteur propose de nouveau quelques uns de ces questions sur lesquelles le Candidat ne se serait pas assez clairement expliqué; par exemple les questions suivantes :

1.° « Croiriez vous blâmable une Société qui, en attendant que la nature ait mûri ses grandes révolutions, se placerait dans une situation propre à mettre les Monarques du monde hors d'état de faire le mal, quand même ils le voudraient ? Une Société, dont la puissance invisible empêcherait les Gouvernements d'abuser de leur force ? Serait il impossible que, moyennant cette Société, chaque état devînt lui même un état dans l'état ? » C'est à dire serait il impossible que les chefs dès états fussent gouvernés eux mêmes invisiblement par cette Société; qu'ils ne fussent que les ministres, les instruments de cette Société dans le gouvernement de leurs états ?

2.° « Si l'on nous objecte l'abus qu'une pareille Société pourrait faire de sa force, l'objection n'est elle pas démontrée injuste, et suffisamment réfutée par les considérations suivantes? Les Gouverneurs actuels du peuple n'abusent ils pas journellement de leur puissance ? Et ne garde t'on pas le

silence sur ces abus ? Cette puissance entre leurs mains est elle cependant aussi en sûreté qu'entre celles des adeptes que nous prenons tant de peine à former ? Si donc il peut y avoir un gouvernement incapable de nuire, ne sera ce pas celui de notre Ordre, appuyé, comme il l'est tout entier, sur la moralité, la prévoyance, la sagesse, la liberté et la vertu ? »

3.° « Quand même cette espèce de gouvernement moral universel serait une chimère, ne vaudrait il pas au moins la peine d'en faire l'essai ? »

4.° « L'homme le plus sceptique ou le moins confiant, ne trouverait il pas un garant suffisant contre tout abus de puissance de la part de notre Société, dans la liberté seule de la quitter à chaque instant; dans le bonheur d'a voir des Supérieurs éprouvés, inconnus en partie les uns aux autres, et par conséquent hors d'état de combiner entre eux des trahisons du bien général; des Supérieurs, que la crainte des chefs actuels des divers Empires empêcherait d'ailleurs de faire le mal ou de chercher à nuire? »

5.° « Y aurait il encore d'autres moyens secrets de prévenir l'abus de l'autorité que notre Ordre donne à nos Supérieurs ? Quels seraient ces moyens ? »

6.° « En supposant ici le despotisme, serait il dangereux dans des hommes qui, dès le premier pas que nous faisons dans l'Ordre, ne nous prêchent qu'instruction, liberté et vertu ? Ce despotisme ne cesserait il pas d'être suspect, par la raison seule que ceux des chefs qui auraient des projets dangereux, se trouveraient avoir commencé par disposer une machine toute opposée à leur objet ? »

Pour sentir à quoi tendent toutes ces questions, n'oublions pas ce que c'est pour la Secte que la liberté et le bonheur général; souvenons nous surtout de cette leçon déjà donnée aux Initiés : Qu'est ce que la morale, si ce n'est l'art d'apprendre aux hommes à secouer le joug de leur minorité, à se passer de Princes ou de Gouverneurs, et à se gouverner eux mêmes ? Cette leçon une fois bien conçue, malgré toute l'astuce de ces questions, l'esprit le plus borné les voit aisément toutes se réduire à celles ci : Serait elle bien dangereuse la Secte qui, sous prétexte d'empêcher les Chefs du peuple, les Rois, les Ministres, les Magistrats, de nuire au peuple, commencerait par s'emparer de l'esprit de tous les alentours des Rois, des Magistrats et des Ministres, ou chercherait à captiver, par une puissance invisible, tous les conseils, tous les agents de l'autorité publique, pour rendre aux hommes les prétendus droits de leur majorité, pour apprendre à chacun à se passer des Princes et à se gouverner soi-même ; c'est à dire pour détruire tout Roi, tout Ministre, toute Loi, tout Magistrat et toute Autorité publique ? L'initié, trop long

temps préparé aux leçons de L'illuminisme pour ne pas voir que c'est là le vrai sens de toutes ces questions, mais trop bien choisi parmi les Elus même pour en être désormais révolté, sait ce que doivent être ses réponses pour obtenir le nouveau grade. Dût il lui rester quelques doutes, les cérémonies de son installation sont plus que suffisantes pour les dissiper. Il n'en est point de ces cérémonies comme de celles que Weishaupt trouvait insignifiantes ou théosophiques. Ici, presque tout est de lui ; il est aisé de voir combien elles se sentent de son génie désorganisateur, de toute sa haine pour l'autorité, et pourquoi il les donne à son confident Zwach pour infiniment plus importantes que celles du grade antérieur.

Inauguration du prince illuminé

Lorsque l'admission du nouvel adepte est résolue, il est averti « qu'allant désormais se trouver dépositaire de divers papiers de l'Ordre, d'une bien plus grande importance que ceux qui lui ont été confiés jusqu'ici, il faut aussi que l'Ordre soit rassuré par de plus grandes précautions. Il faut qu'il fasse son testament, et que là il exprime bien spécialement ses dernières volontés sur les papiers secrets qui pourraient se trouver chez lui, si la mort venait à le surprendre. Il faut qu'il se munisse, de la part de sa famille ou du Magistrat public, d'un reçu juridique de la déclaration qu'il aura faite sur cette partie de son testament; il faut qu'il en reçoive par écrit, la promesse que ses intentions seront remplies. »

Cette précaution prise et le jour de L'initiation fixé, la première station de l'adepte est une antichambre tapissée d'un drap noir. Là, pour tout ornement, se trouve le squelette d'un homme, élevé sur deux gradins. « Aux pieds de ce squelette, une couronne et une épée. Là d'abord on demande au récipiendaire la déclaration écrite de ses dernières dispositions sur les papiers qui lui seront confiés, et la promesse juridique qu'il doit avoir reçue, pour s'assurer que ses intentions seront remplies. Là enfin, ses mains sont chargées de chaînes, comme celles d'un esclave; et on le livre à ses méditations. » Le Provincial de l'Ordre faisant ici les fonctions de Frère Initiant, se trouve seul et assis ! Sur un trône dans un premier salon. L'introducteur qui a livré son Candidat à ses méditations, entre enfin dans ce premier salon; et entre le Provincial et lui commence le dialogue suivant, d'une voix assez forte pour que le Candidat n'en perde pas un mot.

« Le Provincial, Qui nous a amené cet esclave ?
L'introducteur. Il est venu de lui même, et a frappé à la porte.
Prov. Que veut il ?
Int. Il cherche la liberté, et demande à être délivré de ses fers.

Prov. Pourquoi ne s'adresse t'il pas à ceux qui l'ont enchaîné ?
Int. Ceux là refusent de briser ses liens. Ils tirent un trop grand avantage de son esclavage.
Prov. Qui est ce donc qui l'a réduit à cet état d'esclavage ?
Int. La société, le gouvernement, les sciences, la fausse religion.
Prov. Et ce joug, il veut le secouer, pour être un séditieux et un rebelle ?
Int. Non, il veut s'unir étroitement à nous, partager nos combats contre la constitution des gouvernements, contre le dérèglement des moeurs et la profanation de la Religion. Il veut par nous devenir puissant, afin d'obtenir ce grand but.
Prov. Et qui nous répondra, qu'après avoir acquis cette puissance, il n'en abusera pas aussi, qu'il ne se fera pas tyran et auteur de nouveaux malheurs?
Int. Nous avons pour garants son cœur et sa raison. L'ordre l'a éclairé. Il a appris à vaincre ses passions, à se connaître. Nos Supérieurs l'ont éprouvé.
Prov. C'est là dire beaucoup. Est il aussi bien au dessus des préjugés ? Préfère t il aux „ intérêts des sociétés plus étroites, le bonheur général de l'univers?
Int. C'est là ce qu'il nous a promis.
Prov. Combien d'autres l'ont promis et ne l'ont pas tenu ? Est il maître de lui-même ? Est il homme à résister aux tentations ? Les considérations personnelles sont elles nulles pour lui ? Demandez lui de quel homme est ce squelette qu'il a devant lui ? Est ce d'un Roi, d'un noble ou d'un mendiant ?
Int. Il n'en sait rien. La nature a détruit, rendu méconnaissable tout ce qui annonçait la dépravation de L'inégalité. Tout ce qu'il voit, c'est que ce squelette fut celui d'un homme tel que nous. Ce caractère d'homme est tout ce qu'il estime.Prov. Si c'est là ce qu'il pense, qu'il soit libre, à ses risques et périls ; mais il ne nous connaît pas. Allez, demandez lui pourquoi il recourt à notre protection. »

Après ce dialogue dont on sent tout le but L'introducteur revient trouver son récipiendaire, et lui dit : « Frère, les connaissances que vous avez acquises ne vous laissent plus de doute, sur la grandeur, L'importance, le désintéressement et la légitimité de notre but. A présent il vous est assez indifférent de connaître ou de ne pas connaître nos Supérieurs. Cependant j'ai là dessus quelques éclaircissements à vous donner. »

Ces éclaircissements ne sont qu'un sommaire de la prétendue histoire de la Franc Maçonnerie remontant au Déluge, et de ce que la Secte appelle la chute de l'homme, la perte de sa dignité et de la vraie doctrine. D'après cette histoire, ceux qui dans l'arche de Noé échappent au Déluge, sont le petit nombre de sages ou Franc Maçons qui dans leurs écoles secrètes ont conservé les vrais principes; et c'est pour cela, dit L'instituteur, que la Franc

Maçonnerie compte parmi ses membres, les Noachites et les Patriarches. Vient ensuite une répétition sommaire de ce qui a été dit dans le grade d'Epopte, sur le prétendu objet de Jésus Christ, sur la décadence de la Franc Maçonnerie, et sur l'honneur réservé à L'illuminisme de conserver ou de faire revivre les vrais mystères. Nous demande t'on, reprend ensuite L'instituteur, « à qui nous devons la constitution actuelle de notre Ordre, et la nouvelle forme de nos grades inférieurs ? Voici ce que nous répondons:

Nos Fondateurs avaient sans doute des connaissances, puisqu'ils nous les ont transmises. Pleins d'un vrai zèle pour le bien général, ils donnèrent à notre Ordre ses lois; mais, partie par prudence, et partie pour n'être pas le jouet de leurs propres passions, ils abandonnèrent à d'autres mains la direction de l'édifice qu'ils avaient élevé; ils se retirèrent. Leur nom sera toujours ignoré. Les chefs qui nous conduisent aujourd'hui, ne sont point nos Fondateurs; mais la postérité bénira doublement ces bienfaiteurs inconnus, qui ont renoncé à la vanité d'immortaliser leur nom. Tous les documents qui pourraient donner des lumières sur notre origine, sont brûlés.

A présent vous aurez à faire à d'autres hommes, à ceux qui, formés peu à peu par notre éducation, sont arrivés au timon de l'Ordre. Vous y serez bientôt avec eux. Dites moi seulement encore s'il vous resterait quelque doute sur notre but ?

Tous ces doutes se trouvant dissipés depuis longtemps, L'introducteur et L'initié s'approchent d'une nouvelle salle, et en ouvrent la porte; une partie des adeptes accourent, et les arrêtent.
Nouveau dialogue dans le goût du premier :
Qui va là ? Qui êtes vous ? C'est un esclave qui a fui ses maîtres. Aucun esclave n'entre ici. Il a fui pour cesser d'être esclave. Il vous demande asile et protection. Mais si son maître le poursuit ? Il est en sûreté; les portes sont fermées. Mais s'il n'était qu'un traître ? Il ne l'est point, il a été élevé sous les yeux des illuminés. Ils ont gravé sur son front le sceau divin. La porte s'ouvre; ceux qui la défendaient escortent le Candidat vers une troisième salle; et là encore nouveaux obstacles, nouveau dialogue entre un adepte de L'intérieur et le Frère Introducteur. Dans cet intervalle, le Provincial est venu s'asseoir sur un autre trône; car ces adeptes, tant ennemis des trônes, ont toujours soin d'en avoir un pour eux dans leurs cérémonies. Le Provincial alors : laissez le entrer. Voyons s'il a vraiment le sceau de la liberté. Les Frères accompagnent L'initié auprès du trône; et là, L'initiant :

Malheureux ! Tu es esclave : et tu oses entrer dans l'assemblée des libres ! Sais tu ce qui t'attend ? Tu as traversé deux portes pour arriver ici; tu n'en sortiras pas impuni si tu profanes ce sanctuaire.
L'int. répond : C'est ce qu'il ne fera pas; j'en suis garant. Vous lui avez appris à soupirer après la liberté. Tenez donc à présent votre promesse.

Le Prov. Eh bien ! Frère, nous t'avons fait subir bien des épreuves. La noblesse de tes pensées t'a fait juger bon et digne de nous. Tu t'es livré à nous avec confiance, sans réserve; il est temps de te donner cette liberté que nous t'avons montrée si ravissante. Nous t'avons servi de guide tout le temps que tu as eu besoin d'être conduit. Tu te vois à présent assez fort pour te conduire toi même. Sois donc désormais ton propre guide; sois le à tes risques et périls. Sois libre, c'est à dire sois homme, et un homme qui sait se gouverner lui même ; un homme qui connaît ses devoirs et ses privilèges imprescriptibles; un homme qui ne sert que l'univers; qui ne fait que ce qui est utile au monde en général et à l'humanité. Tout le reste est injustice. Sois libre, indépendant; et désormais sois le de nous mêmes. Tiens; voilà tous les engagements que tu as contractés envers nous. Nous te les rendons tous. »

En prononçant ces mots, le Provincial rend en effet aux initiés le recueil des actes qui les concernent, c'est à dire tous les serments, toutes les promesses, tous les protocoles de leur admission aux grades précédents; toute leur histoire écrite par eux, et toutes les informations données sur leur compte par les Frères Scrutateurs.

Ce n'est pas un des moindres traits de génie de L'illuminisme, que cette politique. Les chefs ont eu le temps de connaître l'adepte et de lui arracher jusqu' au dernier de ses secrets. Les Frères Scrutateurs n'ont plus rien à chercher dans son âme. Il peut reprendre ses serments et secrets; les écrits lui sont rendus; mais le souvenir reste. L'initiant peut continuer, continue en effet : « Désormais tu ne nous dois plus rien, si ce n'est ce que ton cœur même te prescrira pour nous. Nous ne tyrannisons pas les hommes, nous les éclairons. As tu trouvé chez nous contentement, repos, satisfaction, bonheur ? Tu ne nous abandonneras pas. Nous sommes nous trompés sur ton compte, ou bien t'es tu trompé toi même sur le nôtre ? C'est un malheur pour toi; mais tu es libre. Souviens toi seulement que les hommes libres, indépendants, ne s'offensent pas les uns les autres; qu'ils s'aident au contraire et se protégent mutuellement. Souviens toi qu'offenser un autre homme, c'est lui donner le droit de se défendre. Veux tu faire un noble usage du pouvoir que nous te donnons ? Repose t'en sur notre parole, tu trouveras chez nous zèle et protection. Si tu sens ton cœur brûler d'une ardeur désintéressée pour tes Frères; oh ! Mets toi donc à l'œuvre; travailles avec nous pour cet infortuné genre humain, et ta dernière heure sera bénie.

Nous ne désirons pas autre chose de toi ; nous ne demandons rien pour nous. Interroge ton cœur, et qu'il te dise si notre conduite à ton égard n'a pas été toujours noble et désintéressée. Après tant de bienfaits, si tu n'étais encore qu'un ingrat; que ton cœur seul nous venge, nous lui laissons le soin de te punir. Mais non, tu es un homme que l'épreuve a montré ferme et constant; sois le toujours; et désormais gouverne avec nous les hommes opprimés; aide nous à les rendre vertueux et libres. O Frère, quel espoir, quel spectacle ! Quand un jour, le bonheur, l'amour et la paix viendront sur la terre ! Quand, avec les besoins superflus, disparaîtront la misère, l'erreur, l'oppression ! Quand chacun à sa place, et faisant ce qu'il peut pour le bonheur de tous, chaque père de famille, dans sa tranquille cabane, régnera souverain! Quand celui qui voudrait envahir ces droits sacrés, ne trouvera pas un asile dans l'univers ! Quand l'oisiveté ne sera plus soufferte ! Quand, la tourbe des inutiles sciences bannies, on n'enseignera plus que ce qui rend l'homme meilleur; que ce qui le rapproche de son état naturel, de son destin à venir ! Quand nous pourrons nous applaudir d'avoir hâté cette heureuse période, et d'y voir notre ouvrage ! Quand enfin chaque homme voyant un Frère dans un autre homme, lui tendra des mains secourables ! Tu peux dans les nôtres trouver le bonheur et la paix, si tu nous restes fidèle et attaché. Aussi remarque le bien: Le signe de ce grade est de tendre les bras à un Frère, en lui montrant les mains ouvertes et pures de toute injustice, et de toute oppression. La griffe (c'est ainsi que les Maçons appellent la manière de se prendre ou de s'accrocher mutuellement la main, le bras, pour se reconnaître) la griffe est de saisir le Frère par les deux coudes, comme pour l'empêcher de tomber. Le mot du guet est Rédemption. »

Tout ce qui a précédé ces leçons sur le signe et le mot du guet, rend si évidente la rédemption dont il s'agit, qu'on s'étonne d'apprendre qu'il reste quelques mystères à révéler au Frère Initié; Cependant il n'est pas encore à la dernière classe. Il n'est que Prince Illuminé; il n'est pas encore déclaré Philosophe et homme Roi. L'investiture de sa principauté se fait en lui donnant le bouclier, les bottes, le manteau et le chapeau. Chaque parole mérite encore ici d'être observée.

« L'initiant présentant le bouclier au Prince Illuminé : Arme toi de fidélité, de vérité, de constance, et sois un vrai Chrétien; les traits de la calomnie et du malheur ne te perceront pas. Sois Chrétien ! » Quel étrange Chrétien ! Quel scélérat que L'initiant, qui peut encore porter l'artifice et la dissimulation jusqu'à oser prononcer ces mots dans des mystères si évidemment destinés à détruire jusqu'aux moindres vestiges du Christianisme ! Mais l'adepte sourit, ou sa stupidité est bien insigne, s'il ne voit pas que ces mots ne sont là que pour tenir encore baissé un coin du voile.

« L'initiant présentant les Bottes : Sois agite pour les bons, et ne redoute aucun chemin, ou tu pourras propager ou trouver le bonheur. » Cette traduction est bien littérale, mais elle suffit pour rappeler le principe; quel que soit le moyen, ne crains pas de le prendre quand il conduit à ce que la Secte appelle le bonheur.

En donnant le manteau : Sois Prince Sur ton Peuple ; c'est à dire sois franc et sage, bienfaiteur de tes Frères, et donne leur l'a science. On entend désormais ce que c'est que cette science.

On s'attend bien que la formule du chapeau doit en faire sentir tout le prix; elle est conçue en ces termes : Garde toi de jamais changer ce chapeau de la liberté, pour une couronne. Il était dit que Weishaupt ne laisserait aux Jacobins rien à inventer.

Revêtu de ces décorations, le Prince Illuminé reçoit l'accolade. Pour apprendre à remplir dignement les fonctions de son nouveau grade, il ne lui reste plus qu'à entendre la lecture des instructions sur le rôle qu'il doit désormais jouer dans l'Ordre. Elles sont, comme celles du grade antérieur, relatif au gouvernement des Frères. Je les réunirai dans la dernière partie de leur Code. Il est temps d'arriver à la classe des grands mystères.

CHAPITRE XII.

Neuvième partie du Code Illuminé; classe des grands Mystères le Mage et l'Homme Roi.

Soins des illuminés pour cacher le texte de ces mystères, moyens de suppléer au texte

L'extrême importance que la Secte attache aux derniers mystères de son Illuminisme et les précautions qu'elle a prises pour les dérober aux regards du public, me réduisent à commencer ce chapitre par l'aveu formel, que toutes mes recherches sur le texte de cette partie du Code Illuminé ont été infructueuses. Que cet aveu ne déconcerte pas mes Lecteurs ! Si nous n'avons pas le texte même de ces mystères; pour en démontrer tout l'objet et toute l'étendue, nous avons les confidences les plus intimes de Weishaupt; nous avons les lettres des adeptes qui les ont admirés, les aveux et les déclarations des adeptes qui en ont été indignés. Nous avons encore les règles que nous donne Weishaupt lui même, pour les juger. Nous avons enfin jusqu'à l'apologie de ce monstrueux Législateur pour les apprécier.

Avec tant de moyens, les démonstrations de l’évidence peuvent aisément suppléer à L’inspection du texte. Nous y perdrons les tournures insidieuses du Hiérophante, et les élans commandés, l’enthousiasme affecté du Sophiste Rhéteur; nous n’en saurons pas moins toute la substance de ses dernières leçons, toute l’étendue et toute la monstruosité de ses derniers complots. Commençons par en prendre L’idée, que les confidences de leur auteur même doivent nous en donner.

Confidence de Weishaupt sur ces mystères

On croirait, écrit Weishaupt à son intime Zwach, en parlant du grade d’Épopte Illuminé, de ce même grade où L’impiété même et la rébellion personnifiées ont semblé épuiser leur art et leurs ressources, pour souffler tout le venin de leurs principes contre l’Etat et la Religion : « On croirait que ce grade est le plus grand, le plus sublime ; j’en ai cependant encore trois infiniment plus importants, que je réserve pour nos grands mystères. Mais je les garde chez moi, et n’en fais part qu’aux Frères, soit Aréopagites, soit autres, qui se distinguent le plus par leur mérite et leurs services. Si vous étiez ici, ajoute t’il bientôt à cette confidence, je vous ferais part de mon grade; car vous le méritez. Mais il ne sort point de mes mains. Il est trop important; il est la clef de toute l’histoire ancienne et moderne, religieuse et politique de l’univers.

Pour tenir nos provinces dans la subordination, je m’y prendrai si bien qu’il n’y aura de ce grade que trois exemplaires dans toute l’Allemagne, c’est à dire un seul dans chaque Inspection. Bientôt encore suit une nouvelle confidence. Weishaupt écrit au même adepte : Au dessus du grade de Régent, j’en ai composé quatre autres; et auprès de ceux ci, et même auprès du moindre de ces quatre, notre grade de Prêtre ne sera qu’un jeu d’enfant.

Avant que de tirer nos conséquences, rappelions nous encore ces lettres, par lesquelles Weishaupt nous apprenait que chaque grade inférieur devait être une école d’apprentissage, une espèce de Noviciat pour les grades supérieurs; que ces grades devaient toujours aller croissant; et qu’enfin dans la dernière classe des mystères se donnait une parfaite connaissance des maximes et de la politique de son illuminisme. Après ces lettres, je n’ai plus besoin d’entendre, le Hiérophante exposer aux adeptes ses derniers mystères. Je sais que tous ces grades ont été réduits à deux, pour la dernière classe de l’illuminisme; je sais que ces deux grades, selon les conventions du Fondateur et de ses grands adeptes, sont d’abord celui de Mage ou de Philosophe, et ensuite celui de l’Homme Roi. Je pars de ces confidences et de ces conventions je ne crains pas de le dire : tout monstrueux conspirateur qu’il est, Weishaupt présume de son impiété, de sa

scélératesse, quand il nous parle de grades infiniment plus importants dans ses derniers mystères que ne le sont ses grades d'Epopte et de Régent, surtout quand il nous dit que les mystères de son grade d'Epopte ne sont qu'un jeu d'enfant auprès de ceux qu'il réserve pour ses parfaits adeptes. Son exécrable orgueil peut bien vouloir ici se glorifier de l'emporter sur les Démons pour L'invention des forfaits et des désastres qu'il prépare à la terre; mais le Démon lui même ne peut pas suggérer à son émule des complots et des vœux qui l'emportent sur les vœux et les complots que déjà Weishaupt a dévoilés dans ce qu'il se fait gloire de n'appeler que ses petits mystères. Le vœu et le complot d'anéantir, en fait de religion, jusqu'à L'idée même et jusqu'au nom de Dieu sur la terre; le vœu et le complot d'anéantir, en fait de gouvernement, jusqu'aux derniers vestiges des lois, d'autorité et de société civiles; le vœu et le complot d'anéantir, pour réaliser ses systèmes d'égalité, de liberté, et nos arts et nos sciences, et nos villes et jusqu'à nos villages; le vœu d'anéantir la plus grande partie du genre humain pour faire triompher L'indépendance des hordes vagabondes, de tout ce qui pourrait encore rester d'autres hommes sur la terre; tous ces vœux, ces complots auxquels la haine des Démons ne saurait ajouter que celui d'anéantir l'univers même, se trouvent dans les mystères déjà dévoilés aux adeptes de Weishaupt, avant qu'ils ne se voient appelés aux derniers de ses antres. A moins que ses adeptes ne soient aussi sots qu'il a soin de les choisir impies et méchants, ce qui n'est pas bien rare, il n'est qu'un léger coin du voile à déchirer pour eux dans ces abîmes; et ce qui est resté caché pour eux sous ce voile léger, ce n'est pas la chose même, ou la substance et l'objet et le but des complots, c'est le nom seul ou la déclaration nette et précise de toute religion à détruire en faveur de l'athéisme; de toute constitution républicaine et monarchique à renverser en faveur d'une absolue indépendance; de toute propriété à effacer; de toutes les sciences, de tous les arts à enfouir; de toutes nos villes, de toutes nos maisons ou demeures fixes à brûler en faveur de la vie nomade et sauvage, décorée du nom de vie patriarcale : voilà le mot et le mot seul qui reste à dévoiler dans ces derniers mystères. Tous ces vœux et toute la substance des complots sont déjà dans le cœur de l'adepte Weishaupt n'a rien épargné pour leur inspirer tous ces projets; il ne les admettrait pas à ces derniers mystères, s'il savait qu'il leur reste encore la moindre horreur pour une seule partie de ces vœux et de ces complots. La nature frémit, et le Lecteur s'écrie : Mais il n'y a que des monstres qui puissent avoir conçu, qui puissent méditer et poursuivre des complots de cette espèce ! Je réponds : Non sans doute, il n'y a que des monstres qui puissent les méditer et les poursuivre; mais ces monstres, ce sont Weishaupt et ses profonds adeptes ; et je procède à la démonstration que ces monstres eux mêmes nous fournissent.

En divisant ses grands mystères en deux classes, Weishaupt a distribué aussi tous ses derniers secrets en deux parties. Les uns ont pour objet la Religion; ce sont ceux qu'il révèle à ses Mages. Les autres sont ce qu'il appelle sa politique, il les réserve pour son grade de l'Homme Roi. Suivons séparément ces grades, et partons du principe qu'il a posé lui même, et auquel nous l'avons trouvé si fidèle dans tout le reste de son Code. Partons de ce principe, que les grades de son illuminisme ne sont qu'une suite de préparations à la doctrine et aux principes dont ses mystères Secret ultérieurs sont le dernier résultat.

Secret du mage : l'athéisme

Il ne m'en faudrait pas davantage pour démontrer que le secret dévoilé à ses Mages est celui d'un parfait athéisme et de la nullité de toute religion; ou plutôt que l'adepte admis à ce grade, doit avoir déjà dans le cœur tous les poisons de l'athéisme, l'anéantissement de toute religion; et que le seul secret qu'on lui dévoile consiste à lui déclarer nettement que c'est là qu'on voulait l'amener, que c'est vers cet objet que désormais il doit diriger ses efforts et ses travaux pour seconder les vœux de la Secte, que dans les grades antérieurs on ne conservait ce mot religion que pour détruire la chose, en y substituant le nom; mais que désormais ce nom même ne doit lui annoncer que les chimères de la superstition, du fanatisme, favorisées par l'ambition et par le despotisme, pour tenir le genre humain dans l'esclavage.

Preuves tirées des lettres de Weishaupt

Ce mystère d'iniquité, ce n'est point moi, ce sont encore les confidences de Weishaupt qui le dévoilent. J'ouvre encore ses lettres à L'intime Caton Zwach; en voici les termes :

« Je crois presque moi même que la doctrine secrète du Christ, ainsi que je l'explique, avait pour objet de rétablir la liberté parmi les Juifs. Je crois même que la Franc Maçonnerie n'est pas autre chose qu'un Christianisme de cette espèce. Au moins mon explication des hiéroglyphes s'y adapte t'elle parfaitement. D'après cette explication, tout homme peut être Chrétien sans en rougir, car je laisse la chose et substitue la raison. Weishaupt continue : Ce n'est pourtant pas une chose peu importante, que d'avoir su tirer ainsi une nouvelle Religion et une nouvelle politique de ces hiéroglyphes ténébreux. » C'est ici qu'il ajoute : « on croirait que c'est là le plus haut de mes grades; j'en ai cependant trois infiniment plus importants pour nos grands mystères. » Voilà donc ce que c'est, d'après Weishaupt même, que

son grade d'Épopte ou de Prêtre Illuminé. C'est le Christianisme conservant le nom de Religion, mais réduit à des explications qui nous montrent dans l'Evangile le masque de la Religion uniquement emprunté par le Christ, pour établir l'égalité, la liberté des Jacobins. (Voyez ci dessus les petits mystères.) Ce masque n'ira point sur d'autre face que sur celle de Weishaupt. C'est trop évidemment celui de la scélératesse, du Sophiste de L'impiété même, qui, sous ce nom de Religion, ne laisse plus à ses adeptes que son égalité et sa liberté désorganisatrices. Après avoir déjà porté à ce point L'impiété de ses Epoptes, que lui reste t'il donc à faire pour ses Mages dans ses grands mystères, si ce n'est d'effacer le nom de Religion, le nom même de Dieu ? Oui, ce nom de Dieu même, il saura l'effacer dans les hauts mystères ; et comment espérer l'y trouver encore, quand nous avons entendu dire au même adepte : « Vous savez que l'unité de Dieu était un des secrets révélés dans les mystères d'Éleusis; oh ! Pour cela n'ayez pas peur de trouver rien de semblable dans les miens. »

S'il doit encore, ce nom de Dieu, se trouver dans les hauts mystères du Mage Illuminé, croirons nous que ce soit pour autre chose que pour le blasphémer, quand nous voyons L'instituteur Weishaupt réserver pour ce grade précisément toutes les productions de l'athéisme, en écrivant toujours au disciple favori : « Avec nos commençants, soyons prudents sur les livres de religion et de politique. Dans mon plan, je les réserve pour les grands mystères. Quant à présent, ne donnons aux élèves que des livres historiques ou de raisonnement. La morale, avant tout, doit être notre objet. Robinet, Mirabeau, (c'est à dire le système de la nature publié par Diderot sous le nom emprunté de Mirabeau) le système social, la politique naturelle, la philosophie de la nature, et semblables, sont destinés pour les grades plus avancés. Il faut à présent les cacher soigneusement à nos élèves, et spécialement Helvétius de l'homme. » Voilà précisément la liste des œuvres les plus antireligieuses, et presque toutes du plus pur athéisme, (Voyez sur ces livres les lettres Helviennes) réservées pour les derniers mystères. Il y a même plus : pour arriver à ces mystères et pour se montrer propre à leur objet, il faut que le nom de Dieu soit déjà effacé dans le cœur de l'adepte. Pouvons nous en douter encore, quand nous voyons Weishaupt écrire : « Adressez moi le frère Numenius, et tâchez de le mettre en correspondance avec moi. Je veux chercher à le guérir de la théosophie, et à le rendre propre à notre objet. » Il n'est donc pas encore propre à ces mystères, tout homme théosophe, c'est à dire tout homme croyant encore à un Dieu. Toute religion est donc inconciliable avec ces mystères. La conséquence serait moins évidente; laissons là toutes ces confidences de Weishaupt; laissons même, suivant ses expressions, tous ces derniers oracles de son Hiérophante, sous les cent verrous qui les tiennent cachés chez les adeptes : pour savoir ce que c'est que tout culte, toute religion aux yeux de la Secte, nous n'avons plus

besoin de pénétrer dans ses antres. N'eussent elles rien dit, ces confidences de Weishaupt, ses mystères n'en seraient pas moins la conspiration de l'athéisme. Et pourquoi m'arrêter à ses confidences secrètes, quand ses apologies elles mêmes ne sont que la démonstration la plus évidente de l'accusation ?

Preuves tirées de l'apologie même de Weishaupt

Deux ans après sa fuite, Weishaupt publie effrontément que les systèmes de son illuminisme, tels que l'autorité publique nous les donne, ne sont qu'une simple ébauche et un projet trop indigeste encore, pour qu'on le juge, lui et ses adeptes sur ses écrits originaux, et sur ses propres lettres. Deux ans après sa fuite, il fait paraître un nouveau Code, et lui donne pour titre : « Système corrigé de L'illuminisme avec ses grades et ses constitutions », par Adam Weishaupt, Conseiller du Duc de Saxe Gotha. Jugeons le donc au moins ici; et apprenons à juger de ses grands mystères, par son apologie même et par ses corrections. Mais ici ce n'est plus simplement L'impie conjuré, c'est L'insolent Sophiste insultant au public avec tous les caractères d'un impudent Athée, haussant dans son dédain les épaules sur le reste des hommes, et dans sa pitié impertinente, semblant nous dire à tous ce qu'il disait aux Frères dupes : « Pauvres humains ! Que ne pourrait on pas vous faire croire ! »

Je daigne en effet lire cette apologie, ce prétendu illuminisme corrigé; j'y vois d'abord ce Weishaupt nous dire que le supposer capable d'avoir rédigé en deux années une production de cette espèce, « c'est lui faire honneur de talents bien extraordinaires. » Faquin ! Tu fais toi même au public l'honneur de le croire bien sot. Qu'on me laisse traiter ce gueux là comme il traite lui même ses Lecteurs. Je sais bien que ces expressions ne sont pas nobles; je sais bien qu'appliquées à Weishaupt, elles restent dans toute leur bassesse; mais faut il donc laisser à ces drôles là l'espoir de passer à L'immortalité avec toute autre gloire que celle de leur méchanceté et de leur impudence ? Alors même qu'ils se jouent insolemment de Dieu et du public, faudra t'il donc payer à ces vils conjurés l'hommage du respect ? Je ne sais s'il fallait à Weishaupt des talents bien extraordinaires pour sa nouvelle production; je lui crois tous les talents et toute l'astuce du Sophiste; mais certes, ici il ne lui en reste plus que L'impudence, surtout quand il se flatte que nous trouverons unanimement, dans ce Code revu et corrigé, des principes capables d'élever l'âme, de former de grands hommes. Ce que j'y trouve, moi, c'est d'abord un réchauffé de tous les artifices du premier Code pour l'éducation ou la corruption des élèves. Ce que j'y vois encore, c'est le Code que je donnerais à un élève, si je voulais en faire un imbécile Athée; si je voulais, dès le troisième grade, au lieu d'un Dieu régnant sur l'univers avec

autant de liberté que de puissance, ne lui montrer dans l'univers même, qu'une machine, où tout se lie, tout se Suit, tout est conduit par ne sais quelle fatalité, décorée tantôt du nom de Dieu, et tantôt de celui de Nature; si je voulais encore décorer du nom de Providence, un destin « qui ne peut anéantir un seul atome, sans que les étoiles ne perdent leur appui, et sans que l'univers ne s'écroule. » Je donnerais encore ce Code prétendu corrigé, à l'adepte stupide qui, dans un monde où tout est nécessaire, croirait encore pouvoir parler de vertus et de vices ; qui se consolerait de tout le mal que lui font les méchants, en apprenant que ces méchants ne suivent pas moins que l'homme vertueux, la route tracée par la nature, et qu'ils arriveront au même but que lui. Je donnerais ce Code à L'imbécile qui appellerait art de se réjouir, art d'être toujours heureux, l'art de se persuader que ses malheurs sont incurables qu'ils sont tous nécessaires. (Voyez dans le système corrigé, le discours de la 3e classe.) Mais quel Lecteur soutiendrait L'impudence d'un impie conjuré qui dédie ses nouveaux mystères comme une véritable apologie, au monde, au genre humain, et qui pour nous prouver que ses premiers mystères ne sont pas une conspiration contre la Religion, a le front d'imprimer, de mettre dans la bouche de ses nouveaux Hiérophantes un discours dont le titre seul annonce la conspiration la plus caractérisée contre toute Religion, contre tout culte de la Divinité ; un discours ayant pour titre : « Instruction pour les adeptes enclins à la manie de croire et d'adorer un Dieu ? » Je sais que l'on pourrait traduire : Instructions pour tous les Frères enclins à l'enthousiasme théosophique ou religieux. Mais si l'une et l'autre traduction n'ont pas le même sens dans le langage des Sophistes, par l'exorde seul de ce discours jugeons qu'elle est la vraie:

« Celui qui veut travailler au bonheur du genre humain, ajouter au contentement et au repos des hommes, diminuer leur mécontentement; (c'est là très littéralement la plénitude du sens du Tudesque antithéosophe) celui là doit scruter et affaiblir tous les principes qui troublent leur repos, leur contentement et leur bonheur. De cette espèce sont tous les systèmes qui s'opposent à l'anoblissement et à la perfection de la nature humaine; qui sans nécessité multiplient le mal dans le monde ou le représentent plus grand qu'il n'est; tous les systèmes qui ravalent le mérite, la dignité de l'homme; qui diminuent sa confiance en ses forces naturelles; qui le rendent, par cela seul, lâche, paresseux, pusillanime, abattu et rampant; tous ceux encore qui le conduisent à l'enthousiasme; qui décrient la raison humaine, et qui ouvrent ainsi une voie libre à L'imposture. Tous les systèmes théosophiques et mystiques ; tous ceux qui ont quelques rapports prochains ou éloignés avec ces systèmes, tous les principes qui dérivent de la théosophie souvent très cachée dans nos cœurs, finissent par conduire les hommes à ce terme, et appartiennent à cette classe. »

Dans le cours de ces instructions, qu'on ne s'attende pas à voir Weishaupt faire quelque exception en faveur de la théosophie ou Religion révélée; pas même le semblant d'une pareille exception. La Religion de Jésus Christ n'est ici pour l'adepte qu'une modification des rêveries de Pythagore, de Platon et du Judaïsme. La Religion des Israélites ou leur symbole, leur foi à l'unité d'un Dieu et au Messie, ont beau être la foi de leurs pères, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, longtemps avant leur séjour en Egypte et à Babylone : le veau d'or ou l'adoration du Dieu Apis ont beau être punis, comme la prévarication la plus coupable contre leur religion; cette religion des Juifs n'en est pas moins dans le Code corrigé de Weishaupt une simple modification des rêveries des Égyptiens, de Zoroastre et des Babyloniens. Pour corriger ses adeptes, il leur apprend à laisser de côté la création comme une chimère inconnue à toute l'antiquité, à réduire toutes les Religions à deux systèmes ; l'un, celui de la matière coéternelle à Dieu, faisant partie de Dieu, émanée de Dieu, lancée hors de Dieu et séparée de Dieu pour devenir le monde; et l'autre, celui de la matière coéternelle à Dieu, sans être Dieu, mais travaillée par Dieu pour la formation de l'univers. Sur ces suppositions, il bâtit une histoire de toutes les Religions, qui les rend toutes également absurdes. On peut croire vraiment que toutes ces leçons de son Illuminisme prétendu corrigé avaient déjà été rédigées avant sa fuite. Elles pouvaient très bien être un de ces discours, qu'il annonce comme plus importants que celui de son Hiérophante dans le grade d'Épopte. Il y fait précisément ce que Knigge annonçait comme le grand objet des derniers mystères. Il y fait à sa manière une compilation de toutes les écoles du philosophisme et de ses systèmes; il fait sortir de ces systèmes le Christianisme et toutes les Religions. Le résultat en est, que toutes les Religions sont fondées sur L'imposture et la chimère; que toutes finissent par rendre l'homme lâche, paresseux, rampant et superstitieux ;que toutes le ravalent et troublent son bonheur. (Voyez tout le dernier discours de cet illuminisme corrigé.) Et c'est ainsi que L'impudent Sophiste, sous prétexte de se justifier d'avoir voulu détruire toutes les Religions, ne fait précisément en public que ce qu'il faisait dans le secret de ses mystères. Le conjure n'est sorti de ses antres que pour dire effrontément à tous, dans son apologie, ce qu'il n'avait d'abord osé dire qu'à ses adeptes : qu'il est temps enfin d'abattre tout Autel, d'anéantir toute Religion.

Témoignage de Knigge

Faut il encore des témoignages sur cet objet des grands mystères ? Celui de l'adepte Knigge n'est pas suspect; et ce n'est pas l'adepte Zwach que Knigge veut ou peut tromper dans ses confidences. L'un et l'autre ont signé la convention des Aréopagites, sur la marche à suivre pour la rédaction des

grades et du Code Illuminé. Écoutons donc ces deux adeptes dans leur correspondance intime. Philon vient d'exposer ce qu'il a fait d'après les instructions de Weishaupt, pour démontrer dans le grade d'Epopte, que le Christ n'avait point d'autre objet que celui de rétablir la religion naturelle ; religion qui, pour l'illuminisme, n'était pas autre chose que les droits d'égalité, de liberté; et Knigge dit ensuite : « Après avoir fait voir ainsi à notre monde que nous sommes les véritables Chrétiens, il ne nous restait qu'à dire un mot de plus contre les Prêtres et les Princes. Je m'y suis si bien pris dans les grades d'Épopte et de Régent, que je ne craindrais pas de les donner à des Rois, à des Papes, toutefois après des épreuves convenables. Dans les derniers mystères, nous ayons à découvrir cette pieuse fraude ; à prouver, par tous les témoignages des auteurs, l'origine de tous les mensonges religieux; à dévoiler leur ensemble et leur connexion.

Le voilà donc ce mot à dire encore sur la Religion dans les derniers mystères de L'illuminisme. Ce mot de plus contre les Prêtres ou les Ministres de tous les cultes; ce mot, qui seul dévoile aux adeptes la fraude prétendue pieuse, ou plutôt le dédale de piéges et d'embûches tendus à l'adepte, dans ce long cours d'impiété, que la Secte lui a fait parcourir, avant de lui montrer le dernier terme de son éducation illuminée ! Sans doute il n'est qu'un sot, l'adepte; sa crédulité au moins approche étrangement de la stupidité, si déjà dans son grade d'Epopte, et tien antérieurement encore, il n'a pas su prévoir où il arriverait ; mais si dans sa sottise il conserve encore quelque sentiment de Bonne foi, s'il peut encore s'indigner d'avoir été le jouet de tant d'artifices; s'il est encore capable de quelque réflexion; que ce mot seul, que cet aveu d'une pieuse fraude lui découvre de choses ! Ce mot seul doit lui dire : « Souvenez vous que dès les premières invitations que nous vous avons faites pour vous attirer parmi nous, nous avons commencé par vous dire, que dans les projets de notre Ordre il n'entrait aucune intention contre la Religion. Souvenez vous que cette assurance vous a été donnée de nouveau quand vous fûtes admis au rang de nos Novices; qu'elle vous fut encore répétée lors de votre entrée à notre académie Minervale. Souvenez vous aussi combien dans ces premiers grades nous vous avons parlé de morale et de vertu ; mais combien les études que nous prescrivions et les leçons que nous vous donnions, rendaient et la vertu et la morale indépendantes de toute Religion; combien, en vous faisant l'éloge de la Religion, nous avons su vous prévenir qu'elle n'était rien moins que ces mystères et ce culte dégénérés entre les mains des Prêtres. Souvenez vous avec quel art, avec quel respect simulé nous vous avons parlé du Christ et de son Evangile, dans nos grades d'Illuminé majeur, de Chevalier Ecossais et d'Epopte y comment nous avons su, de cet l'Évangile, faire celui de notre raison ; et de sa morale, celle de la nature; et la religion de la raison, de la morale, de la nature, faire la religion, la morale des droits de l'homme, de

l’égalité, de la liberté. Souvenez vous qu’en voua insinuant toutes les diverses parties de ce système, nous les avons fait éclore de vous même comme vos propres opinions. Nous vous avons mis sur la voie; vous avez répondu à nos questions bien plus que nous aux vôtres. Quand nous vous demandions, par exemple, si les Religions des peuples remplissaient le but pour lequel les hommes les ont adoptées; si la Religion pure et simple du Christ était celle que professent aujourd’hui les différentes Sectes; nous savions assez à quoi nous en tenir ; mais, il fallait savoir à quel point nous avions réussi à faire germer dans vous nos sentiments. Nous avons eu dans vous bien des préjugés à détruire, avant de vous persuader que cette prétendue Religion du Christ n’était que l’ouvrage des Prêtres, et de L’imposture et de la tyrannie. S’il en est ainsi de cet Evangile, tant proclamé, tant admiré, que devons nous penser de toutes les autres Religions ? Apprenez donc qu’elles ont toutes les mêmes fictions pour origine; qu’elles sont également toutes fondées sur le mensonge, l’erreur, la chimères et l’imposture. Voilà notre secret. Les tours et les détours qu’il a fallu prendre, les promesses même qu’il a fallu vous faire, les éloges qu’il a fallu donner au Christ et à ses prétendues écoles secrètes, la fable des Franc Maçons longtemps en possession de la véritable doctrine, et notre illuminisme aujourd’hui seul héritier de ses mystères, ne vous étonnent plus en ce moment. Si pour détruire tout Christianisme, toute religion, nous avons fait semblant d’avoir seuls le vrai Christianisme, seuls la vraie religion ; souvenez vous que « la fin sanctifie les moyens, que le sage doit prendre pour le bien tous les moyens du méchant pour le mal ». Ceux dont nous avons usé pour vous délivrer, ceux que nous prenons pour délivrer un jour le genre humain de toute religion, ne sont qu’une pieuse fraude que nous nous réservons de dévoiler dans ce grade de Mage ou de Philosophe illuminé. »

Nouvelle preuve ; témoignage de l’adepte honnête homme

A ce commentaire du mot à prononcer dans les derniers mystères, à cette explication dont toute l’étendue est assez démontrée par la marche des grades, par les apologies de Weishaupt, par ses confidences et par celles de ses plus intimes adeptes; ajoutons encore le témoignage d’un homme, bien peu fait sans doute pour aller s’inscrire parmi les élèves de Weishaupt, et pour entrer dans les secrets de la Secte ; mais qui a su au moins ne les lui arracher que pour en dévoiler mieux que personne la scélératesse. Le vrai nom de cet homme m’est connu ; je sais toute la confiance qu’il inspirerait au public; mais je sais aussi que les poignards et les poisons de L’illuminisme iraient le chercher jusqu’aux Orcades si la Secte venait à découvrir son asile. Le secret lui est dû; il lui a été gardé, et je me garderai bien de le violer. Les Allemands paient à ses ouvrages le tribut de la

reconnaissance, en suppléant à son nom qu'ils ignorent, par celui de Biederman, qui signifie homme d'honneur, prud'homme. C'est ainsi au moins que je le trouve communément désigné quand on cite ses œuvres. Tout ce que je peux dire de plus que le public n'en sait, c'est que le désir de découvrir les conspirations de la Secte et d'arriver à ce qu'il regardait comme le vrai moyen d'en prévenir les suites, soutint seul cet adepte dans les épreuves qu'il lui fallut subir. Passé par tous les grades, il arriva enfin jusqu'aux derniers mystères. Il publia ceux du Prêtre et du Régent illuminé, sous le nom des derniers travaux de Spartacus et de Philon. Il joignit à ces grades les instructions qui les accompagnent, et l'histoire critique de tous les grades de L'illuminisme. Je n'aurais pour garant de sa véracité, que la conformité de ses assertions avec tout ce qu'une étude réfléchie nous indique ou nous montre dans les écrits originaux de L'illuminisme ; je n'hésiterais pas à le croire l'homme le plus instruit et le plus véridique sur la Secte. Le certificat qu'il a mis en tête des grades de Prêtre et de Régent illuminé, dont nous lui devons la plus parfaite connaissance, est pleinement indubitable pour moi; car je sais qui a vu et lu ce certificat et l'original écrit de la main de Philon Knigge. Je sais qui a vu le cachet de l'Ordre apposé à ce certificat. J'entre dans ces détails, parce que dans des discussions de cette importance le public à droit de savoir à quel point j'ai porté mes recherches, et quelle confiance méritent les autorités sur lesquelles je m'appuie. Celle que je vais citer, c'est à dire celle de notre Biederman, est fondamentale pour tous les Auteurs Allemands qui ont traité de L'illuminisme. Écoutons donc ce qu'il nous dit de ces derniers mystères. Voici ce que je lis vers la fin de son histoire critique :

« Pour ces deux grades de Mages et de l'Homme Roi, il n'est plus de réception, c'est à dire plus de cérémonies d'initiation. On ne permet pas même aux Élus de transcrire ces grades ; on les leur communique par une simple lecture ; et c'est ce qui m'empêche de les joindre à ceux que j'ai fait imprimer. Le premier, qui est celui de Mage, appelé aussi le Philosophe, contient les principes fondamentaux du Spinosisme. Tout est ici matériel ; Dieu et le monde ne sont qu'une même chose; toutes les Religions sont inconsistantes, chimériques, et L'invention d'hommes ambitieux. Divers principes, ajoute notre Auteur, déjà insinués, introduits dans les grades antérieurs par Philon et Spartacus, pouvaient en quelque sorte faire soupçonner que c'était là le terme auquel ils conduisaient. Assurément rien n'était mieux fondé qu'un pareil soupçon. Cette nature si souvent unies Dieu, représentée active comme Dieu, poursuivant avec la même immensité de forces, avec la même sagesse que Dieu, les plans qu'elle a tracés; et cent autres expressions de cette espèce dans la bouche du Hiérophante, indiquaient assez clairement que le Dieu de Weishaupt, comme celui de Spinoza ou de Lucrèce, n'était pas autre chose que la matière et l'univers, ou

le Dieu des Athées. Car le sieur d'Alembert a beau dire que le Spinosisme est précisément le système le plus opposé à l'Athéisme; (Voyez l'Éloge de Montesquieu) et Spinoza, tout comme d'Alembert, aurait beau dire qu'au lieu d'être athée, au lieu denier Dieu, il fait tout Dieu; la sottise et L'impudence de cette excuse n'en sont pas moins extrêmes. Dire qu'il n'y a point d'autre Dieu que le monde, c'est évidemment nier le seul Etre qui puisse être justement appelé Dieu; c'est se jouer des hommes, et leur dire que l'on retient la chose parce qu'on n'ose pas ôter le nom, alors même que l'on fait usage du nom de Dieu pour détruire L'idée de la Divinité.

Je crois donc avoir bien suffisamment démontré que ce premier objet des grands mystères de L'illuminisme, cet objet de tant de ruses et de tant d'artifices, est de conduire les adeptes au plus monstrueux athéisme, et de persuader à tous les peuples que toute religion n'est que L'invention d'ambitieux imposteurs; que pour se délivrer du despotisme de L'imposture et recouvrer les fameux droits de l'homme, la liberté, l'égalité, il faut commencer par anéantir toute Religion, tout culte, tout autel, cesser de croire en Dieu.

Second objet des grands mystères ; preuves du même adepte

Continuons à lire la déclaration du même adepte; et la partie des mystères dévoilés par la Secte dans son dernier grade ne sera pas moins évidente.

« Le second grade (des grands mystères) appelé l'Homme Roi, dit ici notre Biederman, enseigne que chaque paysan, chaque bourgeois, chaque père de famille est souverain, comme l'étaient les hommes sous la vie patriarcale à laquelle on doit ramener le genre humain; et qu'il faut par conséquent détruire toute autorité, toute magistrature. J'ai aussi lu ces deux grades, moi, qui suis passé par tous ceux de l'Ordre. »

Quelque irréfragable que soit ce témoignage, il en coûte de croire qu'il se trouve des hommes portant tout à la fois l'absurdité et la scélératesse au point de n'élever leurs disciples avec tant de constance, tant de précautions, de soins et d'artifices, que pour leur dire enfin : « Tout ce que nous avons fait jusqu'ici pour vous, tendait à vous rendre dignes de travailler comme nous et avec nous, à la destruction, à l'anéantissement de toute magistrature, de tout gouvernement, de toute loi, de toute, société civile, de toute république même, de toute démocratie, comme de toute aristocratie, de toute monarchie. Tout cela ne tendait qu'à vous faire deviner peu à peu, à vous persuader ce que nous vous disons aujourd'hui clairement. Tous les hommes sont égaux et libres; c'est là leur droit imprescriptible, mais ce n'est pas sous les Rois seulement que, vous perdez l'usage de cette liberté. Elle est

nulle partout ou il existe d'autres lois pour les hommes que leur volonté même. Nous vous avons beaucoup parlé de despotisme et de tyrannie; mais le despotisme et la tyrannie ne sont pas dans le monarque seulement ou dans l'aristocrate : on les retrouve essentiellement dans le peuple souverain démocrate; dans le peuple législateur, tout comme dans : le Roi législateur. Quel droit a donc ce peuple ou cette multitude et sa majorité, de me soumettre moi et la minorité à ses décrets ? Était ce là le droit de la nature ? Existait il des peuples souverains et législateurs, plus que des Rois ou des aristocrates législateurs, quand l'homme jouissait de son égalité et de sa liberté naturelles ? Voici donc nos mystères. Tout ce que nous disions contre les despotes et les tyrans, n'était que pour vous amener enfin à ce que nous avons à vous dire du peuple même, de ses lois et de sa tyrannie. Ces gouvernements démocratiques ne sont pas plus dans la nature que les autres gouvernements. Si vous nous demandez comment les hommes vivront ils désormais sans lois et sans magistratures, sans autorités constituées, réunis dans leurs villes; la réponse est aisée : Laissez là et Vos villes et vos villages, et brûlez vos maisons. Sous la vie patriarcale, les hommes bâtissaient ils des villes, des maisons, des villages ? Ils étaient égaux et libres; la terre était à eux ; elle était également à tous et ils vivaient également partout. Leur patrie était le monde, et non pas l'Angleterre ou l'Espagne, l'Allemagne ou la France. C'était toute la terre, et non pas un royaume ou une république dans un coin de la terre. Soyez égaux et libres; et vous serez Cosmopolites ou Citoyens du monde. Sachez apprécier l'égalité, la liberté et vous ne craindrez pas de voir brûler Rome, Vienne, Paris, Londres, Constantinople, et ces villes quelconques, ces bourgs et ces villages, que vous appelez votre patrie. Frère et ami, tel est le grand secret que nous vous réservions pour ces mystères. »

Oui, sans doute, il en coûte de croire que la stupidité mariée à l'orgueil, à la méchanceté, à tous les vices, ait donné à Weishaupt des adeptes capables d'assister à ces mystères, et de ne voir dans ces oracles que ceux de la sagesse et de la suprême philosophie. Il en coûtera surtout aux Jacobins, aux prétendus Patriotes de la démocratie, d'apprendre que c'est là le vrai terme où les conduit la Secte qu'en détruisant par eux tous les gouvernements qui existaient, son objet ultérieur n'en est pas moins de renverser un jour celui qu'ils bâtissent eux mêmes. Cependant, en prêtant ce langage au Hiérophante des derniers mystères, qu'ai je dit que L'instituteur même de la Secte n'ait déjà dit lui même ?

Preuves prises des grades antérieurs

Qu'est ce que ces discours si importants qu'il réserve pour ses derniers mystères ? Que peut être surtout ce discours sur la vie que tantôt il appelle

patriarcale, et tantôt des nomades ou des hordes errantes, ou même de l'homme encore sauvage ? Avec cette vie patriarcale et ces hordes errantes, quelle est la démocratie la plus absolue qui pourra subsister ? Qu'avons nous besoin d'assister à ses derniers mystères, pour savoir de la Secte elle même toute l'étendue de ses complots ? Nous avons entendu Weishaupt maudire, comme un des grands principes ou plutôt comme le principe consommateur des maux du genre humain, cette époque où les hommes, s'unissant par des lois sous des gouvernements civils, formèrent ces premières sociétés appelées peuple et nations. Nous l'avons entendu maudire les nations et l'amour national, comme la grande source de l'égoïsme ; maudire les lois, les droits des nations, comme inconciliables avec les lois, les droits de la nature. Qu'est ce donc pour la Secte que faire disparaître les nations, si ce n'est abolir, anéantir toute société civile, nationale ? Qu'est ce que ces blasphèmes contre l'amour de la patrie, si ce n'est l'invitation la plus directe à n'en plus reconnaître ? Nous avons entendu le même Hiérophante apprenant aux adeptes, que la vraie morale ne peut être autre chose que l'art de se passer de Princes, de gouverneurs, et celui de se gouverner soi même. Nous l'avons entendu apprendre à ses adeptes que le péché originel des hommes était leur réunion sous les lois de la société civile; que leur rédemption serait l'abolition de cet état civil. Dans l'excès de sa haine frénétique contre tout ce qui tient à l'empire des lois, et dans l'espoir de son enthousiasme, nous l'avons entendu s'écrier : « Laissez les rieurs rire, les moqueurs se moquée ; il n'en viendra pas moins ce temps ou les Princes et les Nations disparaîtront ; ce temps ou chaque homme n'aura plus d'autres lois que celles de sa raison. » Il n'a pas hésité à le dire: ce grand œuvre sera celui « des sociétés secrètes »; c'est à ces sociétés secrètes que la nature confie ses archives; c'est par elles que l'homme doit être rétabli dans ses droits de liberté, d'égalité, dans cette indépendance qui ne lui laisse d'autres lois que celles de sa raison. Il l'a dit formellement : « c'est là un des grands mystères de notre illuminisme; et nous croirions encore qu'une conspiration, d'après les expressions de son auteur même, infiniment supérieure à ces mystères, n'a point pour véritable objet la ruine absolue de toute loi, de tout gouvernement, de toute société civile ! Nous avons vu la Secte prévenir jusqu'aux objections que l'évidence oppose à ses systèmes plus scélérats encore qu'insensés, prévenir ses adeptes qu'il ne doit pas en être de L'indépendance rappelée parmi les hommes, comme il en fut de L'indépendance une première fois perdue par les hommes, m'instruit par ses désastres, le genre humain sera ce qu'est tout homme corrigé par une longue expérience, et qui n'a garde de retomber encore dans les fautes qui firent ses malheurs : nous l'avons entendu promettre à ses élus que cette indépendance une fois recouvrée, c'en était fait pour toujours de l'empire des lois, de toute société civile et nous ne croirions pas cette conspiration contre la société profondément projetée, méditée, délibérée !

S'il est quelques lecteurs séduits par L'image de cette vie patriarcale, dont l'astucieux Weishaupt annonce le retour; je leur dirai encore ce que c'est que cette vie patriarcale, pour nos prétendus apôtres de la nature.

Je n'ai pas seulement annoncé la société civile anéantie par leurs mystères. Il ne m'a pas suffi de dire : Si le Jacobinisme ou si les Conjurés de l'égalité et de la liberté l'emportent, c'en est fait de toute religion, de tout gouvernement; j'ai ajouté : « A quelque rang de la société que vous apparteniez, vos richesses, vos champs, vos chaumières, jusqu'à vos enfants, tout cesse d'être à vous. » J'ai dit aussi : Point de fanatisme, point d'enthousiasme; je n'en veux ni dans moi ni dans mes Lecteurs. Je l'ai dit; et faut il désormais autre chose que les plus simples réflexions sur ce que nous avons déjà vu des leçons de la Secte, pour ne pas voir ici toute l'étendue qu'elle a su donner à ses complots ? Est il même autre chose que la stupide prévention qui puisse se refuser à l'évidence ?

Secrets complots de la secte contre propriété.

Que celui qui prétend, sous cette étrange vie patriarcale, conserver son champ ou sa maison, ou la moindre partie de ses propriétés, revienne donc aux petits mystères de Weishaupt ? Là, malgré ce titre de petits mystères, il est dit à l'adepte : « Heureux les hommes, s'ils avaient su se maintenir dans le premier état ou ils furent placés par la nature ! » Là il est ajouté : « Mais bientôt dans leur cœur se développe un germe malheureux; et leur repos, leur félicité, disparurent. A mesure que les familles se multipliaient, les moyens nécessaires à leur entretien commencèrent à manquer. La vie nomade cessa; la propriété naquit; les hommes se choisirent une demeure fixe ; l'agriculture les rapprocha. » Quelles furent, d'après la Secte les suites funestes de ces premiers écarts hors de la vie nomade ou patriarcale ? Le Hiérophante se hâte de le dire : Là liberté fût ruinée dans sa base, et l'égalité disparut. Cette vie patriarcale et nomade à laquelle la Secte prétend vous ramener, n'est donc pas autre chose que celle d'une époque prétendue antérieure à la propriété, à la construction de vos demeures fixes, de vos maisons ou de vos chaumières, et à la culture de vos champs. La naissance de cette propriété, la construction des chaumières, la culture des champs, sont donc la première atteinte mortelle portée à l'égalité, à la liberté. Avec des scélérats désespérés, qui ne vous prêchent que cette égalité, que cette liberté, voulez vous revenir à leur vie nomade ou patriarcale ? Commencez donc par renoncer à tout ce que vous appelez votre propriété; laissez là vos maisons et vos chaumières, toute demeure fixe; abandonnez vos champs; convenez en avec la Secte, et dites avec elle : Le premier blasphème contre

l'égalité, la liberté, est sorti de la bouche de l'homme, qui le premier a dit : mon champ, ou ma maison, ma propriété.

Oui, il faudrait vouloir s'aveugler soi même, pour se cacher la haine et les conspirations de la Secte contre toute existence, tout titre, toute prétention de propriété. Elle n'en connaît point; et il n'y en a point en effet de compatible avec ce qu'elle appelle la liberté, l'égalité, avec cette nature qui donne tout à tous également, et qui veut que cet or, cet argent ou ce champ soient à moi comme à vous.

Il ne s'agit pas même ici de lois agraires, ou de ces champs et de toutes ces richesses, de ces propriétés quelconques à distribuer également; il ne s'agit pas simplement d'abolir la distinction de riches et de pauvres; il s'agit d'abolir toute propriété, celle du pauvre comme celle du riche. Le premier qui, fixant sa demeure, se trouva fatigué de la vie nomade, errante, vagabonde et sauvage, bâtit une chaumière et non pas des palais ; le premier qui traça des sillons, demanda à la terre du pain, non des trésors; ce n'en fut pas moins lui, dans les principes de la Secte, qui tua l'égalité et la liberté. Pauvre ou riche d'ailleurs, ce champ que vous avez défriché est à moi comme à vous, ou bien n'est à personne, toujours suivant la Secte; j'ai donc, malgré votre travail et malgré toute l'oisiveté de mes bras, le même droit que vous aux fruits de cette terre que je laissais inculte et que vous rendez fertile. Qu'il soit pauvre ou qu'il soit riche, l'égalité n'en disparaît pas moins, dès qu'un homme peut dire que ce champ est à lui, et que je ne peux dire : ce champ là est à moi. S'il est un premier titre pour le pauvre, il en est un second pour le riche. Il en est un pour les trésors et les palais s'il en est un pour les chaumières. Dès lors L'illuminé voit ici les besoins, là il voit l'abondance, nulle part il ne voit l'égalité et la liberté, par tout le despotisme ou l'esclavage. Son égalité, sa liberté sont cependant pour lui les droits de la nature; il les a vus mourir dès L'instant qu'il a vu la propriété paraître et l'homme se fixer. Pauvre ou riche, vous n'en êtes pas moins pour lui l'assassin de la liberté et de l'égalité, dès que vous prétendez à la propriété. Dès lors vous n'en serez pas moins maudits dans ses mystères. Pauvre ou riche, vous n'en êtes pas moins l'objet de la conspiration, par cela seul que vous avez cru pouvoir dire : ce denier ou cet or, cette cabane ou ce palais, ce champ ou ce domaine sont à moi. Ce ne sont encore là que les demi secrets de ses adeptes ; il les dévoile à ses Epopte; il vous dit en réserver la plénitude pour ses Mages et pour son Homme Roi : conservez donc encore, s'il est possible, riche ou pauvre, l'espoir de voir la Secte respecter vos propriétés dans ses derniers mystères. Ou plutôt, aujourd'hui vous la voyez donner au pauvre ce qui était au riche, attendez le moment des grands mystères ou des derniers complots, et le pauvre saura que si L'illuminisme commence par dépouiller les riches, c'est pour apprendre au pauvre que sa

propriété n'étant pas mieux fondée, le moment de la maudire et de l'en dépouiller arrivera pour lui tout comme pour le riche.

Les progrès du sophisme sont ici remarquables. Que ce qu'ils sont déjà, nous dise ce qu'ils seront un jour. Le Genevois, sophiste de la liberté et de l'égalité, prévenant les leçons du moderne Spartacus, nous avait fait entendre cet oracle : « Le premier qui ayant enclos un terrain s'avisa de dire, ceci est a moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. » Le Genevois sophiste avait ajouté : « Que de crimes, que de guerres, de meurtres, de misères et d'horreurs n'eût point épargné au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant les fossés, eût crié à ses semblables : gardez vous d'écouter cet imposteur, vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne ! » Qu'il aurait épargné de forfaits et de spoliations à la Révolution Française, ce même Sophiste, si, renonçant à son désastreux paradoxe, il avait su donner au genre humain des leçons plus vraies, plus réfléchies ; et s'il nous avait dit : Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : ceci n'est à personne, je le cultiverai; de stérile, je le rendrai fertile; je ferai ce que la nature exige de moi pour en tirer ma subsistance, celle de mon épouse, celle de mes enfants; et ce terrain sera à moi. Le Dieu de la nature, qui ne l'a encore donné à personne, l'offre, et le donnera au premier cultivateur pour fruit de ses travaux. Le premier qui, tenant ce discours, seconda le vœu de la nature et trouva des hommes assez sages pour L'imiter, fut le bienfaiteur du genre humain. Il apprit à ses enfants qu'ils n'étaient pas faits pour disputer aux animaux ou pour se disputer entre eux les fruits sauvages de la terre. Il leur dit qu'il était des vertus domestiques et civiles, préférables à la vie vagabonde et trop souvent féroce des Nomades. Sa postérité fut bénie ; ses générations se multiplièrent. S'il ne put prévenir tous les fléaux, il arrêta au moins ce premier des fléaux, cette stérilité qui étouffe le germe de la vie, et ne laisse aux forêts que des hommes épars, trop souvent semblables au lion et au tigre, à qui seuls elles sont destinées. »

Si Jean Jacques eût tenu ce langage, il se fût évité L'ignominie d'être le père de Weishaupt; mais la sottise humaine, baptisée du nom de Philosophie, prodigue des éloges au paradoxe du Genevois; le sophiste Bavarois s'empare du code de Jean Jacques, et le délire de l'orgueil est puni par le délire de la scélératesse. Ce qui n'avait été dans les maîtres que le paradoxe d'une folle indépendance, sans perdre sa sottise, devient dans les élèves une désastreuse conspiration.

Il n'est plus temps de dire simplement : Ce sont là les chimères des Sophistes; il faut dire aujourd'hui : Ce sont là les complots qui se trament

contre vos propriétés; les complots qui déjà vous expliquent tant de spoliations révolutionnaires ; celle de l'Eglise, celle de la Noblesse, celle de nos Marchands, celle de tous les riches propriétaires. Je le veux, ce sont là des chimères ; mais ce sont les chimères de Weishaupt, du démon des brigands conjurés, du démon le plus riche en sophismes, le plus fécond en artifices, pour les réaliser. Ce que Jean Jacques a dit à ses sophistes, le nouveau Spartacus le dit à ses légions illuminées : Les fruits sont à tous, la terre n'est à personne ; il le dit dans ses antres, et il ajoute : Quand la propriété a commencé, l'égalité, la liberté ont disparu; et c'est au nom de cette égalité, de cette liberté qu'il conspire, qu'il invite ses conjurés à rendre aux hommes la vie patriarcale.

Secret de la Secte contre l'autorité paternelle.

Que ce nom de vie patriarcale ne vous en impose pas. Le Hiérophante Illuminé vous parle d'Abraham et des Patriarches, du père prêtre et roi, seul souverain de la famille. N'allez pas croire ici voir le père entouré de ses enfants exerçant sur eux le plus doux des empires, et chacun d'eux docile à cette souveraineté donnée par la nature, en révérer les ordres, en prévenir toutes les volontés. Non, ici cet empire n'a pas plus de réalité que le Sacerdoce. Nous l'avons assez vu dans ses derniers mystères, il n'est pas plus de Dieu pour le Patriarche illuminé qu'il n'en est pour l'Athée ; commencez donc d'abord par retrancher de la vie patriarcale ce spectacle du père offrant à l'Éternel les vœux de ses enfants, offrant pour eux des sacrifices, faisant au milieu d'eux toutes les fonctions de prêtre du Dieu vivant. Attendez vous ensuite à voir disparaître dans ces mêmes mystères de la Secte, tout l'empire du père comme son Sacerdoce. Je n'ai pas craint de vous le dire : Si la Secte l'emporte jusqu'à vos enfants, tout cesse d'être à vous; je le dirai encore : Toute cette prétendue souveraineté du père, n'est qu'une vraie conspiration contre l'autorité paternelle. La preuve en est toujours dans le code de la Secte.

Weishaupt n'a pas ici, plus que dans ses blasphèmes, la gloire de L'invention. Et Jean Jacques et la tourbe Encyclopédiste nous le disaient depuis long temps : L'autorité du père cesse avec le besoin des enfants ; c'était de ce principe qu'ils avaient fait celui de toute rébellion Celui qui n'inventa son nouvel illuminisme que pour en faire la sentine, l'abîme, le monstrueux ensemble de toutes les erreurs les plus antireligieuses, les plus antisociales, ne pouvait pas laisser ignorer à vos enfants ces leçons de leur indépendance dans le sein de vos familles même, et le prétendu droit de ne suivre qu'eux mêmes, de n'avoir d'autre loi que leur raison aussi, dès qu'ils ont assez de force pour vous désobéir et se passer de vous. Dites à L'illuminé que vos enfants sont à vous et qu'ils vous appartiennent, son Hiérophante a

déjà répondu : « La puissance paternelle cesse avec la faiblesse de l'enfant ; le père offenserait ses enfants, s'il réclamait encore quelque droit sur eux après cette époque ». Ce n'est encore là que le principe posé dans les petits mystères. Suivez les conséquences, ou plutôt laissez à la révolution le soin de les développer. Vous apprendrez alors ce que c'est que ce père souverain dans sa famille. C'est celui dont les enfants commencent à peine à bégayer les mots de liberté, d'égalité, et le mot de raison; que la voix des parents est pour eux celle du despotisme, de l'oppression et de la tyrannie. Que ce Patriarche Roi ne s'attende pas plus à la reconnaissance et à l'amour de ses sujets, de ses enfants, qu'à leur obéissance. En leur donnant la liberté, l'égalité, le Hiérophante leur a déjà appris à blasphémer. L'amour de la famille, plus encore que l'amour national et l'amour de la patrie; ses leçons leur ont déjà montré dans cet amour de la famille, le principe le plus immédiat du désastreux égoïsme. Cherchez donc encore par quel lien vos enfants vous appartiennent; comment ils sont à vous, dès qu'ils peuvent sans crainte résister à votre souveraineté patriarcale, ou même dès que leurs bras débiles ont au moins assez de force pour cueillir le fruit qui les nourrit. Non, il n'est plus de liens pour la secte infernale. Tous ceux de la nature, comme tous ceux des gouvernements et de la religion s'effacent dans les derniers mystères de Weishaupt. L'enfant, comme le tigre, oublie son père, dès qu'il peut courir seul à sa proie. Eh ! C'est là ce que la Secte appelle ramener l'univers à la nature, au règne patriarcal, à cette époque où le respect des enfants pour le père suppléait seul aux lois de la société civile ! Oui, c'est en consommant la dépravation des mœurs par l'extinction des plus justes, des plus pur sentiment de la nature, que la Secte consomme ses mystères. Au nom de son égalité et de sa liberté, elle maudit l'empire et l'amour de la patrie ; au nom de cette même égalité, de cette même liberté, elle abjure l'empire et l'amour de la famille.

A mesure que je dévoile ces complots, je le sais, le Lecteur se demande : Mais que veulent ils donc ces monstrueux Conjurés ? N'ont ils donc pas eux mêmes une fortune à conserver dans nos sociétés ? N'ont ils pas des enfants dans leurs familles ? Est ce bien contre eux mêmes qu'ils conspirent ? Ou ne voient ils pas que leurs complots retomberont sur eux ? Vous qui nous opposez ces questions, vous ne savez pas ce que c'est que l'enthousiasme de l'erreur soufflée par le démon de l'orgueil et de L'indépendance, et de L'impiété, et de la haine ou de la jalousie. Vous n'avez pas entendu comme nous, et les héros, et les demi héros, et les Sans Culottes de la Révolution. Ils veulent être égaux et libres; ils le veulent par dessus tout et à tout prix. Il leur en coûtera des sacrifices ? Ils sont prêts à les faire. Il leur en coûtera leur fortune ? Vous n'aurez plus la vôtre. Celui qui les servait deviendra leur égal ; ils n'auront plus ni Dieu ni homme au dessus d'eux. Lucifer a perdu son éclat dans les Cieux, parce qu'il est un Etre qu'il voulait égaler; croyez

qu'il est des hommes dont l'orgueil insensé et dont la sotte impiété diraient au même prix : Je ne servirai pas. N'opposez pas surtout au Jacobin élève de Weishaupt, les liens de la nature; ne lui opposez pas ce qu'il doit à son père, à sa mère, ou ce qu'il doit à ses enfants, et les atroces conséquences de ses mystères. Auriez vous oublié ce précepte qui dirige ses Frères. Insinuant ou Enrôleurs ? Les principes, toujours les principes jamais les conséquences. C'est à dire pressez et insistez sur ces grands principes, l'égalité, la liberté; ne vous laissez jamais ou effrayer ou arrêter par les conséquences, quelque désastreuses qu'elles puissent paraître. Les insensés ne savent pas, et leur orgueil leur cache, qu'une seule conséquence démontrée fausse, contraire à la nature, désastreuse au genre humain, devient par cela seul la démonstration que la nature, comme la vérité, déteste le principe, source de ces désastres. Les insensés, avec toute la confiance de l'athée Condorcet devenu l'adepte de Weishaupt, s'écrient jusque sur la tribune de nos Législateurs : Périsse l'univers ; que le principe reste. Ils ne voient pas qu'une liberté et qu'une égalité dévastatrices du genre humain, ne sont pas et ne peuvent pas être l'égalité, la liberté du genre humain. Les insensés périssent sous la hache de leur égalité, de leur liberté ; et tombent, en criant : Vivent l'égalité et la liberté. Non, vous ne savez point ce que c'est que l'enthousiasme de l'erreur soufflée par l'orgueil, vous qui opposeriez à la réalité de ces complots, le cri de la nature ou les intérêts mêmes de l'adepte illuminé. Vous n'avez pas surtout assez conçu avec quel art et à quel point les Hiérophantes de L'illuminisme savent presser, animer, échauffer cet enthousiasme dans leurs antres.

Reposez vous d'ailleurs sur la scélératesse elle même, quant au soin de ses intérêts, dans le bouleversement qu'elle médite. Elle dit à l'adepte imbécile que ses besoins factices disparaîtront avec le règne de la liberté et de l'égalité; qu'il n'en aura pas plus que le sauvage; que la nature y pourvoira : et l'adepte imbécile brûle d'ardeur pour son égalité. L'adepte scélérat se promet bien que si les fruits de la terre sont à tous et la terre à personne, il saura du moins assurer sa partie des fruits.

Mais est ce bien ces adeptes et leurs complots que j'ai à concilier avec eux mêmes ? Que leur importe à eux, que vous les conceviez ou non ? Les scélérats sont pleins de contradictions, ils n'en sont pas moins scélérats ; et leurs forfaits n'en sont pas moins réels. Vous ajoutez en vain aux objections; vous nous dites en vain : mais que veulent ils avec leur monstrueuse égalité, avec tous leurs projets contre nos lois civiles, contre les droits et le nom même de la propriété ? Faudra t il pour leur plaire que nous renoncions jusqu'à nos demeures fixes ? Faudra t il commencer par renoncer à nos arts, à nos sciences, et finir par brûler nos villes, nos bourgs, nos villages, pour errer à leur gré en hordes nomades et sauvages ? Faudra t il égorger la

moitié du genre humain, et plus encore,pour que la terre n'offre plus à leurs yeux que ces hordes éparses? Qu'est ce donc que ces sciences et ces arts; qu'est ce surtout que ces académies Minervales de L'illuminisme ? Tout cela ne tend il qu'à nous donner la science, ou bien plutôt qu'à nous ramener les désastres de la barbarie ? Est ce donc une génération de Vandales, d'Alains, de Goths, de Visigoths, de Huns, que ces Illuminés ? Et l'Europe est elle menacée d'une nouvelle inondation des Barbares du Nord ? Pour répondre à toutes vos questions, vous croyez me voir mettre des restrictions aux complots de la Secte ? Je vais vous étonner. Oui, il faut vous résoudre à voir finir le règne de vos arts ; oui, il faut commencer par brûler vos habitations et non pas vos palais seulement, mais vos villes, vos bourgs, vos villages et toutes vos demeures fixes, si vous n'arrêtez pas les complots de la Secte. Oui, ce sont des Vandales, des Goths, des Huns, des Ostrogoths, et tous les Barbares du Nord, et toute leur inondation, et tous leurs désastres et toutes leurs dévastations qu'il faut vous attendre à voir renaître dans les légions de la Secte, par tout oh elle sera libre de remplir l'objet de ses complots. Et cette réponse, ce n'est pas moi, c'est la Secte elle même qui vous l'a déjà faite dans son Code.

Pour vos sciences et pour vos arts, n'avez vous pas déjà entendu ce qu'elle en dit à ses adeptes ? Quand elle leur demande ce qui les a réduits, eux et le genre humain à l'esclavage, ne leur a t'elle pas appris à lui répondre : La société, l'état, et les gouvernements et les sciences ? N'avez vous pas entendu ces Hiérophantes apprendre à L'initié à soupirer après cette période où la tourbe des sciences inutiles se trouvant bannies de la terre, l'homme n'en saurait plus connaître d'autre que celle de cet état sauvage ou nomade prétendu patriarcal et primitif et naturel auquel ils nous appellent ? Ne vous ont ils pas dit, ces Hiérophantes, que la gloire, le bonheur de la Secte serait à son comble quand elle pourrait dire, en voyant arriver ces heureux temps, que voilà son ouvrage ? (Voyez ci dessus le Prince Illuminé.) Serions nous encore dupes de ce nom d'académies Minervales dont elle décore ses écoles ? Et pouvons nous y voir d'autre étude que celle de faire servir les sciences mêmes à la destruction de leur empire, comme à la destruction de toute religion, de toute société; quand au sortir de ces académies, la Secte, pour juger du progrès des adeptes, se montre si inquiète sur la réponse du candidat Epopte à ces questions ? « Les sciences dont les hommes s'occupent en général, (et pour traduire plus littéralement) les sciences communes, générales, nous donnent elles de vraies lumières ? Conduisent elles au vrai bonheur ? Ne sont elles pas plutôt les enfants des besoins variés, de l'état antinaturel où les hommes se trouvent ? Ne sont elles pas L'invention de cerveaux vides et laborieusement subtils ? Nous avons entendu ces questions, ces voeux et ces blasphèmes de la Secte contre les sciences; et nous croirions encore qu'il est pour les grands mystères de

L'illuminisme d'autre science à conserver que celle de l'homme sauvage, mais égal et libre dans ses forêts ! Les dévastations révolutionnaires et tant de monuments déjà tombés sous la hache des brigands Jacobins, nous en ont déjà dit beaucoup sur cette haine, sur cette frénésie des modernes Vandales ; mais les mystères de la Secte nous en ont dit encore davantage.

Livrez vous à votre indignation; dites encore : qu'est ce donc que ce Weishaupt ? Qu'est ce que ses adeptes et son Illuminisme ? Traitez, traitez le encore, lui et tous ses conjurés, de Barbares, de huns:, d'Ostrogoths; mais voyez les sourire à vos mépris, et apprendre aux adeptes à mettre leur honneur et leur gloire dans le projet d'imiter, et dans l'espoir de surpasser un jour tous les désastres et toutes les dévastations de ces Barbares. Savez vous ce que sont pour lui tous ces peuples du Nord sortis de leurs forêts pour désoler les plus belles contrées de l'Europe, pour incendier ses Villes, abattre ses Empires, pour joncher partout la terre de ruines ? C'est dans ces mêmes hordes dévastatrices qu'il voit les vrais hommes de la nature, les restes précieux des races patriarcales. C'est par leurs haches qu'il croit voir la nature essayer la régénération qui fait tout l'objet de la Secte. Je ne vous ai pas dit toutes les leçons du Hiérophante dans ses petits mystères. Écoutez encore celles qu'il donne à ses Époptes sur ces hommes du Nord. Dans l'histoire que Weishaupt prétend tracer du genre humain, il arrive à cette époque appelée dans tous les fastes de l'Europe, L'inondation des Barbares; et voici ce que sont pour lui ces Barbares; voici leur destinée :

Alors que tout le reste de l'Europe a subi le joug des lois et de la corruption, « la nature, qui dans les parties du Nord conserve intacte dans sa pureté et dans sa vigueur originelle, la vraie race des hommes primitifs, se présente et arrive au secours de l'espèce. Du fond de ces contrées pauvres et stériles, elle appelle ces peuples sauvages, et les envoie dans les régions de la mollesse, de la volupté, porter avec un nouveau sang, une nouvelle vie à ces corps énervés du Midi; et avec d'autres mœurs, d'autres lois, rétablir la vigueur de l'espèce, jusqu'à ce que le germe mal éteint de la corruption, infecte cette portion même de l'humanité arrivée d'abord si saine », c'est à dire ces Barbares eux mêmes envoyés par la nature régénérer l'Europe.

Oui, voilà ce que sont pour la Secte les Vandales, les Huns, les Visigoths. Vous croyez offenser L'illuminé en le comparant à ces Barbares ; et c'est précisément leur gloire qu'il cherche à mériter. L'histoire vous les peint portant par tout le fer et le feu, ravageant nos campagnes, incendiant nos villes, hachant les monuments des arts, traînant à leur suite L'ignorance et le siècle de fer, dépeuplant les Empires, laissant partout des ruines, des décombres, des traces désolantes de leur frénésie dévastatrice. Ce n'est pas là leur crime pour l'adepte; c'est par là qu'il les voit au contraire régénérer

l'espèce et seconder le grand objet de la nature. Mais ces mêmes Barbares laissent imparfaite la régénération. Avec le temps, ils adoptent eux mêmes nos usages, nos mœurs; ils sont civilisés ; nos campagnes se fertilisent de nouveau, la société renaît; les sciences reviennent, les arts refleurissent à l'ombre des lois ; les villes se repeuplent; la race des sauvages primitifs confondue avec les citoyens est soumise aux mêmes lois ; et nos gouvernements respirent.

Voilà pour l'adepte Illuminé le grand crime de ces Barbares ; voilà ce que déplore le Hiérophante en s'écriant : « Ah ! S'il restait alors parmi eux quelques sages assez heureux pour s'être préservés de la contagion, combien ils soupirèrent, et quels vœux ils formèrent pour revoir, le séjour de leurs ancêtres pour goûter de nouveau leurs anciens plaisirs sur le bord d'un ruisseau, à l'ombre d'un arbre chargé de fruits, à côté de l'objet sensible de leurs amours ? Alors ils conçurent quel bien c'est que la liberté; quelle faute ils avaient faite en mettant trop de puissance dans la main d'un homme. Alors le besoin de cette liberté leur fit sentir leur chute, et chercher les moyens d'adoucir au moins leur esclavage. Mais alors aussi, leurs efforts et leurs coups ne tombèrent que sur le tyran, et jamais sur la tyrannie même ».

Ainsi L'insidieux sophiste, vil rhéteur, mais adroit conjuré, à travers ces replis tortueux, dès ses petits mystères amène L'initié, non pas à imiter simplement les fureurs et les ravages de Barbares, mais à les surpasser par la constance, par la persévérance et la perpétuité des dévastations. Ainsi s'expliquent toutes ces questions sur la crainte de ne conquérir de nouveau son égalité et sa liberté que pour la perdre encore. Ainsi, ces exhortations : « Aidez, unissez vous ; ajoutez à votre nombre, commencez à devenir puissants et redoutables. Vous l'êtes déjà par cela seul que vous avez pour vous la multitude. Les méchants qui vous craignent, accourent se ranger sous vos drapeaux. Désormais vous voilà assez forts pour lier les mains à ceux qui restent, pour les subjuguer et pour étouffer la méchanceté jusque dans son germe. »

Ainsi s'expliquent encore ces fureurs et cette rage révolutionnaires, dont la hache a déjà abattu, dispersé tant d'augustes et précieux monuments des sciences et des arts. Un cri trop général d'indignation semble aujourd'hui suspendre ces ravages; le Jacobin Vandale affecte des regrets. Attendez, et le temps des grands mystères arrivera. Attendez; et la hache, et le fer et le feu consommeront les malédictions prononcées par les Hiérophantes de la Secte sur vos lois, sur vos sciences et vos arts, sur vos villes et vos maisons.

Ainsi surtout s'expliquent cette férocité révolutionnaire et ces fureurs de sang, cette continuité de proscriptions, de décollations, de déportations plus

artificieuses, mais plus cruelles que le tranchant de la guillotine. Il arrive le temps de lier les mains, le temps de subjuguer et d'étouffer jusque dans son germe ce que la Secte appelle les méchants, c'est à dire le temps de lier les mains à tous ceux que la Secte ne peut gagner; le temps de subjuguer et d'étouffer tout citoyen zélé pour la religion, pour le maintien des lois, de la société et des propriétés. La Secte a commencé comme les Huns et les Vandales, comme tous les Barbares du Nord; elle se gardera de finir comme eux, c'est à dire elle se gardera de laisser se refroidir dans ses adeptes la rage des dévastations. Il faut qu'ils soient Vandales, et Huns et Visigoths jusqu'à la fin, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'espoir de voir renaître la religion, les lois, et la propriété. Tous ces complots atroces ne sont que les projets annoncés dès les petits mystères de la Secte. Croyez en à L'instituteur même; croyez en au nouveau Spartacus. Il vous a dit que ses derniers secrets n'étaient que la suite, le développement, l'exposition plus claire et plus positive de ses secrets intérieurs. Il vous a dit que les Nations disparaîtraient avec leurs lois, leurs sociétés; il vous a dit qu'elles disparaîtraient sous le nombre et la force, et le joug et le fer de ses adeptes, de ses nouveaux Vandales; que lui reste t'il donc à vous dire dans ses derniers mystères, si ce n'est que le fer, la constance, la rage des adeptes ne doivent jamais se ralentir; qu'il faut savoir être Vandale jusqu'à la fin des temps, de peur que la religion, la société, les sciences, les arts, et la patrie, et la propriété ne renaissent pour étouffer de nouveau l'égalité, la liberté de son Illuminisme.

Dernier secret des grands mystères ; déclaration de leurs auteurs.

Ce n'est pas assez pour Spartacus que ces derniers mots de la conspiration. Son orgueil serait peu satisfait d'abandonner à d'autres l'honneur de L'invention. Nous l'avons vu abuser jusqu'ici de la crédulité de ses adeptes, chercher à réveiller leur zèle, leur respect par la prétendue antiquité de son Ordre, et faire successivement honneur de ses mystères aux enfants des Patriarches, aux Sages, au Dieu des Chrétiens même et aux Instituteurs des Loges Maçonniques. Ici enfin L'initié aux grands mystères est supposé admirateur assez zélé, pour que les chefs ne craignent plus de lui manifester la véritable histoire de leur Illuminisme. Ici les chefs lui disent: Cette Société secrète qui vous a conduit avec tant d'art de mystères en mystères, qui a mis tant de soins à déraciner dans votre cœur tous les principes de la religion, tous ces faux sentiments d'amour national, d'amour de la patrie, d'amour de la famille, toutes ces prétentions de propriété et de droits exclusifs à des richesses, à des fruits de la terre; cette Société qui a tant travaillé à vous montrer le despotisme et la tyrannie dans tout ce que vous appeliez lois des Empires; cette Société qui vous déclare libre, et vous apprend qu'il n'est pour vous d'autre souverain que vous même, d'autres droits près des autres

que ceux d'une parfaite égalité, d'une liberté absolue et d'une entière indépendance; cette Société n'est point l'ouvrage de la superstitieuse et ignorante antiquité; elle est celui de la philosophie moderne; elle est le nôtre. Le véritable père de nos Illuminés, c'est Spartacus Weishaupt.

Encore voyons nous par diverses lettres de Weishaupt, que cette dernière partie du secret, celle qui lui donnait toute la gloire de L'invention, restait un mystère pour la plus grande partie de ses Mages ou de ses Hommes Rois. Ceux là seulement qui, sous le nom d'Aréopagites devaient former le grand conseil de l'Ordre, en connaissaient le chef et le vrai fondateur, à moins que des circonstances particulières ne valussent à quelques autres adeptes l'honneur de cette confidence. Quels que fussent leurs services, Weishaupt ne connut point de plus grande récompense que de leur dire enfin : Ce bouleversement universel des autels, des trônes et de toute société, c'est moi qui l'ai conçu; c'est à moi qu'en est due toute la gloire.

J'ai dit les désastreux secrets de L'illuminisme; j'ai dit par quels grades, par quelle suite d'artifices la Secte prépare chacun de ses adeptes à pénétrer dans ses mystères, à les entendre dévoiler sans horreur, et à les seconder avec ardeur. Il faut déchirer le Code de la Secte et s'inscrire en faux contre ses annales, contre les confidences les plus intimes de Spartacus Weishaupt son fondateur, de Philon Knigge son principal rédacteur, contre les conventions des adeptes ses plus ardents coopérateurs, ou bien, pour démonstration de ses désastreux complots, attendre leur fatale et entière exécution; ou enfin convenir que leur infernal objet se réduit à ces vœux démoniaques : Plus d'Autels, plus de Trônes et plus de Magistrats; plus d'autorité et plus de société religieuse ou civile; plus de propriété ni pour le riche ni pour le pauvre; plus même de ces arts ou de ces sciences qui ne peuvent être cultivées hors des sociétés civiles. Pour tout droit et pour tout bien, Égalité, Liberté, et la plus absolue indépendance; pour mœurs et habitudes, la vie sauvage, errante, vagabonde : décorée tantôt du nom de vie Nomade et tantôt de celui de vie Patriarcale ; pour moyens, toutes les ruses, tous les piéges, toute L'illusion et la scélératesse des Sophistes, en attendant que le nombre des adeptes leur ait donné la force; et quand enfin la Secte aura pour elle la force avec le nombre, déployer cette force, lier les mains, et subjuguer, égorger, ravager, renouveler toutes les horreurs, toutes les atrocités, tous les désastres de L'inondation des Barbares du Nord ; mais mieux que ces Barbares détruire et renverser, anéantir sans pitié, sans réserve, toute la partie du genre humain qui pourrait s'opposer aux complots de la Secte, ou soupirer après la religion, la société, la propriété, et les faire renaître. Si je n'ai pas prouvé que ce sont là les vœux et les complots de la Secte et de sa désastreuse scélératesse, que l'on me dise ce que l'on entend par les preuves et le résultat de l'évidence. Et si l'on se console

encore de ses complots, parce que l'extravagance et le délire semblent en égaler la scélératesse, je n'ai pas tout dit encore; il me reste à dévoiler à quelles lois, à quel gouvernement intérieur la Secte s'est soumise elle même pour anéantir toute autre loi, tout autre gouvernement, et pour prouver un jour que l'objet de ses complots, quelque monstrueux qu'il paraisse, n'est rien moins que chimérique.

CHAPITRE XIII

Dernière partie du Code illuminé; Gouvernement de la Secte; Idée générale de ce Gouvernement et de la part qu'y ont les Classes inférieures de L'illuminisme.

Distinction du gouvernement particulier des Loges et de leur ensemble.

Pour le fondateur d'une Secte conspiratrice, il ne suffit pas d'avoir fixé l'objet de ses complots, les épreuves, les grades qui doivent élever insensiblement ses adeptes à la manifestation de ses derniers mystères, il faut encore que ses complices animés du même esprit, ne fassent tous qu'un même corps, dont les membres dirigés par les mêmes lois, inspectés, gouvernés par les mêmes chefs, tendent tous au même but. Ce n'est pas une tête comme celle de Weishaupt, qui pouvait négliger dans son Code une partie si essentielle à ses succès. Partout ce que j'ai dit jusques ici, on a vu comment tout se liait, tout se subordonnait dans la graduation de ses mystères; comment tous les adeptes réunis dans une même ville, malgré la différence de L'inégalité de leurs grades, faisaient en quelque sorte une même académie de conjurés, préparant chacun la ruine des Autels et des Lois dans leur Patrie. Dans cette académie, le Candidat et le Novice sont régis par le Frère Enrôleur, qui les introduit aux Loges Minervales. Ces Loges Minervales sont régies par les Frères Illuminés mineurs; ceux ci sont inspectés par d'autres Frères Illuminés majeurs; au dessus de ces grades préparatoires, est le grade intermédiaire et maçonnique des Chevaliers Ecossais, dont L'inspection s'étend, d'un côté sur les Illuminés majeurs, et de l'autre sur les Maçons de l'illuminisme, et en général surtout ce que le Code appelle l'édifice inférieur de l'Ordre. Au dessus des Chevaliers Ecossais viennent les Epoptes, les Régents ou Princes des petits mystères; et enfin les Mages, l'Homme Roi des grands mystères.

Ces classes réunies forment une académie complète de conjurés. Partout où il en existe une semblable, la patrie est menacée d'une ruine prochaine; les Magistrats, les Citoyens peuvent s'attendre à voir leur religion, leurs lois,

leurs propriétés bouleversées, anéanties. Mais pour la Secte, la patrie de l'homme c'est l'univers; ou pour mieux dire : dans la Secte il n'est plus de patrie. Ce mot seul de patrie est un blasphème contre ces droits de l'homme, égalité et liberté. Ce que chaque Illuminé fait dans son académie, il faut donc que la Secte le fasse partout également; il faut que ses académies dispersées, combinant leurs efforts et méditant par tous les mêmes bouleversements, marchent d'intelligence. Il faut que les sapeurs aient leurs conventions, leurs communications souterraines, pour que les explosions locales se fassent à propos et sans nuire au bouleversement universel médité par la Secte. Il faut pour cela des chefs, des directeurs communs ; il faut des lois et des correspondances générales; il faut qu'un conjuré, partout où il agit, soit assuré d'agir en sens commun avec ses Frères, de n'être point croisé dans ses projets, de trouver au contraire partout une action et des forces correspondantes.

Plus la désorganisation méditée par Weishaupt devait être générale, mieux il conçut que l'organisation de ses complices devait être parfaite. Plus il avait à cœur d'appeler l'anarchie universelle, de la faire partout régner au lieu des lois, plus il sentit devoir la bannir de sa Secte, pour en mieux concentrer les forces et diriger la marche. Dans cet objet, il ne suffisait pas de ce serment qui soumettait l'adepte à tous les ordres émanés des Supérieurs. Ce n'était pas assez de cet étrange compromis, qui soumettait sa fortune et sa vie même au despotisme de la Secte, s'il était jugé traître ou rebelle par des chefs inconnus. Il fallait que les Supérieurs eux mêmes eussent leurs lois communes ainsi que leurs principes, afin que L'impulsion et la direction fussent par tout uniformes.

Il en coûta de longues méditations à Weishaupt, pour atteindre en ce genre toute la perfection dont il s'était formé L'idée. Il faut, écrivait il encore, cinq ans après l'établissement de sa Secte, « il faut que notre machine soit si parfaite dans sa simplicité, qu'un enfant même puisse la diriger... Laissez moi, écrivait il plus tard encore, laissez moi me livrer à mes spéculations, afin que j'aie le temps d'arranger notre monde, c'est à dire, de mettre chacun à sa place; de fixer et de subordonner l'action, les mouvements de tous ».

Weishaupt méditant les lois de son gouvernement.

Il était tellement occupé de ces spéculations sur le gouvernement de ses conjurés, que ses maximes et ses conseils politiques coulaient en quelque sorte de surabondance sous sa plume, dans toutes ses lettres aux principaux adeptes. Il faut les avoir lues et l'entendre lui-même, pour croire à la

scélératesse réfléchie de ces conseils, de ces moyens et de toute cette infernale politique ; en voici un exemple :

Dans cette même lettre que je viens de citer, au 15 Asphandar 1151, il adonné deux règles à insérer dans les instructions de ses Aréopagites. L'une est de se tenir sur la réserve avec les Candidats de la classe des riches ; parce que ces gens-là, orgueilleux, ignorants, ennemis du travail et de l'obéissance, ne cherchent à entrer dans les mystères que pour en rire et s'en moquer ; l'autre, de ne pas même s'occuper à démontrer que la vraie Franc-maçonnerie est celle de l'Illuminisme, parce que la meilleure démonstration, est ici de n'en donner aucune. Qu'il s'explique à présent lui-même, sur la troisième loi à faire entrer dans ce recueil politique !

« Pour rester maîtres de nos discours, laissons observer aux élèves que les Supérieurs jouissent d'une grande liberté sur cet article ; que nous parlons tantôt d'une manière et tantôt d'une autre, que nous faisons souvent une question avec assurance, pour sonder l'opinion des élèves et leur fournir l'occasion de la manifester par leurs réponses. Ce subterfuge, répare bien des fautes. Disons toujours que la fin montrera quel est de nos discours celui qu'il faut prendre pour la vérité. On parle ainsi tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, pour n'être pas embarrassé et pour laisser notre véritable pensée impénétrable aux inférieurs. Que cet avis soit aussi inséré dans l'instruction. Il serait encore mieux, et l'expédient aurait plus de succès, si vous avertissiez, si vous chargiez nos Illuminés majeurs de varier de même leurs discours avec leurs inférieurs, et cela pour les raisons susdites. » Tous ces mots latins sont aussi de Weishaupt, qui fait souvent usage de ce langage dans ses lettres. C'est immédiatement après avoir donné ces principes de gouvernement aux Aréopagites, aux premiers Supérieurs de son illuminisme, que Weishaupt ajoute :

« Je vous en prie, ne laissez pas perdre ces maximes qui se présentent en foule dans mes lettres. Recueillez-les toujours pour l'instruction, de notre Aréopagite ; car je ne les ai pas toujours présentes à l'esprit. Avec le temps, il pourra en sortir un excellent grade politique. C'est là ce que Philon fait depuis longtemps. Communiquez-vous aussi les uns aux autres ces instructions qui vous sont propres, afin d'en former un ensemble dans le temps. Lisez-les avec soin, afin de les savoir couramment. Quoique je les sache et que je les suive dans la pratique, il me faudrait du temps pour les rédiger. Pénétrés de ces maximes, vous entrerez mieux dans mes projets, et vous vous conformerez mieux à ma manière d'opérer. »

Que ces avis ne soient pas aussi perdus pour le Lecteur ; il aura besoin de se les rappeler pour croire à toutes les infernales ruses que j'ai à lui montrer

dans cette nouvelle partie du Code illuminé. De ces longues combinaisons de Weishaupt sortirent enfin toutes ces lois, dans lesquelles chaque Illuminé trouve tracée la marche qu'il doit suivre.

Subordination générale ; graduation des supérieurs.

Dans ce gouvernement, il est d'abord, pour grand moyen de subordination, une division graduation générale de supériorités comme de localités. Il est des Loges affectées aux adeptes dans leur département; chaque Loge Minervale a son Supérieur dans la classe préparatoire, inspectée par la classe intermédiaire. Il est, en second lieu, des districts dont l'enceinte renferme plusieurs Loges surveillées et inspectées, ainsi que leur Préfet, par le Supérieur du District, que les Illuminés appellent Doyen. Celui ci est lui même subordonné à un nouveau Supérieur dont l'autorité s'étend sur toutes les Loges, sur tous les Doyennés de la Province, et qui est pour cela appelé Provincial. Un quatrième grade de supériorité, est celui de l'adepte, qui; a sous lui tous les Provinciaux d'une même nation, et que l'étendue de son inspection fait appeler Supérieur National. Au dessus de ses Supérieurs Nationaux est le Conseil suprême de l'Ordre, dont les membres sont appelés Aréopagites, et dont le Président est le vrai général de L'illuminisme.

Moyen de correspondance entre les supérieurs et les inférieurs de l'illuminisme.

Les correspondances suivent exactement le même ordre. Le simple Illuminé correspond avec le Supérieur immédiat ; celui-ci avec le Doyen et ainsi de suite, des Doyens au Provinciaux, des Provinciaux aux Supérieurs Nationaux. Ces derniers seuls correspondent directement avec l'Aréopage. Seuls aussi ils en connaissent la résidence. Il est toujours dans ce Conseil un membre plus spécialement chargé de recevoir leurs lettres, de leur répondre ou de leur faire passer les ordres, qui des Supérieurs Nationaux se transmettent successivement aux Provinces, aux Districts et aux Loges. Les Aréopagites seuls savent le nom et la résidence du Général, si ce n'est, ainsi que je l'ai dit, que des raisons et une confiance, ou des services plus remarquables, n'aient valu à quelque adepte signalé l'honneur de connaître ou d'approcher le Spartacus moderne.

Objet de cette correspondance.

Par les règles seules des premiers grades, il est aisé de voir combien cette correspondance est assidue; combien elle doit être immense. Chaque frère d'abord, comme scrutateur né de ses coadeptes et des profanes, doit au moins à l'Ordre une lettre par mois, pour rendre compte de tout ce qu'il observe, soit pour, soit contre les intérêts de l'Ordre. Il doit aussi le compte

des progrès qu'il a faits et de ceux de ses frères; il doit celui des ordres qu'il reçoit et de leur exécution; il doit même, chaque mois, faire savoir aux Supérieurs majeurs à quel point il est satisfait de la conduite de son Supérieur immédiat. Chaque Frère Insinuant ou Enrôleur doit marquer le progrès de ses Candidats, l'espoir qu'il a d'ajouter à leur nombre. Viennent encore se joindre à tout cela les portraits des adeptes, et l'extrait des tablettes ou observations journalières sur les amis ou ennemis de l'Ordre ; suivent les protocoles des initiations, les portraits et la vie des Initiés, les comptes rendus des Loges ; ceux des Supérieurs, et une infinité d'autres articles qu'il n'est pas permis à L'illuminé de laisser ignorer à ses chefs, sans compter les instructions ou ordre que ceux ci ont sans cesse à faire passer aux inférieurs.

Graduation de cette correspondance.

Outre le langage secret dont j'ai donné la clef et dont le grand objet est de rendre toute cette correspondance inintelligible aux profanes, il est encore des moyens propre à la Secte, pour que chaque lettre arrive à sa destination sans être interceptée. Ces lettres des adeptes, relatives à leur Illuminisme, sont appelées dans l'Ordre des quibus licet, (à qui permis, ou bien à qui de droit.) La raison de cette dénomination est, que l'adresse de ces lettres est conçue en ces deux mots, quibus licet, ou même en ces deux caractères Q. L. Ainsi lorsque l'on trouve dans les Ecrits originaux, qu'un adepte a été condamné à l'amende, pour avoir manqué en tel mois à son Q. L., cela signifie qu'il a été puni, pour avoir laissé passer ce mois sans écrire aux Supérieurs.

Quand la lettre renferme des secrets ou des plaintes que l'adepte ne veut point faire connaître au Supérieur immédiat, il ajoute à l'adresse les mots soli ou prima, (au seul ou au premier.) Cette lettre au seul ou au premier sera ouverte par le Provincial, le National, ou bien arrivera aux Aréopagites, au Général, suivant le grade de celui qui l'a écrite.

Assemblées et autorité de chaque grade, pour cette correspondance.

Après ce moyen général de correspondance et de subordination, viennent les assemblées pour propres à chaque grade, et l'autorité qui leur est attribuée. On a vu que celles des académies minervales se tiennent régulièrement deux fois par mois. Les Illuminés mineurs qui en sont les magistrats, et L'illuminé majeur ou le Chevalier Ecossais, qui les président, n'ont d'autre part directe au gouvernement que le soin d'inspecter les études, la conduite de leurs élèves, et d'en rendre compte aux Loges

d'Illuminés majeurs. C'est dans celles ci que l'autorité commence à s'étendre hors des limites de l'assemblée. C'est aux Illuminés majeurs que sont envoyées toutes les tablettes ou instructions sur les Novices et sur les Frères de Minerve. Là, ces instructions se rédigent, ou reçoivent des additions, des notes, pour être envoyées aux assemblées du grade supérieur. Là aussi se jugent, se décident les promotions des Novices, des Minervains, des Illuminés mineurs, et les diverses difficultés ou contestations qui peuvent s'élever dans les grades inférieurs; à moins que L'importance de l'objet n'exige que la question soit portée à un tribunal plus élevé. Là enfin se conserve le dépôt des premières tablettes et des premières lettres reversales des Frères. Quant aux connaissances qu'un Illuminé majeur peut avoir acquises, soit relativement aux autres sociétés secrètes, soit relativement aux emplois et aux dignités que l'on pourrait procurer aux adeptes, il en doit le rapport à sa Loge, qui en tiendra mémoire et en instruira l'Assemblée des Illuminés dirigeants ou Frères Ecossais.

En décrivant ce grade intermédiaire des Chevaliers Ecossais, j'ai dit leurs fonctions spéciales et surtout leur destination à surveiller les Loges maçonniques. La part qu'ils ont au gouvernement général de L'illuminisme, consiste spécialement en ce que tout les quibus licet de la classe préparatoire doivent passer par leur chapitre, et y être lus, comme ceux des Novices qui auraient d'abord été ouverts par les Officiers de l'école Minervale. Car ces Officiers ne peuvent statuer que provisoirement sur ces lettres.

L'autorité qu'exercent les Chevaliers Ecossais en quelque sens plus juste encore la dénomination de grade intermédiaire. Leurs quibus licet sont directement envoyés à la Loge Provinciale, toute composée d'adeptes admis aux mystères de l'Ordre; mais les Chevaliers lisent tous ceux de la classe préparatoire, à l'exception des primo et soli. Ils arrêtent et classent tous les quibus licet moins importants des Frères inférieurs. Ils en font un extrait général, qui doit être envoyé au Provincial. A ces extraits ils joignent le détail circonstancié de tout ce qui se passe dans les diverses Loges de la classe préparatoire, à laquelle ils transmettent les ordres des Frères initiés aux mystères ; de ces adeptes de la plus haute classe qu'ils ne connaissent pas eux mêmes. C'est ainsi qu'ils servent de lien entre les deux extrêmes.

Mais dans cette subordination générale, la classe préparatoire, la classe intermédiaire ne sont que l'édifice inférieur; les Préfets de ces Loges sont plutôt instruments que supérieurs. Le mobile qui les met en action se trouve dans la classe des mystères. C'est ici que les instructions données à l'Épopte et au Régent, développent en grand la politique de l'Ordre. Ce sont ces

instructions aussi que nous avons à étudier, en commençant par celles de l'Epopte.

CHAPITRE XIV.

Leçons politiques et Gouvernement des Epoptes de l' illuminisme.

Objet de ces leçons.

Éclairez les nations, c'est-à-dire, ôtez à tous les peuples tout ce que nous appelons préjugés religieux, préjugés politiques ; emparez vous de l'opinion publique; et sous cet empire vous verrez s'écrouler tout celui des constitutions qui gouvernent le monde. Nous l'avons vu dans les mystères de Weishaupt ; tel était son grand moyen, tel était son espoir pour le succès de ses conspirations. Ses complots s'étendaient, nous l'avons vu encore, sur les sciences mêmes. Il fallait aussi qu'elles disparussent comme la religion, les lois, les princes, les nations, et nos villes, et nos demeures fixes. Il fallait rappeler le Vandalisme, l'époque des Barbares, et réduire toutes les sciences à celles des Nomades, des sauvages égaux et libres. Toutes ces destructions devaient et ne pouvaient être en effet que l'ouvrage de l'opinion devenue générale dans sa corruption et sa perversité, l'opinion dépend des sciences mêmes ou de la réputation de sage et de savant, attachée à celui qui prétend nous instruire; avant d'anéantir les sciences mêmes il fallait donc d'abord faire servir leur nom, leur masque et leur autorité à conquérir l'opinion des peuples en faveur de la Secte. Ces erreurs une fois triomphantes, nos lois, nos sociétés, nos propriétés, nos villes et nos demeures fixes une fois renversées, et l'univers vandalisé, les sciences disparaissent d'elles mêmes devant l'homme libre et sauvage. Voilà ce qu'avaient dit à Weishaupt ses méditations; voilà ce qui dicta les lois données à ses Epoptes. Il consacra ce grade à conquérir l'opinion publique par les sciences, c'est à dire, à répandre toutes ses erreurs anti religieuses et anti sociales, à l'ombre et sous le voile des sciences. Il fit de ce grade d'Epopte une société toute occupée des sciences; il les accapara en quelque sorte pour usurper leur puissance sur l'opinion publique; ou plutôt il les appela toutes dans sa secte pour les corrompre toutes, en les faisant servir à ses projets, bien assuré devoir ensuite leur empire tomber de lui même. Son grade Minerval était destiné à pervertir, sous le nom des sciences, l'esprit de ses jeunes élèves; son grade d'Epopte fut destiné à pervertir l'univers entier, au même nom et sous le même voile. Il fit, des adeptes parvenus à ce grade, une académie ténébreuse, souterraine, mais répandue par tout. Il organisa cette académie monstrueuse; il lui donna des lois si désastreusement combinées, que par

elles l'empire de la société et celui des sciences devaient tomber tout à la fois. Le projet peut sembler inconcevable, et supérieur à la scélératesse même du plus profond désorganisateur; mais que l'on se souvienne d'abord combien il est évidemment démontré par leurs mystères, que Weishaupt et sa Secte ont la volonté ferme, le projet et précis et formel de ramener le genre humain aux Visigoths et aux Vandales; et par le Vandalisme, à toute L'ignorance des hordes nomades et sauvages; de ne laisser à l'univers pour toute science, que l'égalité, la liberté du peuple sans culotte; et qu'on daigne à présent nous suivre dans l'exposition des leçons que la Secte consacre à L'instruction de ses Epoptes, à l'organisation de leur Académie.

Académie des Epoptes illuminés.

Les Prêtres illuminés, sont présidés par un Doyen qu'ils élisent eux mêmes. Ils ne doivent être connus des grades inférieurs que sous le nom d'Epoptes; leurs assemblées s'appelleront Synodes.

Tous les Epoptes (je préfère cette dénomination, et l'on en sent aisément la raison) tous les Epoptes répandus dans un district composent un Synode, mais dans chaque district il ne doit y avoir que neuf Epoptes, sans compter le Doyen et le Préfet du chapitre.

Les Supérieurs majeurs ont droit d'assister à ce Synode.

Des neuf Epoptes, sept président aux sciences distribuées en sept facultés, et dans l'ordre suivant :

1.° La Physique. Sous ce mot sont comprises la Dioptrique, la Catoptrique ; l'Hydraulique et M l'Hydrostatique ; l'Electricité, le Magnétisme, l'Attraction, etc.

2.° La Médecine, comprenant l'Anatomie, la Chirurgie, la Chimie, etc.

3.° Les Mathématiques, l'Algèbre, l'Architecture civile et militaire ; la Marine, la Mécanique, l'Astronomie, etc.

4.° L'histoire naturelle, l'Agriculture, le Jardinage, l'Economie, la Connaissance des insectes, des animaux, jusqu'à l'homme; la Minéralogie et la Métallurgie ; l'étude des phénomènes terrestres, la Géologie.

5.° La Politique, sous laquelle on comprend l'étude de l'homme; étude dont les illuminés majeurs fournissent les matériaux; la Géographie, l'Histoire, la Biographie, l'Antiquité, la Diplomatie, l'Histoire politique des Ordres, leur

destin, leurs progrès, leurs dissensions mutuelles; (ces Ordres me parois sent être les diverses espèces de Franc Maçons.) La règle ajoute un nota bene, portant qu'il faudra spécialement insister sur cet article, que les dissensions des Illuminés et des Franc Maçons ont rendu sans doute plus intéressant pour la Secte.

6.° Les Arts la Mécanique, la Peinture, la Sculpture, la Gravure, la Musique, la Danse, l'Eloquence, la Poésie, la Rhétorique, toutes les parties de la Littérature; les Métiers.

7.° Les sciences occultes ; l'étude des langues orientales ou autres moins communes ; l'art des écritures secrètes ; l'art de les déchiffrer; l'art de violer les cachets des autres, et celui d'empêcher que les nôtres ne le soient. Les hiéroglyphes anciens et modernes et de nouveau, les sociétés secrètes, les systèmes maçonniques, etc.

Dans L'indignation qu'excitent, et cet art de violer le secret des lettres, et la double attention de le mettre au nombre des sciences, de charger un adepte dans chaque district du soin de présider à cette étrange science, ne perdez pas de vue que je ne fais ici que traduire ou abréger le Code même de la Secte.

Les deux Epoptes qui dans le Synode illuminé ne reçoivent aucune de ces sciences à présider, sont nommés secrétaires du Doyen et ses coadjuteurs. Les fonctions ainsi partagées, il faut que nos Epoptes renoncent à toute autre affaire soit domestique, soit politique; à tout autre soin qu'à celui de se perfectionner dans la partie des sciences qui leur est confiée, et d'inspecter, d'aider secrètement chaque Frère 'des grades inférieurs, dans les travaux auxquels ils se destinent.

Le grand objet de cette institution est d'inspirer aux élèves le plus grand respect pour la Secte, dans L'idée qu'elle leur fournira tous les moyens, toutes les lumières dont ils ont besoin, quelle que soit la carrière qu'ils ont embrassée. Les Frères Insinuants leur ont annoncé, et l'Ordre a pris l'engagement de leur fournir tous ces secours ; il faut que cette idée d'une Société savante dont ils ont l'honneur d'être membres, les maintienne dans la docilité et la vénération pour des Chefs dont les préceptes ne semblent émaner qu'avec la lumière du plus profond savoir. L'artifice répond en quelque sorte à la promesse.

Tout élève reçu dans les écoles Minervales, a dû commencer par déclarer à quelle espèce de science ou d'art il se destinait, à moins qu'il ne fût de ceux qui payent en argent les services que L'illuminisme ne peut pas attendre de

leur génie. Cette déclaration passe successivement des Loges inférieures au Provincial, qui l'annonce au Doyen; le Doyen en avertit l'Epopte nommé pour présider à la science embrassée par le nouvel adepte. Dès cet instant l'Epopte inscrit le nouveau venu sur la liste des élèves dont il doit surveiller les travaux. Dès lors c'est à ce même Epopte et par la même voie qu'arrivent tous les essais, les discours, les traités que la Secte attend du nouvel adepte, dans ses écoles Minervales. Le premier avantage qui en résulte est de faire connaître à l'Epopte Inspecteur ceux que le Code appelle les meilleures têtes de l'Ordre.

Il pourra survenir des doutes à l'élève; il aura des difficultés à vaincre ou des questions à proposer dans sa carrière : on lui a dit que la science est dans l'Ordre, qu'il n'a qu'à s'adresser aux Supérieurs; que la lumière descendra jusqu'à lui : il ignore encore quels sont ces Supérieurs; ses questions et ses doutes n'en arrivent pas moins à l'Epopte Président. Il est pour celui ci divers moyens de les résoudre, de ne pas se laisser prendre au dépourvu.

D'abord il est un certain nombre de questions que l'Epopte doit avoir prévues, qu'il doit au moins s'occuper à prévoir. Il en est que ses prédécesseurs ou ses confrères dans les autres Districts et même dans les autres Empires, ont déjà résolues. Il est dans l'Ordre un soin spécial de recueillir toutes ces solutions, et d'en faire passer le dépôt à ceux qui peuvent en faire l'usage convenable aux vues de la Secte. Chaque Epopte est chargé d'étudier celles qui ont rapport à sa partie ; il doit même les avoir rangées dans ses tablettes par ordre alphabétique, afin de les avoir toujours sous la main, dès qu'il aura besoin d'y recourir. Si malgré cette précaution l'Epopte est pris au dépourvu, s'il ne suffit pas à résoudre les difficultés des élèves, il pourra s'adresser au Doyen, qui répondra lui même ou bien s'adressera au Provincial. Crainte cependant que les Supérieurs ne soient trop souvent interrompus dans leurs importantes occupations, la règle de l'Epopte l'avertit de ne point avoir recours à eux sans nécessité, de ne pas faire surtout de leurs lumières un prétexte pour sa propre négligence. La question peut être difficile à résoudre pour le Provincial même; il la proposera aux Epoptes de sa province. Si elle reste encore sans réponse, elle sera portée au Supérieur national; de celui ci enfin, au Conseil suprême des Aréopagites. Tous les Savants de l'Ordre seront consultés. Avant de remonter si haut, l'Epopte pourra mettre à contribution les profanes mêmes, en leur laissant cependant ignorer le recours de la Secte à leurs lumières, le besoin qu'elle en a et l'usage qu'elle en fait. Cette précaution est spécialement recommandée au savant Epopte; elle l'est en ces termes : Lorsque vos connaissances et celles des élèves ne suffiront pas, vous pourrez demander l'avis des Savants étrangers, et faire servir leur science au profit de notre Ordre, mais cela sans qu'ils s'en aperçoivent. Cette précaution est

d'autant plus nécessaire, qu'un des grands objets de l'Epopte doit être d'arriver au point où les Illuminés puissent se passer de tous les profanes du monde, sans que les profanes puissent se passer de L'illuminisme.

Pour recourir moins souvent aux profanes ou à ses Supérieurs, il est pour l'Epopte un art de profiter de toute la science des élèves du district, et de leur faire croire que toute cette science vient de leurs Supérieurs inconnus. Cet art consiste à faire proposer aux différentes Loges les questions qui pourraient l'embarrasser lui même, de réunir ensuite et d'étudier, de combiner les productions qui lui sont envoyées. Tous les Epoptes de la province en font chacun autant dans leur district. Chacun y recueille ce qu'il a trouvé de plus remarquable dans les productions des Loges qu'il inspecte ; chacun l'apporte à l'assemblée provinciale et annuelle. Là, d€ nouveaux Epoptes sont chargés de rédiger l'ensemble de ces productions, d'en extraire tout ce qui peut résoudre les questions proposées ou bien en éclaircir de nouvelles. Ce qui se fait dans une province, se fait de même dans les autres; c'est un nouveau recueil à rédiger sous L'inspection du Chef national ou même des Aréopagites. C'est un nouveau trésor qui, venant enrichir la bibliothèque secrète des Epoptes, leur fournit le moyen de maintenir dans l'esprit des élèves la haute idée de la science des chefs. C'est encore le moyen d'arriver un jour à la formation d'un Code systématique, d'un cours complet d'études à l'usage de la Secte.

On ne peut s'empêcher de l'observer : une Société qui, dans tout autre vue et sans affecter ce mystérieux secret, recourrait aux mêmes moyens, mettrait le même intérêt à la discussion, à l'éclaircissement des vérités utiles, rendrait aux sciences et aux arts d'importants services. Mais ici le concert de tous ces Epoptes ne tend à l'empire des sciences que pour les altérer en les dirigeant toutes au bouleversement des Empires et de la Religion, au triomphe des systèmes désorganisateurs, toujours sous le prétexte familier à L'illuminisme, de ramener le genre humain à la nature seule.

Veut on savoir en effet l'usage que chaque Epopte fait de la science dans laquelle il est supposé se perfectionner chaque jour ? Observons les questions qu'elle lui sert à résoudre ou à faire résoudre par ses élèves. Jugeons de ces questions, de leur objet, par la loi même qui en trace la marche.

« L'Epopte, dit le Code, tiendra note d'un très grand nombre de questions importantes à éclaircir, et qu'il aura un jour à proposer. En fait, par exemple, de philosophie pratique, il demandera à quel point est vrai le principe, que tous les moyens sont licites quand ils conduisent à un but louable ? Comment il faut limiter cette maxime, pour tenir le mi lieu entre

l’abus Jésuitique et l’esclavage du préjugé méticuleux ? Les questions de cette espèce seront envoyées au Doyen, qui les fera passer aux diverses écoles minervales pour en occuper les élèves; et de leurs solutions il résultera une foule d’idées neuves, hardies et utiles, dont notre magasin s’enrichira. »

Ne faisons point entrer dans nos réflexions l’atroce imputation faite ici aux Jésuites. Laissons le soin de les juger à ceux qui ont appris à les connaître par leur conduite et par leur vraie doctrine, bien mieux que par des assertions atrocement calomnieuses, ou bien par des satires, malgré tout le génie et tout le sel de L’ironie, justement condamnées dans divers tribunaux, comme pleines de faussetés et d’infidélités. Laissons surtout à ceux qui ont été élevés par les Jésuites, le soin de prononcer sur l’outrage que leur fait ici le Code illuminé. Je ne me crois pas obligé d’imiter le célèbre Hoffmann, aujourd’hui professeur à l’université de Vienne en Autriche, et le plus redoutable adversaire des illuminés; je ne crois pas devoir insérer comme lui à propos des calomnies de la Secte, une longue justification des Jésuites. Mais comment ne pas voir que la tournure prise ici par le Législateur illuminé, n’annonce rien moins qu’une disposition à modifier, à limiter ce fameux principe: La fin sanctifie tous les moyens; ce qu’il cherche évidemment, c’est à faire sortir ces idées neuves, hardies et utiles à la Secte, c’est à disposer les adeptes à décider un jour comme lui, que rien n’est criminel, pas même le vol et le larcin, s’il est utile, et surtout s’il conduit au but de L’illuminisme. Ce qu’il veut par ces sortes de questions, c’est avoir occasion de distinguer ceux des élèves qui se montreront plus ou moins dignes des derniers mystères, par plus ou moins de disposition à ne plus écouter la conscience et le remords dans les forfaits à commettre pour le triomphe de ses complots. Voilà toute la science à inspirer avec tant de soin, de la part des Epoptes, quant à la philosophie pratique.

Quant à la Religion, elle n’est pas même comprise au nombre des sciences à étudier par les Epoptes; mais il est une manière de la combattre et de la blasphémer, qui n’est pas oubliée dans leur Code. Pour avoir toujours prêtes les questions à résoudre ou bien à proposer en ce genre, chaque Epopte doit avoir un mémorial en forme de registre, où elles sont rangées par ordre alphabétique. Par exemple, dit le Code, dans la liste des sciences secrètes et des hiérographes, à la lettre C, se trouve le mot Croix ; et au dessous de la note suivante. Pour savoir combien cet hiérographe est ancien, consultez tel ouvrage, imprimé telle M année, telle page, ou bien tel manuscrit, coté M. Est il bien difficile de voir ici que l’objet de ces prétendues sciences secrètes, hiéroglyphiques, est d’apprendre aux élèves à ne voir dans la Croix qu’un ancien hiéroglyphe érigé par L’ignorance et la superstition, en signe de la rédemption du genre humain. La science des Epoptes illuminés sur ce

précieux signe, est restée et restera sans doute encore long temps occulte. En attendant qu'elle sorte des ténèbres, on peut les défier de montrer dans l'histoire du genre humain, un peuple quelconque, révérant la Croix comme signe du salut, antérieurement à l'époque du Christianisme et des triomphes du Dieu crucifié.

Les Epoptes ont aussi leur historien, leur annaliste; et l'annaliste illuminé trouve aussi ses lois dans ce Code. On peut y distinguer les suivantes. — Chaque province illuminée doit avoir son historien à L'imitation des anciens annalistes et chronologue. Celui ci doit avoir son journal. Outre les faits connus, il recueillera spécialement, et de préférence, les anecdotes de l'histoire secrète. Il s'appliquera à tirer de l'obscurité tout homme de mérite dans quelqu'oubli qu'il ait vécu. Il les fera connaître au Provincial qui aura soin d'en instruire les Frères. Chaque Provincial aura son calendrier propre, dans lequel (au lieu des Saints) se trouvera pour chaque jour de l'année le nom d'un homme à révérer, ou à détester, à maudire, suivant que sa conduite l'aura rendu plus spécialement cher ou odieux aux Frères. — Mon nom sera peut être dans ce calendrier avec la lettre de malédiction. Je m'en console d'avance le voyant à côté de celui de Zimmermann et d'Hoffmann, qui n'ont pas moins que moi mérité la noire apothéose. Mais il en est une d'une autre espèce pour les Frères; c'est celle à laquelle le Code les avertit qu'ils peuvent tous prétendre ; celle sans doute du Frère Mirabeau et de Marat.

Conformément aux mêmes lois, l'Epopte chronologue aura soin de faire connaître aux Loges Minervales les faits mémorables. Il ne manquera pas d'y insérer les actions basses et odieuses, en les peignant des traits convenables. Il n'oubliera pas en ce genre celles des hommes élevés aux premières dignités ou qui jouissent de la plus haute considération.

Après les lois de l'Historiographe, viennent celles de l'Epopte, qui a la surintendance des sciences en fait de politique, et surtout en fait de connaissance des hommes. On a vu à quel point cette science est précieuse à l'illuminisme, et combien il la fait dépendre de l'esprit observateur. Que nul Frère ne prétende à la dignité d'Epopte illuminé, d'Epopte présidant à quelque science que ce soit, s'il n'a satisfait à ces trois questions: Qu'est ce que l'esprit observateur? Comment cet esprit peut il s'acquérir ? Et comment se forment de bons observateurs ? Quelle est la méthode à suivre pour être exact et juste dans ses observations ? Quand un Epopte s'est assez distingué dans sa réponse à ces questions, pour être élu chef des Observateurs ou adeptes Scrutateurs, c'est lui qui devient dépositaire de toutes ces notes que nous avons vues tracées avec tant de soin sur le caractère, les passions, les talents et l'histoire des Frères. Lorsqu'il a trouvé

dans ces notes le portrait et la vie d'un adepte plus intéressant, il en fera, sans le nommer, le prototype des questions à proposer aux écoles Minervales. Il demandera, par exemple, quelles sont les idées qu'un homme, avec tel caractère ou telles passions, embrassera ou bien rejettera ? Comment, avec ces données on pourrait faire naître ou affaiblir telle inclination ? Quel adepte dans l'Ordre serait plus utilement chargé de cette commission ? Comment un tel homme doit penser sur la Religion et les Gouvernements ? Si on peut le regarder comme supérieur à tous les préjugés, comme prêt à sacrifier son intérêt à celui de la vérité ? S'il manque de confiance ou d'attachement, comment il faudrait s'y prendre pour lui en inspirer davantage; et quel homme y réussirait mieux ? Enfin, quel est dans l'Etat ou dans l'illuminisme l'emploi qu'il remplirait le mieux et dans lequel il serait plus utile ?

L'Epopte, Président scrutateur, recueille les réponses à ces questions, les rédige, en envoie au Doyen le résultat. Le Provincial le reçoit du Doyen, et c'est par là qu'il juge si l'adepte en question est un homme moral, désintéressé, libre de tout préjugé, bienfaisant; s'il peut être utile à l'Ordre,et à quel genre de service on peut l'employer. De ces observations de détail, l'Epopte scrutateur aura soin de tirer des règles, des maximes générales sur la connaissance des hommes; il les rédigera encore et les fera parvenir aux Supérieurs.

A force de semblables observations sur cette science et sur toutes les autres, L'illuminisme, ajoute ici le Code, se trouvera peu à peu en état de faire des découvertes en tout genre, de produire de nouveaux systèmes, de donner en tout des preuves supérieures de ses travaux et de ses trésors scientifiques. Il acquerra dans le monde la réputation de s'être vraiment mis en possession de toutes les connaissances humaines.

De crainte de partager cette gloire avec le reste des hommes, ou crainte que chacun ne fît pas de ces connaissances le même usage que les illuminés, il est des précautions réglées par le même Code,pour réserver à l'ordre le fruit de ses travaux. « Certaines parties de ses connaissances et découvertes pourront être livrées à L'impression avec la permission des Chefs; mais alors, dit la loi, non seulement ces livres ne seront communiqués à aucun profane, mais comme ils ne sortiront que des Imprimeries de l'Ordre, on les fera connaître aux Frères seulement, et cela à proportion de leurs grades. »

« Afin que nos dignes coopérateurs ne perdent pas la gloire de leurs travaux, tout nouveau principe, toute nouvelle machine, et toute autre découverte, portera à jamais le nom de son inventeur, pour rendre sa mémoire précieuse à la postérité. »

Par la même raison, et pour que l'Ordre ne soit point privé d'un secret dû aux soins qu'il prend de ses élèves, nul ne pourra communiquer aux profanes la découverte qu'il aura faite chez nous. « Nul livre relatif à ces objets ne sera imprimé sans la permission des Supérieurs; et delà cette loi générale portant, que les Frères ne publieront aucune de leurs productions sans l'agrément des provinciaux. C'est aux mêmes Supérieurs à décider, si le livre d'un Frère est de nature à ne pouvoir être imprimé que par les presses de l'Ordre; et quels sont les Frères qui peuvent le lire. S'il y a quelques Frères à chasser de l'Ordre, le Supérieur local doit être averti d'avance, et voir comment il faut s'y prendre pour leur tirer des mains non seulement nos manuscrits, mais nos imprimés. »

Le Législateur illuminé cherchant à justifier toutes ces précautions, allègue ici, d'abord les droits de l'Ordre aux travaux des Frères; ensuite l'attrait même du secret qui nourrit par la curiosité l'ardeur de s'instruire; et enfin l'avantage qu'il y a même pour les sciences à être conservées par des hommes qui n'en font part aux autres qu'après les préparations requises pour en mieux profiter. D'ailleurs, ajoute t'il, tout homme est maître de se faire illuminé, de participer à nos connaissances. D'ailleurs encore, qui sait mieux que notre Ordre, les rendre utiles au genre humain et en conserver le dépôt ? Après cette justification, que l'on peut désormais apprécier, il revient à ses Epoptes, les avertit que c'est à eux de savoir faire plier toutes ces connaissances aux vues et au plan de L'illuminisme. Il faudra, leur dit il, peser mûrement les besoins de chaque siècle et ceux de votre district. Délibérez là dessus dans vos synodes; demandez les instructions des Supérieurs. Tout à coup, et sans autre préambule, ses regards s'étendent au delà de ses Loges. Le Lecteur ne sait pas ou ils vont se fixer : qu'il lise et qu'il apprenne quel doit être le grand objet des Epoptes; quelles conquêtes ils doivent faire à l'Ordre, et jusques où ils doivent chercher à établir les systèmes de leur Illuminisme. Vous devez, leur dit subitement leur Législateur, « vous devez sans cesse former de nouveaux plans, afin de voir comment on peu dans vos provinces s'emparer de l'éducation publique du gouvernement ecclésiastique, des chaires d'enseignements et de prédication. » Cet objet est précieux à la Secte, nous verrons le code y revenir.

Pour donner du crédit à ses plans, et pour s'insinuer à l'ombre de sa prétendue science, dans les écoles de l'Eglise elle même, et jusque dans les chaires évangéliques, « l'Epopte doit savoir mériter la réputation d'un vrai savant. Par tout où il se montre, qu'il marche ou qu'il s'arrête, qu'il soit assis ou debout, là il faut qu'un nimbe lumineux brille autour de sa tête, répandant la lumière sur ceux qui l'environnent. Il fait que l'on s'estime

heureux d'entendre de sa bouche la pure vérité. Qu'il attaque par tout le préjugé, mais avec précaution, et suivant la règle qu'il en a, toujours avec finesse et avec les égards dus à qui il s'adresse ». Qui dirait ses conseils donnés à un Vandale, et par un conjuré Vandale dont le cœur ne soupire qu'après l'heureuse époque, où, grâces aux nimbes lumineux de sa science, toutes les nations disparaîtront, tout l'univers sera vandalisé ?

Après les écoles publiques et les chaires évangéliques, il est pour ces Vandales Epoptes un autre empire à acquérir, celui du monde auteur, littérateur. « Dans ce monde de la littérature, certains genres dominent dans leur temps, suivant la mode, et font l'admiration des têtes faibles. Tantôt ce sont les productions de l'enthousiasme religieux, tantôt c'est l'esprit senti mental; d'autrefois l'esprit philosophique; d'autrefois encore, ce sont des pastorales des romans de chevalerie, des poèmes épiques, des odes qui inondent le public. Il faut travailler à mettre aussi à la mode ces principes de notre Ordre, qui tendent au bonheur du genre humain » ; c'est à dire toujours, ces principes qui, sous prétexte de rendre le genre humain heureux, et de n'en faire qu'une même famille, ne laisseraient pas même subsister une seule nation, pas une seule religion, pas un seul titre de propriété, pas une seule ville, une seule maison ou demeure fixe.

Il faut gagner à nos principes la faveur de la mode, afin que les jeunes Ecrivains les répandent dans le peuple et nous servent sans le vouloir.

Il faut aussi, pour échauffer les têtes, prêcher avec la plus grande chaleur L'intérêt général de l'humanité, et inspirer L'indifférence pour toutes les unions ou sociétés plus étroites (pour celles qui ne se composent que d'une nation.) Ici le scélérat Législateur ose encore proposer l'exemple de Jésus Christ et de sa prétendue indifférence pour sa famille. Parce que Jésus est mort pour tous les hommes, parce que son affection pour la plus sainte des Mères ne lui a jamais fait oublier le grand œuvre de la rédemption du genre humain, il faut que l'Epopte illuminé trouve des imbéciles se laissant persuader qu'aimer le genre humain c'est dissoudre toutes les nations ! Nouvelle loi à suivre pour l'Epopte pour acquérir à la Secte l'empire de la littérature. « Vous aurez soin, lui dit sa règle, que les écrits de nos adeptes soient exaltas dans le public; vous ferez emboucher la trompette en leur faveur, (ausposannt) et vous prendrez garde que les Journalistes ne rendent pas nos Ecrivains suspects. »

« Quant aux Savants et aux Ecrivains, qui, sans appartenir encore à notre illuminisme, ont des principes semblables aux nôtres, s'ils sont de ces hommes que nous appelions bons, mettez les dans la classe de ceux qu'il

faut enrôler. Que le Doyen ait donc une liste de ces hommes là, et que de temps à autre il ait soin de la faire courir parmi les Frères. »

Reprenons un instant toutes ces lois, et voyons comment elles tendent à infecter insensiblement tout l'empire des Lettres. Dans ses académies Minervales, la Secte a d'abord ses propres élèves à former. J'ai dit avec quel soin elle inculque ses principes dans chacune de ses écoles.

De peur que ces principes ne s'altèrent les Epoptes surveillent toutes celles d'un même district. Ces Epoptes; eux mêmes ont leurs assemblées provinciales et là tout se combine entre eux, tout se prépare, tout se prévoit. Là chaque Epopte arrive muni de ses notes, de ses observations surtout ce qui pourrait ou mettre obstacle, ou ajouter dans son district aux progrès de la science illuminée. Tous les comptes, toutes les délibérations de ces assemblées sont envoyées au Supérieur national, qui les inspecte, et veille à ce que le même esprit se maintienne dans toutes. Ce qu'il fait pour sa nation, l'aréopage de la Secte le fait pour les Epoptes de toutes les nations. Ainsi les Ecoles Minervales, les Epoptes de tous les districts, de toutes les Provinces, de tous les Empires ne sont qu'une seule et même académie, invisible aux profanes, mais dans ses ramifications souterraines s'étendant par tout comme la Secte même, et par tout maintenant les mêmes principes, par tout animée du même esprit, suivant les mêmes lois; et par toutes ses lois n'appelant, ne cultivant les sciences que pour les faire servir aux mêmes complots d'impiété, de désorganisation universelle.

C'est peu que l'unité, l'universalité de cette académie conspiratrice dans le sein de la Secte; il faut qu'elle s'empare des écoles publiques, des chaires évangéliques. Il faut qu'elle dirige les talents de tout Littérateur; qu'elle plie tous les génies à ses projets, qu'elle fasse servir à ses complots jusqu'à l'empire de la mode. Depuis l'enfance qui épelle, jusqu'au docteur qui développe le trésor des sciences, il faut que L'illuminisme subjugue l'opinion, et que les sciences ne soient plus que L'instrument de ses triomphes, pour périr elles mêmes, quand par elles il aura fait périr les Lois, l'Autel, le Trône et toute propriété individuelle et toute société nationale.

Rapprochez les mystères de la Secte du Code de ses Epoptes; et dites nous si tels ne sont pas les derniers résultats de cet empire qu'elle cherche par eux à usurper sur les sciences ? Ils inspirent l'horreur, L'indignation, ces résultats. Le monstrueux Législateur qui a pu les combiner, prétend qu'ils commandent l'admiration et le respect à ses élèves, et ce sont encore ses Epoptes qu'il charge de les leur inspirer. « Il faut, leur dit il, que vous M donniez à nos classes inférieures une idée si sublime de la sainteté de notre Ordre, que, par exemple, une promesse faite sur l'honneur de notre

Illuminisme, soit pour eux le plus inviolable des serments. Ainsi l'athée supplée au nom de Dieu. Il lui faut des liens ; il a brisé tous ceux de la conscience; il appelle l'honneur, et il le place dans l'ensemble même de ses forfaits. Celui là y ose dire Weishaupt, celui là sera infâme, qui aura violé le serment fait sur l'honneur de ma société. De quelque rang qu'il soit, il sera proclamé infâme dans tout l'ordre; il le sera sans rémission et sans espoir. Je veux qu'ils en soient prévenus; qu'ils pèsent mûrement combien il est terrible ce serment sur mon Ordre ; je veux qu'on leur en représente clairement et vivement toutes les suites.

Les Epoptes chargés d'inspirer cette vénération, sont en possession d'un grade trop révéré dans la Secte, pour en compromettre la dignité. Ils assistent, quand bon leur semble, aux assemblées des grades inférieurs : mais ils ne doivent y exercer aucun emploi, si ce n'est celui de Préfet dans le chapitre des Frères Chevaliers Ecossais. La gêne et la contrainte que leur présence inspirerait, pourraient être un obstacle à leurs observations dans ces grades inférieurs. Les adeptes pourraient se contenir devant l'Epopte, et il faut qu'il les voie dans leur état habituel. Il ne paraîtra donc jamais au milieu d'eux que comme leur égal. Une loi formelle lui fait un devoir de leur cacher son grade, son costume, et le nom même de la classe, où il est élevé. Supérieur inconnu, et sur les mêmes bancs, il les verra plus libres autour de lui, il n'en fera que plus librement lui-même les fonctions de Scrutateur; il connaîtra mieux leur portée. Ses leçons données sur le ton de l'égalité seront plus insinuantes. Sans se faire connaître comme maître, il en jugera mieux ce qui manque à ses élèves, et s'assurera mieux de leurs progrès. Si parmi ces élèves, il en est quelques uns dont le zèle et la fidélité soient spécialement à l'épreuve, ceux là pourront entrer dans sa confidence, il les proposera au doyen, qui peut les appeler auprès de sa personne et en faire ses acolytes. Le Doyen pourra même se décharger sur eux d'une partie de sa correspondance, et les admettre au synode des Epoptes, en attendant qu'ils se soient montrés dignes d'être admis à tous les mystères réservés à cette classe.

Ici se termine la partie du Code qui doit être communiquée à tous les Epoptes. Les chapitres suivants nous diront les nouvelles instructions qui les attendent, lorsqu'ils seront créés. Régents ou Princes illuminés.

CHAPITRE XV.

Instructions du Régent ou Prince illuminé sur le gouvernement de l'Ordre.

Premières partie de ces instructions.

Toutes les instructions données à ces Epoptes par le Législateur Illuminé, ont consacré ce grade à pervertir l'opinion des peuples, à s'emparer de l'empire des sciences pour les diriger toutes aux systèmes de son égalité, de sa liberté, de l'anarchie universelle. Ce soin même de pervertir les sciences exige des travaux et une assiduité dont tous ne sont pas susceptibles ; il est des adeptes qui, sans pouvoir se distinguer en ce genre, ont au moins le zèle et les talents nécessaires pour la direction et L'inspection des autres. Il en est dont il faut récompenser les désastreux succès par les hauts emplois de l'Ordre. C'est dans cette double classe d'Epoptes que sont choisis ceux que la Secte élève au grade de Régent. C'est pour eux aussi que le Législateur entre dans de plus grands détails sur le gouvernement de son Illuminisme. Les instructions qu'il leur réserve sont graduées et divisées en quatre parties. « La première a pour titre, Système général du gouvernement de L'ordre; la seconde, Instruction pour tout le grade de Régent; la troisième, Instructions des Préfets ou Supérieurs locaux; la quatrième, Instruction du Provincial. »

Déjà, il est vrai, la nécessité de dévoiler les piéges des grades inférieurs m'a fait prévenir bien des objets compris dans cette partie du Code; mais, soit pour confirmer ce que j'en ai déjà exposé, soit pour en réunir les divers objets sous un seul point de vue, soit encore pour mieux faire sentir le danger de leur ensemble, suivons le Législateur même, au moment qu'il attend pour les développer. Ce qui rendait précieux à Weishaupt ce grade de Régent, c'était surtout cette partie des instructions qui dévoile toute la marche à suivre dans le gouvernement des Frères. En les étudiant dans l'ordre qu'il a su leur donner, nous en concevrons mieux les causes de sa prédilection.

Instruction A; plan du gouvernement général de l'Ordre.

1.° Les très hauts Supérieurs de l'Ordre illustre de la vraie Franc Maçonnerie, ne s'occupent pas immédiatement des détails de l'édifice. Ils n'en font pas moins notre bonheur par les travaux plus importants auxquels ils se livrent pour nous, par les conseils, les leçons et les puissantes ressources qu'ils nous fournissent.

2.° Ces excellents et gracieux Supérieurs ont établi une classe de Maçons, à qui ils confient tout le plan de notre Ordre. Cette classe est celle des Régents.

3.° Dans ce plan, nos Régents occupent les premières dignités. Sans ce grade on ne peut pas même devenir Préfet ou Supérieur local.

4.° Chaque pays a son Supérieur national, qui est en correspondance immédiate avec nos Pères, à la tête desquels est un général qui tient le timon de l'Ordre.

5.° Sous le National et ses Assistants sont les Provinciaux, qui ont chacun leur cercle, leur Province.

6.° Tout provincial a près de lui ses Consulteurs.

7.° Sous lui sont encore un certain nombre de Préfets, qui peuvent aussi avoir leurs Coadjuteurs dans leurs districts. Tous ceux là, aussi bien que le Doyen de la Province, appartiennent à la classe des Régents.

8.° Tous ses emplois sont à vie, hors les cas de renvoi ou de déposition.

9.° Le Provincial est élu par les Régents de sa Province, par les Supérieurs nationaux, avec l'approbation du National. Je ne vois pas comment le Code met ici plusieurs Supérieurs nationaux distingués du Chef national, si ce n'est qu'il appelle à présent Supérieurs, ceux que d'abord il nommait simplement Assistants de ce Chef .

10.° Tous les succès de L'illuminisme dépendants des Régents, il est juste qu'on les mette au dessus des besoins domestiques. Ils seront donc toujours les premiers pourvus et entretenus sur la caisse, et par les soins de notre Ordre.

11. ° Les Régents, dans chaque province font un corps spécial, immédiatement soumis au Provincial, à qui ils doivent obéissance.

12. ° Les emplois de L'illuminisme n'étant point des dignités, des places d'honneur; mais de simples charges librement acceptées, les Régents doivent être prêts à travailler pour le bien de tout l'Ordre, chacun suivant leur situation et leurs talents. L'âge ici n'est point un titre. Souvent même il conviendra que le plus jeune soit Provincial, et le plus ancien simple Supérieur local ou Consulteur, si l'un demeure au centre, et l'autre à l'extrémité du la Province; ou bien, si l'un, par son activité naturelle ou par sa situation dans le monde, peut mieux remplir l'office de Supérieur, quoique l'autre ait beaucoup plus d'éloquence. Souvent encore un Régent ne doit pas avoir honte de s'offrir pour un petit emploi à remplir auprès d'une Eglise (Loge) Minervale, où il peut être utile par l'exemple.

13.° Pour que le Provincial ne soit point surchargé d'une trop grande correspondance, tous les quibus licet, toutes les lettres des Régents passeront par les mains du Préfet, à moins que le Provincial n'en ordonne autrement.

14.° Mais ce Préfet n'ouvrira point les lettres des Régents; il les enverra au Provincial, qui les fera passer à leur destination ultérieure.

15.° Le Provincial assemble ses Régents, et les convoque, ou tous, ou simplement ceux qu'il juge à propos, suivant les besoins de sa Province. Celui qui ne peut point se rendre à L'invitation, doit en avertir au moins quatre semaines d'avance. D'ailleurs il doit toujours rendre compte de ce qu'il a fait pour l'Ordre jusqu'à ce moment, et se montrer prêt à remplir les intentions du Provincial et des Supérieurs majeurs. Cette assemblée des Régents doit se tenir au moins une fois par an.

16.° L'instruction suivante dira aux Régents ce qui mérite plus spécialement leur attention.

17.° Il a déjà été parlé du soin que nous devons avoir, de procurer peu à peu des fonds à l'Ordre. Il suffira de remarquer ici quelques articles.

Chaque Province a le maniement de ses deniers, et n'envoie au Supérieur que de petites contributions pour frais de lettres. Chaque Assemblée, chaque Loge est aussi propriétaire de ses fonds. Lorsque pour quelque grande entreprise l'assemblée des Régents met à contribution la caisse de plusieurs Loges ou Préfectures, cette contribution doit être regardée comme un emprunt. Les Loges en seront dédommagées, non seulement par le payement des intérêts, mais encore par la restitution des capitaux, (Le Législateur Illuminé oublierait il ici que la propriété fut la première atteinte portée à l'égalité et à la Liberté? Non sans doute; mais il faut plus d'une grande entreprise, avant que d'arriver à la dernière, à l'anéantissement des propriétés; et l'Ordre, en attendant, est bien aise de jouir des siennes, de faire croire au moins aux Loges inférieures qu'on ne pense pas à les priver des leurs.)

Le Provincial n'a point de caisse, mais il a un état de toutes celles de sa Province.

Les objets généraux de recette sont, 1.° les contributions payées pour la réception des Franc Maçons ; 2.° le superflu des contributions de chaque

mois; 3.° les dons gratuits; 4.° les amendes; 5.° les legs et donations; 6.° notre commerce et nos manufactures, négoce, trafic, métier.

Les dépenses sont, 1.° les frais d'assemblée, de lettres, de décorations et de quelques voyages; 2.° les pensions aux Frères pauvres dépourvus de tout autre moyen; 3.° les sommes à payer pour arriver au grand but de l'Ordre; 4.° pour l'encouragement des talents; 5.° pour les essais, les épreuves; 6.° pour les veuves et les enfants; 7.° Pour les fondations.

Ainsi se termine cette première partie des leçons données au Régent Illuminé. Après la lecture qui lui en est faite le jour de son inauguration, il faut qu'il entende encore les suivantes.

Instruction B pour tout grade de Régent. Deuxième partie des instructions du récent.

Nous avons vu, article 16, les Régents de L'illuminisme exhortés à faire une attention spéciale à cette seconde partie de leurs instructions; que le Lecteur prenne aussi pour lui cet avis. Il verra qu'il lui reste encore bien des choses à méditer sur les moyens, les ressources, et les artifices de la Secte.

1.° Le but de l'Ordre étant de rendre l'homme plus heureux, la vertu plus aimable, et le vice moins puissant, la conséquence très naturelle en est que nos Frères docteurs et gouverneurs du genre humain, doivent s'annoncer publiquement comme les meilleurs des hommes. Un Régent Illuminé sera donc un des hommes les plus parfaits. Il sera prudent, prévoyant, adroit, irréprochable, et d'une société assez agréable pour le faire rechercher. Il doit avoir la réputation d'un homme éclairé, bienveillant, intègre, désintéressé, plein d'ardeur pour les entreprises grandes, extraordinaires en faveur du bien général.

(Je n'ai pas besoin de rappeler ici ce que c'est pour L'illuminisme que la vertu, le vice, le bien public. Le lecteur qui ne l'oublie pas sera moins étonné de voir toutes les leçons suivantes adressées à ces docteurs, à ces gouverneurs si vertueux du genre humain.)

2.° Les Régents Illuminés doivent étudier l'art de dominer, de gouverner, sans paraître en avoir L'idée. Sous le voile de l'humilité, mais d'une humilité vraie et franche, fondée sur le sentiment de leur propre faiblesse, et sur la conviction que toute leur force vient de notre union, il faut qu'ils exercent un empire absolu et sans bornes, et qu'ils tendent à diriger les choses vers chaque objet de notre Ordre.

Qu'ils évitent un sérieux pédantesque, repoussant et risible aux yeux de l'homme sage. Qu'ils donnent eux mêmes l'exemple d'une respectueuse soumission à l'égard des préposés. S'ils ont les avantages de la naissance, ils n'en seront que plus soumis à un Supérieur né dans l'obscurité. Que leur conduite varie suivant les sujets. Qu'ils soient le confident de l'un, le père de l'autre, l'écolier d'un troisième ; très rarement Supérieurs sévères et inexorables ; et alors encore qu'ils fassent voir combien cette sévérité leur déplaît. Ils diront, par exemple, qu'ils aimeraient bien mieux que l'Ordre eût donné à quelqu'autre cette commission désagréable. Ils diront qu'ils s'ennuyent de jouer le rôle de maître d'école auprès d'un homme qui depuis long temps devrait savoir se conduire lui même.

3.° L'objet de notre sainte légion, répandu, dans tout l'univers } étant le triomphe de la vertu et de la sagesse, chaque Régent doit chercher à établir une certaine égalité parmi les autres hommes. Qu'il prenne le parti de celui qui est trop abaissé; qu'il abaisse celui qui s'élève. Il ne doit point souffrir que L'imbécile joue trop le maître sur l'homme d'esprit, le méchant sur le bon, L'ignorant sur le savant, le faible sur le fort, quand même le tort serait du côté du plus fort.

4.° Les moyens de conduire les hommes sont sans nombre. Qui pourrait les décrire tous ? . . . Le besoin des temps doit les faire varier. Dans un temps, on met à profit le penchant des hommes au merveilleux; dans un autre, on se sert de l'attrait des sociétés secrètes. De là vient qu'il est bon parfois de faire soupçonner à vos inférieurs, sans leur dire pourtant ce qui en est, que toutes ces autres Sociétés, et celle des Franc Maçons, sont secrètement dirigées par nous, ou bien ce qui est réelle ment vrai dans quelques endroits, que les grands Monarques sont gouvernés par notre Ordre. Quand il se passe quelque chose de grand, de remarquable, il faut aussi jeter en avant le soupçon que cela nous est dû. S'il se trouve un homme d'une grande réputation pour son mérite, faites encore croire qu'il est des nôtres.

Tous ces artifices coulent sous la plume du Législateur. J'espère qu'on n'exigera pas de la traduction que je fais de ces lois un ordre qu'il dédaigne ici d'y mettre lui même. On voit qu'il aime mieux accumuler les ruses que lier les principes, dont il peut d'ailleurs supposer ses adeptes assez convaincus; et d'ailleurs encore n'est ce pas ici qu'on peut dire :

Le désordre souvent est un effet de Part.

Continuons donc simplement comme Weishaupt : Sans aucun autre objet que celui de donner des ordres mystérieux, on fait, par exemple, trouver dans une auberge, sous l'assiette d'un adepte, une lettre qu'on aurait pu bien

plus commodément lui faire remettre chez lui. Dans le temps des foires on arrive dans les grandes villes de commerce, tantôt en marchand, tantôt en officier, tantôt en abbé. Par tout on se donne la réputation d'un homme extraordinaire, employé à des affaires d'importance mais tout cela avec finesse, sans avoir ni l'air emprunté, ni celui d'un aventurier ; bien entendu qu'on n'ira pas jouer ces rôles dans des villes ou l'on serait exposé aux curieux ou bien à la police. D'autres fois on écrit des ordres avec une encre chimique, qui dans quelque temps s'efface d'elle même.

5.° Un Régent doit, autant qu'il est possible, cacher ses faiblesses, même ses maladies, ses désagréments, à ses inférieurs ; au moins ne jamais laisser entendre ses plaintes.

6.° Ici revient l'article que j'ai cité plus haut sur la manière de rechercher l'appui des femmes, sur l'art que tout Régent doit étudier pour savoir les flatter, les gagner, et les faire servir au grand objet de l'Illuminisme.

7.° Il faut aussi, ajoute immédiatement le Code, il faut aussi par tout gagner à notre Ordre le commun du peuple. Le grand moyen pour cela est L'influence sur les écoles. On y réussit encore, tantôt par des libéralités, tantôt par l'éclat; d'autres fois, en s'abaissant, se popularisant, en souffrant avec un air de patience, des préjugés, que l'on pourra dans la suite déraciner peu à peu.

8.° Lorsqu'on s'est emparé quelque part de l'autorité et du gouvernement, on fait semblant de n'avoir pas le moindre crédit, pour ne pas donner l'éveil à ceux qui travailleraient contre nous. Au contraire, là où vous ne pourrez venir à bout de rien, vous prendrez l'air d'un homme qui peut tout. Cela nous fait craindre et rechercher, et fortifie notre parti.

9.° Tous les mauvais succès ou les désavantages de l'Ordre resteront à jamais ensevelis dans un profond secret pour les inférieurs.

10.° C'est aux Régents à pourvoir aux besoins des Frères, et à leur procurer les meilleurs emplois, après en avoir donné avis au Provincial.

11.° Les Régents feront une étude spéciale de la réserve, de la discrétion dans leurs discours, sans cependant avoir rien qui annonce l'embarras. Il est même des occasions où l'on affecte une certaine capacité. On prend ensuite l'air d'un homme à qui l'amitié a fait dire un mot de trop. Cela peut servir à éprouver les inférieurs sur l'habitude du secret. D'autres fois on répand parmi nos gens certaines choses que nous avons intérêt à leur faire croire.

Dans les circonstances douteuses il est toujours prescrit de consulter les Supérieurs par la voie des quibus licet.

12.° Quelque emploi qu'un Régent ait dans l'Ordre, qu'il réponde très rarement de bouche, mais presque toujours par écrit, aux questions des inférieurs, afin de méditer ou bien de consulter sur ce qu'il doit répondre.

13.° Les Régents s'occuperont sans cesse de ce qui concerne les grands intérêts de l'Ordre, des opérations de commerce, ou bien d'autres choses semblables, qui peuvent ajouter à notre puissance. Ils enverront aux Provinciaux ces sortes de projets. Si l'objet est pressant, ils lui en donneront avis autrement que par des quibus licet, qu'il ne lui serait pas permis d'ouvrir.

14.° Ils en feront de même pour tout ce qui doit être d'une influence générale, afin de trouver les moyens de mettre en action toutes nos forces réunies,

15.° Lorsqu'un écrivain annonce des principe qui sont vrais, mais qui n'entrent pas encore dans notre plan d'éducation pour le monde, ou bien des principes dont la publication est prématurée, il faut chercher à gagner cet auteur. Si nous ne pouvons pas le gagner et en faire un adepte il faut le décrier.

16.° Si un Régent croyait venir à bout de faire supprimer les maisons religieuses et appliquer leurs biens à notre objet, par exemple à l'entretien de maîtres d'école convenables pour les campagnes; ces sortes de projets seraient spécialement bien venus des Supérieurs.

17.° Les Régents donneront la même attention à chercher un plan solide pour des caisses à fonder en faveur des veuves de nos Frères.

18.° Un de nos soins les plus importants, doit être aussi de ne pas laisser aller trop loin la servile Vénération du peuple pour les Princes. Toutes ces basses flatteries ne servent qu'à gâter davantage des hommes, pour la plupart déjà très médiocres et d'un esprit très faible. Vous donnerez vous-mêmes l'exemple de la conduite à tenir à leur égard. Évitez avec eux la familiarité; ne vous confiez jamais à eux ; traitez les poliment, mais sans gêne, afin qu ils vous honorent et vous craignent. Écrivez et parlez sur leur compte, comme sur les autres hommes, afin de leur apprendre qu'ils sont hommes comme nous, et que toute leur autorité n'est qu'une affaire de pure convention.

19 ° Quand parmi nos adeptes il se trouve un homme de mérite, mais peu connu ou même entièrement ignoré du public, n'épargnons rien pour l'élever, pour lui donner de la célébrité. Que nos Frères inconnus soient avertis d'enfler par tout en sa faveur les trompettes de la renommée, pour forcer au silence l'envie et la cabale.

20.° L'essai de nos principes et de nos écoles, se fait souvent avec plus de succès dans les petits États. Les habitants des capitales et des villes commerçantes, sont la plupart trop corrompus, trop distraits par leurs passions, et se croient d'ailleurs trop avancés pour se soumettre à nos leçons.

21.° Il est aussi très utile d'envoyer de temps à autre des Visiteurs, ou bien de donner à un Régent qui voyage la commission de visiter les assemblées, de se faire montrer les protocoles; de se rendre chez les Frères pour examiner leurs papiers, leurs journaux ; pour recevoir leurs plaintes. Ces plénipotentiaires se présentant au nom des très hauts Supérieurs, pourront corriger bien des fautes, supprimer hardiment des abus que les Préfets n'ont pas le courage de réformer, quoiqu'ils soient disposés à le faire par le moyen de ces Visiteurs.

22.° Si notre Ordre ne peut pas s'établir quelque part avec toute la forme et la marche de nos classes, il faut y suppléer par une autre forme. Occupons nous du but, c'est là l'essentiel, peu importe sous quel voile, pourvu qu'on réussisse. Cependant il en faut toujours un quelconque; car c'est dans le secret que réside la grande partie de notre force.

23.° C'est pour cela qu'il faut toujours se cacher sous le nom d'une autre société. Les Loges inférieures de la Franc Maçonnerie sont, en attendant le manteau le plus convenable à notre grand objet; parce que le monde est déjà accoutumé à ne rien attendre de grand, et qui mérite attention, de la part des Franc Maçons. Le nom d'une Société savante est aussi un masque très convenable pour nos premières classes. Grâces à ce masque, lorsqu'on vient à savoir quelque chose de nos assemblées, nous n'avons qu'à dire qu'on s'assemble en secret, partie pour donner à la chose plus d'attrait, plus d'intérêt ; partie pour ne pas admettre tout le monde, pour se mettre à l'abri des railleurs, des jaloux; ou même pour cacher la faiblesse d'une institution encore toute nouvelle.

24.° Il est très important pour nous, d'étudié la constitution des autres Sociétés secrètes et de les gouverner. Il faut même, lorsqu'on le peut avec la permission des Supérieurs, se faire recevoir dans ces Sociétés, sans

cependant se surcharger d’engagements. Mais pour cela même, il est bon que notre Ordre reste sous le secret.

25.° Les hauts grades doivent toujours être inconnus aux grades inférieurs. On reçoit plus volontiers les ordres d’un inconnu, que ceux des hommes dans lesquels on reconnaît peu à peu toute sorte de défauts. Avec cette ressource on peut mieux observer ses inférieurs. Ceux ci font plus d’attention à leur conduite, lorsqu’ils se croient environnés de gens qui les observent; leur vertu est d’abord de contrainte, mais l’exercice la change en habitude.

26.° Ne perdons jamais de vue les Écoles militaires, les Académies, les Imprimeries, les Librairies, les Chapitres des Cathédrales, les établissements quelconques qui influent sur l’éducation ou le gouvernement. Que nos Régents soient sans cesse occupés à former des plans, et à imaginer la manière dont il faut s’y prendre pour nous rendre maîtres de tous ces établissements.

27.° En général et indépendamment de l’emploi qui leur est confié, le grand objet de nos Régents sera l’étude constante, habituelle de tout ce qui ajouterait à la perfection et à la puissance de notre Ordre, afin qu’il devienne pour tous les siècles, le plus parfait modèle de gouvernement dont les hommes puissent avoir L’idée. C’est à dire, afin qu’on puisse un jour dire de nous: La voilà cette Société fameuse qui, à force de perfectionner ses lois et son gouvernement, est venue à bout d’apprendre aux hommes à se passer de toute loi, de tout gouvernement. Je ne m’occupe plus à démontrer que c’est là le véritable sens, le seul objet de toute cette perfection du Code Illuminé. Les mystères de la Secte sont trop évidemment dévoilés, pour qu’il puisse rester le moindre doute sur cette explication. Mais, pour atteindre à cette perfection et à cette puissance de la Secte, il est encore des lois, encore des artifices à étudier par les Régents Illuminés. Weishaupt en fait l’objet des nouvelles instructions qu’il leur réserve suivant la place qu’ils occupent dans sa hiérarchie.

(N. B. Tout ce Chapitre . à part le peu de réflexions que j’y ai mêlées, n’est qu’une traduction du Code, article par article. Instruction B du grade de Régent.)

CHAPITRE XVL

Suite des Instructions sur le gouvernement de L'illuminisme, Lois des Supérieurs locaux.

Quelque autorité que semblent exercer dans leurs académies Minervales les Frères Illuminés majeurs, il n'est point de vraie supériorité pour leur classe préparatoire. Il n'en est point même pour le Chevalier Ecossais de L'illuminisme, dans sa classe intermédiaire. L'ordre ne reconnaît de vrais Supérieurs que dans celle des mystères. Dans cette classe même il faut être arrivé au grade de Régent, pour devenir Préfet des Frères Chevaliers Ecossais ou pour être Doyen dans son District. Ce sont là vraiment les deux premières charges regardées dans l'Ordre, comme donnant une autorité réelle à exercer sur les Frères.

Quoiqu'il soit dit que chaque Supérieur trouvera dans ses instructions les lois qui le concernent plus spécialement, je ne sais s'il en est de particulières pour les Doyens. Le Code de la Secte ne m'offre qu'un chapitre sur leur élection et consécration. Cette élection appartient au Provincial, lorsqu'il est question d'un premier établissement dans un nouveau District. Mais sur la démission ou bien après la mort de ce premier Doyen, les Époptes s'assemblent pour lui donner un successeur à la pluralité des voix; le Provincial n'a plus que le droit de confirmer le sujet présenté. Quant à ce que le Code appelle la consécration de ce Doyen, elle se fait par un délégué, que l'on appelle ici plénipotentiaire. Le langage de la cérémonie est un latin barbare et d'une platitude extrême. Ce serait une scène digne des carrefours et de la plus vile populace, si L'impiété des acteurs n'était encore plus révoltante que leurs jeux ne sont dégoûtants par leur bassesse. Vil singe de Molière, le Législateur Illuminé fait ici pour l'élection de son Doyen, ce que l'auteur du Malade imaginaire a fait pour la réception de son docteur. Il se permet en dérision de saint Paul, de Moise et des bénédictions religieuses, tout ce que Molière s'est permis en se jouant des Hypocrates charlatans. Quoiqu'il faille bien peu d'esprit pour se jouer des choses saintes, il s'en faut bien qu'il sache être plaisant dans ses dérisions. Épargnons au Lecteur ces turpitudes; il faudrait être Époptes pour en supporter sans dégoût la lecture. C'est cependant là tout ce que le Code du Doyen Illuminé m'offrirait à extraire.

Il n'en est pas de même des leçons que la Secte réserve à ses Préfets.

Ces Supérieurs locaux peuvent avoir sous eux jusqu'à huit Loges, partie Minervales, partie Maçonniques. Tout Préfet est le premier Régent de sa Préfecture. Il a la direction de tout ce que le Code appelle l'édifice inférieur

de l'Ordre. Tous les quibus licet de son District passent par ses mains. Il ouvre ceux des Chevaliers Ecossais, les soli des Novices et Frères de Minerve; mais il fait passer les autres aux Supérieurs majeurs. Lorsqu'il établit de nouvelles Loges ou reçoit de nouveaux Frères, il donne à celles là des noms géographiques, et à ceux ci des noms caractéristiques, tirés de la liste que lui fait parvenir le Provincial. Il envoie en revanche, tous les mois au Provincial, un compte général de sa Préfecture ; et de trois mois en trois mois, les lettres reversales, les tablettes scrutatrices des Frères, ainsi que les détails de leur conduite morale et politique, et l'état des caisses de chaque Loge. Il décide de la promotion des Frères jusques au grade de Chevalier Ecossais, qu'il ne peut conférer sans l'agrément du Provincial. Il a droit de se faire remettre, une fois par an, tous les écrits que les Frères tiennent de l'Ordre. Il les rend à ceux dont la fidélité est assurée; mais non pas à ceux qu'il croit suspects ou qui doivent être renvoyés.

C'est de l'expérience, du zèle et de la vigilance du Préfet que dépendent les fondements de l'édifice; c'est pour les diriger dans chaque partie de leur gouvernement, que Weishaupt consacre toutes les leçons comprises sous ces titres; 1.° préparation, 2.° formation des élèves, 3.° esprit de corps, ou bien affection pour l'Ordre, 4.° subordination, 5.° secret. Chacun de ces articles nous offre la récapitulation d'une foule d'artifices recommandés dans le reste du Code, mais dont l'étude est plus spécialement nécessaire aux Préfets. Je me contenterai d'en extraire les règles les plus remarquables, ou sur lesquelles il est bon d'observer combien le Législateur insiste, combien souvent il y revient; telle est celle qui, dès la première page, se retrouve en ces termes sous le titre préparation :

Notre force est en grande partie dans le nombre; mais elle dépend aussi beaucoup du soin que nous mettrons à former les élèves.

Les jeune gens se plient, se prêtent mieux à cet objet. Le Préfet Illuminé n'épargnera, donc rien pour se mettre en possession des écoles de son District et de leurs maîtres. Il fera en sorte qu'elles soient confiées à des membres de notre Ordre; car c'est ainsi qu'on vient à bout d'inspirer nos principes, de former les jeunes gens; c'est ainsi qu'on pré pare les meilleures têtes à travailler pour nous, qu'on les accoutume à la discipline, qu'on s'assure leur estime; que l'attachement conçu pour nous par ces jeunes élèves, devient aussi durable que toutes les autres impressions de l'enfance.

Sous ce même titre se trouvent ces règles non moins remarquables, données aux Préfets pour la propagation de l'Ordre :

« Lorsqu’il sera question d’une nouvelle colonie, choisissez d’abord un adepte hardi, entreprenant et dont le cœur soit tout à nous. Envoyez le passer quelque temps dans le lieu où vous pensez à faire votre établissement.

Avant de peupler les extrémités, commencez par vous constituer dans le centre.

Là, il faut d’abord s’appliquer à gagner les personnes ordinairement plus fixes dans leur domicile, telles que les Marchands et les Chanoines.

Gardez vous bien de confier cette mission à des Frères sans fortune, et dont les besoins seraient bientôt à charge à notre Ordre; car bien que tous nos Frères aient droit à nos secours dans leurs vrais besoins, il ne faut pas que ceux de votre Province, sous toutes sortes de pré textes, deviennent à charge aux Provinces voisines. Il ne faut pas non plus, que les autres Districts s’aperçoivent de la faiblesse de l’Ordre dans le vôtre. Enfin il faut aussi conserver de quoi assister les Frères des écoles Minervales, et tenir la promesse que nous leur en faisons.

Vous ne chercherez point à vous étendre jusqu’à ce que tout soit consolidé dans le chef lieu de votre District.

Vous examinerez mûrement à quels Frères peut être confiée cette mission. Vous pèserez ensuite s’il vaut mieux commencer par une Eglise Minervale, ou bien par une Loge Maçonnique.

Voyez bien quel est l’homme que vous mettez à la tête de votre colonie. Voyez s’il a du cœur, du zèle; s’il est prudent, exact, ponctuel, propre à former les autres ; s’il a du crédit et s’il jouit d’une certaine considération; s’il est capable d’un travail sérieux et constant ; en un mot, s’il a toutes les qualités requises pour une commission de cette importance.

Considérez encore les localités. L’endroit oh vous cherchez à faire cet établissement est il près, est il loin de votre chef lieu ? Y a t il du danger ou de la sûreté pour nous ? Est il petit ou grand, et plus ou moins peuplé ? Quels moyens peuvent nous y conduire ? De ces moyens quels peut on employer ? Quel temps vous faudra t il pour que la chose soit montée ? A quels hommes pouvez vous d’abord vous adresser ? S’ils sont mal choisis dès le commencement, vous ne ferez jamais des autres rien de bon. Quel voile ou bien quel nom faudra t il donner à la chose ? Comment subordonner ou bien coordonner cette nouvelle colonie ? C’est à dire à quels Supérieurs la soumettre ou avec qui la mettre en relation ?

Quand vous aurez acquis dans votre Colonie des forces suffisantes, et surtout si nos Frères y sont en possession des premières dignités, s'ils peuvent s'y montrer, à leur gré, redoutables aux revêches, et leur faire sentir combien il est dangereux d'offenser ou de déshonorer notre Ordre; si vous avez encore de quoi pourvoir ? Aux besoins des Frères; si, loin d'avoir rien à craindre du Gouvernement, nous dirigeons au contraire nous mêmes ceux qui en tiennent les rênes ; soyez assurés, que bientôt le monde ne nous manquera pas. Nous en aurons plus qu'il ne nous en faut. On ne saurait trop vous recommander cette manière de préparer les voies.

S'il est intéressant pour nous d'avoir les écoles ordinaires, il est aussi très important de gagner les Séminaires Ecclésiastiques et leurs, Supérieurs. Avec ce mondes là, nous avons la principale partie du pays; nous mettons de notre côté les plus grands ennemis de toute innovation; et, ce qui est par dessus tout, avec les Ecclésiastiques, le peuple et les gens du commun se trouvent dans nos mains.

Observez cependant qu'il faut avec les Ecclésiastiques bien des précautions. Ces Messieurs tiennent rarement un juste milieu. Ils sont ou trop libres ou trop méticuleux ; et ceux qui sont trop libres ont rarement des mœurs. » C'est ici que le Législateur donne l'exclusion aux Religieux, et avertit ses Frères Enrôleurs de fuir les Jésuites comme la peste.

En traduisant ces lois, je suppose que le Lecteur supplée aux réflexions que je suis à chaque moment tenté d'y ajouter. Les Princes en auront au moins quelques unes à faire sur l'article suivant :

Quand le Préfet Illuminé est peu à peu venu à bout de garnir de membres zélés pour notre Ordre, les Dicastères et les Conseils du Prince, il a fait tout ce qu'il pouvait faire. Cela vaut mieux que s'il avait initié le Prince même.

Mais, en général, les Princes seront rarement admis dans l'Ordre même, et ceux qu'on recevra ne seront pas aisément élevés au dessus du grade de Chevalier Ecossais.

Après ce qu'on a vu de ce grade, et même de ceux qui le précèdent, la faveur que Weishaupt daigne accorder aux Princes, en souffrant qu'ils puissent y prétendre, est assez surprenante. Il n'a pas attendu jusqu'à ce grade pour insinuer assez clairement ses projets. Les Princes assurément auraient l'esprit bien peu pénétrant, s'ils ne les avaient pas au moins entrevus avant que de se faire créer Chevaliers Illuminés. Comment donc espérer qu'ils y arriveront sans y voir les complots de la Secte contre toute leur autorité?

Cette énigme s'explique par les confidences du Législateur même. « Mes frères, écrit il à ses Aréopagites, si vous montrez nos grades à l'Electeur, vous aurez soin de faire les changements suivants : Dans celui d'Illuminé mineur, au lieu de ces mots de moines imbéciles, mettez des hommes imbéciles. Dans celui à l'Illuminé majeur, effacez cette phrase : Les Prêtres et les Princes sont sur notre chemin. Quant au grade de Prêtre, n'en montrez, autre chose que l'instruction relative aux sciences; et relisez la bien, afin de n'y laisser aucune allusion, aucun renvoi au reste du grade. » Ces suppressions commencent à expliquée l'énigme; un expédient plus insidieux encore n'y laisse plus d'obscurité. Je veux reprendre tout le système, écrit encore Weishaupt, en parlant aux Aréopagites de ses grades inférieurs. Puis, faisant des Jésuites tout ce qu'il est lui même, il ajoute : Je veux que tout cela soit fait à la Jésuite; qu'il ne s'y trouve pas une seule ligne tant soit peu suspecte pour l'Etat ou la Religion. Allons tout doucement, rien sans raison; amenons et préparerons les choses pas à pas. En rappelant ce texte l'adepte qui nous donne l'histoire la plus détaillée des grades illuminés, assure qu'il a vu lui même, pour celui d'Epopte, un discours dans lequel on avait omis tout ce qui a rapport à la Religion et à l'Etat.

Voilà donc pour Weishaupt, outre les suppressions à faire suivant le besoin, voilà encore des grades ou des discours postiches, tout propres à duper le Prince adepte, à lui persuader même qu'il a été admis dans l'antre des mystères, et que tous les secrets lui ont été dévoilés, tandis que les véritables adeptes se jouent de sa crédulité. Cet artifice ajoute sans doute aux forfaits de Weishaupt; mais l'auguste adepte est il plus excusable ? Quelque partie des mystères impies ou séditieux que la Secte lui cache, il n'en a pas moins commencé par lui jurer obéissance et protection. Sa Cour se remplit d'Illuminés; il croit régner sur eux, et il n'est que leur captif. S'il était leur victime, je dirais : Il n'a que le sort qu'il mérite. Quel étrange caprice dans un Prince que cette manie d'avoir son nom inscrit sur la liste des Sociétés secrètes ! N'a t il donc pas assez de devoirs à remplir pour le public ? De quel droit ce serment d'une protection jurée dans des antres ou des loges à l'homme qui se cache, quand vos travaux et vos soins, et tout l'usage de la puissance protectrice sont dus à la Patrie, à tous les Citoyens ? Sur le trône même ou bien avec des droits au trône, vous avez eu la bassesse et la lâcheté de promettre soumission, obéissance à des maîtres de loges ! De quel droit donnerez vous au peuple des ordres émanés de ces loges ? En vous prenant pour chef, en vous jurant fidélité, ce peuple n'aurait il prétendu n'avoir dans vous qu'un plastron d'esclavage, ne suivre que des lois, il est vrai, proclamées par vous, mais dictées par vos maîtres Illuminés ou Rose croix ? Ou bien encore, si Magistrat du peuple. Vous avez à prononcer sur nos différent domestiques, après tous vos serments de protection, d'obéissance à des frères, à des maîtres secrets, quelle confiance le public aura t il à votre

intégrité, à votre impartialité ? L'histoire éclaircira un jour ces réflexions ; et plût à Dieu que la révolution en eût déjà moins fait sentir L'importance !

Si jamais l'amour propre devait être un mobile et suppléer à des motifs plus nobles, le Prince dupe en eût trouvé bien d'autres dans les lois de son Illuminisme ; il eût suffit peut être de mettre sous ses yeux ce nouvel article des lois données à ses préfets ou supérieurs locaux, sous le titre « Formation des Elèves.... A quoi nous sert le nombre, si l'on ne trouve nulle part la ressemblance et l'unité de sentiments ? Point de rang, point d'état qui doive dispenser les Frères de nos travaux, de nos épreuves. Pour les accoutumer au mépris de toute distinction, à ne voir que le monde, le genre humain en grand, le Préfet aura soin de recueillir toutes les anecdotes, tous les traits remarquables soit par leur noblesse, soit par leur bassesse, quel qu'en soient les auteurs, riches ou pauvres, et Princes ou bourgeois. C'est à lui à fournir ce recueil aux maîtres de Minerve; et ceux ci auront soin de ne pas les laisser ignorer aux élèves. Ils se garderont bien surtout de cacher le nom du Prince ou grand Seigneur que le trait pourrait déshonorer, car, il faut, dit le Code, qu'ici chacun apprenne que nous savons rendre justice à tous; que chez nous le méchant sur le trône s'appelle un vil coquin tout aussi bien, sinon encore mieux que le gueux qu'on mène à la potence ».

Sous ce même article se trouve une autre loi assez remarquable sur la manière de rendre le langage des élèves et des adeptes uniforme, dans les occasions, ou sur les faits qui intéressent L'illuminisme.

Dans ces circonstances le Préfet aura soin d'avertir secrètement les préposés moyens, des discours à tenir, à répandre et à faire tenir par leurs élèves. « Il en résultera pour ceux ci, une attention constante à s'accorder en tout, soit pour le langage, soit pour l'action avec nos Supérieurs, alors même que leurs motifs nous seraient inconnus. Ainsi nous tendrons tous au même but; ainsi nos élèves pourront s'habituer à rechercher, à scruter les raisons de l'Ordre; à ne jamais agir ou à se taire dans les occasions douteuses, jusqu'à ce que les conseils ou les ordres du Supérieur leur aient appris ce qu'il v faut dire ou faire ».

Sous le titre Esprit de Corps, le Préfet est averti que cet esprit s'inspire par le soin d'exalter sans cesse la beauté et L'importance du but, L'intégrité des membres, la dignité et la sûreté des moyens, l'utilité de L'instruction que l'Ordre donne à ses élèves, et la protection qu'il leur assure. Cet esprit sera toujours en proportion de l'assurance qu'ils auront d'être heureux, « tandis qu'ils resteront attachés à l'Ordre, et de ne trouver le bonheur nulle autre part. Pour le nourrir, il faut entretenir l'espoir de découvertes toujours plus importantes à mesure qu'on avance. Crainte de le laisser refroidir, Cherchez

à mettre vos élèves dans une situation, où ils soient souvent et constamment occupés de notre Société; faites en leur idée favorite. Voyez tout ce que fait l'Eglise Romaine pour rendre sa Religion sensible, pour en tenir l'objet sans cesse présent aux yeux de ses adhérents; prenez là pour exemple. On ne saurait ici donner de règles applicables par tout. Que les Préfets et les autres Supérieurs étudient donc sans cesse l'art de remédier à ce qui peut manquer à nos travaux; qu'ils proposent des prix, qu'ils récompensent celui qui aura le mieux traité la matière. A force d'y veiller, il faudra bien que tôt ou tard, suivant les circonstances locales, l'édifice prenne sa consistance. Exhortez les Frères à être complaisants, bienfaisants, généreux les uns envers les autres, et aussi envers notre Ordre ». Ici le Code passe au titre obéissance. Sous ce titre il est dit aux Préfets : « Si vous avez bien su faire sentir à vos élèves la grandeur de notre objet et de nos plans, point de doute qu'ils n'obéissent avec plaisir aux Supérieurs. Comment ne pas se laisser conduire par celui qui nous a si bien, si sûrement guidés jusqu'à présent ; par celui qui nous rend heureux en ce moment, et de qui nous pouvons espérer plus de bonheur encore pour la suite ? Loin de nous l'homme que tous ces avantages ne décideraient pas à l'obéissance ! Qu'il sorte de la société des élus ! Cet esprit d'obéissance s'inspire plus spécialement par l'exemple et L'instruction. Par la conviction qu'obéir à nos Supérieurs, c'est dans le fond, nous suivre nous mêmes. Par les promotions aux grades supérieurs. Par l'espoir de connaissances toujours plus importantes. Par la crainte employée à propos. Par les honneurs, les récompenses, les distinctions accordées à ceux qui sont dociles. Par le mépris jeté sur les revêches. Par le soin d'éviter la familiarité avec les inférieurs. Par les punitions exemplaires des rebelles. Par le choix de ceux que l'on sait tout à nous, et disposés à suivre tous nos ordres. Par une grande attention aux quibus licet, où l'on doit voir comment les ordres donnés ont été exécutés. Par l'exactitude des Supérieurs moyens à envoyer les tablettes ou les comptes à rendre sur leurs inférieurs. Plus ces tablettes sont détaillées, meilleures elles sont; car c'est là dessus que repose tout le plan de nos opérations. C'est par là qu'on connaît le nombre des Frères et leurs progrès. C'est par là que l'on voit la force ou la faiblesse de la machine, la proportion et l'adhésion des parties au tout; le vrai titre des Frères à des promotions, et enfin le mérite des assemblées, des Loges, de leurs Supérieurs. »

Sur le titre Secret. C'est ici, dit le code au Préfet sa règle, « c'est ici l'article le plus essentiel; et c'est pour cela que dans les pays mêmes où nous aurions acquis assez de puissance pour nous montrer publiquement, il n'en faut pas moins rester cachés ».

« Le Préfet doit toujours couvrir adroitement ses projets, suivant les circonstances locales. Qu'il s'accorde avec le Provincial sur le manteau, le

voile qu’il faut donner à l’Ordre. Ainsi que pour les Instituts religieux de l’Eglise Romaine, la Religion, hélas n’était qu’un prétexte; ainsi faut il, avec plus de noblesse, cacher notre Ordre sous l’apparence d’une société marchande ou sous quelque extérieur semblable. »

On me demanderait en vain sous quel prétexte le Code illuminé nous dit, que dans l’Eglise Romaine la Religion n’était que le prétexte des Instituts religieux. Je ne sache pas que les plus impudents des impies se fussent encore permis une calomnie de cette espèce. Jusques ici et St. François et St. Benoît, ou St. Basile, pouvaient bien n’être aux yeux des vains Sophistes que des superstitieux, des enthousiastes, aussi bien que tous les autres Instituteurs des Ordres Religieux ; mais, parmi les apostats mêmes qui devaient si bien connaître les Ordres dans lesquels ils ont vécu, s’en est jamais trouvé un seul, prétendant que la Religion ne fût qu’un prétexte pour L’institut auquel il renonçait, et pour ses anciens Confrères ? En est il un seul qui ait osé nous dire que l’ambition, ou l’avarice, ou tout autre motif que la Religion, avait fondé les Capucins, les Récollets, l’Ordre de St. Benoît des Carmélites, et autres monastères, soit de Religieux, soit de Religieuses ? Au reste, cette calomnie n’est pas même de Weishaupt ; on ne la trouve point dans les instructions qu’il avait livrées à Knigge, et dont celui et a tiré le Code des Régents et des Préfets locaux, en y ajoutant ses propres idées. Knigge ne sut jamais ce que c’était que les Religieux et leur Institut. Weishaupt, né Catholique, eût bien pu les traiter comme font les apostats Sophistes, il a bien pu laisser dans son Code cette comparaison étrange de son Illuminisme et des Instituts religieux, mais je doute qu’il l’eût imaginée. Il savait le besoin qu’il avait des ténèbres, et il n’ignorait pas que dans l’Eglise Catholique les lois des Instituts religieux furent toujours publiques, toujours examinées par l’autorité publique avant leur établissement.

A la suite de cette absurde calomnie, le Code illuminé répète tout ce que nous avons déjà dit dans les premiers chapitres, sur la nécessité de cacher sa marche et l’existence des Loges; mais j’y trouve ajoutées les lois suivantes :

De peur que le nombre de Frères ne les expose à être découverts, si leurs assemblées étaient trop nombreuses, le Préfet aura soin de ne pas réunir ordinairement plus de dix Frères dans les églises Minervales.

« S’il y a quelque part un plus grand nombre de ses élèves, il faudra multiplier les loges ou bien assigner au moins des jours différents, pour que tous n’y soient pas réunis à la fois et s’il y a plusieurs loges Minervales dans une même ville, le Préfet aura soin que les Frères d’une loge ne sachent rien des autres. » Pour la direction de l’édifice inférieur, voici encore ce qu’il doit observer.

C’est à lui à nommer les Magistrats des Minervales ; mais pour donner un chef à ces Magistrats, il lui faut l’agrément du Provincial. Il répondra de ceux qu’il met en place. Il aura soin que dans ces Minervales et dans les loges Maçonniques, tout se passe régulièrement et avec la plus grande ponctualité. Il ne permettra point qu’on y tienne des discours assez libres pour faire soupçonner fortement des projets contre la Religion, l’Etat et les mœurs. Il ne souffrira pas qu’un Frère soit promu aux grades supérieurs, avant d’avoir acquis les idées et les qualités compétentes. Là dessus, dit son Code, on ne saurait porter trop loin les précautions, l’anxiété, le scrupule.

Il a déjà été dit que « dans nos loges Maçonniques nous pouvons recevoir des sujets qui n’appartiennent pas à notre Ordre. Le Préfet aura soin de ne pas laisser donner le ton à nos Frères par ces étrangers. Il les choisira honnêtes gens, posés et tranquilles ; mais de manière ou d’autre il tâchera de les rendre utiles à l’Ordre. »

Sans la permission du Provincial, il n’entretiendra hors de sa province aucune correspondance relative à l’Ordre. Comme il est chargé de surveiller et d’instruire sur différents objets, les supérieurs des Minervales et les Vénérables des loges, il s’adressera au Provincial, dans tous les doutes de quelque importance. »

« Que le Préfet se rende ces lois familières; qu’il les suive exactement ; qu’il ait toujours présent l’ensemble de la chose; qu’il veille à ce que chacun s’en tienne aux devoirs de sa place, ne faisant ni plus ni moins que sa règle exige; et il trouvera dans cette instruction tout ce dont il aura besoin pour sa conduite. »

C’est par cette promesse que finissent les règles du Préfet Illuminé. Les cinq articles sur lesquels elles roulent ont pour préambule une promesse bien plus importante, et conçue en ces termes : « Si nous avons exactement pourvu à tout ce qui regarde ces cinq articles, il n’y aura plus rien d’impossible pour nous, dans aucune des contrées qui sont sous le soleil. »

CHAPITRE XVII.

Instructions du Provincial illuminé.

Presque toutes les lois que nous venons de lire, sous l’article des Régents et des Préfets de L’illuminisme, avaient été écrites par Weishaupt, pour servir de règle à ses Provinciaux. C’est ce que l’on voit évidemment par la première

rédaction de ces lois, telle qu'on la trouve dans la seconde partie du second volume des Ecrits originaux de la Secte, page 17 jusqu'à la page 43. C'était même là un de ces morceaux que Knigge regardait comme un chef d'œuvre de politique. Il le trouva si riche en artifices, qu'il ne crut pas devoir en laisser les Provinciaux de l'Ordre seuls en possession. On vient de voir l'usage qu'il en fit dans la persuasion que les Régents en général, et surtout que les Supérieurs locaux, chacun dans leur District, sauraient les rendre utile. L'aréopage et le Chef consentirent à ces dispositions, mais il resta encore pour L'instruction spéciale des Provinciaux tout ce qui va faire l'objet de ce chapitre.

« 1.° Le Provincial doit se rendre familière toute la constitution de l'Ordre. Il doit en avoir tout le système dans la tête, comme s'il en était lui même L'inventeur.

2.° Il prendra pour fondement de ses opérations, tout le régime, toute L'instruction des Régents et des Supérieurs locaux, il n'en laissera pas une seule règle sans usage.

3.° Le Provincial sera élu par les Régents de sa province, et confirmé par le Supérieur national. Les hauts Supérieurs (c'est à dire l'Aréopage et le Général) pourront le déposer.

4.° Qu'il soit enfant de la Province confiée à ses soins, ou du moins qu'il la connaisse à fond.

5.° Autant que cela se pourra, qu'il soit libre de toute affaire publique, de toute autre obligation, pour être tout entier à l'Ordre.

6.° Il aura l'air d'un homme qui ne cherche que le repos et qui s'est retiré des affaires.

7.° Il fera son séjour, autant qu'il le pourra, dans le centre même de sa Province, afin de mieux étendre ses soins sur les divers cantons.

8.° En devenant Provincial, il quittera sort premier nom de guerre pour prendre celui que les Supérieurs majeurs lui donneront. Il aura pour cachet de sa province celui dont les mêmes Supérieurs lui enverront l'empreinte, et il le portera gravé sur son anneau.

9.° Les archives de la province, que les Régents auront soin de retirer et de sceller à la mort de son prédécesseur, lui seront remises dès qu'il sera nommé.

10.° Le Provincial immédiatement soumis à l'un des Inspecteurs nationaux, lui rendra chaque mois un compte général de sa province,. .'Comme il ne reçoit lui même les comptes des Supérieure locaux, que 14 jours après le mois écoulé, il né rendra celui de Mai, par exemple, que vers la fin de Juin, ainsi de suite.

Que ce compte soit divisé en quatre parties, suivant le nombre des préfectures qui lui sont subordonnées. Qu'il ait soin de rapporter tout ce qui s'est passé de plus remarquable dans chacune de nos écoles : qu'il y dise le nom, l'âge, la patrie, l'état des nouveaux reçus et le jour de ses lettres reversales; nos Supérieurs majeurs n'ont pas besoin d'en savoir davantage sur chaque élève, jusqu'à la classe des Régents, à moins de quelques circonstances extraordinaires.

11.° Outre ce compte à rendre chaque mois, il doit s'adresser au National, chaque fois qu'il arrive des choses importantes qui ne sont pas abandonnées à sa propre décision. On s'attend bien aussi qu'il enverra, tous les trois mois, ses tables des personnelles, et qu'il n'entreprendra rien de lui même dans les objets politiques.

12° Il n'a point à Se mêler de ses comprovinciaux. Que les choses aillent bien ou mal hors de sa province, ce n'est pas son affaire. S'il a quelque chose à demander sur les autres qu'il s'adresse à L'inspecteur national.

13.° S'il a des plaintes à porter contre cet Inspecteur, il s'adressera au Premier.

14.° Tous les Régents de sa province sont ses consulteurs; ils le doivent aider dans toutes ses entreprises. Il faut, quand il le peut, qu'il en ait deux auprès de lui, en qualité de secrétaires.

15.° Il confirme tous les Supérieurs des classes inférieures il nomme les Préfets ; mais il faut pour ceux ci la confirmation du Directeur qui peut la refuser.

16.° Il a droit d'envoyer les Frères pensionnés par l'Ordre, et de les employer dans le lieu de sa province où ils seront plus utiles.

17.° et 18.° Il est chargé de faire passer aux préfets les noms caractéristiques des Frères, et les noms géographiques des loges, tels qu'il les reçoit des Supérieurs majeurs.

19.° C’est à lui à faire connaître les Frères exclus, afin qu’on en conserve exactement la liste dans nos assemblées.

20.° Lorsqu’il aura des reproches à faire à des Frères qu’il serait dangereux d’offenser, il se servira d’une main étrangère, et sa lettre sera signée Basile. Ce nom, que personne ne porte dans l’Ordre, est expressément destiné à cet objet.

21.° Il écrira de temps à autres aux classes inférieures; et sur la proposition de nos Epoptes, il prescrira les livres dont il faut occuper les élèves, suivant les besoins de chaque grade. — Il doit, quand il le peut, établir dans les endroits les plus commodes de sa province, des bibliothèques, des cabinets d’histoire naturelle, des Musoeum, des collections de manuscrits et autres choses semblables. Bien entendu, à l’usage des Frères.

N. B. Cette règle est tirée du Chapitre des Préfets; je l’ai placée ici, parce qu’elle s’adresse directement au Provincial. “ ‘. * ‘ 1 ‘

22.° Le Provincial ouvre les lettres des Illuminés mineurs et des Chevaliers Ecossais, dont l’adresse est soli. Il ouvre aussi les simples quibus licet des Epoptes, et même les primo des Novices; mais il ne peut ouvrir ni les primo d’un Minerval, ni les soli d’un Chevalier ou d’un Epopte, ni les quibus licet des Régents. Cette gradation dans la faculté de décacheter les lettres des Frères, suivant le grade qu’ils occupent dans l’Ordre indique évidemment que l’adresse doit être accompagnée de quelque signe marquant le grade du Frère qui écrit; je n’ai pu savoir quel est ce signe. Mais une observation qui ne doit pas échapper au Lecteur, c’est que les lettres des Frères et même leurs simples quibus licet arrivent toujours à des Frères d’un grade au dessus d’eux; en sorte que jamais ils ne connaissent celui qui les reçoit et qui répond ; puisque les règles de cette hiérarchie ne se dévoilent qu’à proportion du droit que chaque Frère reçoit dans sa promotion. Le Provincial lui même ne sait pas, ou du moins ne peut savoir que par conjecture, à qui arrivent ses propres lettres et celles qu’il ne ne lui est pas permis de lire.

23.° Il n’élèvera point un Frère au grade de Régent, sans la permission de l’Inspecteur national.

24.° C’est à lui à faire notifier aux Doyens la faculté scientifique, ou bien la profession choisie par chaque nouveau Frère entrant aux Minervales.

25.° Pour tenir les archives en ordre, il aura soin d'y recueillir sous un même paquet, les tablettes, les lettres reversales, et tous les documents relatifs au même Frère.

26.° En général, il doit avoir grand soin de procurer à l'Ordre des coopérateurs dans la partie des sciences.

27.° Il fera parvenir aux Doyens les traits ou discours remarquables, et tout ce qui regarde la classe des Prêtres; par exemples, les vies, les tableaux historiques ou caractéristiques, et semblables.

28.° S'il est parmi nos Epoptes des hommes à talents, mais peu propre à la direction politique, il se fera une étude de les écarter de la partie à laquelle ils sont inhabiles.

29.° Quand nos chapitres Ecossais seront composés de plus de douze Chevaliers, il mettra le plus habile dans la classe des Epoptes.

30.° Dans chacun de ces chapitres il aura un Prêtre affidé, qui lui servira de censeur secret ou d'espion.

31.° Qu'il ne néglige point d'assembler ses Régents, et de délibérer avec eux dans les circonstances importantes. Les plus sages ont besoin de conseils et de secours.

32.° Le Provincial reçoit ses patentes du Supérieur national; il a pour expédier celles de nos chapitres Ecossais, la formule suivante: Nous, de la grande Loge de l'Orient Germanique, constitué Provincial et Maître du District de faisons savoir et notifions, qu'en vigueur des présentes, nous donnons au Vénérable Frère (ici le nom de guerre et le nom ordinaire du nouveau Vénérable) pleine puissance et faculté d'ériger un chapitre secret de la sainte Franc Maçonnerie Ecossaise, et de propager l'art royal, conformément à ses instructions, par l'établissement de nouvelles Loges Maçonniques des trois grades symboliques. Donné au Directoire de notre District (L. S.) Provincial secret du Directoire, sans autre signature.

33.° Pour tout dire en peu de mots, le Provincial est chargé de mettre sa province en état de tout entreprendre pour le bien, et d'empêcher tout mal. Heureuses les contrées où notre Ordre aura acquis cette puissance ! Cela ne sera pas bien difficile au Provincial qui suivra exactement les avis des très hauts Supérieurs. Secondé de tant d'hommes habiles, formé à la science morale, soumis et travaillant avec lui en secret, il n'est point de noble entreprise dont il ne puisse venir à bout, point de mauvais dessein qu'il ne

puisse faire avorter. Ainsi point de connivence pour les fautes; point de népotisme, point d'inimitiés. Pas d'autres vues que celles du bien général. Point d'autres but et point d'autres motifs que ceux de notre Ordre. Du reste que les Frères se reposent sur nous du soin de ne créer Provinciaux que les hommes capables de remplir ces fonctions; mais que l'on sache aussi, que dans nos mains restent tous les moyens de châtier celui qui voudrait abuser de la puissance qu'il a reçue de nous.
34.° Cette puissance ne doit être employée que pour le bien des Frères; il faut aider tous ceux qu'on peut aider ; mais dans les circonstances égales que les membres de notre Société soient toujours préférés. Pour ceux là surtout dont la fidélité est à l'épreuve, prodiguons les services, l'argent, l'honneur, nos biens, notre rang même; et que l'offense du moindre Illuminé soit notre cause à tous. »

Ainsi se terminent les instructions des Provinciaux Illuminés. Elles nous annoncent au dessus de leur autorité une puissance redoutable dont émane dans l'Ordre toute autre autorité; une puissance qui sait se réserver les moyens de châtier quiconque abuserait de la portion qu'elle en confie; c'est à dire quiconque n'en ferait pas l'usage conforme au grand objet et à tous les complots de la Secte. Il est en effet trois grades hiérarchiques, supérieurs encore à celui des Provinciaux. Il est d'abord des Directeurs nationaux. Il est au dessus de ces Directeurs un Conseil suprême, et dont l'autorité s'étend sur les Illuminés de toutes les Nations. Ce Conseil est celui auquel la Secte a donné le nom d'aréopage et enfin pour cet Aréopage il est un Président qu'elle appelle le Général de l'ordre. Le Chapitre suivant réunira tout ce qu'on peut tirer des archives connues de la Secte, sur ces grades suprêmes de la puissance illuminée.

CHAPITRE XVIII.

Des Directeurs nationaux, des Aréopagites, et du Général de l'Illuminisme.

Il est dit dans le plan général du gouvernement illuminé, que chaque Frère aura des instructions spéciales, relatives au rang qu'il occupe dans l'Ordre hiérarchique de la Secte; il ne m'a point été donné de découvrir celles qu'elle consacre à la direction de ses Supérieurs nationaux Cette partie du Code ne se trouve ni dans les deux volumes si souvent cités sous le titre Ecrits originaux, ni dans celui de Spartacus et Philon, qui nous a dévoilé tant d'autres mystères. Il ne paraît pas qu'elle soit parvenue à la connaissance des Auteurs Allemands les mieux instruits et les plus distingués par leur zèle contres L'illuminisme. J'aurais même hésité quelque temps à prononcer si

les Supérieurs appelés Directeurs nationaux, et ceux que je vois appelés Inspecteurs, ne constituent qu'un seul et même grade dans le gouvernement de la Secte. Elle ne les confondait pas, au moins encore, vers l'année 1782 ; puisque les lettres de Weishaupt, à cette époque, nous montraient le partage de l'Allemagne Illuminée, entre trois Inspecteurs, ayant chacun sous eux les Provinciaux de leur département. Mais d'un autre côté, le tableau général que la Secte met entre les mains de ses Régents, et le dernier ouvrage de Philon, imprimé en 1788, ne montrent plus de grade hiérarchique entre les Provinciaux de l'Ordre et de ces Nationaux désignés désormais, tantôt sous le nom de Supérieurs, tantôt sous celui d'Inspecteurs nationaux. La correspondance et la subordination deviennent immédiates. Il est donc évident que dans la rédaction ultérieure du Code ces deux grades à l'Inspecteur et de Directeur nationaux se sont confondus; qu'ils n'en font plus qu'un seul dans le gouvernement de la Secte. Elle a beau nous cacher les lois qu'elle consacre à L'instruction de ces Supérieurs nationaux, leur nom seul annonce L'importance des fonctions qu'elle y attache; et si le détail de ces fonctions nous manque, il est aisé d'y suppléer par ce qu'elle m a laissé échapper dans les autres parties de son Code.

Rappelions nous ici ce qui a été dit dans le Chapitre des Époptes sur les systèmes a former par cette classe d'Illuminés, pour s'empares des sciences et les diriger toutes aux complots de la Secte. Dans ce même chapitre nous avons vu Assemblées provinciales et annuelles, tout ce que leur génie peut avoir inventé de moyens propres à s'emparer insensiblement de l'opinion publique, à détacher les peuples de tout ce que a Secte appelle préjugés religieux. Nous avons vu la classe des Régents plus spécialement destinée à saper les fondements des Trônes, à diminuer à faire insensiblement disparaître la vénération attachée jusqu'ici à la personne et aux fonctions des Souverains. Il est pour ces Époptes, une loi et une fonction spéciale que je n'ai point encore citée, qui doit trouver ici sa place. Je la tire du second volume des Écrits originaux, Section deux, intitulée : Articles convenus entre les Aréopagites, dans le mois Adarmeh 1151, de l'Ère vulgaire, Décembre 1781. Sous ce titre, je lis, article Hauts Mystères : « Si parmi nos Époptes il se trouve de ces génies plus élevés, de ces têtes spéculatives, nous en ferons nos Mages. Les adeptes de ce grade s'occuperont à recueillir, à mettre en ordre les grands systèmes philosophiques, et imagineront, rédigeront pour le peuple une religion que notre Ordre veut au plutôt donner à l'univers. » (Ces mots volks religion, religion du peuple, dans l'original écrit de la main de Caton Zwach, sont rendus par ces chiffres 20, 14, 2, 3, 18 -17, S, 2, 4, 6, 4, 14, 13.)

Je ne perds point de vue que j'ai à parler des Directeurs nationaux ; mais je crains que le Lecteur n'oppose ce projet de donner à l'univers une religion,

au projet de détruire toute religion. Qu'on se rappelle donc ici la religion que Weishaupt donne lui même à ses Mages. Elle est absolument celle du Spinosisme, celle qui n'admet d'autre Dieu que le monde même, c'est à dire celle d'un véritable athéisme. Qu'on se rappelle encore qu'un des derniers mystères de la Secte consiste à dévoiler aux adeptes, que toutes les religions ne sont que L'invention de L'imposture; et il sera facile d'accorder ces deux projets de la Secte; l'un de donner au plutôt au monde une religion forgée par les Mages, et l'autre de détruire toute religion. Ces deux projets ne doivent s'exécuter que successivement. Les idées religieuses sont encore trop fortement empreintes dans l'esprit des peuples pour que Weishaupt espère les détruire toutes subitement, et sans y suppléer du moins par une espèce de culte captieux et sophistique, qui dans le fond ne constitue pas plus une vraie religion que le culte de la Raison, dont la Révolution Française nous a déjà montré l'essai. Cette religion à inventer par les Mages de L'illuminisme n'est donc ici qu'un premier pas à faire pour détruire d'abord la religion existante, la religion de Jésus Christ dans l'univers. Quand la Secte sera venue à bout de ce premier objet, elle se flatte bien qu'il lui sera facile de désabuser l'univers sur celle de sa propre invention. Ces autels que Weishaupt veut élever ne sont donc qu'une pierre d'attente, qui tombera d'elle même dès L'instant qu'il aura renversé tous les autres. Il en est de cette religion à inventer par les Mages, comme il en est de ces nouveaux gouvernements, de ces démocraties à donner aux peuples, en attendant que leur égalité, leur liberté et leur souveraineté viennent apprendre à chaque homme qu'il est essentielle ment son propre roi, et que les droits imprescriptibles de sa royauté sont inconciliables avec toute espèce de démocratie même, et de société civile et de propriété.

Tel est donc l'ensemble des systèmes à imaginer et à diriger par la Secte, pour arriver au dernier but de ses conspirateurs. Tout ce qu'elle appelle ses hommes de génie, ses têtes spéculatives s'occupent dans leurs districts, sous L'inspection des Provinciaux, de L'invention et de la rédaction de ces systèmes. Ces hommes de génie les combinent d'abord entre eux et en font un premier recueil dans leurs Assemblées Provinciales ; mais ce n'est pas là que les projets mûrissent. Ils sont regardés comme une première ébauche que chaque Provincial est chargé d'envoyer au Directoire national, pour y subir un nouvel examen, y recevoir un nouveau degré de perfection. Un des premiers devoirs du Directeur national sera de recueillir tous ces systèmes antireligieux, antisociaux, et de faire juger par son tribunal à quel point ils peuvent être utiles au grand objet de la désorganisation universelle. Il ne suffirait point tout seul à ce travail ; il aura donc auprès de sa personne les Élus de la Nation, comme les Provinciaux ont auprès d'eux les Élus des Provinces. Ces Élus nationaux combinant leurs efforts, verront d'abord quels sont de ces systèmes ceux qui peuvent entrer dans le trésor des

sciences illuminées. Ils y ajouteront ensuite tout ce que leur propre génie inventera, pour en tirer le plus grand avantage possible, toujours dans les vues de la Secte. Parvenus à ce degré de perfection, tous ces plans, ces projets, ces systèmes d'impiété, de désorganisation, seront déposés dans les archives du Directeur, devenues les archives nationales. C'est là que recourront, dans leurs doutes les Supérieurs provinciaux; c'est de là que partiront toutes les lumières à répandre dans toutes les diverses parties de la nation. C'est là aussi que le Directeur national trouvera les nouvelles règles à dicter, pour que tous les Frères nationaux tendent plus sûrement, plus uniformément au grand objet. Mais la Secte ne borne point ses vues à une nation. Il est dans son régime un tribunal suprême, qui a su les soumettre toutes à son inspection et à ses complots. Composé des douze Pairs de l'Ordre, présidé par un chef, général de tout L'illuminisme, ce tribunal suprême, sous le nom d'Aréopage, est le centre de communication pour tous les adeptes répandus sur la surface de la terre, comme chaque Directeur national l'est pour tous les adeptes de son Empire; comme tout Provincial l'est pour les districts de sa province; comme tout Supérieur local l'est pour toutes les Loges de son district J comme tout Maître Minerval l'est pour les élèves de son académie, tout Vénérable pour son antre maçonnique; et enfin comme tout Frère Insinuant et Enrôleur l'est pour ses novices et ses candidats. Ainsi depuis le dernier des Frères jusqu'à l'adepte consommé, tout se gradue, tout se lie par le moyen des quitus licet, des soli, des primo; tout se fait, tout arrive dans chaque Empire jusques aux Directeurs nationaux ; et par les Directeurs nationaux tout se fait, tout arrive au centre de toutes les nations, au suprême Aréopage, au Général et Chef de la Secte, modérateur universel de la conspiration.

L'article essentiel à observer dans le Code du Directeur national, est donc sa correspondance immédiate avec l'Aréopage de L'illuminisme. Cette correspondance n'est pas douteuse : nous l'avons vue formellement exprimée en ces termes, dans le plan général du régime que la Secte dévoile à ses Régents : « Il est pour chaque empire un Directeur national, en société et en liaison immédiate avec nos Pères, dont le premier est au timon de l'Ordre ». De là cette injonction aux Provinciaux, de rendre au Directeur national des comptes si fréquents et si exacts, de tout ce qui se passe d'intéressant dans leur Province; de recourir à lui dans tous leurs doutes, surtout objet de quelque importance; de ne rien entreprendre sans son avis, dans les affaires politiques. De là cette intention de subordonner à ce même Directeur le choix des adeptes à élever dans l'Ordre, au grade politique de Régent ou bien aux préfectures des Districts. De là l'élection même des Provinciaux soumise au National. De là surtout cette attention de réserver à ce National tous les quibus licet des adeptes Régents, afin que les secrets de

leurs découvertes politiques arrivent sûrement à celui qui n'en doit point laisser ignorer aux Pairs de l'Ordre.

Tels seront donc les droits, et telles sont les lois de L'inspecteur national de L'illuminisme ; telle est pour la Secte L'importance de ses fonctions. A lui, tous les secrets des Frères répandus dans les Provinces, et à la Cour et à la ville: à lui, tous les projets, tous les rapports sur les succès ou les dangers de l'ordre ; sur les progrès de la conspiration; sur les emplois, les dignités et la puissance à procurer aux adeptes ; sur les concurrents à écarter, les ennemis à déplacer, les Dicastères et les Conseils à occuper : à lui enfin, tout ce qui peut ou retarder ou bien accélérer la chute des Autels et des Empires, la désorganisation de l'État et de l'Eglise sous son inspection; et par lui, par sa correspondance immédiate, par celle de tous les Inspecteurs nationaux de l'Ordre, tous les secrets des Frères scrutateurs, tous les projets des Frères politiques, des Frères au génie des spéculations; tout ce qui se médite dans les conseils des Princes ; tout ce qui s'affaiblit ou se fortifie dans l'opinion des peuples; tout ce qu'il faut prévoir et empêcher, prévenir ou hâter dans chaque ville, chaque Cour et dans chaque famille : par lui et par ses Frères Inspecteurs des nations, toutes ces connaissances iront se réunir, se concentrer dans le Conseil suprême de la Secte ; et dès lors pas un seul Souverain, pas un seul Ministre dans l'État, pas un seul père dans sa famille, pas un seul homme dans le sein de l'amitié qui puisse dire: mon secret est à moi ; il n'est pas arrivé, il n'arrivera pas à cet Aréopage. Par ce Directeur national encore et par les adeptes du même rang, tous les ordres médités et combinés dans cet Aréopage, tous les décrets des Pairs illuminés seront notifiés aux adeptes de toutes les Nations, de toutes les Provinces, de toutes les académies et loges Maçonniques ou Minervales de la Secte. Par lui enfin. et par ses Confrères Directeurs nationaux, reviendra le compte général à rendre de ses ordres, de leur exécution au sénat des Pairs qui les dicta. Par lui ils connaîtront les négligents à relever, les transgresseurs et les revêches à châtier, à faire souvenir du serment qui soumit leur fortune et leurs jours mêmes aux décrets des Supérieurs majeurs, des Pères inconnus, ou de l'Aréopage de la Secte. C'est en vain qu'elle cache le Code de tous ces Inspecteurs; après toutes les lois sorties de ses antres, voilà évidemment les mystères compris dans ces mots seuls: Il est pour chaque empire un Directeur national, en liaison ou en correspondance immédiate avec les Pairs de l'Ordre.

Quant aux lois, au régime spécial de son Aréopage même, on sent bien que la Secte a soin de les tenir dans des ténèbres encore plus impénétrables aux profanes. Il est cependant des moyens assurés d'en dévoiler l'essence ; et ce sont les pères de ce sénat même qui nous les fourniront. Un coin du voile se déchire d'abord, quand le fameux adepte Philon Knigge, dans son apologie

même, nous parle en ces termes des Magistrats suprêmes de son Illuminisme :

« Leurs travaux, quant à la partie pure ment spéculative, devaient avoir pour objet la connaissance et la tradition de toutes les découvertes importantes, saintes et sublimes, à faire dans les mystères religieux et dans la haute philosophie. Douze Aréopagites seulement devaient composer ce tribunal; et l'un d'eux devait en être le chef; et lorsqu'un de leurs membres venait à mourir ou à se retirer, son successeur devait être choisi dans la classe des Régents. » Elle est encore bien mystérieuse cette idée générais lie son Aréopage, donnée par Philon; il ne pouvait guère en dire davantage, en parlant au public, sous peine d'être traité par la Secte, comme il savait assez qu'elle traite les Frères qui violent ses secrets. Il en a dit au moins assez pour nous faire entendre très positivement qu'à cet Aréopage aboutissent toutes les spéculations religieuses et philosophiques, ou plutôt impies et sophistiques, sorties de cette classe des adeptes Epoptes, dont l'objet est de faire servir toutes les sciences à l'extinction des idées religieuses. Il en a dit assez pour nous montrer tout cet Aréopage occupé à combiner, à rédiger, à sanctionner ou rejeter ces plans d'une nouvelle religion, que les adeptes Mages sont chargés d'inventer, et que la Secte veut donner à l'univers.

Moins gêné dans ses confidences, Spartacus en dévoile davantage à L'intime Caton. Ce n'est plus simplement de systèmes antireligieux, que l'on voit ici les Pairs de l'Ordre s'occuper. Qu'on entende le Fondateur même de cet Aréopage en expliquer le grand objet. Il vient de dévoiler toute L'intention de ces quibus licet dans lesquels ses élèves avaient à marquer les préjugés qu'ils découvraient dans eux mêmes, à déclarer quel de ces préjugés était le dominant, et combien ils avaient réussi à s'en défaire; « c'est par cela, ajoute-t-il, que je découvre ceux des nôtres qui ont de la disposition à embrasser certaine doctrine spéciale et plus relevée sur les gouvernements et sur les opinions religieuses. » Là dessus il continue : « A la fin se dévoile complètement les maximes et la politique de l'Ordre. Ici, dans ce conseil suprême, on projette, on examine comment il faudra s'y prendre pour nous mettre peu à peu en état d'attaquer un jour en face (par le corps, auf den leib) l'ennemi de la raison s.t du genre humain. Ici encore s'examine comment ces projets pourront s'introduire dans l'Ordre et à quels Frères on peut les confier ; comment chacun, en proportion des confidences qui lui en seront faites, pourra être employé pour l'exécution. »

Ces maximes et cette politique de L'illuminisme sont désormais trop bien connues de mes Lecteurs pour qu'ils ne disent pas avec moi : Le voilà donc ce grand objet du conseil suprême de la Secte ! C'est là qu'elle combine ultérieurement tous les moyens de rendre familiers à tous les Frères les

principes de son égalité et de sa liberté désorganisatrices. C'est là que l'on s'occupe à distinguer soigneusement à quel point les complots destructeurs de toute religion, de tout empire, de toute société, de toute propriété, peuvent être manifestés aux différentes classes des conjurés. C'est là que l'on attend le temps, c'est là qu'on étudie les moyens de se montrer un jour à découvert et d'attaquer en face, tôt ou tard, les partisans de la religion ou des lois et des propriétés, comme autant d'ennemis de la raison et de l'humanité. C'est là que vont se déposer tous les aveux, tous les rapports, tous les projets des Frères répandus dans l'univers, pour juger de leur force et de celle que conservent encore les amis de l'autel et des lois. C'est là que se discute cet ensemble de ruses, d'embûches, de nouveaux artifices, de nouveaux complots imaginés par les Frères; c'est là enfin que se pèsent les mérites des grands adeptes pour distinguer ceux à qui chaque partie des complots peut être confiée avec plus de succès. Ce n'est point une main étrangère, c'est celle du Législateur même de la Secte qui a tracé ces lignes et dévoilé ce grand objet de son conseil suprême. Que nous importe désormais le détail des lois qu'il donne a ses Aréopagites ? On sait tout ce qu'ils doivent être; on sait combien ils doivent se distinguer par leur impiété, et surtout par la profondeur des artifices dans l'art de séduire les peuples, dans l'art de miner sourdement les autels et les trônes, dans l'art de diriger, au sein même des ténèbres, les cohortes des conjurés; on sait enfin combien les hauts adeptes doivent ressembler à Weishaupt même pour être admis à son Aréopage; quelle autre loi leur faudrait il entre eux que celle de préparer sans cesse les voies à de nouveaux forfaits, de s'accorder toujours sur ceux que les intérêts de la Secte exigeront, que les circonstances permettront, et sur la profondeur, la noirceur des artifices qui les feront plus infailliblement réussir. Cependant ce génie qui n'abandonne au hasard pas un seul de ces forfaits, quand il peut le rendre indépendant des circonstances; cependant Weishaupt essaya de donner aussi un Code spécial à ses Aréopagites, et de s'en former un pour lui même, pour les Spartacus qui lui succéderaient. Nous n'avons de ce Code que ce qu'il en appelle l'esquisse, les lois par intérim. Cette esquisse adressée à ses premiers Aréopagites } se trouve, section neuvième, dans le premier volume des Écrits originaux; diverses leçons relatives au même objet sont répandus dans ses lettres; on peut en extraire les lois suivantes :

Les Aréopagites forment le conseil supérieur ils s'occuperont des affaires les plus importantes, et fort peu ou plutôt nullement des objets moins essentiels. Ils pourront recruter, il est vrai, c'est à dire ils pourront enrôler et procurer à l'Ordre quelques élèves; mais ils laisseront à quelque adepte intelligent le soin de les instruire. Ils verront simplement, de temps à autre, ces candidats pour nourrir leur ardeur et maintenir leur zèle. — Ils pourvoiront spécialement à ce que la marche de nos Illuminés soit par tout

uniforme. — Ils veilleront spécialement sur Athènes (Munich, la première des Loges illuminées après celle d'Ingolstadt, où résidait Weishaupt lorsqu'il rédigeait ses instructions.) « Ils ne rendront compte des affaires de l'Ordre dans cette Loge qu'à Spartacus. Mais ils enverront chaque mois aux Frères Conseil, c'est à dire à ceux là seulement qui sont dans nos derniers secrets, un recueil des événements les plus intéressants pour l'Ordre, une espèce de gazette. » Nota bene, ajoute ici Weishaupt, « cette gazette n'est jusqu'à présent que notre journal ordinaire, il faut que les élus, les Conseil en envaient autant de leur côté aux Aréopagites. Ceux ci s'occuperont des projets, des améliorations », et autres objets semblables à faire connaître aux Conscii, par des lettres circulaires. C'est entre eux que sera partagée la correspondance générale. Il ne leur sera point permis d'ouvrir les lettres de griefs, c'est à dire celles qui contiendraient des plaintes contre eux. Ils les laisseront arriver à Spartacus, au Général, comme un moyen de L'informer s'ils remplissent exactement leur devoir. Cette instruction n'étant que provisoire et ne devant servir qu'aux Aréopagites, ils ne la feront pas circuler; mais ils en prendront note; et renverront l'original à Spartacus.

Les assemblées des Aréopagites seront réglées sur les fêtes marquées dans le calendrier des Illuminés. Cette règle parut bientôt insuffisante. Par une loi nouvelle, Weishaupt exhorte ses Aréopagites à se trouver en place à leur sénat, tous les jours de poste, et à l'heure où les lettres arrivent.

Quelque abrégé que soit ce Code ou plutôt ce projet de Code pour l'Aréopage de L'illuminisme, on y voit au moins l'essence de ses fonctions, et comment il doit servir de point central à toute la Secte. Un grand objet restait à décider quand Spartacus donna à son conseil suprême ses premières lois. Il s'agissait de savoir si Spartacus lui même conserverait l'autorité législative et souveraine sur les membres de ce conseil, comme ceux ci devaient l'avoir sur le reste des Frères. Les grands conspirateurs souffrent rarement la domination, le joug de leurs semblables; ils veulent aussi être égaux entre eux et dans l'antre de leurs complots. Spartacus Weishaupt est naturellement despote dans ses volontés. Ses Aréopagites s'en plaignirent long temps. Weishaupt de son côté prétendait, comme fondateur, avoir au moins le droit de donner à la société conspiratrice qui lui devait son existence, le régime et les lois qu'il croyait nécessaires pour la maintenir. Il n'avait pas tardé à se repentir d'avoir lui même décidé en faveur de son sénat, que la pluralité des voix y dicterait les lois éternelles de la Secte.

Malgré ces murmures des Aréopagites, il sut reconquérir une autorité dont la privation gênait ses artifices, en livrant ses conceptions à des adeptes moins profonds que leur maître. Il descendit quelquefois à des justifications; mais c'est précisément quand il semble écarter loin de lui

toute idée de despotisme, c'est alors qu'il faut voir avec quel art il en réclame tous les droits, et dans quelle étendue il prétend les exercer. Dans ses concurrents ne voyant plus alors que ses élèves, il rappelle les monstrueux services rendus à leur jeunesse, comme les bienfaits de la tendre amitié, et leur disait : « De quoi peut se plaindre votre cœur ? Quand m'avez vous trouvé à votre égard de l'âpreté ou bien de la hauteur ? Quand ai je pris sur vous le ton de maître ? N'est ce pas plutôt un excès de confiance, de bonté, de franchise envers mes amis, que l'on pourrait me reprocher ? » Ce ton a t il capté ses Aréopagites, Weishaupt en vient à son objet. « Lisez donc, leur dit il, et relisez mes lettres. Ce que vous y verrez, c'est que le grand objet de notre Société n'est pas un jeu pour moi; c'est que je sais l'envisager sérieusement, le traiter de même; c'est que j'ai toujours eu à cœur l'ordre la discipline, la soumission et l'activité, pour vous montrer la voie qui seule peut conduire à notre but. En commençant une œuvre de cette importance, ne fallait il donc pas, à force de prières, d'exhortations, de conseils, réveiller et maintenir l'ardeur de mes premiers, de mes plus intéressants compagnons, de qui tout dépendait ? Si j'ai voulu me réserver la haute direction, en voici les raisons. Elles sont graves assurément. »

« D'abord il faut que je connaisse mon monde et que j'en sois sûr. Pour cela ce n'est pas de la sixième main ou par des relations éloignées que je dois être instruit, si mes plans approuvés par les Élus de nos mystères sont suivis ou non ... En second lieu, ne suis je pas auteur de la chose ? Ne mérité je pas ces égards ?... Quand mon système enfin sera complet, ne .., faudra t il pas que j'aie la main à tout, et que je tienne chacun à sa place? C'est une grande faute dans une société, que le Supérieur se trouve à la merci des inférieurs, comme on a prétendu m' y réduire. »

« Mais pour que vous sachiez combien je préfère la conservation de mes anciens amis à tout ce que je puis avoir d'empire sur les autres, je renonce à tous mes droits, à toute autorité Recevez mes remerciements pour toute votre patience et vos travaux. Je me flatte qu'ils n'ont nui à personne, et que plusieurs me doivent, en fait de sociétés secrètes, des lumières qu'ils n'auraient pas aisément trouvées ailleurs. La bonté de mes intentions suffit à ma récompense. Dès cet instant je rentre dans la retraite et le repos. Là, il n'est plus d'envieux, plus de jaloux concurrents ; là, je suis seul mon maître et mon sujet. »

Le despote Illuminé avait plaidé sa cause adroitement; les Aréopagites n'aimaient pas son empire; mais ils sentirent le besoin de sa profondeur pour les complots. Pour ne pas se priver de ses ressources, ils lui reprochèrent d'avoir laissé s'éteindre tout son zèle pour le grand objet. Tout celui de Weishaupt, dans cet abandon simulé, n'était rien moins que

refroidi. Ils se réunirent de nouveau sous le joug de leur chef; il reprit son ascendant, et dicta les conditions auxquelles il consentait à se mettre de nouveau à leur tête.

Tout est remarquable dans ses conditions; et le ton du despote qui les fixe, et la nature, l'objet, l'étendue du pouvoir qu'elles lui donnent sur le premier conseil et les premiers élus de la Secte.

« Je vous le dis d'avance, afin qu'on ne s'étonne plus. Je serai plus sévère que jamais. Je ne laisserai pas passer une seule faute ; je les relèverai toutes dans ceux que je connais avec plus de zèle que dans tout autre; mon objet l'exige absolument ainsi. A qui m'adresserai je donc, si je n'ai pas le droit de parler aux premiers de l'ordre, puisque tous les autres n'ont pas à faire à moi ? Pour que tout aille bien, notre Société ne doit avoir qu'un langage, qu'une même opinion, une même pensée. Comment l'obtiendrons nous, si je ne puis pas dire à mon monde ma façon de penser ? Je reprends donc dans l'Ordre ma place de Général, à condition :

1.° « Que vous n'irez ni en deçà ni en delà de ce que je prescrirai ; je compte désormais là dessus, ou qu'au moins aura t on l'attention de m'en prévenir ? si l'on pense à s'en écarter. »
2.° « J'exige que tous les samedis il me soit envoyé un compte de tout ce qui se sera passé, et ce compte en manière de protocole signé de tous les élus présents. »
3.° « Qu'on me fasse connaître tous les membres enrôlés ou même à enrôler, en me traçant leur caractère, et qu'on y ajoute les détails de ce qui les concerne lors de leur réception. »
4.° « Que les statuts de la classe dans la quelle on travaille soient observés avec la plus grande exactitude ; qu'il n'y ait point de dispense sans informations. Car si chacun veut changer à sa manière, où sera l'unité ? Ce que j'exige de vous, vous l'exigerez de votre monde. S'il n'y a point d'ordre dans les premiers rangs, il en sera de même dans les inférieurs. »

C'était le 25 Mai 1779 que Weishaupt dictait ces lois à son Aréopage. Une cinquième condition semble les rendre provisoires, et ne constituer despote le Général illuminé qu'en attendant que son Ordre ait acquis sa consistance; Weishaupt eut soin de ne pas laisser échapper de nouveau la suprématie qu'il venait de reprendre en qualité de Général. Ce n'est pas que ses Aréopagites n'eussent bien des regrets d'avoir perdu leur aristocratie, de n'être plus que les premiers ministres du Spartacus de l'Ordre. Mais écoutons ici ce même Spartacus, pour qui l'autorité la plus légitime ne fut jamais que l'outrage du genre humain; écoutons le invoquant Machiavel même en faveur de celle qu'il exerce pour le succès de ses complots. C'est

auprès de Zwach devenu aussi jaloux de son maître, que Weishaupt plaide ici sa cause, et c'est à lui qu'il dit : Notre plus grande faute vient de ce que chacun veut faire entrer dans l'Ordre ses propres idées; c'est que l'on ne veut pas s'en tenir à ces oracles de Machiavel : « Il faut prendre pour maxime générale que jamais presque un Etat n'est bien réglé d'abord que par la conduite d'un seul homme, qui donne le plan et qui établisse les ordres nécessaires pour cela. Il faut donc qu'un homme qui a assez de prudence pour fonder un Etat, assez de vertu pour le faire par un autre principe que par celui de L'intérêt, uniquement par l'amour du bien public, et sans avoir égard à ses héritiers; un tel homme doit tâcher d'avoir l'autorité lui seul, et jamais un esprit raisonnable ne reprendra un législateur d'une action extraordinaire, qu'il aura faite pour fonder et pour régler un État. Il est vrai que si action l'accuse il faut que l'effet le justifie. Il ne faut pas reprendre un législateur ; qui use de violence pour accommoder les affaires, mais seulement celui qui en use pour les gâter. »

Après avoir cité en ces mêmes termes le passage tiré des discours politiques de Machiavel, Weishaupt ajoute tristement : Mais c'est ce que je n'ai pu obtenir. Les Frères ont traité d'esprit dominateur ce qui n'était réellement que loi de nécessité dans l'art de gouverner. Au milieu de ces contentions, il sentait si bien sa supériorité dans cet art, au moins de gouverner des sociétés conspiratrices, qu'il ne craignait pas de dire à ses Aréopagites eux mêmes : En fait de politique et de morale, ô Messieurs, vous êtes encore bien loin derrière moi. Il vint enfin à bout de leur persuader, et il fut décidé que le Général de l'Ordre en serait aussi le grand modérateur; qu'à la tête des Aréopagites, seul au timon de l'Ordre, il en aurait la direction suprême.

Sans doute ce Weishaupt qui ne laissait rien d'imparfait dans tout ce qui tendait au but de ses conspirations, exerça aussi son génie à composer les lois qui devaient diriger ses successeurs, et leur apprendre à faire de leur suprématie tout l'usage qu'il en faisait lui même. Mais on sent quelles précautions la Secte doit avoir prises, pour ne pas laisser échapper aux ténèbres cette partie de son Code. Il est bien douteux même que Weishaupt ait eu assez de confiance en ses Aréopagites pour la leur manifester toute entière. Dans L'illuminisme, chaque grade de supériorité a ses instructions spéciales, inconnues aux inférieurs. Weishaupt qui eût voulu faire un autre lui même de chacun de ses successeurs, leur réserva sans doute le même avantage. Il leur prescrivit infailliblement des règles de conduite; il leur laissa des droits propres à les maintenir eux et leur Aréopage dans la ligne et l'objet des complots ; et ces règles furent intitulées Instructions du Général Illuminé. Vainement l'historien se flatterait il de deviner toutes les ruses, tous les artifices dont ce nouveau Code doit être l'ensemble ; l'habitude invétérée de la scélératesse et de l'hypocrisie les avaient inspirées, le génie

seul n'y suppléera pas. Tout ce que l'historien peut faire ici, c'est de recueillir ce qui en échappe à Weishaupt dans ses confidences, ou bien ce qui s'en trouve dans quelques autres monuments de la Secte. Si l'on veut rédiger ces données dans le style du Législateur même, il en résultera au moins les lois suivantes :

1.° Le Général Illuminé sera élu par les douze Pairs de l'Aréopage, à la pluralité des suffrages.

2.° Les Aréopagites ne pourront élire Général qu'un des membres de leur sénat, c'est à dire qu'un homme d'abord assez distingué parmi les adeptes Régents, pour être mis au nombre des douze premiers adeptes de L'illuminisme; et devenu ensuite assez remarquable dans ce grand conseil de la Secte, pour être jugé le premier Illuminé du monde.

3.° Les qualités requises dans un Général Illuminé se supposent par celles dont il doit avoir fait preuve avant que d'arriver au sénat des Aréopagites. Comme il est fait pour présider à tous, il sera plus que tous pénétré des principes de notre Instituteur; plus que tous dégagé des idées religieuses, des préjugés nationaux et patriotiques. Plus que tous convaincu de ce grand objet de notre Ordre, d'apprendre à l'univers à se passer de maîtres, et de lois et d'Autels ; il aura sans cesse devant les yeux les intérêts du genre humain. Nul homme à délivrer du joug ne sera étranger à son zèle. C'est pour rendre l'égalité, la liberté à tous les peuples, qu'il est constitué Supérieur général des Illuminés, qui sont ou qui seront répandus par tout pour opérer la révolution de l'homme Roi.

4.° Le Général aura immédiatement au dessous de lui les douze Pairs de notre Aréopage, et les divers agents ou secrétaires dont il s'entourera pour l'aider à soutenir le poids de ses travaux.

5.° Pour se mettre à l'abri des recherches de la double puissance ecclésiastique et politique, il pourra avoir l'air, ainsi que notre Fondateur, de remplir quelque fonction publique, en faveur de ces mêmes puissances dont la destruction doit être son unique objet; mais, en sa qualité de Général Illuminé, il ne sera connu que de nos pères Aréopagites et de ses autres agents immédiats ou secrétaires. Pour ajouter au secret qui l'environne, la ville où il réside aura un triple nom; celui qui est connu de tous les profanes, dans leur géographie; celui qui n'est connu que de nos Frères dans la géographie de notre Ordre, celui enfin dont la connaissance est réservée aux Aréopagites et aux Elus appelés Conscii.

6.° Une grande partie de nos succès dépendant de la conduite morale de nos Aréopagites, le Général aura spécialement à cœur d'empêcher parmi eux les scandales qui pourraient nuire à la réputation de l'Ordre. Il aura soin de leur représenter combien le mauvais exemple écarte loin de nous les sujets qui nous seraient le plus utiles.

7.° Pour conserver lui même toute l'autorité de la vertu sur ses inférieurs, il aura toujours l'extérieur d'un homme austère dans ses mœurs. Pour être tout entier aux travaux qu'exigent ses fonctions, il n'oubliera point cette loi plus d'une fois inculquée dans les lettres de notre Fondateur, comme la grande règle à laquelle il devait ses succès : « il ne craindra ni le froid, ni le chaud ; il s'abstiendra des femmes et du vin, afin de rester en tout temps maître de son secret » et l'homme de tout conseil, de tout moment, dans les besoins de l'Ordre.

8.° Le Général sera le centre de notre Aréopage, comme l'Aréopage est le centre du monde Illuminé. C'est à dire que chaque Aréopagite correspondant avec les Inspecteurs nationaux, rendra compte au Général de tous les quibus licet, de tous les secrets découverts par L'inspecteur correspondant, afin que ces secrets viennent de toute part se déposer ultérieurement dans le sein de notre Chef.

9.° Les fonctions du Général et toute la sagesse de ses dispositions dépendant des connaissances qu'il acquiert par la voie de ces correspondances, il les partagera lui même entre ses Aréopagites, assignant à chacun la nation qui entre dans son département, et L'inspecteur qui lui en doit les comptes.

10.° Les objets essentiels de cette correspondance seront, 1.° le nombre des Frères en général, afin de s'assurer de la force de l'Ordre dans chaque nation ; 2.° ceux des Frères qui se distinguent le plus par leur zèle et leur intelligence, 3.° ceux des adeptes, qui dans les Cours ou dans l'Eglise, dans les Armées ou dans la Magistrature, occupent des postes importants ; et quelle espèce de services on peut attendre d'eux, ou leur prescrire dans la grande révolution que notre Ordre prépare au genre humain 4.° le progrès général de nos maximes et de toute notre doctrine dans l'opinion publique ; à quel point les nations sont mûres pour la révolution ; ce qui reste encore de force, de moyens à la double puissance religieuse et politique ; quels hommes à placer ou bien à déplacer ; quelles ressources enfin à employer pour hâter ou bien pour assurer notre révolution, et pour lier les mains à ceux qui nous résistent.

11.° Si dans cette correspondance le Général découvre des Frères à exclure, tous les droits qu'ils avaient reconnus dans notre Ordre, et surtout le droit de vie et de mort appartenant plus spécialement au Général, c'est à lui à juger quelle espèce de châtiment doit suivre l'exclusion; Si c'est à décider L'infamie du Frère exclus à proclamer dans toutes nos Loges, ou la peine de mort à prononcer contre lui.

12.° Au soin de châtier les imprudents, les lâches et les traîtres, le Général ajoutera celui d'étudier les adeptes les plus propres à seconder ses vues dans chaque Empire. Sans se faire connaître à eux, il établira une chaîne de communication entre eux et lui. Il disposera lui même tous les anneaux de cette chaîne, d'après le plan tracé par notre Instituteur comme le grand moyen d'atteindre du sanctuaire ou il réside jusqu'aux extrémités de l'univers; comme celui de donner à notre Ordre la force des armées invisibles, de les faire paraître tout à coup, de les mettre en action, de les diriger toutes, d'exécuter par elles les révolutions les plus étonnantes, avant même que ceux dont elle abat les trônes n'aient eu le tems de s'en apercevoir.

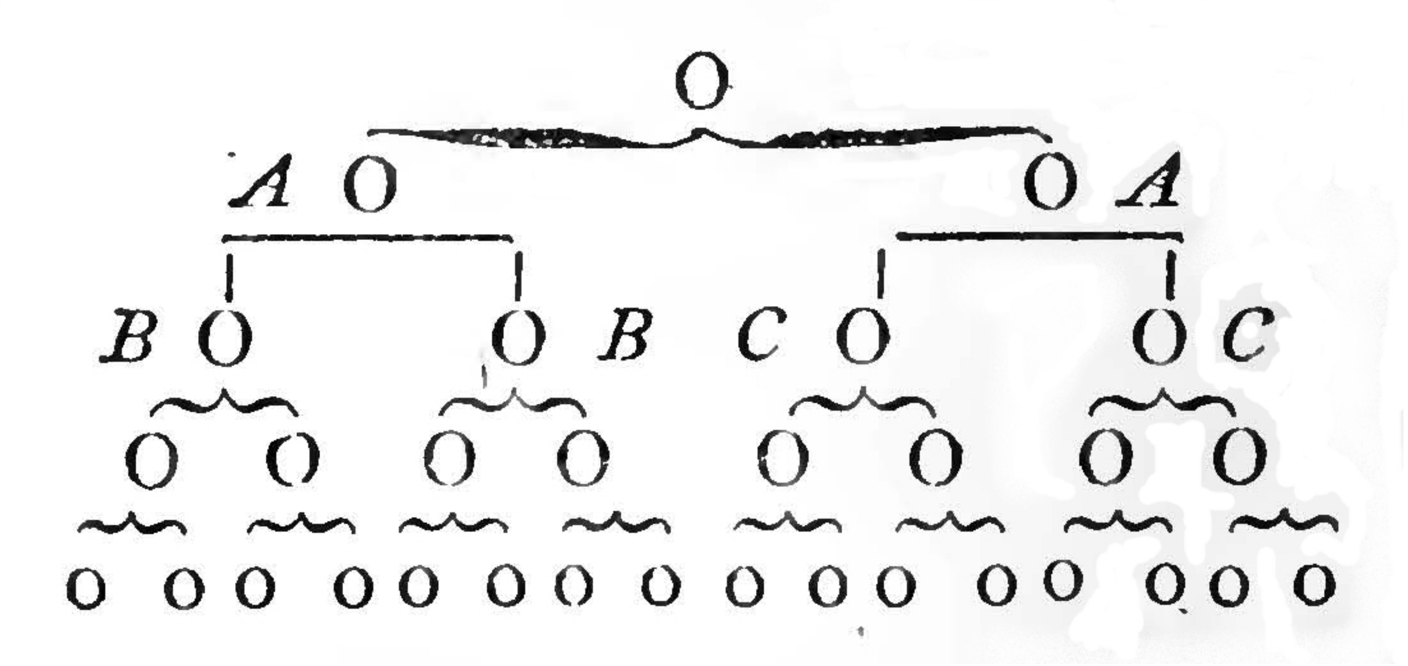
13. ° L'usage de la chaîne est aisé; il ne s'agit que de toucher au premier anneau ; un trait de plume est le ressort qui met tout le reste en action; mais le succès dépend du moment. Du fond de son sanctuaire, le Chef de nos adeptes étudiera les temps, préparera les voies : le signal des révolutions ne sera donné que dans ces jours, où la force et l'action combinée, subite, instantanée des Frères, sera devenue irrésistible.

Le Général Illuminé qui aura le mieux disposé cette chaîne, qui lui aura donné assez d'étendue, assez de force pour entraîner et pour bouleverser à la fois tous les Trônes, tous les Autels, toutes les constitutions religieuses et politiques, et pour ne plus laisser sur la terre que les débris de Empires ; celui là créera l'Homme Roi, et seul Roi, seul Souverain de ses actions comme de ses pensées. C'est à lui qu'est réservée la gloire de consommer la grande révolution, le dernier objet de nos mystères.

Quelque évidence que j'aie donnée aux preuves qui devaient successivement amener mes Lecteurs à cette conclusion, il leur en coûtera peut être encore de croire que Weishaupt ait porté l'attention jusqu'à imaginer cette chaîne de communications souterraines, qui lui donnent à lui et à ses successeurs, cette faculté, ce pouvoir invisible de mettre en action les milliers de légions que l'on voit armées de leurs piques, de leurs torches et de leurs haches, sortir en un clin d'oeil de leurs souterrains aux jours marqués pour les révolutions. Qu'on jette donc les yeux sur cette table de progression, tracée par Weishaupt même dans ses lettres à l'adepte Caton Zwach, et tracée de

nouveau par lui même dans ses leçons à l'adepte Celse Bader. Qu'on écoute les explications qu'il leur donne, et qu'on les médite; la première est conçue en ces termes :

En ce moment, ne m'adressez immédiate ment personne autre que Cortez, afin que j'aie le tems de me livrer à mes spéculations et de mettre notre monde à sa place ; car tout dépend de là. Je m'en vais opérer avec vous, sur la planche suivante.



« J'ai immédiatement au dessous de moi deux adeptes à qui je souffle tout mon esprit : chacun de ces deux adeptes correspond à deux autres, ainsi de suite. De cette manière, de la manière du monde la plus simple, je peux mettre en mouvement et enflammer des milliers d'hommes. C'est de cette même manière qu'il faut faire arriver les ordres et opérer en politique. »

« Peu de jours après cette leçon, Weishaupt écrit à Celse Bader, et lui dit : J'ai envoyé à Caton un modèle, schéma, une planche ou figure, montrant comment on peut méthodiquement et sans beaucoup de peine, disposer dans le plus bel ordre possible, une grande multitude d'hommes. Il vous aura sans doute montré cela; sinon demandez le lui. Voici la figure. »

Ici en effet Weishaupt ajoute encore la figure de progressions, et continue :

« L'esprit du premier, du plus ardent du plus profond des adeptes, se communique journellement et sans cesse aux deux A; par l'un il passe à BB; et par l'autre à CC. De ceux ci, il arrive de la même manière aux huit suivants; de ces huit, aux seize; des seize, aux trente deux, ainsi de suite. J'en ai écrit plus au long à Caton. Bref, chacun a son Aide Major, par lequel il agit médiatement sur tous les autres. Toute la force sort du centre et vient

de nouveau s'y réunir. Chacun se subordonne en quelque manière, deux hommes qu'il étudie à fond, qu'il observe, qu'il dispose, qu'il enflamme, qu'il exerce pour ainsi dire, comme des recrues, afin qu'ensuite ils pussent exercer et faire feu avec tout le régiment. On peut rétablir la même chose pour tous les grades. »

Il n'en est pas de cette leçon, comme de celles qui coulaient en quelque sorte malgré lui, de la plume de Weishaupt, et qu'il laissait à ses disciples le soin de recueillir pour en faire son Code politique.

Laissez moi me livrer à mes spéculations et arranger notre monde. C'est ainsi que l'on doit communiquer les ordres et opérer en politique. Ces paroles nous montrent, non la loi provisoire mais la loi méditée, réfléchie et fixée jusqu'à ce qu'il arrive ce temps de soulever et d'enflammer toutes les légions préparées au terrible exercice ; ce temps si expressément annoncé par Weishaupt et ses Hiérophantes, de lier les mains, de subjuguer, de faire feu et de vandaliser l'univers.

Quand cette loi enfin sera remplie, le Vieux de la Montagne, le dernier Spartacus pourra sortir lui même de son sanctuaire ténébreux et se montrer triomphant au grand jour. Il n'existera plus ni Empire ni loi ; l'anathème prononcé sur les nations et sur leur Dieu, sur la société et sur ses lois, aura réduit en cendres nos Autels, nos palais et nos villes, nos monuments des arts et jusqu'à nos chaumières. Le dernier Spartacus contemplant ces ruines et s'entourant de ses Illuminés, pourra leur dire : Venez et célébrons la mémoire de Weishaupt notre Père. Nous avons consommé ses mystères. Des lois qui gouvernaient les hommes, ne laissons plus au monde que les siennes. Si jamais les nations et leur religion et leur société et leur propriété pouvaient renaître, ce Code de Weishaupt les a détruites ; ce Code seul les détruirait encore.

Il le dira, le dernier Spartacus ; et les Démons aussi sortiront des enfers pour contempler cet œuvre du Code illuminé, et Satan pourra dire : voilà les hommes devenus ce que je les voulais. Je les chassai d'Eden ; Weishaupt les chasse de leurs villes, et ne leur laisse plus que les forêts. Je leur appris à offenser leur Dieu; Weishaupt a su anéantir et l'offense et le Dieu. J'avais laissé la terre leur rendre encore le prix de leur sueur; Weishaupt frappe la terre de stérilité. Ils la défricheraient en vain ; le champ qu'ils ont semé ne sera plus à eux. Je leur laissais leurs riches et leurs pauvres, leur inégalité ; Weishaupt leur ôte à tous le droit de rien avoir; et pour les rendre tous égaux, il les fait tous brigands. Je pouvais jalouser leurs restes de vertu, de bonheur, de grandeur même sous les lois protectrices de leurs sociétés, de leur patrie ; Weishaupt maudit leurs lois et leur patrie, et ne leur laisse plus

que le stupide orgueil, L'ignorance et les mœurs du Sauvage errant, vagabond et abruti. En les rendant coupables, je leur laissais encore le repentir et l'espoir du pardon ; Weishaupt a effacé le crime et le remords ; il ne leur laisse plus que leurs forfaits sans crainte et leurs désastres sans espoir.

En attendant que l'enfer puisse jouir de ce triomphe que lui prépare le Code illuminé, quels succès de la Secte en sont déjà les funestes présages ? Quelle part a t elle eue à la révolution qui désole déjà tant de contrées, en menace tant d'autres ? Comment engendra t elle ce fléau, appelé dans ces jours de révolution, de forfaits et d'horreur, les Jacobins ? Quels ont été enfin jusqu'ici les terribles effets de ce Code illuminé, et que peut on en redouter encore ? C'est ce qui nous reste à dire dans la partie historique de la Secte et les derniers volumes de ces Mémoires.



http://dai.ly/xvbgvz

http://www.dailymotion.com/videowall/playlist/x2bswk_abdel1970_augustin-barruel-les-illuminatis&rows